



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

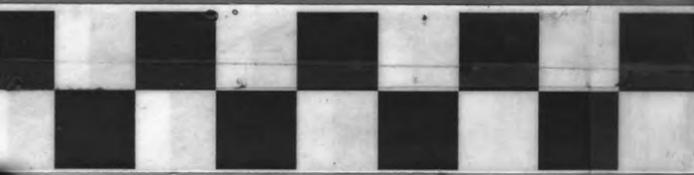


FILINTO
ELYSIO
OBRAS
COMPLETAS



9.





LINTO
LVSIO
BRAS
MPLLELAS

6



6

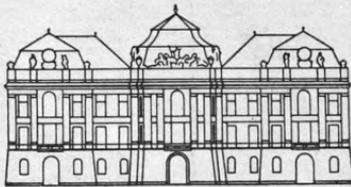


PLINTO
BLYSIO
ORRAS
COMPLETAS



IX. M. 43.

MENTEM ALIT ET EXCOLIT



K. K. HOFBIBLIOTHEK
ÖSTERR. NATIONALBIBLIOTHEK

9.M.43



OBRA

FIL

OBRAS COMPLETAS

DE

FILINTO ELYSIO.

OBRAS COMPLETAS

DE

FILINTO ELYSIO.



PARIS.

Na officina de A. BOBÉE.

1819.

9. M. 43
9

BIBLIOTHECA PALAT.
AVINIOBONENSIS.

ELOGIO

DO DOUTOR

ANTONIO-NUNES-RIBEIRO SANCHES,

COMPOSTO EM FRANCEZ

POR M. VICQ-D'AZYR,

VERTIDO EM PORTUGUEZ,

E Dedicado á Patria, e aos Portuguezes, que tem
em preço os que a honrão ;

POR FILINTO ELYSIO.

Tom. IX.

BIBLIOTHECA PALAT.
VINDOBONENSIS.

AST

E Dedic

Tom.

ELOGIO

DO DOUTOR

ANTONIO-NUNES-RIBEIRO SANCHES,

COMPOSTO EM FRANCEZ

POR M. VICQ-D'AZYR,

VERTIDO EM PORTUGUEZ,

E Dedicado á Patria, e aos Portuguezes, que tem
em preço os que a honrão;

POR FILINTO ELYSIO.

Tom. IX.

ATTO

Or
De Na
Se ha-

En v
No Sa
A sega-

En v
Te en
E l'os

Apene
No per

Paris, 1789.

ODE,

AO DOUTOR

ANTONIO-NUNES-RIBEIRO SANCHES.

Ne forte credas interitura, quæ

.....

Verba loquor socianda chordis.

HORAT. *Lib. 4. Od. 9.*

Que importa, oh Sanches, que hajas escrutado
Do Numen de Epidauro altos segrêdos,
Se has-de tocar (um pouco mais tardio)
A méta inevitavel?

Em vão, co'a luz do Hippócrates moderno,
No Sanctuario entraste da Natura;
A segadoura fouce não se embóta
Com morredouras hérvas.

Em vão, com altos dons, o Céu gracioso
Te enriqueceo o coração, o ingenho;
E foste util aos aos Tártaros gelados,
E á muito ingrata Elysia.

Apenas morará teu claro nome
No peito dos amigos-saudosos;

I *

Até que venha o Olvido mergulhá-lo
Nas esquécidas ondas :

Onde nadando escuro , e desvalído ,
Entre cardúmes de vulgares nomes ,
Jazerias , se a mão da branda Musa
Te não retira ás margens.

Mas não morrerás todo. A melhor parte
De ti , nos vérsos meus , será eterna ;
Tens de ser celebrado , em quanto as lêttras
Tiverem amadores. (1)

Nem Tu por acanhada glória tenhas
Ser assumpto d'um Vate. (2) Ólha em Horacio
Mecenas immortal ; e então despréza
As Camenas , se o pódés. (3)

Firmando os pés , nos hem-assinallados
Vestigios Venusinos , próvo as fôrças ,
E me abalanço a lhe seguir a esteira ,
Com insólitas pennas.

(1) Neque enim quisquam est tam adversus à Musis ,
qui non mandari versibus æternum suorum laborum facile
præconium patiat. Cic. pro Archia.

(2) Sit igitur... sanctum apud vos humanissimos homi-
nes , hoc Poetæ nomen , quod nusquam ulla barbaria vio-
lavit. Saxa , et solitudines voci respondent , bestię sæpe
immanes cantu flectuntur atque consistunt. Nos instituti
rebus optimis non poetarum voce moveamur ? Id. ibi.

(3) *Qui n'aime pas les vers a l'esprit sec et low d.* — Volt.

Co'a vista, no aureo morrião, cravada
Da reluzente Pallás, que o caminho
Lhe mostra de ganhar illustre fama,
Por descórados p'rigos,

Assim corria os ares não-sulcados
O hardido Filho (1) do ouri-chuvo Jóve,
No bi-plume ginête, a pôr em salvo
A anciada formosura. (2)

Canóro eu vôo, ali-potente Cysne ;
Já, do declive Occaso, ao róseo bérço
Do omni-parente Apollo, me saúdão
Os arrojados Vates.

As Bellas, os mimosos da Fortuna
Já requéstão meu Canto, e tem inveja
As Marfisas, ás Marcias, aos Amigos,
Que eu re-trahi do Léthes.

(1) Perséo, (2) Andrómeda.

ELOGIO.

Non sibi, sed toti genitum se credere mundo.

UM homem fraco de compleição, de melindrosa saúde, de índole não só branda, mas acanhada, ardente no estudar, sem desejo algum de que o pregõe a Fama, com despêgo das riquezas, e maior despêgo ainda de enredos, e de negocios; encêta uma carreira, cujas fadigas, cujos perigos lhe erão occultos; corre os gelados climas do Nôrte, presenciêa as mais sanguineas guerras, e com distincto préstimo acóde nas mais desastrosas epidemias: bem succedido assoma ás máis brilhantes Côrtes da Europa, onde o cumulão de honras; até que comprometido em querêla de Reis, tudo pérde nas vagas da tormenta, e o que é mais — até chega a desconfiar na vida: a Fortuna porêem, que antes quiz doutriñá-lo, que affligi-lo, lhe restitue o repouso, porque melhor os quilates lhe aválte, passados os revêzes. Nem cahirão em vão, por esta vêz, as lições da Experienciá, e as da Disgraça. Abrigado

das refregas , estimavel pessoa , descansado vive , recórda o que observára , e o põe por escripto , ou dá-o á luz ; e então morre , quando tinha longamente dado em si o modelo da beneficencia , e o da virtude.

Tal é o resumo historico ; que hoje hei-de traçar,
ANTONIO-NUNES-RIBEIRO SANCHES , Doutor em Medicina pela Universidade de Salamanca , Conselheiro de Estado da Côrte , primeiro antigo Médico da Imperatriz de todas as Russias , primeiro antigo Médico de seus exércitos , e do Corpo dos Cadêtes , Correspondente antigo da Academia Real das Sciencias de Paris , Sócio honorario da Academia de S. Petersburgo , Membro da de Lisboa , Sócio estrangeiro da Sociedade Real de Medicina , nasceo em Penamacor , em Portugal , aos 7 de Março de 1699 , de Simão Nunes , e de Anna Nunes Ribeiro. Descende a sua familia da nobre Casa dos Nunes , que no século passado vivião em Roma. (1)

(1) O Marquez Nunes fêz em Roma algumas fundações pias. Tambem foi parente seu Antonio Ribeiro celebrado Médico , e Theólogo , que vivia em Roma ; delle diz Baccio que era um amigo seu , e que ambos erão da Sociedade do Cardeal Colonna. Tambem era parente do Doutor Sanches , Francisco Sanches , filho d'um Médico de Bordéos , e que foi Lente em Tolosa ; e diz elle , que se ufanava muito de ter sido o primeiro Médico , que introduzio na Aquitania ,

Seu Páe, que dado principalmente ao commercio, assistia n'uma comarca das fronteiras de Portugal, tomava por recreio o estudo das letras, familiarisando-se com os melhores livros : e com animo agradecido se lembrava o Doutor Sanches, não do quanto forcejou seu Páe, em lhe deixar grandes riquezas, mas sim do quanto lhe ensinára a não necessitar dellas. As obras de Plutarco, e as de Montaigne forão as que elle lhe encommendou mais que meditasse. Máximas de moral n'um, moral práctico no outro, axiomas reforçados com exemplos, se entranhárão tão profundos em sua memoria, que apenas desejava consolação em seus infortunios, recorria lógo a algum dos illustres Varões, cujos pezares, na relação de Plutarco, sobrepujavão os seus. Com Montaigne se habituou a olhar antes a adversidade como um manancial de virtudes, que como raiz de desprazeres; dizendo a seu Páe mil bens, por lhe ter dado a conhecer quanto máis valem os thesouros da Philosophia, que os da Fortuna.

Varias infirmitades padeceo na infancia, e na adolescência : e vendo, n'umas quartans porfiadas, que lhe erravão os remedios, sentio com extremo, não ter noticia sufficiente de medicina para se curar

e no Languedoc, sangrias de onze onças de sangue, que até então erão de seis sómente.

a si mesmo, e desdo lógo resolveo apprendê-la (1). D'esse projecto intentou desviá-lo um Tio seu, Jurisconsulto, que morava em Penamacor, offerecendo-lhe a sobrevivencia do seu lugar, e dando-lhe esperanças de o casar com sua filha. Tinha então A. R. Sanches 18 annos, e tanto a contemplou amavel, que na companhia de seu Tio, ou antes de sua Prima se deslembrou do seu primeiro designio. Distracção curta, que tem de lh'a perdoar ainda os máis sevéros; ao mesmo passo que os máis sensíveis pasmarão, de que não durasse ella mais dilatados tempos. Já se imaginava inteiramente consagrado á magistratura; já na de Penamacor, designava o seu lugar, quando lhe cahirão nas mãos os Aphorismos de Hippócrates; e lhe re-memorá-rão a sua pristina resolução. Quão ávido pasto não tomou nesta admiravel súm-mula, onde cerradas umas com outras as verdades, expostas com valentia, grangeão, pela sua ancianidade mais religioso respeito! *A vida é curta, quando a Arte é longa* (2). Quanto lhe não calou no animo este primeiro

(1) Sendó muito moço se curou a si mesmo Boërhaave d'uma chaga, com remedios mui simples; circumstancia bem análoga ao que referimos do Dr. Sanches, e que determineu como elle a Boërhaave a estudar Medicina. Vid. *Schultens Orat. in memor. Herm. Boerhaave.*

(2) *Ars longa, vita brevis.*

Aphorismo! Applicando-o súbito a si , se lançou em rosto quantos instantes dispendêra em ócio brando ; e que para os resarcir , relevava cortar d'um golpe os laços , que o represavão ; o que fêz , despedindo-se furtivamente da Casa de seu Tio.

Sacrificio foi este, que só o podia hem avaliar um Médico ; por esse motivo, o couro que só buscou para seu refugio , forão os braços do Dr. Diogo Nunes Ribeiro, Tio seu materno, e em Lisboa Médico de illustre nome : escorado em cujo crédito , estudou a Medicina em Coimbra ; e lá seguio a practica do Doutor Bernardo Lopes de Piulho, Famoso Médico, a quem elle acompanhava nas visitas dos enfermos. Que é uso em Portugal, e em toda a parte o devêra ser, encostarem-se os novos Médicos a um de seus Lentes, ou Médicos experimentados, antes de exercitarem, por si sós, a arte que professarão.

Tomado o gráo de Doutor na Universidade de Salamanca em 1722 (1), não contava ainda 25 (2) de idade, quando o nomearão Médico dos Póbres em

(1) Lá tinha estudado Philosophia em 1717 e 1718.

(2) O Dr. Fonseca Henriques célebre Médico de Lisboa cedo conheceo todo o merecimento do Dr. Sanches, e delle falla com muita honra no Tratado das Aguas mineraes de Pena Garcia.

Benavente, Villa de Portugal (1), on de empregava no exame do enfermo, e na devida instrucção propria, todo o tempo competente. O mais agradavel salario, que dalli lucrava, erão os agradecimentos do doente; por quanto o póbre agradece ao Médico todos os momentos, que lhe passa junto da cabeceira; e quanto mais vê que elle medita, mais o contempla como seu Anjo consolador: não assim á cerca dos ríccos; que se o Médico delibéra, o tomão por indeciso, e se gasta o tempo com o doente, o dão por desafreguezado.

O Doutor Sanches comprehendeo quanto antes; que nem em Coimbra, nem em Salamanca depararia luzes, que não fossem incomplectas: nem lá havia aquellas doutrinas, que satisfizessem animos ajustados. Mui descuidadas andavão por lá as Sciencias accessorias da Medicina, como a Chimica, a Anatomia, a Historia Natural; dado que mui conhecido fosse quanto os Gregos, os Latinos, e os Arabes, deixarão escripto. Certo era que se a Natureza alli fosse tão consultada, como os Livros,

(1) Em Portugal cada Camara paga um Médico que cure os póbres; e attribuia o Dr. Sanchès ás águas do Tejo de mistura com as do mar stagnadas, e appodrecidas nos lagos, as fébres podres que lavrão a miúdo em Salvaterra, e Benavente.

Nunca o Doutor Sanches iria procurar além os principios, que lhe fallecião. Como é possível, que ignore alguém serem as mais profundas indagações méros meios de instrucção, que só grangeião mérito, quando bem se applicão? E que o homem, que se dá tratos para ser erudito, se outro talento não possue, se outro fito se não propõe, é comparado a quem passa a vida a affiar um alfanje, de que nunca ha-de servir-se? A mór quantia dos Collegios, e Universidades antigas são pródigas de louvores á cerca das éras, que as antecederão, e vão com custo, e como de rôjo traz a sua: bem assemelhadas com os homens vélhos, que contão com entusiasmo quanto presencearão quando môços, e rejeitão inteirar-se de quanto tem os modernos descoberto. Será pois impossivel empreza pôr um atalho a essa decadencia (producção do Tempo, tão lenta, quão segura!) cujo gérme disséras, que os homens o communicão a tudo o que das mãos lhes sahe? Observêmos a Natureza, que sempre môça, pelas producções que sempre renóva, parece que nos está dizendo: « Renovai as vossas, » se quereis que com a existencia conservem a sua » gloria. » Assaz motivo tiverão os fundadores de cértas Répúblicas para requererem, que passados determinados tempos, déssem revista ao Código das Leis, e nellas fizessem as mudanças, que as cir-

Cumstancias lhes prescrevessem. Tal se devêra obrar em pontos da Sciencia: mas vemos, nada obstante, que d'um termo da Europa ao outro, nos govêrão a infancia encanecidos usos, e sédiças leis, que para outro século, e para outros homens ordenadas forão.

Reflexões forão estas, que offerecendo-se então ao Doutor Sanches, lhe dêrão a presentir a utilidade d'uma Obra, que elle, passados longos tempos deo ao publico, á cerca do modo com que se devia apperfeçoar o ensino da Medicina; e desde esse prazo se resolveo a deixar Benavente, e peregrinar pelas Cidades da Europa, em que mais a ponto se cultivavão as Sciencias. Eis que inda o Doutor Sanches se despêga do repouso e branduras da vida! Passa a Génova, (1) e della a Londres, (2) onde fica dous annos, e de lá a França, onde visita as Escolas de Paris, e de Montpelher.

Ainda nas nossas Provincias meridionaes (3) duravão os sustos, e as lembranças da péste, que devastando Marselha com Toulon, ameaçara a França

(1) Não poude ir a Roma, por que havia então ordem d'El Rei de Portugal, que nenhum vassallo seu alli morasse, e que quanto antes de lá sahissesem os que lá habitassem.

(2) Ouvio em Londres as lições de Douglas.

(3) Veio a Montpelher em 1728.

inteira. Scenas funestas , cujo theátro elle quiz vêr com attenção ! *Aquí* (lhe dizião) *começou o estrago*; e elle ia com os ólhos seguindo-lhe a exundação. *Nesta Casa , a quem tapárão as avenidas , e a quem o contágio respeitou , tomados do geral pavor , fazião os Magistrados ao Póvo , a Justiça , como nunca o fóra , tão prompta , e tão inteira. Nesta Praça* (dizião mais) *derramavão pestiferos vapores os inseputos cadaveres amontoados , quando pela sua coragem , um generoso Cidadão acorçoou a fervorosa mocidade , e destruíráo esse manancial de mortandade.* Ouvia o Dr. Sanches relatar tão grandes acontecimentos com silencio , e visitava os Hospícios , e os Lazaretos. Apertado ainda o coração , com o quadro de táes infortunios , o levárão a casa d'um morador de Marselha , que depois do desastre nella succedido , continuava , nada menos , a ser o assumpto da pública veneração ; não porque tal o ostentasse a opulencia , nem a linhagem o ennobrecesse. Que valia tem os Títulos , que dimanão do nascimento , ou da Fortuna , quando jazem empeçonhadas as fontes das riquezas , e por todos os lados ameaçada a vida ? O homem merecedor de estima tanta era o Médico Bertrand. A sua beneficencia corajosa (de que elle só não se admirava) lhe dava preço entre os seus compatriotas , que a uma vóz lhe honravão as virtudes. Em quanto affligia a Cidade esse contágio ,

attento observador, experimentado Médico, piedoso Conselheiro arrostava os perigos elle cada dia, curava os Hospitáes, e as Cadeias; todos suspiravão por elle, e elle a todos visitava. Tres vezes o accometteo o flagello, que elle demonstrava desafiar, e tres vezes essa molestia foi calamidade accrescida á calamidade do Povo. Ora lhe provava em seus discursos, com exemplos, que lhe appontava, quão necessarias erão as cautélas que outróra lhe indicára: ora, mostrando em si as cicatrizes, lhe inculcava *seguridade*. Quando cessou a péste os seus destroços, e começou a bonança, appareceo elle então entre as ruinas maior do que era; porquanto, como em sinal de agradecimento, o designavão aos Viandantes os moradores de Marselha: nem por allí passava estrangeiro algum, que não concorresse a um homem, mais engrandecido que os outros, porque em soccorê-los tinha posto toda a sua ventura. (1)

Quanta foi a alegria do Dr. Sanches, quando se vio pértto d'um Médico tão recommendavel por suas virtudes, e pelo seu saber! Com que respeito o visitou, e recolheo em seu animo as respostas,

(1) Veção-se as Observações de M. Bertrand á cerca das doenças contagiosas de Marselha. — Tratado da peste, por Chicoyneau.

que elle dava ás perguntas, que á cerca da natureza, e causas de pestifera fébre lhe fazia. (1)

Nem se limitárão n'essas noticias os serviços do Dr. Bertrand ; por quanto deo ainda a conhecer ao Dr. Sanches os Aphorismos de Boërhaave, cujas

(2) Com tanta mais ancia de o ouvir, como quem vira os estragos, que em Lisboa fêz no anno de 1723 mortifera epidemia, differente da de Marselha, e que como tal a achou M. Bertrand, consultado por ordem d'El Rei de Portugal. Vômitos prêtos erão de mór susto na epidemia de Lisboa; e a transudação sanguinea pelo nariz era o mais temeroso accidente da de Marselha, segundo a narrativa, que della ao Dr. Sanches fêz M. Bertrand. Já sobre a de Lisboa tinha o Dr. Sanches feito um curioso reparo. A epidemia, que abi lavrava, accomettia pouco as mulheres, e nada os negros d'um ou d'outro sexo; o que já tinha succedido na Bahia, e tambem na Carolina. Segundo M. Bertrand, a pestilente fébre de Marselha, não foi producto de contagio trazido do Levante, mas sim enfermidade local, que se devolveo no territorio de Marselha, e cujo fermento communicado d'um individuo a outro, lhe corrompia os humores, e com sua acrimonia os inficionava. Foi falso (dizia elle) que os Guardas da Alfandega morressem ao abrir dos fardos entranhados de miasmas contagiosos; e a mór parte das quarentenas a que obrigarão os Navios, que vinhão de pòrtos suspeitos, lhe parecia padecerem o dobrado inconveniente de serem inuteis; e de serem mal-administradas. Já em 1755 M. Ingram annunciára essa opinião, e o Dr. Sanches a publicou em 1774. Mas quem sabe quanto tempo é necessario para dissipar, ou des-nu-

Obras não tinham dado mostra ainda de si em Coimbra, nem em Salamanca (1). Imaginava o Dr. Sanches, quando as lia, que lia um d'esses autores da remota antiguidade, que se avistão na distancia de muitas Éras. Desimaginado porém pelo Dr. Bertrand, exclamava assim : « Vive Boërhaave, (2) e não lhe tómo as lições ! »

Voa a Leyde, depára com quem deseja, rodeado de alumnos, de enfermos, que de todas as partes do mundo accorrião a lhe pedir lições, a lhe pedir conselhos : e Boërhaave, desfructando na sua Patria os réditos da sua nomeada, foi para o Dr. Sanches tão enternecido spectaculo, quão sublime. Ora é certo que os Póvos da Hollanda ajuizados em seus interesses, sabem o que parece que as máis

turar as moléculas contagiosas, cuja existencia unanimemente se conhece ? Que experiencia ha hi que o prove com evidente precisão ? Supponhamó-los indecisos nessa questão, quem se atreverá a correr os riscos de expor (por culpada omissão) uma Cidade, uma Provincia, um Reino ao mais espantoso flagello ? E quem não vê, que em circumstancias tães, esse da prudencia é unico excessó, que se não deve estranhar !

(2) O Dr. Alvares, sabio Médico portuguez, e amigo do Dr. Sanches nos escreve, que essas obras não erão ainda conhecidas em Portugal, nem em Hespanha, quando o Dr. Sanches entrou nas Provincias Meridionaes de França.

Nações ignorão; sabem que de todas as producções da Natureza a mais rara é um homem grande; producção que mais disvelllos péde na cultura, e mais honrosa, e ao mesmo passo mais util é para a terra que a deo á luz.

Tres annos com Boërhaave se demorou o Dr. Sanches (1) téque instado por seu Mestre por que tomasse os ~~grãos~~, lhe confessou este, que já em Salamanca os tinha recebido, e em Benavente practicado a Medicina. Attónito o Lente com a modéstia do Discipulo, que em confundir-se na turba dos ouvintes, o tomava elle pelo mais avultado encómio; quiz confrontar-lh'o tambem com outra próva da sua generosidade, obrigando-o ao re-embolso do que como estudante lhe pagára. Dous homens, que tão dignos de reciproca estimação, parecião nestes lances quererem vencer-se um ao outro á fôrça de virtudes!

Em quanto com igual abundancia Boërhaave ensinava todas as partes da Medicina, S Gravesande, Albino, Gaubio, van Swieten, Osterdick, van Royen, Burman, disparzião pela Schola de Leyde

(1) Prodigiosa foi a memoria que tinha o Dr. Sanches, e tal, que sendo o unico Alumno, que não escrevia as lições de Boërhaave, nada lhe esqueceo das doutrinas d'esse grande Lente.

um brilho, que dava invejas a toda a Europa Litteraria. Tantos homens grandes alli presentes, tanta inocidade anciosa de apprender e de illustrar-se, alli junta, inflammárão tanto o animo do Dr. Sanches, que na conversação de todos elles bebeo esse enthusiasmo do Bem, esse amor da Verdade, que nunca nelle se affrouxárão, e que forão as duas unicas paixões, que lhe regêrão a vida.

Tocamos na época da sua fortuna, e na dá sua desgraça, modificações da vida humana, que quasi sempre lhe andão ao lado. Anna Ivanowna Imperatriz de todas as Russias pediu a Boërhaave, que entre os seus alumnos lhe estremasse tres Médicos para tres honrosos empregos, que lhes ella queria dar em seus dominios. O primeiro nomeado foi o Dr. Sanches; e partio logo (1).

O primeiro posto que lhe derão foi o de Médico de Moscow (2), onde practicou 2 annos, passados os quaes foi chamado a Petersburgo (3). O Dr. Rieger, que então era primeiro Médico, fêz que o nomeassem Membro (4) da Chancellaria de Medicina,

(1) Que elle preferio á de Guadalupe, ou da Martinica, que tambem lhe tinhão proposto.

(2) Com a autoridade de examinar os Médicos, e Chirurgiões que viessem practicar na Cidade.

(3) Em 1733.

(4) Dessa Chancellaria era Presidente o Doutor Rieger.

e Médico dos Exercitos Imperiaes (1). Como tal lustrou parte da Polonia, onde as armas Russas fazião tão rápidos progressos, que apenas lhe davão espaço de escrever o que mór attenção lhe merecia. Em 1735, 1736, 1737 sob o General Munich seu amigo, andou em todas as campanhas contra os Tártaros, e contra os Turcos; atravessou a Ukania, e costeou as ribanceiras do Don até ao mar de Zabache; os desertos de Criméa e de Bachmut, e quanto paiz corre desde Cuban até aos plainos de Azof, comprehendeo em suas peregrinações. Deo vista dos Calmouks, disformes mais que os homens todos; que caracterizados são pelo apartamento de um ôlho ao outro: vio os Tártaros de Nogai, conservadores da Liberdade, porque erraditos sempre, não assentão morada, em que possa prender o grilhão da Dependencia; as Nações baças que habitão no Cuban, e por fim os Tártaros de Kergissi, de tão largos rostos, que méttem espanto. Comparou umas com outras essas relés, cujos orgãos apertados por tempéries frias, privados, sob ingrato Céu, de alimentos, que facéis se digirão, não se disferem por inteiro, nem com toda a proporção. Bem parecença tem com esses vegetáes, a quem gelados sôpros endurecem a casca, espéssão os succos, entorpecem,

(5) Em 1735.

e deteriorão no centro mesmo de suas folhinhas, os gomos, que têm de lhes perpetuar a especie.

Com pasmo vio o Dr. Sanches no interior d'esses Tártaros, homens e mulheres, que não têm com elles similitude (1). O sangue da Circassia, e da Georgia allado com os dos nativos do paiz, nos serralhos, produz degradações, que manifestão quantos visos, quantos contrastes ha entre a elegancia e disproporção das fórmas, entre a lindeza e a fealdade (2). Observou finalmente o Dr. Sanches como os Tártaros mesclando-se com os Russos Orientaes, e com os Chins, tem influido em ambos esses Póvos, e que bem poucas, e bem simples modificações dão ao ultimo algumas dissimilitudes.

Proveitosas resultas, que o Dr. Sanches communicou a M. de Buffon, e que este consignou no 3º. volume da sua Historia Natural, acompanhado-as com o merecido elogio, que lhe alli tributa. No uso a que as applicou, nos deo o Dr. Sanches abonado

(1) São tão alvos esses habitadores, como os Russos, d'entre os quaes roubão os Tártaros algumas Escravas.

(2) Em algum d'esses Climas (v. g. em Kabarda) se encontra c'um Povo inteiro composto de alta statura, de nobre e agradável semblante; povo, que o Dr. Sanches imagina, que da Ukrania alli fôra ha 150 annos transplantado.

testemunho da sua modestia, como quem mostrava, que só por gôsto seu, e não por ostentação observava, e reflectia. Ninguem mais prompto em discorrer pelo Universo, ninguem mais acanhado em fazer de si alarde; como homem, que abalisava a sua dita em ver, e em não ser visto. Fôra curiosissima a narração de suas peregrinações; e por certo aquelles a quem deo dellas parte o Dr. Sanches, lastimarão sempre, que as não houvesse elle publicado. Tinha de costume callar-se, ainda quando mais tinha que dizer; e antes dar madurêz aos pensamentos, que correr a assoalhá-los; mais merecidamente arguido pelo contrario do que são arguidos os (por desgraça nossa) sobejos viandantes, que não podem atravessar uma Provincia, que nos não avultem um volume c'o estirado, e enjooso quadro de quanto com os olhos depararão : quadro, que tal qual elles no-lo mostram, nenhuma ancia nos provóca, nenhuma doutrina nos dá.

Notavel foi o assédio de Azof pela quantia de moléstias, que affligirão sitiadores, e sitiados. Lá é que o Dr. Sanches observou a fébre (ditta) de prisão, e de hospital, muitos annos antes que seus affamados condiscipulos Huxham, e Pringle dessem della noticia em suas Obras; lá provou, por numerosos acontecimentos, quanto util era multiplicar, e entreter nos hospitães a correnteza do

ar (1). Combinando o andamento das doenças, e suas crises, nos climas frios, com o que as suas observações lhe ensinarão em Portugal, a differença que entre ellas achou, não foi notavel. Constancia da Natureza em seu modo de obrar, que já tinham alcançado raros Médicos, que em paizes septentrionaes tinham feito os mesmos reparos, que fizera Hippócrates na Grecia.

Assentava todos os dias n'um diario o Doutor Sanches as suas observações; mas em detrimento da nossa Arte, nos privou d'esse Diario desastrada circumstancia, quando no assédio de Azof lho descartarão (achando-se elle eivado da epidemia, que alli corria) d'uma malla, em que cerrara os seus papéis. Perda foi esta que o affligio sobre mó-

(1) Como no assédio de Azof havia grande quantia de feridos, virão-se obrigados a remetter 80 do Quartel General, a um sitio bem arejado, dalli duas léguas, onde sararão, circumstancia esta, que lhes abriu os olhos em quanto á infecção dos Hospitães, e á natureza da febre das prisões. Tambem fez outro reparo; que se virão em 1735, 1736, salteadas as tropas Russas no Outono de mui mortifera dysenteria, na marcha que levavão pela orla do Nieper, e do Niester até ao Mar Negro, sem terem comido fructa; e dahi tirou, ha muito tempo, a consequencia, que não são os fructos quem dá a dysenteria nos exércitos.

do ; tanto mais , que de pouca conta devião parecer ao ladrão Russo , que della se appossou. A nós é que hem cabe o lastimá-la , que somos nós os que por esses papéis teriamos conhecido as relações , que militão entre as molestias observadas nos nossos accampamentos , e essas poucas que accometem a soldados , a quem frios e fadigas robustecêrão ; cujo estomago digére , sem trabalho , os mais grosseiros alimentos ; que empregando mais cuidado nos combates em obedecer , que em triumphar , não descorçoando , não murmurando , compõem tão formidaveis exércitos ; sendo o motivo que não ha clima , onde não possão ir , nem quadra de anno , que não arróstem.

Voltou o Dr. Sanches a Petersburgo com toda a estimação , que sóhem grangear os talentos , e os serviços ; e a Imperatriz , que o quiz remunerar , o nomeou Médico do nobre Corpo dos Cadêtes , e pelo tempo adiante Médico da Pessoa. Nem foi effeito de enthusiasmo a confiança que nelle punha a Imperatriz com toda a sua Côrte. Verificado está , que se assemelhão com esses brilhantes edificios á préssa levantados , as reputações precoces , que fallão em solidez. Tinhão posto o Dr. Sanches no caso de dar prova de si ; por tanto não podia ter a sua celebridade decadencia , como fundamentada em felizes successos , e bem estabelecida pelo tempo.

Vio-se assaltada a Imperatriz por uma enfermidade, que lhe durou 8 annos, e cuja causa era desconhecida. Annunciou o D^r. Sanches, que havia pédra nos rins; e quando, depois de morta, se lhe abriu o corpo, achou-se justificado o seu prognóstico.

Declarado ficára por herdeiro da Corôa o Principe Iwan; mas Biren, que á fraqueza da Imperatriz defunta devia o ser Duque de Curlandia, e ainda a regencia do reino, ousára sentar-se no throno ao lado d'esse desventuroso Infante. O Duque de Curlandia, que como todos os usurpadores, affectava resguardos á cerca das pessoas, a quem a estima do público amparava, testificava ao D^r. Sanches certo comprazimento: como porém não tardou esse Duque em ser despenhado do fastigio das grandezas, deo regozijo a toda a Europa o seu despenho. Apoderou-se a Princeza de Brunswick (1) da regencia do Império, e da guarda de seu filho; nomeando logo para primeiro Medico d'este, e tambem seu ao D^r. Sanches, á conservação do qual deo elle juramento. Digão os que ao D^r. Sanches conhecêrão, quão sagrado era para com elle um juramento; e os que tem familiaridade com a historia da Russia nos indiquem

(1) Que tomou o titulo de Grande Duqueza.

o quanto era arriscado, nesses difíceis tempos, ostentar-se fiel a juramentos táes.

Que penoso que é, a quem tem de escrever a vida d'um homem virtuoso, fallar na perfidia das Côrtes, e nos horrores das proscipções! Podia o repouso durar em paiz, onde pela Lei de Pedro 1.^o (1) ficava incerta a successão á Corôa? Coaduna-se uma nova facção, e consente a Princeza Isabel pôr-se na frente da revolução. Affortunados os Reis que desfructarão a infancia arredados do tumulto das Côrtes! E lastimemos Iwan, que por bérço teve um throno. O sceptro, que sempre em mãos infantis anda malseguro, eis que lh'o arrancão, e a Regente a argüem de Ré de alta traição. O Dr. Sanches, a quem ella honrava com sua íntima confidencia, e com sua amizade o General Munich, ei-lo accusado de liga com Madama Gloxin, a qual a certos apparentes aggravos á cêrca da Princeza Isabel, accrescentava outro mais grave, que era o de ser mais celebrada pela sua formosura. Quantas razões não tinha o Dr. Sanches para se considerar no numero dos proscriptos! Desde esse instante despedio-se delle o descanso, despedio-se o somno: a cada hora ima-

(1) Ella introduzio o uso, que adoptarão Augusto, e Tiberio. Devem-se ao Czar Pedro 1.^o os alvorotos, que tanto inquietarão o seu Imperio.

ginava que se despia o cutelo do supplicio. Naturalmente era frouxo , não dessa frouxeza, que céde aos embates do vicio, e se deslembra da virtude; mas sim da frouxeza, que accurva co'a desgraça; e se acha sem fôrças no lance da desventura. Medrava em sustos o Dr. Sanches, reparando no character des-socegado, e cioso d'um certo Chirurgião Lestocq, que fôra um dos instrumentos da revolução. A esse Lestocq desamparou o Dr. Sanches os postos que occupava; e como quer que Lestocq pela eversão geral, subisse a primeiro Médico da Imperatriz, tal foi a embriaguez dessa tão curta, quão mal-merecida ventura, que lhe escapou o honrado Varão, de quem nada tinha que recear. Que muito inteirado estava, que não era o Dr. Sanches homem capaz de fomentar sedições, e que apenas lhes era importuno testemunha. Recluso na mais encolhida solidão, muí raro se mostrava em público. Findarão em não cuidarem nelle, e esse descuido, unico alvo de todos os seus desejos, o preferia elle mil vezes a quantas distincções tinha logrado, e das quaes só comprehendeo quão inconstantes, quão perigosas erão.

Podia a Côrte descuidar-se do Dr. Sanches, mas não podia este deslembra-se da Côrte; por quanto, para sócego seu, lhe era relevante afastar-se d'um paiz, que tão funesto lhe fôra. Ainda porém não es-

tavão bem applicados os disturbios, que enfermou mui gravemente o Duque de Holstein, e foi forçoso recorrer ao Dr. Sanches, que o curou, e a quem remunerarão com o lugar de Conselheiro de Estado, quando o que elle desejava, era o retirar-se d'alli. Com effeito assim o requereo, e lhe foi permittido vir de jornada a França. O prazer, que cala na alma d'um Lavrador, quando vê dissipar-se a tempestade, que lhe vinha alagar os campos, e destruir as seáras; o prazer que se entranha n'um Convalescente, que resgatado dos arrancos da morte, desfructa a primeira vez o spectaculo, e formosura da Natureza, são prazeres, são venturas, que não hombraão com a alegria, que se embebeo no animo do Dr. Sanches, quando lhe apontou essa agradavel nova (1).

Em quanto assistio na Russia nenhuma occasião perdeo que contribuir podesse aos progressos da Medicina, nem das Sciencias, que lhe são accessorias. Quando soube que Mr. Cook primeiro Chirur-

(1) Nem partio, sem que obtivesse, por sua valia, lugares vantajosos para dous sobrinhos de Boërhaave, a elle recommendados pela familia d'esse grande Lente; demora, que só teve por motivo (e nenhum outro a consequencia) o respeito, que conservára a seu Mestre. Então é que partio resoluta a morar toda a sua vida em París, no seio das boas Artes, e das Lettras, tão necessarias para a sua consolação.

gião dos Exercitos Russos tinha de viandar até ás fronteiras da Persia , pedio-lhe o Dr. Sanches, que de lá lhe mandasse as producções d'esse paiz, que mais relevassem para o adiantamento da sciencia. De lá recebeo o manná, que Mr. Gmelin achou diferente do que córre no commercio; e um sal, que passava pelo borax nascediço (1), cujo sal na opinião de Baron é o borax mesclado com base de sal marinho.

Tomou por vehiculo de util correspondencia com os Missionarios, que assistem na Côrte do Imperador da China, a Caravana que parte da Russia para Pekin : com elles cambiava, e delles recebia tractos preciosos, que depois offertava aos sabios; sem que para essa offerta necessitassem mais pedreira, que o saber bem empregá-los. Obrigar a si os homens, prendando-lhes a vontade, foi para o Dr. Sanches prazer mui de seu peito, e para todos assim o fôra, se todos como elle conhecessem quantos attractivos em tal prazer se encontrão.

Foi por tempos dilatados um dos Socios mais assíduos, da Sociedade Imperial de S. Petersburgo, Como amigo do grande Euler, contribuiu com elle a illustrar esse Congrêso de Sabios, que encarregado de fazer com que florescessem as sciencias em

(1) O que se consegue, evaporando a agua de pôço, em que se elle dissolveo.

quadras de torvação, relevava que alguns dos membros seus, por ellas mesmas as cultivassem, sem que em seus trabalhos se deixassem distrahir.

Já á cêrca de diversos assumptos, que lhe propozera a Academia Real das Sciencias de Paris tinha respondido satisfactoriamente o Dr. Sanches; e Mr. Mairan, que então a presidia, o propoz para Correspondente, e conseguiu que esse titulo lhe fosse dado. Titulo, que procurado por quantos Póvos dão honra ás lettras, pareceo tanto mais recommendavel na Russia, onde não esquecerá nunca, que o Restaurador d'esse Imperio se ufanou de occupar na lista dessa Academia um posto ao pé de Newton, e de alardear assim, que, não contente de representar entre os Soberanos, foi Pedro o Czar, e primeiro Russo, que assentou seu nome na pauta dos grandes homens.

Aqui fenece a vida pública do Dr. Sanches, que para seu retiro, não depararia com Cidade mais commoda que Paris, ou já quizesse dar-se, ou já encobrir se, aos ólhos da multidão. Alli chegou em 1747, e nella viveo até ao anno de 1783, não ignorado (que o não podia ser) mas arredado de toda a ruidosa sociedade, no estreito circulo de amigos seus, dado ás inclinações do ânimo, gozando de si, entretido em relevantes memorias, como cabe a todos aquelles, que presencearão grandes acontecimentos.

O anno de 1747, que foi anno de revolução para a vida do Dr. Sanches, lhe dividio esta em duas quasi iguáes partidas, de empregos bem differentes uma, e outra; a primeira gasta em trabalhos, e em forcejos, e que lhe adquirio honras, e venturosos lances. Quanto com prazer stimula a primeira, pela sua variedade, tanto é uniforme a segunda, e tanto é branda; sem que catastrophe alguma, algum acontecimento lhe intercalassem a corrente. Cada anno lhe re-trazia tão constantes, como as estações, os mesmos contentamentos; cada prazo do dia passava em cheio, com agradavel lavor, com divertidas indagações; e, não nos esqueça apontá-lo, com acções de beneficencia, e humanidade. Facil é debuxar um lance de alheamento da alma; não porém dar cores a particularidades d'uma vida constantemente venturosa: que córre ella mui por cima das expressões, essa dita inseparavel da Virtude, e que morre, apenas esta se lhe ausenta. Oh! que sobrepuja ainda em difficuldade querê-la dar a conhecer a quem não é digno de experimentá-la!

M. Falconnet tão acreditado pela sua erudição, quanto recommendavel por seu bonissimo coração, foi o primeiro Sabio, com quem o Dr. Sanches tomou conhecimento em Paris, e na sua bibliotheca deparou com os soccorros de que precisava, até ao tempo em que se ladeou d'uma formosa collecção

de livros seus (1). Como quem entendia tantas linguas, e conhecia tantos Sabios da Europa, podia a passo igual ler-lhes as obras, e lograr o prazer de comparar as obras com o Autor; paralelo que muito accrescenta no attractivo da leitura. De lá lhe procedeo ser elle o primeiro que soube em França o uso, e propriedades das flores de zinco, e como dellas se servio Gaubio; a tinctura de Cantharidas, recommendada em Scócia (2) por meio de fricções; a raiz de Columbo, a de João Lopes, a de Pinheiro, e a terra (3) de Mafra. M. Payen, mui nomeado Médico da Faculdade de Paris; e outros membros mais da mesma Faculdade, amigos do Dr. Sanches, se encarregavão de fazer as tentativas dos novos métodos, de qué lhes davão noticia os seus Correspondentes; por quanto elle renunciado tinha a exercer publicamente a Medicina. « *Já morri* » (respondia elle agastado a quem o empenhava a ver

(1) Circunstancias particulares, e a grande distancia forão estôrvo de que transportasse a França, os livros, que com tanto custo, e de toda a parte juntára em Russia.

(2) Conhecida em Edimburgo com o nome de *Tinctura antispasmodica*.

(3) Emprega-se nas diarrhéas, e nos casos que requerem amargos, e astringentes. Acha-se em Portugal nas fendas d'um mármore preto, e é gabada como tópico na cura dos Cancros. Em Paris porém não fez effeito.

algum enfermo). Houve porém casos extraordinários, em que não rejeitou dar o seu parecer; e em lembrança estão ainda affoutezas suas em Medicina, que lhe grangearão mui luzidos successos; e a certeza cavada em longas experiencias, junta ao tino da observação, que tanto acêrto lhe inculcava no juizo das molestias.

No canto do seu gabinete dava uso a essa liberdade que recuperára, e que elle a tudo preferia: alli mudava de trabalho, logo que o objecto delle começava a desprazer-lhe; d'onde proveio, que começou infindas obras, e poucas acabou. Alli debatia na nudez do retiro, e livre de ânimo, as questões mais melindrosas; bem resolutos em nunca publicar a resulta de suas meditações; e dellas escriptas com o desleixo, e fiel verdade de quem para si só escreve, se compõe a somma de 27 volumes. Como não era estranho em Historia; em Physica, em Medicina, em Controversia, em Moral e em Razões de Estado, nenhum d'esses assumptos deixou de profundar, e á cêrca delles deixar Tratados.

Nelles é que se contempla quanto interesse lhe devia o seu Portugal, e a Russia; quanto ao primeiro incumbe conservar as suas Colónias; e os meios lh'os descobrio o Doutor Sanches (1). Im-

(1) Quando residio em Hollanda se occupou disso com
Tom. IX.

mensa em seus dominios vastos, tem necessidade a Russia de enlaçar entre si moradores de Provincias tão distantes do centro, a quem muito reléva multiplicar referencias com todas ellas (1). A bem que essa operação todavia surta effeito, era seu parecer, que se cerceassem os encargos, que na Russia accurvão os Cultivadores; e que se estabeleça naquelle Imperio legislação tal, que destrúa a servidão, e dê como uma nóva criação aquelle Pôvo: que se não chama nunca Pôvo, uma congérie de homens, sempre dispostos a despadaçar, ou a prender-se nos grillhões, que se aligêirão repartidos mas que colligidos na unica mão de quem govêrna, lhe pésão de sobejo, lhe cahem de pesados, e uma vez cahidos dão abertura a sedições, até que os tóma a si mais forte, ou mais astuto braço.

N'um d'esses manuscriptos dá noticia da origem da perseguição contra os Judeos, e da maneira, com que se póde atalhar de todo. Elle, a quem muitas vezes arguirão de Judaismo (fosse qual fosse a sua crença) razão-tinha em querer, que a ninguém se perseguisse.

D. Luiz da Cunha Embaixador então de Portugal na Haya.

(1) Assenta o D. Sanches, que o unico meio de preencher essa intenção era conceder certos fóros ás Provincias conquistadas, e prendê-las ao Império pelo modo, que já em Roma o fizera Augusto Cesar.

Seu enlêvo maior forão sempre as Artes, que têm nome de Liberáes, cujas ventagens demostrou n'uma dissertação, em que lhe foi facil appontar as utilidades, que ellas produzem nos Póvos, que começam a civilisar-se; ellas os habituão a perceber nos objectos certos visos, de que até então não dávão fé; ellas disferem nos órgãos, que são os instrumentos das idéias; a amplidão, que é necessaria para os progressos do entendimento humano (1).

Conservou sempre o Dr. Sanches rançor profundo contra certo tribunal, de que victimas forão alguns dos seus amigos. *Idéias, para uso meu, á cerca da Inq.* é o titulo d'um manuscripto seu; e dessas idéias nasceo não voltar elle a Portugal, e vir antes morar em Paris, que por certo se ufana de ter sido muitas vezes o asylo dos que perseguia esse tribunal.

Lê-se no frontispicio das reflexões, que elle escreveu á cerca das torvações, que pozérão o sceptro nas mãos da Imperatriz Isabel, a devise de que usava Walsingham, secretario da Rainha Isabel d'Inglaterra: *Vide et taceo*; palavras que o Doutor Sanches nunca recordou, sem resentir em parte o susto, que ellas inspirarão.

(1) Deixou um Plano de Agricultura, e outro d'um Curso de Moral, que tinha vontade se introduzisse na educação pública.

Esses manuscriptos (1) parto d'uma alma activa, e grande, e o íntimo conhecimento do humano

(1) Os Manuscriptos que elle remetteo a M. Andry tem os titulos seguintes.

1.º Pensamentos á cêrca da inoculação do *virus variólico* em diferentes molestias, particularmente na venerea.

2.º Reparos á Obra : *Parallelo dos diversos métodos de curar o mal venéreo.*

3.º Reflexões á cêrca das doenças venéreas.

4.º *De cura variolarum vaporarii ope apud Ruthenos omni memoria antiquiori usu recepti.*

5.º Da origem dos Hospitâes,

6.º *De matrimonio Cleri.*

7.º Dissertação á cêrca das paixões da alma, impressa em 1753.

8.º Dissertação á cêrca das boas Artes, suas utilidades, inconvenientes, etc.

9.º Carta á Universidade de Moscow, á cêrca do Método de apprender, e de ensinar a Medicina.

10.º Instrucção para o Lente, que ensinar Chirurgia nos Hospitâes de S. Petersburgo.

11.º Plano para a educação d'um Fidalgo moço.

12.º Carta, que dá meios para que na educação publica entre um Curso de Moral.

13.º Origem do appellido de *Christãos velhos*, e *Christãos novos* em Portugal, e causas porque inda continúa, e tambem a perseguição dos Judeos, com os meios juntamente de fazer com que cesse em pouco tempo essa distincção, entre vassallos d'um mesmo Soberano: e tudo para propagação da Religião Catholica, e utilidade do Reino.

coração; esse quadro de seus pensamentos a quem os entregará o Dr. Sanches? a M. Andry, consocio

14º. Dissertação á cêrca dos meios de conservar as Conquistas , e Colonias Portuguezas.

15º. Plano para criar , e educar os engeitados no Hospital de Moscow. 1764.

16º. Tratado á cêrca do Commercio , no Imperio da Russia.

17º. Meios de conservar o Commercio já stabelecido na Russia , e fazer com que prospere , e se perpetue. 1776.

18º. Meios , para que de máis em mais se unão , e prendão ao Imperio da Russia as Provincias conquistadas , assim como Augusto o fizera relativamente ás Provincias de seu Imperio. 1776.

19º. Tratado á cêrca da relação que devem ter as Sciencias com o estado civil , e politico , applicado ao presente estado da Russia . 1765.

20º. Reflexões á cêrca da economia politica dos Estados , applicadas particularmente ao Imperio da Russia. 1767.

21º. Reflexões á cêrca do desvalioso estado dos Lavradores da Russia , dos Servos dos Dominios , e dos Senhores , que soffrem os maiores encargos do Estado , por módo , que de dia em dia minguão em numero , e desmédrão a Agricultura , e as Artes de primeira necessidade ; e á cêrca dos meios accommodados de reclutar para os exércitos de terra , e mar , sem se servir dos Lavradores : e tambem dos meios de remunerar os Officiães , e Soldados , que tiverem vinte annos de serviço.

22º. Projecto para o estabelecimento d'uma schola d'Agricultura.

nosso , á pessoa que elle mais estimou , e ao melhor amigo seu ; uma parte de si mesmo lhe legava nesse

23.^o Tratado á cêrca dos meios aptos a augmentar o Commercio da Russia.

24.^o Tratado , em que se prôva , que introduzir melhor administração de Justiça é contribuir ao melhoramento da Sociedade.

25.^o Dissertação , em que se averigúa , se a Cidade , que os Romanos chamarão *Pax Augusta* é Beja , ou se é Badajoz.

26.^o Ramal de Observações sobre todas as partes de Medicina , e principalmente , sobre a practica ; muitas das quaes Observações são peculiares ao Dr. Sanches.

27.^o Meios acertados para stabelecimento d'um Tribunal , d'um Collegio de Medicina , a fim que essa sciencia seja sempre util ao Reino de Portugal , e ás Provincias que d'elle dependem.

28.^o Pensamentos á cêrca do Governo da Universidade de Medicina , e dos Médicos. 1754.

Tinha-o consultado a Faculdade de Strasburgo em 1752, á cêrca d'um Curso de Chirurgia Pathológica, que ella queria introduzir em suas Scholas : ao que respondeo o Dr. Sanches com uma Memoria , cujo plano foi adoptado , e mandou a Faculdade a M. Schoepflin , que lhe escrevesse , que M. Boecler corresponderia com elle directamente ; pedindo-lhe ao mesmo tempo , que accitasse em sinal de estima , e deferencia , as estampas anatomicas d'um útero dóbre , que a Faculdade (pouco havia) mandára abrir.

Mandou o Dr. Sanches em 1761 muitas Memorias aos principaes Médicos de Hespanha , e de Portugal , para reforma das Universidades de Salamanca , e de Coimbra.

mimo. E M. Andry entrado de respeitosa gratidão , lhe consagrou um Elogio (1), que o coração lhe estava dictando; e que a cada phrase sua me deixa o pezar, de que tecendo este elogio depois do seu, me não posso exprimir tão bem como elle.

Parte dos manuscriptos, de que fallo, contém reflexões, e observações á cêrca da Medicina; que nunca elle na practica, nem no seu teor de philosophar seguiu as trilhadas veredas: por que sempre foi daquella pequena porção de homens, que antes de obrar, de si sós tomão conselho. Por, isso poucas obras suas ha, em que não revejão algumas idéias origináes ou novas, que inclinão para o adiantamento das sciencias, e nos afastão de encanecidos hábitos.

D'esse género é a Dissertação á cêrca dos banhos Russos, que elle offereceo a esta Sociedade, como tributo do titulo de Associado estrangeiro, que lhe ella conferio. E ninguem se capacite, que elle se limitou a descrever a fórma d'esses banhos, e o uso, que delles fazem os Russos: mas sim accompanhou essa noticia, com a historia dos Gymnasios, e banhos publicos, que com tanta magnificencia edificárão os Gregos, e depois os adoptárão os Romanos,

(1) Compendio Historico da Vida do D. Sanches por M. Andry, ante-posto ao Catalogo dos seus livros.

e a que Augusto pôz o remate da perfeição ; que descuidados , quando Roma sob Constantino se christianisou , forão , depois de muitos séculos de olvido (1), imperfeitamente restabelecidos em Constantinopla , e em alguns sitios de Allemanha , e até na Russia. Depois que o D. Sanches ahi refere o teor , com que desprendem o vapor da água , lançando-a em seixos abrazados , e tambem os effeitos d'esse vapor no corpo humano , demonstra quão util é , para sarar de cértas molestias , o costume , ao sahir d'esses banhos , de se mergulhar em néve , ou em agua fria , para abater com esse sobresalto as disposições a spasmos , a obstrucções , e accostumar o corpo a contrarias temperaturas. Vem , depois destas particularidades , o lastimar-se o Autor , que entre tantos estabelecimentos , que estas éras allumiadas tem consagrado ao ensino , e agrado humano , nenhum tóme por alvo disferir-lhe as fôrças , augmentar-lhe o vigor ; pontos , que como tão principaes os tinhão os antigos , e cuja connexão com os costumes , e com a gloria dos Estados , nos é tão manifesta pela Historia. Por quanto , Pôvo ,

(1) Na opinião do D. Sanches os banhos Russos são me-
dios entre os banhos dos Turcos , e os dos Romanos : tam-
bem expõe em que molestias são uteis os banhos Russos
ou já sós , ou já combinados com outros remedios.

que não for vigoroso , não póde conceber designios avultados, nem desempenhá-los com a constancia , e com os brios necessarios.

Tendo-lhe referido cértó Chirurgião , que receitavão na Siberia o sublimado corrosivo, em grandes doses, no curativo do mal venéreo, fez (muitos annos antes que á cêrca delle van-Swieten apparecesse com as suas reflexões (1)) tentativas com elle o Dr. Sanches ; até fez a importante observação , que esse remedio surtia mais seguro effeito , e nenhum mal delle resultava, quando assujeitavão o enfermo á accção do banho de vapor , que amollentando a nêrvea tecedura da pelle, embrandecia o effeito do sublimado corrosivo; e que se devólve ao mesmo tempo com mais completa, e mais estendida efficacia.

Mostra o Dr. Sanches, indagando a origem do mal venéreo, quão longe estava de adoptar facil-

(1) Tinha o D. Sanches feito diversas tentativas infructuosas com o remedio antivenereo do D. Barry , e o D. Alvares, Portuguez , e Médico de nome , nos deo á cêrca da historia d'esse Médico , as mais exactas , e mais seguras particularidades.

M. Sthelin , distincto sabio , residente em Petersburgo , e amigo do D. Sanches , que tambem nos remetteo preciosas individuações tocantes á vida d'esse illustre Médico.

mente idéias alhêas, e quanto apêgo tinha ás suas. Sendo o descobrimento da America, e a primeira apparição do mal venéreo, na Europa, dous mui notaveis acontecimentos, cujas épocas coincidem mui pértto uma da outra, não fôra de admirar, que lhes achassem entre ellas (em cértto módo) dependencia, ainda no caso de não haver entre ellas conexão alguma. Tal era a opinião que o Dr. Sanches abraçou, e susteve contra o parecer do sabio Astruc, e do seu defensor van-Swieten. Contentemo-nos com expor as autoridades, e os motivos, em que o Doutor Sanches fundou as dúvidas, que ninguem antes delle suscitára.

Tres viagens fêz á America Christovão Colombo; e convindo está d'uma, e d'outra parte, que a primeira viagem, que elle fez, nenhum acontecimento desastroso comsigo trouxe: não assim a segunda, des de Setembro (1) de 1493, até Junho (2) de 1496, que (se damos crédito a Oviedo) voltou (3) a tripulação eivada de mal venéreo; e muitos Hespanhóes, que passarão á Italia, no exercito, que

(1) Em 25. d'esse mez.

(2) Em 8.

(3) Enganou-se M. Astruc, quando disse, que findára a viagem de Colombo em 1494. Para mais segurança consultem-se os Origináes.

levava Cordova (1) a socorrer El Rei de Napoles, o espalhárão por esse Reino, onde os Francezes depois o contrahirão (2). Assim o refere Oviedo, que escreveu em 1555; quando já Pedro Pinto, Hespanhol, como Oviedo, e Médico do Papa Alexandre, tinha publicado as suas obras em 1499, e 1500, em que affirma ter apparecido em Roma, desde o anno de 1493, a doença appellidada *mórbo gállico*, e os grandes estragos, que ella fizera até o anno de 1494; como tambem o topico mercurial (3) receitado com ventura no curativo della. Pedro Delphini, que escrevia em 1494, e Pedro Martyr, contemporaneó delle, são do mesmo parecer do Médico Pedro Pinto (4); e testemunhos são estes, que se pôdem muito bem oppôr ao de Oviedo. Nem Carlos VIII

(1) Voltava da Ilha Hespanhola, hoje S. Domingos.

(2) Possivel fôra, em rigor, que Pedro Marguerit, ou Antonio Torres, que partirão da Ilha Hespanhola, antes que Colombo, trouxessem de lá o mal venereo, em 1495 as épocas porêm que Pinto, e que Delphini assinalárão a sua origem são anteriores; nem os marinheiros de Marguerit, nem os de Torres se podião mesclar com o exército de Cordova, que ia já de marcha nesse mesmo anno de 1495.

(3) Unguento cuja composição relata o Doutor Sanches.

(4) Baptista Fulgoso, e Gaspard Torella dão fixo em 1464 o apparecimento do mal venereo em Italia, e em Alvernia.

chegou a Roma, antes do fim de Dezembro de 1494, nem a armada de Cordova surgiu no porto de Messina antes de Maio de 1495 : pelo que, é impossivel que o exército Hespanhol communicasse o mal venéreo á Italia, quando lavrava elle já por lá, antes da segunda viagem de Colombo. Com razão pois insiste o Dr. Sanches em que Fernando Colombo, na historia de seu pae Christovão Colombo, e Antonio Galli, que então era membro do Conselho das Indias, e que escreveu depois as memorias mesmas d'esse famoso Almirante, guardarão o máis profundo silencio á cêrca de que existisse mal venéreo, na Ilha de S. Domingos (1), nesses indicados tempos; nem d'outras doenças dêrão conta, além das que procederão da fome, e da miseria.

Assentava o Dr. Sanches, como antes delle o Fracastor, que o vicio venéreo fôra em seu principio, como uma especie de epidemia na Italia, no anno de 1493 (2), que foi depois affrouxando com o correr dos annos, e com o seu derramamento. Não é possivel coacervar mais factos, mais noticias, a favor d'uma opinião, que o que se encontra nesta

(1) Chamavão-na nesse tempo Ilha Hespanhola.

(2) Manifestava-se então, segundo os Autores mencionados, por erupções no rosto, e na mais pelle, e por bubões, como qualquer outra pestifera molestia.

Obra do Dr. Sanches (1) : Lá é que se depara com erudição ; não essa , que chamamos parasita , porque sómente se céva em passagens citadas , e publicadas por outros ; mas sim a erudição cavada em seu proprio saber , tão fecunda em próvas , quão allumiada na escolha.

De si mesma se nos offerece a seguinte reflexão. Não tropêça em dúvida , que não fosse mui espalhada na Ilha de S. Domingos a doença venérea em 1498 , época da terceira viagem de Colombo , e que dessa doença faz em suas memorias menção expressa ; ora ahi se funda o Dr. Sanches , que forão os Hespanhóes quem levárão essa doença á America , onde até então não era conhecida ; quanto mais ter lá tomado o nascimento. Se este assérto é verdadeiro , com quanto desastre não tem os Europeos affligido os habitantes do Novo Mundo ! Bexigas , Sarampo , Hydrophobia , mal venereo , e o que

(3) Vid. 1º. Dissertação á cêrca da doença venérea , em que se próva , que não veio da America , mas antes , que por uma epidemia começou na Europa ; obra essa que o Dr. Castro , Médico de Londres traduzio em Inglcz.

2º. Exame historico á cêrca da apparição do mal vénereo na Europa , e natureza dessa molestia. Essas duas dissertações juntas n'um só volume as publicou em 1777 , em Leyden M. Gaubio , ajuntando-lhe um Prefacio , em que parece inclinar-se á opinião do seu amigo.

a tudo sobrepuja, a escravidão, e a cubiça de ouro são os flagellos, de que tanto interposto Oceano os não pôde resguardar. Atrevamo-nos a esperar, que mais venturosas navegações lhes levirão as luzes, com que só resplandecem as Sciencias, e boas Letras, um raio das quaes allumia já o Norte d'esse novo Continente. Sim; que raios de tal luz não ensinão nunca os homens a conhecer-se, pelo que elles são, sem que a-la-par lhes inspirem o maior afastamento de tudo, o que pode degradá-los, e envilecê-los.

Faz espanto o que no Diccionario Encyclopédico diz o Dr. Sanches do mal venéreo, que elle dá por crónico. Quasi todas as erupções cutaneas, dôres vagas, entupimento de glandulas, (1) e a rachitis as tinha por effeitos lentos e desastrosos d'esse vicio já frouxo, e já degenerado: de maneira, que n'uma grande Cidade como é Paris, ninguem (a seu dizer) se devia lisongear de ser em tudo, e por tudo izento delle. Com esse intúito curava as doenças mais rebêlles aos remedios ordinarios; não confiando pôr a ninguem, em casos táes, o seu segredo. Escondido na fórmula o Mercurio, operava disfar-

(1) O Dr. Sanches considerava a bilis quando assim spessa, e muitas das enfermidades della, como effeito muitas vezes produzido pelo vicio venéreo.

gado a cura do mal desconhecido ; evitando assim não só as difficuldades , que as suspeitas offensivas podessem acarear-lhe , mas ainda as objecções d'esses grandes arrazoadores , a quem é mais arduo persuadir , que estão eiyados dessa molestia , que conseguir curá-los da molestia mesma.

A Côrte de Portugal , que conhecia com quanto affeito o Dr. Sanches amára sempre a sua Patria (1),

(1) Parece que tem sempre sido condão da Patria ter sido mais prezada pelos grandes homens , que della forão destrerrados , e perseguidos , que amada pelos que ella honrou , e muitas vezes , sem mais merecimento , que a escolha da céga Fortuna.

(2) As duas obras de maior vastidão , que publicou , sahirão á luz com os titulos seguintes.

1º. Tratado da conservação da saúde dos Póvos , etc. com um appendix de consideraçõs sobre os terremotos , e noticia dos mais notaveis , de que faz menção a Historia , e dos ultimos , que se sentirão na Europa , desde o 1º. de Novembro de 1755.

2º, Méthodo para apprender a estudar a Medicina , illustrado com os appointamentos para stabelecer-se uma Universidade Real , na qual devião apprender-se as Sciencias humanas , de que necessita o Estado civil , e politico , in-8º. 1763.

Essas Considerações sobre os terremotos forão vertidas de Portuguez em Italiano , por Marcello Sauches , Irmão do Autor. Foi tambem reparo do D. Sanches , que o clima de Lisboa ficou mais sádio, depois do tremor de terra de 1755.

o consultou á cêrca do módo com que nella floreceria as Sciencias, e das cautelas necessarias á saúde pública. A que elle respondeo com dous tratados em lingua Portugueza (2); n'um dos quâes expunha os meios adequados para conservar a saúde dos Povos, fazendo que fallem as Leis a lingua da boa Physica; n'outro delineava o plano d'uma Universidade Regia, em que todas as modernas Sciencias se ensinassem; e onde queria, que se lhe annexasse um hospital; em que os Alumnos, guiados por um Lente de Medicina experimental, alli fossem instruidos. A esse Corpo devia unir-se a Chirurgia, e propunha mais, que se fundasse uma correspondencia de Medicina, moldada quasi pela que se encarregou de entreter esta nossa Real Sociedadade. Projecto este, a quem devemos o empenho, com que elle applaudio os nossos primeiros esforços, e o zêlo, com que os elle favoneou.

Longo tempo se vio o Dr. Sanches limitado em acanhamentos de fortuna; que o desamparara 16 annos sem soccorro, e sem remuneração tão justamente merecida, a Côte da Russia. Disgraçado effeito das revoluções, e alvoroços, que deixando subsistir sómente os direitos da força, até as raizes destróem do beneficio, e da gratidão! Reservado estava para a Imperatriz que actualmente reina, reparar os aggravos de seus predecessores; e que lent-

brada do Médico Portuguez, que em seus annos infantis a curára d'uma gravissima enfermidade, lhê fêz donativo d'uma tença annual de 1000 rubles. Signal de lembrança foi este, que raiou de alegria o ânimo do Dr. Sanches, que a pezar de tantos infortunios seus, conservou sempre á Russia extremo affecto.

Cumpria em Paris com as funcções de Correspondente da Academia Imperial de S. Petersburgo, que o tinha encarregado de dar noticia dos descobrimentos, com que as Artes, e as Sciencias cada dia se enriquecem; e tal zêlo, e tal empenho mettia nessa commissão, que vinha ella por isso a ser importante. Homem apto, que distinguindo as que erão invenções uteis, estremava das que o capricho, ou a móda accreditavão, as invenções, que menos gabadas, fundavão em conhecidas ventagens a existencia. Que nunca se expoz elle a que o arguissem de que déra a conhecer em Petersburgo futilidades scientificas, a quem o Público successivamente mostra tanta indulgencia, e depois tanto desprezo; e cujo entusiasmo, por maior que seja, comparár-se pôde á essas epidemias de pouca monta, que causando na cabeça transitoria torvação, não deixão todavia vestigio algum do assalto, nos sitios, que desamparáão. Lastimemos unicamente o Dr. Sanches, de que não viveo bastante, por que fosse testemunha das bellas

experiencias , por meio das quaés , tão rápidos dilatárão os homens a sphaera de sua actividade; elle que, nada-menos, vio na derradeira quadra da sua vida, as ridiculas pretensões do Empirismo, tão bem acolhidas nesta Capital, que foi necessario para descontar ante os ólhos das Nações , émulas dos nossos talentos e nossa gloria, os aggravos que o Empirismo fez , toda a sublime invenção de Messieurs Montgolfier.

Sempre a saúde do Dr. Sanches padeceo interca-dencias; enfermidades de differentes generos a tinhão enfraquecido por tal módo , que se vio 20 annos obrigado a viver de regimento, usando do seu saber (cousa bem difficil a um Médico) na applicação , que delle fazia em conservar-se a vida (1).

Já sentia gastas as fôrças, quando o Grão Duque das Russias, sob nome de Conde do Norte veio a Paris; e como soube que tinha esse Principe de honrá-lo com uma visita sua, adiantou-se a prevent-lo. Estava á mesa o Duque, quando lhe foi o Dr. Sanches nomeado : com distincto agrado o récebeo , e lhe deo assento ao lado de si. Aquelle Vélho, a quem tão bem , e tão mal tratára a Russia , recordou na-

(1) Digeria já custosamente , e tinha o figado estragado. Foi-lhe muito feliz o uso , que longamente continuou do rhuibarbo , tomado em diffentes fórmas.

quelle instante todas as suas ditas, e todas os seus revézes; e olhando enternecido para o Herdeiro d'um throno, que tão rodeado vira de tormentas, tão profusas lágrimas derramou, que exprimirão ellas ao Principe, tudo quanto a bôcca não podia proferir. Voltando a casa, nunca mais sahio, e bem diriamos com Mr. Andry, que na pessoa do Condé do Norte recebeo a Russia os seus ultimos adeos.

Forão-se-lhe abatendo de dia em dia as fôrças; já desemparou a leitura; já sentia, que até a cogitação o fatigava; fraqueou por fim de todo, com 84 annos de idade, em 14 de Outubro de 1783, aos abalos d'uma febre intermittenté.

A pezar do summo disvélllo com que o Doutor Sanches escondia a sua beneficencia, não a poudé encobrir de todo ás pessoas de seu lado; e devem sahir á publica luz os dous seguintes casos.

Vindo uma pobrissima mulher consultá-lo, trazia comsigo uma filhinha sua. O Dr. Sanches, a quem sempre as singelezas infantís penhorárão sobre módo, fez, sem dúvida, á menina affectuosas caricias; pois que a pezar do desagrado da velhice, e das doenças, a menina se lhe arremessou ao collo, e lançou agudós brados quando coube separar-se delle. Então é que o Dr. Sanches enternecido de seus prantos, e ancioso de fazer uma boa acção, pedio, como por favor, que lha dessem para com-

panhia sua. Venturoso no cuidado que tomava della; em divertir-se nos brincos dessa Menina, deparava com a mais meiga des-fadiga de suas occupações. Em testamento lhe deixou uma avultada quantia.

Tinha um Irmão, Médico tambem como elle, e que se achava empregado nos exércitos de El Rei de Napoles, e cujos bens forão longos tempos bem limitados. Quando lhe eu pedi, que me dêsse algumas notícias á cêrca da vida privada do Dr. Sanches, tive em resposta (1) o que se ségue. « Muitos annos » ha, que tive a desgraça de viver separado de meu » Irmão, que nunca nas suas cartas me fallou em » mais, que no quanto inquieto ficava á cêrca da » minha sorte, quando mesmo me acodia com os » mais abundantes soccorros. Até no centro da » mesma Sicilia me fa alcançar a sua generosidade; » muitas vezes descobrio elle maneira de me remet- » ter munificencias suas, em sitios, onde eu não » avistava caminho, pôr onde lhe testificasse a mi- » nha gratidão ».

Quem assim inventa meios de fazer bem, conhecido está, que o teve de practicar toda a sua vida. — *Para o dar o recebemos* — era o seu dictado. Por certo, que para conservar á posteridade a lembrança

(1) N'uma Carta, que em Novembro de 1783, dirigio a M. Andry.

das suas raras virtudes, longo tempo admiradas na Côrte da Russia, é que a Imperatriz ordenou, que as armas do Dr. Sanches fossem decoradas, com a lenda :

Non sibi, sed toti genitum se credere mundo.

lenda tão honorifica para a sua memoria, quanto adaptada a designar um homem, que se esquecia de si, para se empregar na felicidade alhêa.

O lugar de Associado estrangeiro, vago pela morte do Dr. Sanches, occupa-o presentemente o Dr. Black, Lente de Chymica em Edimburgo.



ZADIG

OU

O DESTINO,

HISTORIA ORIENTAL.

VERTIDA EM VULGAR.

Il y a telle traduction qui demande plus
de talent que tel original. — BITAUBÉ.

APPROVAÇÃO.

Eu abaixo assignado, que me dou por douto, e até por homem de talento, li este Manuscrito que (bem a meu pezar) achei curioso, divertido, moral, e philosophico, digno de agradar ainda mesmo aos que abhorrecem Novellas. Por tanto, o difamei, e certifiquei ao Senhor Cadilesquier, ser obra detestavel esta.

A' SULTANA SHERAA,

SADI.

18 do mez *Schewat*
anno 837 da *Hegtra*.

Ferriço dos ólhos, tormento dos corações, luzeiro do espirito, não beijo a poeira de teus pés, porque ou não andas, ou andas por alcatifas de Irão, ou por cima de rosas. Offereço-te a traducção d'um livro composto por um Sabio antigo; que avaliando-se ditoso em não ter nada que fazer, o foi tambem em tomar por desenfado escrever a historia de Zadig, obra que diz mais do que parêce. Peço-te que a leias, e dêes sobre ella o teu parecer: que bem que te vejas na Primavera de teus dias, buscada dos prazeres, formosa, e a formosura realçada pelas prendas: e bem que noite e dia te louvem; motivos esses, porque te falhe o raciocinio, tens com tudo agudissimo ingenho, delicado gôsto; e já te ouvi discorrer com mais tino, que os Velhos Dervizes de compridas barbas, e de pontuda gôrra. Es sizuda, sem seres desconfiada; meiga, sem dar ousadias; amas quem te tem amizade, sem grangear inimigos. Nunca, para luzir, se vale o teu ingenho das lançadas da maledicencia; nem dizes mal, nem o fazes; e mais fôra-te pasmosamente facil. A tua alma em fim se mostrou sempre tão cândida, como a tua formosura; sôbre

têres teu peculio de philosophia, com que me dás a crer, que melhor que outrem, farás caso desta óbra; que é d'um Sabio.

Foi ella de primeiro composta em Chaldeo antigo; lingua, que nem eu, nem tu entendes; e traduzida em Arabigo, para entretenimento do celebre Sultão Olugbeg, no tempo, em que os Arabios, e os Parseos começavão a escrever *Mil e uma Noites, Mil e um Dias*, etc. etc. Olug gostava mais da leitura do *Zadig*; mas as Sultanas das *Mil*, etc. « Como podem » vóssés (lhes dizia Olug) preferir Contos despropositados, e que nada significão? » — Por isso mesmo (respondião as Sultanas) gostamos delles.

Lisonjeo-me de que te não parecerás com ellas, e que has-de-ser um verdadeiro Olug; e até confio, que quando te vires cansada das conversações triviaes, que se assemelhão bem co'as *Mil e uma*, etc., poderei eu achar um minuto em que te falle com juízo. Se tu fôras Talestris nas éras de Scander (1) filho de Philippe; se tu fôras Rainha de Sabá nos dias de Soleimão, as peregrinações, que ellas fizêrão, havião de estes Reis fazê-las.

Rógo ás Virtudes Celestes, que sejam sem desconto os teus prazeres, duradoura a tua formosura, e sem fim a tua Dita.

(1) Alexandre-magnô.

ZADIG.

O TÔRTO.

No tempo do Rei Moabdar havia em Babylonia um Mancebo Zadig, de boa índole, fundamentada em boa criação, que ainda que môço e ricco sabia comedir as suas paixões; que nada affectava; que não pertendia que sempre lhe dessem razão; e que sabia respeitar a fraqueza dos homens. Pasmavão todos que de mui-vivo, nunca insultasse com donaires as fallacias tão vagas, tão desatadas, tão tumultuosas, as néscias decisões, as grosseiras chufas, e o motim de palavras oucas, que em Babylonia chamavão conversação; mas elle tinha apprendido, no primeiro livro do Zardust, que o amor proprio é um *Odre* inchado de vento, que a qualquer furo despéde tempestades; e sôbre tudo não blazonava de ter as mulhéres em pouco, e de subjugá-las. Era generoso, sem receio de fazer bem a ingratos; porque se lembrava do grande preceito do Zardust: « *Quando coméres, dá de comer aos Cães, inda que depois te mórdão* ». Sabia.. o que se pôde saber;

porque fazia por tratar com Sabios ; lido nas sciencias dos Chaldeos , não deixava de saber os principios physicos da Natureza , quâes então se sabião ; e de Metaphysica , o que em todo o tempo se alcançou (*scilicet*), pouca cousa. Era altamente persuadido que o anno tinha 365 dias e um quarto (apezar da nova philosophia do seu tempo), e que o Sól tomava o centro do mundo ; e quando os principaes Magos lhe dizião , com insultuosa altivez , que elle sentia mal da Religião , e que era inimigo do Estado , porque cria que o Sól rodava sôbre si mesmo , e que o anno tinha doze mezes , elle sem ira , e sem desprezo , se callava.

Zadig , com grandes cabedâes , e (por conseguinte) com muitos amigos , sádio , bem-apeçoado , bom juízo , alma nóbre e sincéra , assentou que podia ser feliz. Estava para casar com Semira , que por formosa , fidalga , e bem dotada , era um dos melhores acêrtos de Babylonia. Amava-a elle com virtuosa , e sólida affeição ; e ella estremadamente o amava. Já quasi encetavão o affortunado prazo , que os havia de unir ; quandô , passeiando um dia , junto das portas de Babylonia , á sombra das palmeiras , que afformoseavão as margens do Euphrates , lhes vem ao encontro homens armados de flechas , e de alfanges , satéllites do mancebo Orcan , sobrinho d'um Ministro de Estado , e a quem os

Cortezãos de seu Tio tinhão inculcado , que tudo lhe era permittido. Não tinha nenhuma das prendas , nem das virtudes de Zadig ; mas presumido de que valia mais que elle , desesperava-se de que lh'o preferissem ; e esse ciúme , que era filho da sua vaidade , lhe insinuou que elle amava desmedidamente a Semira , e assim queria-lh'a tirar. Os roubadores travarão della , e de violentos a ferirão , fazendo-lhe verter um sangue , que amansaria os tigres do monte Imáo. Trespasava o Céu com lástimas : « Meu querido Espôso , que me arrancão » de quem adóro. » Não tratava do seu perigo , cuidava no amado Espôo ; e Zadig a defendia então com toda a fôrça , que o Amor dá , e a valentia ; e soccorrido de dous unicos escravos , pôz em fugida os roubadores , e trouxe a casa Semira , que ao abrir os ólhos deparou c'o seu libertador. « Meu Zadig (lhe diz então) amava-te eu téquê » como a Espôso , agóra te amo , como quem te » deve honra , e vida ». Coração mais sensitivo que o de Semira nunca o houve ; nem mais engraçada bôcca expressou mais meigas affeições , em ardentes phrases , inspiradas pela sensação do maior dos beneficios , e pelo delirio mais mimoso do mais legitimo amor. Era léve a sua ferida , e sárou logo ; mas a de Zadig era perigosa , por ser uma fréchada profunda n'um dos ólhos.

Nada pedia Semira aos Céos mais , que a saúde do seu Amante ; noite e dia nunca as lágrimas se lhe enxugavão , esperando que os olhos do seu Zadig se, podéssem regozijar de vê-la : mas um tumor, que sobreveio ao olho referido , a pôz no extremo susto. Mandou-se dalli a Memphis buscar o famigerado Médico Hérmes , que veio com numerosa comitiva , e visitado o enfermo , declarou , que perdia o olho ; e até prognosticou o dia , e a hora em que havia de perdê-lo : « *Se fóra (disse) o olho* » *direito , sárava-lho : mas feridas no olho esquerdo* » *não tem cura* ». Doía-se toda Babylonia do desastre de Zadig , e admirava-se da profundeza do saber de Hérmes. Dous dias passados , rebentou por si mesmo o tumor , e Zadig sárou perfeitamente : então Hérmes compôz um livro , em que provou , que não devia sárar ; cujo livro não leu Zadig , antes , mal pôde sahir , foi logo de visita a aquella em quem esperançava a ventura da vida , e para quem só prezava ter nos olhos claridade. Estava então Semira n'uma quinta ; e no caminho informárão Zadig , que essa linda Senhora , depois de declarar a insuperavel aversão , que tinha a gente-tórta , nessa mesma noite se desposára com Orcan. Caiu sem sentidos , quando ouviu tal nova , e pô-lo a dór ás pórtas da sepultura : tardio convalesceo ; a Razão

porém vencendo a Mágoa, da mesma atrocidade do feito soube tirar alívio.

« Já que n'uma Menina, criada no Paço, experimentei tão crú capricho, esposar quero uma burgueza » : e escolheu Azora, a mais sızuda, e bem-nascida d'entre as da Cidade, com quem viveo um mez, nas delicias do mais terno vínculo: sómente lhe estranhava uma certa leveza, e propensão a dar por mais ajuizados, e mais virtuosos, os mancebos mais bem parecidos.

O NARIZ.

Tornava um dia Azora mui agastada do passeio, e grandes exclamações fazia. « Que tens, minha amada Espôsa? (lhe diz Zadig) Quem te traz tão fóra de ti mesma? » — Ah (diz-lhe ella) que te agastarias como eu, se viras o que eu presenciiei. Fui consolar a viuvinha Cosru, que dous dias ha, que ergueo um sepulchro ao seu jóven Espôso, junto do ribeiro, que órla estes amenos prados; e que de sentida prometteo aos Deoses ficar ao pé do moimento, em quanto as águas do ribeiro lhe banhassem os alicerses... « Esti- » mavel mulhér (interrompeo Zadig) que a seu marido amou com véras ». — Ah que se tu souberas (acodio Azora) em que se ella occupava, — quando agóra a visitei! — « Eni que? formosa

» Azora ». — Em desviar o leito do regato. — E d'alli continuou a disferir tão longas invectivas, ar-
guindo com tão desentoadada violencia a triste Viúva,
que esse alarde de virtude desagradou a Zadig.

Ora este era amigo de Cador, um dos moços em
quem Azora distinguia mais probidade, e méritos,
que nos outros; com elle pois se abriu Zadig, affian-
çando-se de poder muito com elle, por meio d'um
grandioso presente. Dous dias fôra passar no Cam-
po Azora, em casa d'uma amiga sua, d'onde no
terceiro voltando, alcançou dos lastimados domés-
ticos, que naquella mesma noite fallecêra repenti-
namente seu marido, de cuja ruin noticia nenhum
delles quizêra ser Correio; e que agóra o acabavão
de enterrar na extremidade do jardim, jazigo de
seus Maiores. — Chorou, arrepellou as madeixas,
e jurou dar fim á vida. — Eis que á noite lhe péde
Cador licença de fallar-lhe: fallarão, carpirão jun-
tos. Então lhe confiou Cador, que o seu Amigo
Zadig lhe testára a maior parte de seus cabedáes; e
tambem lhe deo a entender que librava toda a sua
dita em desfructar com ella todas essas riquezas. —
Ella chorou, lastimou-se; — mas foi abrandando—e
já a ceia durou mais do que o jantar — fallou-se
com mais confiança — deo Azora elogios ao defun-
to — sómente lhe achava alguns defeitos, de que
Cador lhe parecia izento.

Já lá a Ceia em meio , quando Cador entra a queixar-se de agudas dôres do ventre. A Dama dessocegada, e pezarosa chama quem trága quantas essencias usava em seus perfumes, por tentar que alguma o aliviasse daquelle mal. Então é que lamentou não se achar ainda Hérmes em Babylonia : até se dignou anafiar com sua mão a parte dolorida. — És sujeito a essa cruel molestia ? — (lhe dizia maviosa) « Põe-me ás vêzes nos úmbráes da » mórte. Um unico remédio me alivia ; que éo » nariz de um homem , morto na véspera, applicado na parte » (lhe respondeo). — Exquisito — remédio ! (lhe diz Azora) « Não é mais exquisito » do que as *bolsinhas do Senhor Arnou* (1) contra as Apoplexias. Essa razão, junta com os grandes méritos do mancebo determinárão em fim a Senhora. — Embóra (dizia comsigo) quando meu marido — atravessar do mupdo de hôte para o mundo de — ámanhan, pela ponte Tchinavar, recusar-lhe-ha — passagem o Anjo Asraél, porque elle léva para a — segunda vida o nariz menos comprido, que na — primeira? — Lança a mão a uma navalha, vai-se á campa do marido, orvalha-a com suas lágrimas,

(1) Havia então um Babylonio, que c'uma bolsinha pendurada ao pescôço, sárava (nas gazettas), e prevenia todas e quâesquér apoplexias.

e dispõe-se a cortar o nariz do que achou estirado no jazigo. — Mas eis que Zadig se érgue, e amparando com uma mão o seu nariz, e com a outra a navalha desviando. « Senhora (lhe diz então) » não clames contra a viúva Cosrou; que o intento » dé cortar o nariz, bem vale o de arredar o ri- » beiro. »

O CÃO, E O CAVALLO.

Experimentou Zadig, que (como está escripto no livro do Zend) o primeiro mez do casamento é Lua de mél, mas o segundo é Lua de fél; e vio-se, pouco tempo depois, obrigado a repudiar Azora, que se fez ruin de aturar; e buscou no estudo da Natureza a sua felicidade. « Nada ha mais affortu- » nado (dizia elle) que um Philósopho, que lê » pelo grande livro, que Deos abriu ante os nóssos » ólhos : são, como suas, as verdades que descó- » bre, com que alimenta, com que engrandece a » alma; repousado vive; nada receia dos humanos, » nem lhe vem a enternecida Espôsa decotar o » nariz. »

Embelezado nessas idéias se retirou ás ribanceiras do Euphrates, onde tinha uma Quinta, e lá se entretinha, não em calcular quantas pollegadas de agua corrião dentro d'um segundo, por baixo dos arcos d'uma ponte; nem se cahia mais no mez do

Rato, que no mez do Capado uma linha cúbica de chûva; não cismava em de teias de aranha tirar sêda; nem de garrafas quebradas compôr louça da India. Estudava sim, e mórmente, as propriedades dos animaes, e das plantas, em que adquirio uma agudeza, com que atinava em mil miúdas diferenças, de que não davão fé os outros homens.

Passeiando nm dia junto d'um bósque, vio que corria a elle um Eunucho da Rainha; seguião-no muitos Officiães de Palacio, que demostravão em si summo desasocego; corrião aquî, além, como gente atroada, que busca perdido o seu mais precioso. « Mancebo, (lhe diz o Primeiro Eunucho) » viste acaso o Cãozinho da Rainha? » — Não era — Cão (respondeo modestamente Zadig) mas sim — uma Cadellinha. « Tens razão » (acodio o Primeiro Eunucho) — E é Hespanhola, e mui pequena (accrescentou Zadig), é parida de pouco, e coxêa da — mão esquerda, e tem as orelhas muito descachidadas. — « Então, viste-a » (disse muito esbaforido o Primeiro Ennucho) — Não (respondeo Zadig) — nunca a vi, nem sei se a Rainha tem Cadella. —

Naquelle mesmo, e assignado momento fugio (caprichos extraordinarios da Fortuna !) das mãos do palafreireiro, nos plainos de Babylonia, o mais formoso Cavallo da Real Cavalhariça. Corrião com tanta ancía, traz elle o Monteiro mór, e demâis

Officiaes, quanto o Primeiro Eunuchos em póz da Cadellinha. Veio ter com Zadig o Monteiro mór, e indagou d'elle se vira por alli passar o Cavallo de El Rei. — Nem ha Cavallo, que melhor galópe : tem — cinco pés de altura, cascos pequênos, cabo de tres — pés e meio de comprido; os cubos do freio são de — ouro de vinte e quatro quilates, e as ferraduras de — prata de onze dinheiros. — « Por onde tomou? Onde » é que está (perguntou o Monteiro mór) — Nem o — vi (disse Zadig) nem nunca ouvi nelle fallar. —

Não duvidou o Monteiro mór, nem o Primeiro Eunuchos ser Zadig o roubador da Cadellinha, e do Cavallo ; por tanto foi levado á Junta do *Desterham*, onde o condemnarão ao Knout, e passar na Sibéria o résto de seus dias. Eis que apenas se proferira a Sentença, achárão a Cadellinha, e o Palafrem : e então se virão os Juizes na lastimosa necessidade de reformar a Sentença. Condemnarão porêm Zadig em quatrocentas onças de ouro, por dizer que não vira o que na verdade não vio; nem houve mais remédio que pagá-las; salvo o direito de pleitear no Grande Desterham a sua causa, onde orou assim.

« Estrellas da Justiça, abysmos das Sciencias,
 » espelhos da Verdade, que do chumbo tendes o
 » pêso, do ferro tendes a dureza, do diamante o
 » brilho, e com o ouro mui-chegado parentesco;
 » pois que me é dado fallar ante este augusto Con-

» sistorio , por Orosmaes vos juro, ' que nunca vi
 » a veneranda Cadélla da Rainha , nem o sacro Ca-
 » vallo do Rei dos Reis. Eu vos descifro o que
 » realmente me aconteceu. Passeiando n'um bósque,
 » onde depois me encontrei com o respeitavel Eunu-
 » cho, e o muito illustre Monteiro mór; vi pela areia
 » rastos d'um animal, de que facilmente colhi serem
 » de Cadellinha; léves e compridos régos impressos
 » pelas empolinhas da areia, entre o trilho das pattas,
 » me verificárão serem das tetinhas pendentes de ca-
 » délla, pouco ha, parida; outros signaes, e por dif-
 » ferente geito , que seguidamente varrião a flor da
 » areia das mãos, me persuadirão que as orelhas lhe
 » beijavão o chão; e como eu reparasse, que a areia
 » estava mais ao de léve calcada sempre por aquella,
 » que pelas outras tres pattas, assentei que a Cadélla
 » da nossa augusta Rainha manquejava (se me é li-
 » cito dizê-lo) da mão esquerda.

« Toccante ao Cavallo do Rei dos Reis, tendes de
 » saber, que passeiando eu pelas verédas d'este bós-
 » que, dei signal de ferraduras de Cavallo, e todas
 » em distancias iguães; de que presumi que era de
 » perfectissimo galópe; por uma senda estreita, que
 » não tem mais que sétte pés de largo, vi um pouco
 » levantada á direita e á esquerda a poeira pelo ar-
 » voredado, altura de tres pés e meio pelo trilho da ve-
 » réda; e logo conjecturei, que tres pés e meio tinha

» de comprido o cabo do Cavallo ; -vista a altura do
 » pó, que co'as espanadélas sacodio. Vi por baixo das
 » árvores, (que cinco pés de alto se abobadavão) fo-
 » lhas cahidas de fresco, e conclui, que pois o Cavallo
 » roçou pela rama, devia de ter cinco pés de alto.
 » Quanto ao freio ser de ouro de vinte e quatro qui-
 » lates, adverti-o eu do roçamento, que os cubos
 » deixárão n'uma pédra, que averigui ser de tóque,
 » e na qual fiz a experiencia. Pelos signaes em fim,
 « que as ferraduras prateárão n'outros diferentes
 » seixos, julquei que erão de prata de onze dinheiros.»

Admirárão-se os Juizes todos do subtil ingenho de Zadig, e chegarão as noticias delle a ElRei, e á Rainha; nem pelas ante-camaras, sallas, e camarins se fallava em mais do que em Zadig: e dado que muitos Magos fossem de parecer, que se queimasse Zadig por feiticeiro, mandou com tudo El Rei, que lhe restituíssem a mulcta das 400 onças de ouro, em que o tinham condemnado. O Escrivão, os Meirinhos e os Procuradores viérão com grande apparatus trazer-lhe a Casa as 400 onças, de que desfalcárão sómente 398 para as despesas da Justiça; e os Criados pedirão as propinas.

Vio Zadig quão perigosas erão ás vezes demasias no saber; e fez consigo termo de mais nada dizer dalli em diante. Lógo se lhe offereceo lance de pôr o termo em praxe; por quanto fugira um prêso de

Estado, e passou-lhe por baixo das janellas. Perguntado Zadig, nada respondeu: e como lhe provassem, que elle o vira da janella, foi condemnado por esse delicto, em 500 onças de ouro; de que elle (segundo os usos de Babylónia) rendeo graças aos Juizes. « Poderoso Deos (dizia elle entre si) quanto » é para lastimar quem passeia por bósques, em que » paixão Cavallo d'El Rei, ou Cadélla da Rainha! » E que arriscado que é pôr-se á janella! E quão » difficil nesta vida é ser feliz! »

O INVEJOSO.

Quiz Zadig consolar-se com a Philosophia, e com a Amizade, dos encontrões, que a Fortuna lhe tinha dado; e como n'um suburbio de Babylonia tinha Casa adereçada com primor, abérta a todas as Artes, e a todos os Prazeres dignos d'um homem honésto, de manhan franqueava a sua Livraria aos Sábios, de tarde a sua mesa a toda a boa Companhia: mas depréssa escarmentou quanto occasionados são os Sábios; por que erguendo-se uma disputa renhida á cêrca d'uma lei de Zoroastro, que prohibia comer Griphos..... Para que prohibe comer Griphos se tal animal não ha? (dizião uns)— Ha-de havê-lo (dizião outros) pois que Zoroastro manda que o não comão. — Quiz Zadig concordá-los, com dizer-lhes: « Se ha Griphos não os comâ-

» nós, e se os não ha, ainda menos os comeremos;
 » fica bem obedecido de todos Zoroastro. »

Um Sábio porém, que tinha composto 15 volumes á cêrca das propriedades dos Griphos, (acresce, que era elle grande Theurgista) (1) foi de carreira accusar Zadig a Yebor, o mais asno de todos os Archimagos, e por tal o mais fanático, que para maior glória de Mythras, mandaria pôr Zadig no caloête, (2) e lhe rezaria para sua consolação, mui folgadas Complétas, bem satisfeito de si. Cador (vale mais um amigo, que com Bonzos!) vai ter c'o vêlho Yebor, e lhe diz: « Viva Mythras, e os » Griphos vivão. Quêres punir Zadig? Zadig, que cria » Griphos no seu páteo, e nunça delles cóme! Zadig » é um sancto: o seu accusador, é que é um hereje, » que se atreve a affirmar, que os Coêlhos tem unha » fendida, e que não são immundos. — Está bem (disse Yebor, meneando a cabeça avelada) po-
 —nhão Zadig no caloête (2), porque pensou mal dos
 —Griphos; e mais o outro, porque fallou mal dos
 —Coêlhos. — Cador accomodou o negocio, met-
 tendo de per-meio uma moçoila de quem já tivéra

(1) Vid. Encyclopedia, verbo *Theurgiste*.

(2) Vid. Gouvea, Vida do Arcebispo D. F. Aleixo de Me-
 nezes.

um filho, a qual privava muito no Collegio dos Mágos. Ninguém pozêrão no caloête, de que muitos Doutores murmurárão, e dallí presagiárão a ruína de Babylonia. Exclamou então Zadig : « Em quão » pouco prende a Dita ! Tudo me perségue : até os » Entes que não existem ! » Amaldiçoou os Sábios, e não quiz viver, senão com gente de boa feição.

Assistia defronte de sua morada Arimazo, cuja alma ruin-se lhe assoalhava no grosseiro rôsto : definhava-se (de máo que elle era) e rebentava de soberbo ; prendas que elle coroaava com discretear enojosamente. Como no mundo nunca a Fortuna lhe soprou, vingava-se em dizer mal ; e dado que ricco fosse, custava-lhe a ajuntar em Casa adula-dores ; o motim das carruagens, que paravão á noite á pórtá de Zadig, o angustiava ; angustia que subia de ponto co' brado dos louvores, que davão a Zadig. Ás vezes ía a Casa d'este, e se lhe sentava á mesa, sem ser rogado, águando com sua presença toda a alegria da sociedade ; como dizem das Har-pias, que empestavão os manjares, que enxovalha-vão. Succedeo-lhe, que convidando elle para um banqueté, certa fidalga, esta não só não lh'o accei-tou, mas foi ceiar essa mesma noite com Zadig ; e no dia seguinte, conversando o tal, e mais Zadig no Paço com um Ministro, este convidou Zadig a ceiar, e a Arimazo não. Não tem mais fundo ali-

cérse, muitas vezes, os odios máis figadáes. Esse homem, ditto em Babylonia, por antonomásia — o *Invejoso* — de ouvir pregoar Zadig por affortunado, quiz deitá-lo a perder. Depára um só dia cem occasiões de fazer mal, e um anno não abre ás vezes uma de fazer bem, segundo diz Zoroastro.

Foi o *Invejoso* a Casa de Zadig, que em seus jardins passeiava então com dous amigos, e uma Dama a quem dizia cousas discretas, sem outra intenção mais, que a de lhas dizer; e a conversação versava á cêrca da guérça, que ha pouco tão felizmente concluíra El Rei contra o Príncipe da Hyrcania, seu vassallo. Zadig, que nessa curta guérça assinallára a sua valentia, louvava muito a El Rei, mas muito mais louvava a Senhora. — Nisto, péga n'um lápis, e lança quatro vérsos improvisos n'um papél, que lhe deo a lêr a ella: e posto que muito lhe rogassem os dous amigos, que lh'os mostrasse, elle por modestia, ou antes por amor proprio bem entendido, lh'os recusou: por quanto estava firme em que vérsos de repente só tem valia no conceito da pessoa, a quem são feitos. Pelo que, rasgou o papél escripto, em dous pedaços, e os arrojou a uma mata de roseiras, aonde inutilmente os andárão buscando. Eis que sobrevem uma chuvinha miúda, e elles que se recólhem ao abrigo da têlha; e o *Invejoso*, que ficou no jardim, tanto esquadrinhou, que acertou

c'um dos pedaços. Foi acaso rasgar-se o papel de modo, que o pedaço com que o Invejoso deparou, continha quatro vèrsos, de arte menor sim, mas tão inteiros no sentido, e que por acaso ainda mais raro, dizião contra El Rei, as mais insolentes injurias.

Pelos feitos mais mãos
 Seguro El Rei no throno,
 Só na publica paz
 É o unico inimigo.

Pela primeira vez em sua vida se deo por feliz o Invejoso, que lhe veio ás mãos com que arruinar um virtuoso, e amavel Cidadão; e entranhado em sua cruél alegria, fez que passasse ante os ólhos de El Rei essa Satyra, escripta por Zadig, a quem encarcerarão, e com elle aos dous amigos, e mais a Dama; e incontinente lhes foi feito summario, sem que, ao menos, fosse elle ouvido. Quando o trouxêrão a ouvir a Sentença, o estava esperando na passagem o Invejoso, que lhe disse em vóz alta, que os seus vèrsos não prestavão. Ora Zadig não blazonava de Poéta; indignava-se porêm, que o condemnassem por crime de Lesa-Majestade, e que ficassem na prisão, por um crime, que elle não commetteo, uma Senhora, e dous amigos d'elle. Nem ainda, que fallasse lhe foi consentido; dizendo-lhe, que o pa-

pél por si fallava. Tal era a Lei de Babylonia! Caminhou pois para o supplicio, rompendo por um tropél de gente curiosa, que nem ao menos o lastimava, e se amontoavão anciosos de lhe vêr a cara, e vêr se morria airoso. Sim estavão afflictos os Parentes, em razão sómente de que o não herdavão; visto que os tres quartos de seus cabedáes ião para o fisco de El Rei, e a quarta parte para o Invejoso.

Quando se elle estava dispondo para morrer... Eis que fóge da gaióla o Papagáio de El Rei, e vai pousar n'um rosal do jardim de Zadig... Eis que érgue no bico um pêssego, que acaso derribára o vento da árvore.... Eis que pegado ao pêssego vinha o résto do papel dos vérsos. Levanta o Papagáio o vôo em busca dos joêlhos do Monarcha; este que vio o papél, curioso o lé, e não lhe achando sentido, como fins de vérsos que erão, e aliás gostando de Poësta (sempre ha regresso com Príncipees que fólhão de ouvir vérsos!) deo-lhe que cuidar a aventura do Papagáio. A Rainha, que se lembrava do que estava escripto na outra métade do papél rasgado, mandou que lh'o trouxessem, e combinados os dous pedaços, que ao justo inteiravão um com outro, lêrão nelles os vérsos, quâes Zadig os escrevêra :

Pelos feitos mais mãos turbou-se a Terra;
 Firme o Rei no seu throno domou tudo.
 Só, na publica paz, Amor guerrêa,
 É o unico inimigo, que tememos.

Mandou logo El Rei, que perante elle trouxerem a Zadig, e que soltassem os seus dous amigos, e mais a Dama. Zadig chega; e prostrado aos pés de El Rei, e da Rainha, lhes péde humildissimamente perdão dos vérsos, que tão mal fizera. E ora com tão bom termo, agudeza, e acérto fallou elle, que El Rei, e a Rainha quizérão, que inda viesse vê-los. Tornou; e como ainda agradou mais, todos os bens do Invejoso lhe fôrão decretados; mas Zadig lh'os remetteo: o prazer porêm de não perder o que tinha, foi o que unicamente deo movimento na alma do Invejoso; que tão injusto o havia criminado. Medrava de dia em dia a estimação, que de Zadig El Rei fazia; para todos os divertimentos o convidava; em todos os negocios lhe ouvia o voto; e desde alli começava a Rainha a olhá-lo com certa complacencia, que lhe poderia ser perigosa, como tambem a seu Espôso, e ainda a Zadig, e a todo o Reino. Inclinau-se no em tanto a crêr Zadig, que não era tão difficil o ser ditoso.

OS GENEROSOS.

Chegou o prazo de celebrar-se uma grande fésta,

que cabia de 5 em 5 annos, e era uso em Babylonia declarar com solemnidade, quem no tracto daquelles 5 annos, obrára a mais generosa accção; e della erão Juizes os Sátrapas, e os Magos. Expunha o primeiro Sátrapa, Velador do socêgo da Cidade, as accções mais bizarras, que no seu governo, forão disferidas, e depois ia a vótos; e a Sentença El Rei é quem a proferia. Corria, desde os confins do Mundo, a gente a esta solemnidade, em que das mãos Reaes, recebia o Vencedor uma taça de ouro, montada de pedraria, e com ella as razões seguintes: « Acceita o galardão da generosidade, e praza a » Deos, que me dê elle muitos Vassallos, que se te » assemelhem ».

Vindo que foi o memoravel dia, appareceo El Rei no throno, acompanhado dos Grandes, dos Magos, e dos Deputados de todas as Nações, que vinhão a estas féstas; onde, não pela ligeireza dos Cavallos, não pelo vigor do corpo, mas sim pela virtude se conseguia o prémio, Relatou, em vóz alta o primeiro Sátrapa as accções, que podião a seus autores grangear essa inextimavel gratificação; sem nomear a generosidade com que Zadig entregou ao Invejoso todo o seu cabedal; accção que desdenharia entrar com outras em pleito, para o galardão.

Nomeou o Sátrapa em cabeça de lista um Juiz,

que foi causa (dado que inculpavel) que um Cidadão perdesse uma demanda de alto preço ; mas que reparou todavia o seu descuido ; com dar-lhe quanto elle Juiz possuía , o que orçava pela quantia , que a parte perdêra.

Fallou depois n'um Mancebo , que amando estremadamente uma Menina , com quem estava bem proximo a casar , a cedeo comtudo a um amigo seu , porque o vio a pique de morrer dessa paixão ; e de sóbra , com ceder-lhe a Espôsa , lhe deo de mimo o dôte.

Apontou mais um Soldado , que na guerra da Hyrcania , déra maior abôno que esses , e fôra tão generoso , que levando-lhe os inimigos a sua Dama prisioneira , quando elle mais bravo a defendia , vem dizer-lhe , que a alguns passos dalli , outros Hyrcanios lhe roubavão a Mãe ; córre a salvá-la , entre prantos de não poder salvar a sua Dama. Tendo salvado a Mãe , quér salvar súbito a Dama ;... eis que depára com ella , que expirava. — Cuida em mattar-se ; mas põe-se-lhe diante a Mãe , e affigura-lhe o desamparo em que ella fica , se elle mórre... Pois teve coragem o Soldado de dilatar a vida.

Já os Juizes propendião para o Soldado , quando acóde El Rei , dizendo : « Grandiosas forão as suas » acções , e tambem as dos outros ; não me admirão : » porém sim a que hontem fez Zadig. Essa assom-

» brou-me. Havia dias, que eu tinha desvalido Coreb,
 » Ministro meu, e meu Privado; e até delle mui ve-
 » hemente eu mesmo me queixaxa : já todos os Cor-
 » tezãos me abonavão de clemente, e porfiavão a
 » qual me diria mais mal de Coreb. Perguntei a Zadig
 » qual era o seu parecer : ousou dizer-me bem de
 » Coreb. Confesso que tenho lido em nossos Annáes,
 » que houve homens, que com dinheiro sanearão
 » descuidos, que cedêrão Damas, que antepozêrão
 » Mães aos empregos de sua affeição; mas Cortezão,
 » que fallasse com elogio em Ministro disgraciado,
 » quando agastado o Soberano diz mal delle, — nun-
 » ca tal encontrei nos Livros. Assim dou a cada
 » um d'esses generosos, que nomeastes, 20000 dó-
 » bras de ouro, mas a Zadig a taça. »

« Senhor (lhe diz Zadig) a taça, V. Majestade
 » é quem único a merece; que uma acção fez,
 » nunca ategóra outvida : era Rei, e não se aggra-
 » vou de que lhe contradissem a paixão um Sérvo
 » seu ». Espantou a todos a acção de El Rei, e a de
 » Zadig. O Juiz, que deo o seu cabedal, o Soldado,
 » que casou a sua Dama com o seu amigo, e o outro
 » Soldado, que antepôz salvar a Mãe ao salvar a Da-
 » ma, todos receberão donativos do Monarcha, e vi-
 » rão seus nomes escriptos no Livro dos Generosos.
 » Houve Zadig a taça, e El Rei obteve o renome de
 » Príncipe excellente, que não lhe durou muito. Dia

foi este consagrado a mais dilatados festejos , que os encommendados pela Lei ; e ainda hoje na Asia, a memoria d'elle se consérva. « *Sou feliz* (dizia Zadig) — e se enganava.

O MINISTRO.

Achando-se ElRei sem primeiro Ministro, encheo o pôsto com Zadig; escôlha, a que todas as formosas Senhoras de Babylonia applausos dêrão; por quanto desde que o Império tinha sido Império, nunca Ministro houvera tão mancebo. Todos os Cortezãos se agoniárão ; escarrou sangue o Invejoso , e lhe inchou descompassadamente o nariz. Zadig, tendo agradecido a El Rei e á Rainha a nomeação , foi tambem dar graças ao Papagáio : « *Ave gentil* (lhe disse) tu » me salvastê a vida, tu me fizeste primeiro Minis- » tro ; mais bein recebi de ti, do que recebi damno » da Cadélla , e do Cavallo de suas Majestades. » — De que lanços dependem os humanos Fados ! Quem sabe quão cedo se desvanecerá tão estranha ventura ? — Sim — (respondeo o Papagáio). *Sim* foi este que estupefez Zadig ; mas como era Physico de grande pôlpa , e como não tinha por eximios Prophétas os Papagáios , tornou lógo em si , e cuidou em desempenhar (segundo suas pôsses) o seu em- prégo.

Inteirou a todos do quanto é sagrado o poder das Leis; não molestou ninguém com o pêso da sua dignidade; não asoherbou os vótos no Divan, onde cada Visir, podia, sem disgustá-lo, ser de encontrado sentimento. Se julgava um litigio, não era elle quem dava a Sentença; mas sim a Lei; se a Lei era sévêra, elle a adoçava; se faltava Lei terminante para o caso, combinava lógo a sua Equidade uma, que dissêras, que a dictára Zoroastro.

Delle é que herdarão as Nações a prestante máxima, *Mais vale salvar um criminoso, que condemnar um innocente.* Tambem estava, em que tanto são as Leis para soccorrer os Cidadãos, quanto o são para intimidá-los. Desde os primeiros dias do seu Ministerio abriu a pórtá franca a esse talento seu. Morrêra na India um affamado negociante de Babilonia, que deixava dous filhos seus, por herdeiros, em quinhões iguâes, lógo que houvessem dado estado a sua Irman; e mais 30000 dóbras de ouro, de nimo ao filho, que constasse que mais o amava. O mais vélho edificou-lhe um mausoléu; o segundo agigantou o dóte á Irman, com uma parte da stia legítima. — *O mais vélho (dizião todos) quer mais ao Páe, o segundo á Irman.* Ao mais vélho tóccão as 30000 dóbras.

Soube-o Zadig, e chamou-os um apóz outro. Disse ao mais vélho: « Teu Páe melhorou da ul-

« tuma doença, e cedo chega a Babilônia. » →
 Bemdito seja Deos (responde o mais velho) : toda-
 via, caro preço me custou o seu jazigo. — Veio o se-
 gundo, e repetio-lhe Zadig o mesmo ditto. — Lou-
 yado seja Deos (respondeo o segundo) : darei a meu
 Páe quanto possúo. Quizera porém, que não tirasse
 meu Páe a minha Irman, o que já lhe dei. « Tens
 » de ficar com tudo (lhe tornou Zadig) e com
 » as 3000 dóbras de mimo ; porque mais que teu
 » Irmão, a teu Páe amas ».

Tinha a dous Magos promettido casamento uma
 riquissima Donzella ; e tendo por alguns mezes re-
 cebido doutrinas d'um, e d'outro, se achou pejada :
 ambos a pediãt por Espôsa ; porém ella porfiava
 em não accetar por marido, senão a quem fez ;
 que ella desse ao Império um Cidadão. — *Essa boa*
obra (diz um) eu a fiz. — Outro dizia — Eu é que
tenho esse mérito. « Por tronco d'esse fructo (respon-
dia ella) acclamarei aquelle, que melhor educação
lhe dêr. — Pario um filho, que um, e outro Mago
pertendêrão educar. Subio o pleito a Zadig ; e este
a ambos mandou chamar ; ao primeiro perguntou :
« E que has-tu de ensinar ao Pupillo ? — As oito
partes da Oraçao (disse o Doutor) á Dialéctica, a
Astrologia, a Demonomania ; o que é substancia, e
o que é accidente, o que é Abstracto, e o que é Con-
creto, as Mónadas, e a Prestituta Harmonia. — Eu

(diz o segundo) *empenhar-me-hei em fazer que seja elle justo , e digno de ter amigos. — Sejas seu Páe , ou não (sentenceou Zadig) Tu a desposarás.*

A cada passo á Corte vinhão queixas contra Irax itimadulet de Média , que era hum grande Magnata , cuja índole não era em si má , mas que a vaidade e os deleites lha tinham estragado. Mui raro consentia que os outros lhe fallassem ; e que se affoitassem a contradizê-lo , nunca. Mais voluptuosas que elle não são as pombas , nem mais vaidosos os pavões ; quanto ás Tartarugas essas menos perguiza tem do que elle ; falsos prazeres , falsa gloria são o ar que elle respirava. Tomou a peito Zadig pôr-lhe emenda.

De mandado d'El Rei lhe remetteo hum Mestre de Musica accompanhado de doze vozes , e vinte e quatro rebécas , hum Mórdomo com seis Cozinheiros , e quatro Camaristas , que o não tivessem de largar de si. Rezava a ordem d'El Rei que se observasse ponto por ponto a etiqueta seguinte.

Desde que acordou o voluptuoso Irax entrou o Mestre de Musica no primeiro dia , e na sua cola as vozes e os violinos : cantarão-lhe huma Cantata , que durou duas horas ; e de tres em tres minutos repetião-lhe o estribilho :

Que extremo que he seu mérito !

Quanta graça e grandeza !

E Monsenhor, oh quanto
De si deve estar contente !

Depois de finda a Cantata lhe fez hum Camarista hum falla , que durou tres quartos d'hora , em que sem que huma só falhe , o panegyricou á cêrca de quantas boas qualidades elle não tinha. Após ella , e ao som dos instrumentos o pozêrão á mesa. Dufou o jantar tres horas ; e mal que fallar quiz , acodió o primeiro Camarista : « Terá razão em quanto disser » Teria dito quatro palavras , que eis exclama o segundo Camarista : « Foi razão quanto fallou. » Os outros dois Camaristas rompêrão em grandes gargalhadas á cêrca da agudeza que Irax mettêra , ou devêra metter no que disse. Depois de jantar repetirão-lhe a Cantata , com o porfiado estribilho.

Que delicioso lhe pareceo este primeiro dia assentando que erão honras , que a seus meritos fazia o Rei dos Reis ! Menos agradavel lhe pareceo o segundo dia ; e já o terceiro o molestava : pois o quarto quebrou-lhe a paciencia , e supplicio lhe foi o quinto. Por fim , apurado de ouvir sempre cantar : *E Monsenhor , ó quanto de si deve estar contente* , de sempre ouvir que sempre tinha razão , e panegyricado ser todos os dias á mesma hora , fez petição a El Rei que o despensasse de Camaristas , de Musicos , e Mórdomo ; com promessa que d'hora em diante se applicaria mais , e seria menos vai-

ditoso. Consentio menos incenso, menos festas, e mais ditoso foi. Que como o diz Sadder: prazer sem fim não he já prazer.

AS DISPUTAS, E AS AUDIENCIAS.

Assim demonstrava Zadig, de dia em dia, a agudeza de seu ingenho, e a bondade da sua índole. Admirava a todos; e o que é mais, todos o amavão; e o tñhãõ pelo homem mais ditoso. Seu nome resoava em todo o Império; e as mulhéres todas o olhavão pelo canto do ôlho. Sua justiça todos os Cidadãos a celebravão; como a Oráculo seu o contemplavão os Sabios; e por mais sabio, que o Archi-mago Yebor o tñhãõ os mesmos Sacerdotes. Quanto estavão então elles arredados de lhe formarem procésso á conta dos Griphos! Tempo era esse em que cada um cria o que lhe parecia crível.

E óra durava em Babylonia, além de 1500 annos. certa disputa, que dividia o Império em duas portfiadas seitas, uma das quães pugnava que no Templo de Mithra, com o pé esquerdo se devia encetar a entrada; a outra seita, detestando tal costume, entrava sempre com o pé direito; e para a solemnidade do *Fôgo sacro* apontavão as esperanças, e alli verem com que pé Zadig entrasse, e julgar dahî, qual das Seitas seria a sua mimosa. Nos dous pés de Zadig tinha todo o Universo os ólhos fitos; toda

a Cidade estava alvoroçada, e suspensa. Que faz Zadig? Salva a pés juntos o lumiar do Templo, e n'um eloquente arazoado, lhes próva que não faz acceitação de pessoas o Deos dos Céos, e da Térra; nem mais caso faz da pérna direita, do que da esquerda. A cujo arzoado achacárão o Invejoso, e sua Mulher certa mesquinhez de Hypotiposis, e Metonymias, e não haver nelle dansas de montes, nem ainda ao menos de outeiros. — *Não vimos (dizião) fuga de máres, quédas de astros, sóes derretidos etc. Não é fecundo; é sécco; falta-lhe a figura do stylo Oriental.* E Zadig? Zadig contentava-se com ter o stylo da razão; e do seu vóto erão todos: não porque elle seguia o melhor trilha, não pelo seu acérto, nem pelo muito que se dava a querer; mas porque era primeiro Visir.

Pelo mesmo teor cortou rente a grande demanda, que corria entre os Magos prétos, e os Magos brancos. Asseveravão os Brancos que era impiedade no hynverno orarmos a Deos, com a cara voltada para o Oriente; e os Prétos affirmavão, que se horrorisava Deos de quem voltado para o Poente lhe fazia orações, no estio. Mandou Zadig que se voltassem, como quizéssem.

Atinou tambem com o ségreto de despachar de manhan os negocios, assim geráes, como particulares; e entreter-se no mais resto da dia, em affou-

mosear Babylonia. Mandava representar Tragédias, que fizessem chorar, e Comédias, que fizessem rir, que (muito havia) não andavão em móda. Fêz com que ellas resurgissem; que o entendia elle assim: não já que se dêsse por melhór entendedor; que os dêssa Arte; mas sim porque os remunerava bem, e bem os distinguia, não sendo homem, que cobrasse ciúmes dos talentos de ninguem. As noites; divertia muito a El Rei, e á Rainha. — *Grande Ministro!* (dizia El. Rei). E a Rainha dizia: — *Amavel Ministro!* E logo ambos: « Que pena fôra a de o ha-
» verem enforcado!!!

Nenhum Visir, em semelhante pôsto, se viu obrigado a dar tantas audiencias a Senhoras, muitas das quaes lhe vinhão fallar em dependencias que não tinhão; para a terem unicamente com elle. E dessas foi a primeira a Mulher do Invejoso, que lhe jurou por Mithra, por Zenda Vesta, e pelo Fôgo sacro, que sempre abominára o termo de seu Marido, para com elle; e lhe disse em segredo, que seu Marido era um Cioso, um Brutal; dando-lhe, a entender, que bem castigado andava dos Numes, que lhe negavão os preciosos effeitos do sagrado fôgo, que põe nos homens assômos de divinos; e rematou, com deixar cahir no chão uma liga sua, que Zadig, com a sua costumada cortezania, ergueo, mas têve o descuido de não a atar na pérna desligada. Erro

foi esse, que lhe ella nunca perdoou; e que foi depois a nascente de seus mais lastimosos infortunios. Cahio da lembrança esse caso a Zadig; mas não a ella, que mais que muito o memorou.

Todos os dias vinhão Senhoras á audiência; e conta-se (ás encobertas) em Babylonia, que uma vez cahira com uma: e que muito estranho ficára de que se tivesse gozado della, sem appetite, e de que distrahido a abraçára. Ora essa, a quem, sem quasi dar tento, demonstrou abonos de protecção, era uma Aia da Rainha Astarte, que para consolação sua, dizia entre si: « Mui sobejos dévem de ser » os negocios, que lhe pêjão o juízo, que nem dá » tino de si, quando acaricia as Damas! » Nos lances, em que muitos nem palavra dizem, ou se as dizem são sagradas, escapou por desatento a Zadig, exclamar: « *A Rainha!* » Do que a Aia creio, que dando, naquelle feliz instante, acôrdo de si, disse: « *Minha Rainha!* » Mas Zadig, distrahidissimo (como sempre) soltou o nome de Astarte. Ainda a Aia o interpretou a seu favor, como se lhe ouvira dizer: « *És mais linda, que a Rainha Astarte;* e sahio do Serralho de Zadig custosamente brindada, e logo foi contar a sua Dita á Mulhér do Invejoso, que picada, de que lhe fosse aquella preferida: « *E a mim (rompeo ainda) que nem se dignou sómente de me apertar uma liga!* » Vai-te

liga ; que nunca mais me servirei de ti. — *Ai!* (diz a affortunada á Invejosa) *Ai!* que tens umas ligas ; como as da Rainha ! Compraste-as na mesma lóge ? Não respondeo : e depois de muito imaginar , foi-se ter consulta com seu Marido .

Deo fé Zadig , que lhe vinhão sempre distracções , quando dava audiencias , sem atinar d'onde ellas lhe procedião ; e dissaboreavá-se . Veio-lhe um sonho ; em que de primeiro se julgava em cama de hérvasséccas , e entre ellas algumas que o picavão , que o molestavão ; depois repousava n'uma cama de rosas , da qual sahia uma Serpente , que com a trisulca , e empeçonhientada lingua , o mordia no coração . « *Ai triste !* (dizia comsigo) *Sôbre hérvasséccas , e picantes já eu jázi bem tempo ; agóra durmo sôbre rosas . Mas a Serpente....*

O CIUME.

De seio mesmo da felicidade , e mais ainda do mesmo merecimento seu abrolhou a Zadig a sua desventura . Tinha todos os dias conversação com El Rei , com Astarte sua augusta Espôsa ; e como os primores da sua prática dobravão de preço , inspirados pelo desejo de agradar (que valem , á cêrca do ingenho , o que valem os atavios á cêrca do formosura) , o viço dos annos de Zadig , e as muitas prendas suas forão calando no ânimo de Astarte , sem que ella o percebesse . No seio da innocencia

medrava a amorosa paixão ; e sem scrúpulo , e sem receio se entregava a Rainha ao prazer de vêr , e de escutar um homem querido do seu Espôso , e de todo o Reino. Não se cansava de o gabar a El Rei ; a cada instante fallava nelle ás suas Criadas , que requintavão então em seus louvores. O que servia a lhe encrayar mais no peito a flécha , de que ella inda não sentia a dôr. Presenteava a Zadig com mimos , que encerravão mais galanteio , que nelles ella imaginava. Cuidava ella fallar-lhe , como Rainha contente dos serviços seus ; mas os termos , ás vezes , erão de mulhér já affeiçoada.

Era Astarte mais formosa que Semira , que tanto abórrecia tórtos ; mais formosa que Azora , que quiz cortar o nariz ao seu Espôso : e óra da familiaridade , e conversações com Astarte , que já dellas começava a córar , da ternura tambem dos ólhos della , dado que ella forcejava em arredá-los de Zadig , e que sempre encaravão com os delle , se lhe ateou incendio tal , que elle mesmo de si pasmou. Combateo , clamou á Philosophia que o sóccorresse ; e dessa mesma Philosophia , que sempre lhe valéra , tirou clarezas , não tirou alívio. Quaes justiceiras Divindades lhe reluzião ante os ólhos , o seu Devêr , a Gratidão , a Soberana Majestade offendida ; e posto que combatia , e triumphava , a victoria , que cumpria que de si ganhasse , lá-

grimas, e gemidos lhe custava. Nem já se atrevia a fallar á Rainha com amena confiança, que tanto encanto para ambos tinha; os ólhos se lhes toldavam de nuvens, as fallas se lhes soltavão com forcejo, e desmanchadas; baixavão a vista; e quando os ólhos de Zadig acertavão com os de Astarte, os vião húmidos de pranto, e disparar-lhe farpões acêsos. Davão idéia de uns a outros se dizerem: « *Amamo-nos, e receamos de nos amar; e em chammas, que reprovamos, ardemos ambos* ».

Perdido de ânimo, e como fóra de si, se despedio Zadig: levava no coração um péso, que o assoberbava; tão violento, e tão anciado, que ao seu amigo Cador lhe reveo o segredo. Viu nelle um homem, que havia muito tempo, que em si mordía as lancetadas de acérba dôr, e que malsinão a mágoa, que dentro do peito anda laborando, com um ai, arrancado pelo insoffrimento, com as frias bagas, que pela face lhe assinalão régos.

Então lhe diz Cador: « Agora é que penetro em ti o âmago dos pensamentos, que tu até de ti mesmo encobrir quizéras; mas trazem as paixões devisas tães, que não consentem azos ao engano. Pésa bem no teu ânimo, se eu li ao claro as lêtras de teu coração. Pésa o que será de ti, se El Rei chega a descobrir a offensa, que lhe balançéas na alma. El Rei, que outro dezar não tem, senão o

» dos Ciúmes , em que a todos sobrepuja. Assim é ;
 » que com mais fôrça , do que a Rainha , porque és
 » philósopho , e porque és Zadig , resistes á tua
 » paixão. Astarte é mulhér , e nella fallão tanto mais
 » imprudentes os ólhos , quanto ella se não considera
 » ainda por culpada , e que affiançada ainda na sua
 » innocencia , se descuida do que requerem os exte-
 » riores. Se tu , se a Rainha estivesseis já de acôrdo ,
 » traçariéis módo de illudir os alheios ólhos ; mas
 » paixões noviças , e pelejadas rebentão , ao passo que
 » o amor sabe occultar-se , quando se considéra satis-
 » feito. » Estremecéo Zadig ante o conceito de ser
 » aleivososo ao seu Rei ; ao seu Bemfeitor ; sendo-lhe en-
 » tão mais que nunca leal , quando o offendia c'um de-
 » licto involuntário. A Rainha tão a miúdo proferia o
 » nome de Zadig , de tal rubor se lhe tingia o sem-
 » blante , ao proferi-lo ; tal viveza , e óra tal enleio se
 » apoderava della , quando em presença de El Rei
 » fallava a Zadig , e em tal meditação se profundava ,
 » quando Zadig sahia dalli , que El Rei se desasoce-
 » gou ; principalmenté quando reparou , que as chi-
 » nellas da Rainha erão azues , e tambem as de Zadig ;
 » amarello o turbante de Zadig , e amarellas tambem
 » as fitas da Rainha. Ahi foi o dar por cérto o que via ,
 » e imaginar o que não via. Com indicios tão pernicio-
 » sos , voltárão-se , no ânimo desabrido d'un Monar-
 » cha melindroso , em realidades as suspeitas.

Como são espíãs dos corações dos Reis, e dos corações das Rainhas, os Escravos que os sérvem, atinárão estes (e quanto antes!) que era amante a Rainha, e El Rei ciôso. Accrésce, que empenhou o Invejoso a sua Espôsa, a que enviasse a El Rei a liga da sua pérna, que por corôa da desgraça succedeo ser azul, e parecida com as da Rainha. Ei-lo o Monarcha rematado em tirar vingança! Já quér envenenar a Rainha, nessa mesma noite, e dar garróte a Zadig, apenas que o dia aponte; ordens, que lógo deo a cértio Eunuchô, desalmado verdugo de suas tyrannias. Acaso se encontrou então no quarto um Anão, que era mudo, mas surdo não; e como fosse animal doméstico, de quem se não resguardavão, espreitava ainda os mais recônditos segredos. Ora, esse mudo era muito da devoção da Rainha; e como tal, ouviu com tanto espanto como horror, a ordem de sua móрте. Mas como prevenir o transe, que dalli a poucas horas tinha de realisar-se? — Não sabia escrever, mas sabia debuxar; e um retrato seu era a pessoa ao vivo. Debuxou pois a El Rei abrazado em furores, n'um canto do quadro, passando as ordens ao Eunuchô; e em cima d'uma mesa, um cordél azul, e uma taça; ao pé della ligas azues, e fitas amarellas; no meio do quadro, a Rainha quasi expirando nos braços das Criadas, e a seus pés

Zadig garroteado. Vinha assomando o Sól pelo horizonte, em signal de que aos primeiros raios de Aurora se havia de perpetrar o feito. Acabada a pintura, vai de corrida ao aposento de uma Aia de Astarte, acórda-a, e faz com que súbito leve á Rainha o quadro.

Bátem (quando iría a noite em meio) á pórtá de Zadig, despertáo-no, e lhe entregáo um bilhétte da Rainha. Duvida Zadig se é sônho; e com trementes mãos descerra a Carta. E qual foi o espanto d'elle, e quem poderá exprimir qual foi a sua consternação, o seu desatino, quando táes palavras leo: « *Fôge — e já; que te arrancáo a vida. Fôge, Zadig; o meu amor t'ó ordena, e as minhas fitas amarrellas. Eu não me sinto culpada; e, morrer criminosa me afflige.*

Faltáráo-lhe a Zadig para fallar as fôrças. Mandou chamar Cador, deo-lhe o bilhétte, sem lhe soltar uma só palavra. E Cador lhe disse: « Obedece, e parte já, via de Memphis ». « Se vás ter com a Rainha (diz mais Cador) a morte lhe acceléras; e a pérdes, se com El Rei fallas. Ségue os fados teus, que eu os della sôbre mim os tómo. Deitarei boáo, que te encaminhaste para a India: eu irei ter contigo, e te darei conta do que tiver passado em Babilonia. »

Mandou-lhe pôr lógo á pórtá falsa do Palacio de

Zadig dous caminhantísimos dromedarios; e foi preciso; porque Zadig montasse, segurá-lo; que se via nas ultimas da mórte: no outro montou um Criado; nem tardou muito que não perdesse de vista o seu amigo, o stupefacto, e saudoso Cador.

Depois que transpoz o illustre fugitivo um outeiro, d'onde-se avistava ainda Babylonia, voltárão-se-lhe os ólhos para o Palacio da Rainha, e cahio n'um deliquio, d'onde apenas vindo a seu acôrdo, se debulhou em lágrimas, chamou pela mórte; e entranhado o pensamento no deploravel destino da mais amavel das mulhéres, da primeira Rainha do mundo, recolhido em seu conceito, exclamou assim: « Que é vida? E de que, oh Virtude, me hás » tu servido? Duas mulhéres indignamente me en- » ganarão, e a terceira, que a todas as formosas » vencia em formosura, muito innocente mórte. » Manancial de maldições me tem sido atéquî todo » esse bem, que fiz. Sê subi ao cimo das grandezas, » foi para me despenharem na maior profundeza » do infortunio. Fôra eu ruín, como tantos outros, » e vêr-me-hia feliz como elles ». Accurvado com reflexões táes, e toldados com véos de mágoa os ólhos, infiado, e quasi mortal o rôsto, a alma affogada no pégo de taciturna desesperação, continuava Zadig a estrada para o Egypto.

A MULHER ZURZIDA.

Pelas estrellas ia guiando o seu caminho. Aqui o Syrio, astro brilhante, allí a Constellação de Orion o governavão para o pólo de Canopo : e ia admirando esses vastos glóbos de luz, que á nossa vista, assemelhão apenas mínimas faíscas ; ao passo que á nossa cubiça nos parece cousa tão nóbre, e tão grande a Terra, que apenas é um ponto impercêptivel na vastidão da Natureza. Então é que considerava os homens, quães elles com effeito são — insectos, que por uma migalha de lôdo, se engolem uns a outros. Esse quadro, que é delles a vera effigie, lhe ia aniquilando os seus desastres, com lhe representar o *nada* que elle era, e o *nada* que era a affamada Babylonia : e ia-se-lhe a alma alando ao Infinito, quando, desprendida dos sentidos, contemplava a immutavel ordem d'este Universo. Quando porém voltando a si, entrava nos reconditos seios do coração, via allí nelles mórta, por amor d'elle, a Rainha Astarte. Dos ólhos lhe desapparecia então todo o Universo ; nem outra cousa via, senão a Astarte mórta, e a Zadig desventuroso.

Neste fluxo, e refluxo de sublime philosophia, e de mágoas incomportaveis embebido, apontava já ás fronteiras do Egipto, e já o fiel Criado lhe an-

dava, por aquelles primeiros contornos, buscando cómoda pousada. Passeava Zadig em tanto pelos hórto, que orlavão a povoação; — eis que ouve, e não longe da estrada real, miserar-se uma mulhér, e clamar soccorro ao Ceo, e á Têrra; e em seguimento seu um homem todo iras, que alcançando-a e (a pezar de ella o abraçar pelos joêlhos) amiudava nella mui máo tratamento de palavras, e de mãos. Lógo assentou Zadig, visto o violento teor do Egepcio, e os repetidos perdôcs, que a Moça lhe pedía, ser elle algum cioso, ella alguma desleal; mas reparando tambem no quanto ella sobrelevava a muitas em belleza, e os muitos ares, que dava da desfortunosa Astarte, grande foi o condoimento que teve della, e grande o horror que concebeo da acção do Egepcio. « Acóde-me (gritava a mulhér, entre soluços, a Zadig) tira-me das mãos do mais bárbaro de quantos homens ha; salva-me a vida ». Zadig, que da lingua Egepcia tinha alguma intelligencia, disse ao Egepcio: « Se acaso ha em ti porção de humanidade, respeita-lhe a celeste formosura, respeita-lhe a fraqueza feminil. Ultrajares assim um esméro da Natureza, que tens de joêlhos, a teus pés! e que outras armas não têm com que se defenda, senão lágrimas!... » — Ah, ah! (lhe tórna o despropositado Egepcio) tambem tu és dos seus esperdiçados? Em ti me vingarei. — E nisto

sólta das mãos a madeixa, traça uma lança, arremette ao Estrangeiro; — mas este, que se achava mui de sangue frio, evitou facil a lançada d'um furioso; antes lhe travou da lança, pelo cabo em que o ferro a esponta, e forcejando ambos, um pela desempachar, e o outro pela tirar das mãos, a partirão em duas. Aquí foi arrancar da espada o Egypcio, e Zadig tambem da sua; ei-los que investem. O Egypcio amiúda desatinados gólpes, que Zadig rebate com destreza... E no em tanto, sentada n'um altozinho, compunha a Dolorida o penteado, e via os dous brigarem. Era o Egypcio mais robusto, mas Zadig mais déstro; e assim combatia como homem, cuja cabeça regia o braço; o outro como um cego enfurecido, e aremessado. Zadig entra por elle, desarmao; e ao tempo que o Egypcio se atira a elle, Zadig o tóma pela cintura, o derriba em terra, e co'a espada affincada ao peito, lhe promete quartel. Então o Egypcio desacordado léva d'um punhal, e o fére; quando este lhe estava perdoando. Indignado Zadig lhe encrava então a espada nas entranhas; e o Egypcio arranca um grito horrendo, e barafustando mórrre. Vai logo Zadig ter com a Dama, e com submissa vóz lhe diz « Forçou-me » elle a que o mattasse, e tambem vinguei-vos. » Livre estais do mais violento homem, que hei » jámais visto. Quereis de mim outro algum ser-

» viço? » — Que mórrias (gritou ella) malvado ;
 —mórrias! que me mattaste o meu amante ! Ah !
 —quem te despedaçára o coração ! — « Tinheis um
 » amante bem destampado (lhe tornou Zadig) que
 » vos derreava , e que me queria despedir da vida.
 » Porque me pedisteis que vos valesse ? » — Oxalá
 — (replicou ella , com ainda máior grito) que elle
 — me maltratasse ainda ; que bem lh'o merecia eu
 — pelos ciúmes que lhe dei. E oxalá que ainda
 — elle me desancasse , e que tu estivesses como elle
 — está. — Zadig mais enleiado , e mais cholérico
 do que nunca o fôra em sua vida , lhe responde :
 « Bem mereceríeis , dado que formosa sejáes , que
 » eu tambem provasse em vós as mãos , já que tão
 » disparatada sois ; mas é trabalho , que eu não to-
 « marei ». E com isto montou no Camélo , e pôz
 rosto no lugarejo , onde havia de pousar. Poucos
 passos teria andado , eis que se vólta ao ruído que
 fazião quatro postilhões de Babylonia , que vinhão á
 desfilada. Um delles , mal que vio a mulhér , gritou
 lógo : *É ella ! Ella é toda inteira , qual no-la deli-*
nearão. E sem se empachar do que alli ficava
 morto , pégão súbito na Dama , que chamava por
 Zadig a altos brados : — Acóde-me , Zadig , e toda
 — a minha vida serei tua. — Mas Zadig tinha-se des-
 cartado já da vontade de brigar por ella. « Vai lograr
 » quem te não conheça , que eu já tenho de sobejo »

(lhe tornou Zadig) E ora elle sentia-se ferido, e queria atalhar o sangue, que via estar vertendo; e de mais que lhe davão muito sobresalto os quatro Postilhões, mandados por El Rei Moabdar: pelo que vai, mais que de passo, buscar aposento, sem pensar por que razão quatro Correios de Babylonia arrebatárão a formosa Egypcia, cujo character lhe dava assaz em que imaginar.

A ESCRAVIDÃO.

Elle que entrava pelo Egypcio lugarejo, e já se vê cingido da turba do Pôvo, e cada um a vozear: — *Roubou a bella Missuf; matlou Cletofis; é elle.* « Senhores, (clamava Zadig) livre-me Deos de » roubar Missuf, e de seus extravagantes caprichos. » Cletofis foi morto em propria defeza; que me quiz » mattar, por lhe pedir eu, que perdoasse á formosa » Missuf, que elle despiedosamente maltratava. Es- » trangeiro, busco entre vós asylo; e não é de crer, » que vindo implorar o vosso amparo, entrasse a » desmerecê-lo, roubando uma Dama, e homici- » diando um Egypcio ».

Erão então os Egypcios varões justos, e humanos; e como tães levárão Zadig á Camara da Cidade, cui dárão-lhe na ferida; e para atinarem com a verdade entrárão a fazer-lhe separadamente perguntas, e ao

Criado. Ficou averiguado, que Zadig não fôra voluntario homicida ; mais como tirou a vida a um homem, a Lei o condemnava a ser escravo ; e como a tal lhe vendêrão lógo, a proveito do Povo, os dous Camêlos ; e todo o dinheiro, que Zadig trazia consigo, foi repartido pelo habitadores da tal aldeia ; e foi posto em leilão, sem falta, na Praça publica Zadig, com o seu Companheiro de jornada. Arrematou-os Setoc, mercador Árabe, que vendo no Criado mais fornimento de membros para o trabalho, o comprou mais caro, do que ao Amo ; trocando assim, por outra nôva, a desigualdade antiga ; ficando Zadig subordinado ao que antes fôra sérvio seu. Passão-lhes a ambos boa braga, com sua corrente, e seguirão assim seu Dôno até á pousada em que vivia lá na Arabia : pelo caminho ia Zadig consolando o Criado, porque sobrelevasse com soffrimento os revêzes da Fortuna ; e por uso usado reflectindo nestas vêzes da humana vida. « Eu vejo » que tambem te alcança a minha sina desastrosa ; » e que d'avêssô me acontece tudo. Condemnão-me » em mulcta, porque vi passar uma Cadélla ; quasi » que me punhão no Caloête (1), por causa d'um » Gripho ; ia ao supplicio, por vêrsos em louvor de

(1) Páo bicudo, que espeião pelo trazeiro aos padecentes. — Gouvêa. Histor. do Arcebispo D. Aleixo.

» El Rei ; estive a ponto de me darem garróte , por-
 » que a Rainha usou fitas amaréllas ; e eis-me óra
 » escravo , e tu comigo , porque um brutal zurzia a
 » sua Dama. Não descorçoemos ; que talvez tenha
 » isto cabo. Necessitão de escravos os Arabios
 » Mercadores : porque não serei escravo , como os
 » outros , eu que homem como elles , sou ? Será
 » por ventura tão desalmado este Arabe , que não
 » trate brandamente os sérvos , se quizér que bem
 » o sirvão ? » Assim o dizião as vózes ; mas no co-
 ração profundavão as mágoas á cêrca da calami-
 dade de Rainha.

Dallí a dous dias partio para a Arabia deserta
 Setoc , com os seus escravos , e Camêlos ; que lá ,
 para os descampados de Oreb , demorava a sua
 Tribu. Foi o caminho comprido , e affadigoso ; e
 em todo elle fazia Setoc mais apreço do sérvos , do
 que do amo , porque sabia o sérvos , melhór que o
 amo , os Camêlos carregar ; assim para o sérvos
 todas as beneyolencias descambavão. Duas jorna-
 das á quem de Oreb morreo um dos Camêlos ,
 cuja carga se distribuio pelos escravos , e della coube
 seu quinhão a Zadig. De os vêr a todos ajoujados
 com a carga soltou Setoc marés de riso ; mas d'esse
 acaso mesmo tomou Zadig licença para explicar-
 lhe a causa , e dar-lhe conta das leis do movimento ;
 que tanto admirarão a Setoc , que dallí avante o

olhou com outros ólhos. Como Zadig atinasse com o que lhe despertava a curiosidade, lh'a duplicou ainda com inteirá-lo de muitas noticias mui valendoras no seu commercio; como dos especificos pêsodos metáes, das mercadorias em iguáes tamanhos; do préstimo de muitos animáes de que nos servimos, e da maneira de conseguir que outros, de que não usamos, nos sirvão. Já, no conceito de Setoc, era tido Zadig por um Sabio; e tanto assim, que o preferio ao Camarada, que tanto estimava de primeiro; já o tratava tão bem, que nenhuma razão de se arrepender lhe dava.

Chegado Setoc á sua Tribu, cuidou em arrecadar certas 500 onças de prata, que em presença de testemunhas emprestára a um Judéo; mas o Judéo sabendo que erão ellas mortas, e que não havia por onde o convencessem, appropriou a si o dinheiro do Mercador, dando graças a Deos, que lhe deparou traça de lograr um Arabio. Como de sua afflicção Setoc dêsse a Zadig noticia; pois que já em tudo, conselho tomava d'elle, Zadig lhe perguntou: « Em que sitio dèste a esse falso Judéo as » 500 onças? » — Sôbre uma pédra larga, que fica encostada á raiz do Monte Oreb (respondeo Setoc) « E de que índole é o teu devedor? » (lhe diz Zadig) — Da índole d'um manhoso velhaco (lhe tornou Setoc) « O que te pergunto (replicou Zadig) é se

» pécca em assomado, ou pachorrento, se é sonso,
 » ou desbocado? » — De todos os devedores (aco-
 dio Setoc) é o mais matreiro, que eu conheço. —
 « Bem está, (continou Zadig) consente, que eu,
 » perante o Juíz, arrazôe a tua causa ». Foi citado
 o Judéo ante o Tribunal, e orou Zadig assim :
 « Cabeceira do throno da Equidade, em nome do
 » meu Patrão, requeiro d'este homem 500 onças
 » de prata, que elle não quér restituir ». — Tens
 testemunhas? (disse o Juíz) « Não; que são mórtas,
 » (respondeo Zadig) mas ahi está uma pédra, sô-
 » bre a qual fbi contado o dinheiro; e no caso que
 » haja por bem V. Grandeza mandá-la vir a juízo,
 » ella dará fé do feito. E em tanto que, á custa de
 » Setoc meu Senhor, não comparece aquí a pédra,
 » aquí ficaremos nós, e mais esse Hebreo. — Com
 —bem seja, (disse o Juíz) e foi julgando os outros
 pleitos.

No fim da audiencia perguntou a Zadig: — Che-
 gou já essa pédra? Rio-se o Judéo, e motejando
 disse: — Não falta quê esperar: saiba V. Grandeza,
 —que ha mais de seis milhas daqui onde ella é; e que
 —mal a pôdem 15 homens remover. Dou-lhe até á
 —manhan. — « Bem dizia eu (exclamou Zadig) que
 » a pédra faria fé. Elle que sabe onde a pédra jaz,
 » confessa, que sôbre ella se contou o dinheiro ».
 Titubeou-se o Judéo; e obrigárão-no a confessar a

dívida ; mandou mais o Juíz , que o amarrassem á tal pédra , e que lhe não dessem de comer , nem de beber , em quanto não pagasse as 500 onças ; as quaes elle logo repôz.

Ficárão em grande nomeada na Arabia o escravo Zadig , e a pédra.

A FOGUEIRA.

Setoc se encantava com Zadig , e de escravo que este era o passou ao gráo de íntimo amigo ; nem já (como outrora Moabdar) podia passar sem elle ; e grande ventura foi para Zadig não ter mulhêr Setoc. Foi , com o correr do tempo descobrindo Zadig em seu amo , rectidão , juízo , e certa índole inclinada ao bem ; sómente se desgostava , quando o via adorar o exercito Celeste (quéro dizer) o Sól , a Lua , e as Estréllas , segundo a antiga usança dos Arabes ; e com muita prudencia lhe toccou nesse ponto algumas vêzes , até que em fim lhe disse , — que esses astros são córpos inanimados ; e que assim não merecião maior acatamento , que qualquer rochedo , ou qualquer árvore. — Mas (dizia Setoc) são eternos os astros , e delles nos procede todo o nosso bem ; elles animão a Natureza ; e mais que tudo , estão elles tão longe de nós , que requêrem a nossa veneração. — « Maiores bens recibes tu (aco- dia Zadig) das águas do mar Rôxo , que te levão

» á India as tuas mercancias: e quem lhes véda de
 » tão eternas serem, como os astros. E se, porque
 » estão longe é que as adoras, adora os Gangári-
 » das (1) que lá no cabo do mundo mórão». — Não,
 (replicou Setoc) mas os astros, por mui resplande-
 centes, merecem que os adorem. — Veio a noite, e
 Zadig accendeo na barraca, onde haviam de cear,
 grande quantia de tóchas; e apenas pizou Setoc o
 lumiar da pórtá, que Zadig se arroja de joéllhos,
 ante as cêras accêsas, e lhes óra assim: « Eternos,
 » e rutilantes Luzeiros, sêde-me sempre propicios ». Proferida essa oração, senta-se á mesa, sem olhar
 para Setoc. — Que fazes? (lhe diz Setoc, com ad-
 miração) « Faço o que tu fazes. Adoro essas luzes,
 » e nênhum caso faço do Dono dellas, nem do
 » meu ». Bem comprehendeo Setoc o profundo
 sentido d'esse Apólogo, e na alma lhe calou a sa-
 bedoria do seu Escravo; nem dalli avante esperdi-
 çou com os astros o seu incenso; mas adorou só-
 mente o Deos eterno, que os creou.

Lavrava então na Arabia um uso péssimo, de
 origem Scythá, estabelecido já nas Indias; e que,

(1) Póvos que habitavão ás abas do rio Ganges; Stuckio
 quer que sejam os Póvos que hõje chamamos de Bengala.
 Veão as notas de Frenshemio a Quinto Curcio, edição de
 Strasbourg em 4º. de 1670.

pelo crédito dos Brâmenes, ameaçava invadir o Oriente inteiro. Se um marido morria, e queria a mulher ser havida por sancta, sobre o corpo do marido se tinha de queimar viva. Fésta era mui solemne, e se chama a *Fogueira da viuvez*; e por mais assinalada se julgava a Tribu, que contava mais mulhéres assim queimadas. Mórto um Arabio da Tribu de Setoc, a mui devota Almona viúva sua, aprazou dia, e hóra, em que ao som de atabales, e trombétas, se havia de arremessar ao fogo. Inculcou Zadig a Setoc o quão contrario ao bem do genero humano era esse hórrido costume, se deixavão cada dia assim queimar-se viúvas de pouca idade, que ao Estado podião produzir filhos, ou quando menos, dar criação aos já havidos; e fez tanto, que conveio Setoc, que uso tão bárbaro bom fôra (a ser possivel.) destrui-lo. — Mas as mulhéres (disse mais Setoc) ha mais de mil annos estão na pósse de se queimarem; quem ha hi que se atreva a desluzir uma Lei, que o Tempo ha consagrado? Conheces cousa, que mais respeitavel seja, que um abuso envelhecido? — « Mais vélha ainda » que elle (diz Zadig) é a Razão. Vai fallar aos » maioráes das Tribus, que eu me encarrego da » Viúva ».

Foi appresentado a Almona, a quem, depois de lhe captar a benevolência com elogios da sua for-

mosura, e de lhe encarecer quanta perdição era lançar ao fogo tão lindas prendas, lhe fez altos louvores de seu ânimo, e sua constancia. « Por » certo (lhe disse) que tinhas amor extremo a teu » marido ». — Eu! (respondeo a Dama) por certo —que não. Que era elle um brutal, um cioso, um —homem insupportavel: e nada obstante, resoluta, —e firme estou, em me queimar na sua fogueira. — « Far-me-heis accreditar (disse então Zadig) que » mui regalado é o prazer, que sente quem se deixa » queimar em vida ». — Ai! (responde á Dama) —que só de ouvî-lo dizer estrémece a Natureza. Mas —ha-de ser: não tem remedio; que estou em opinião —de Beata, e perdê-la-hia, se me não queimasse. — Depois que Zadig a fez concordar que só pelo *que dirão*, e por méra vaidade se queimava, por tal teor lhe foi fallando, certo prazo de tempo, que fez com que lhe viessem appetites de viver, e até conseguiu, que ella cobrasse affeição áquellè que lhe assim fallava. « E que farias tu (lhe disse Zadig) » no caso que essa vaidade de te queimar se te des- » pedisse do ânimo? — Ai! ai! (respondeo ella) —pedir-te que fosses meu Espôso. —Zadig, que mui embebido estava nas lembranças de Astarte, eludio essa declaração de amor, e foi súbito tratar com os maiorães das Tribus, e contar-lhes o que era passado: e tambem aconselhar-lhes, que instituis-

sem uma Lei : que nenhuma viúva se queimasse , que não tivesse antes passado , só por só , uma hora inteira com um mancebo. Óra , é de saber , que desde essa Lei até agora , nenhuma viúva se queimou na Arabia ; que se deveo unicamente a Zadig , destruir n'um dia uma crueldade , que tantos séculos durára.

Foi o Bemfeitor da Arabia.

A CEIA.

Setoc não podendo separar-se d'um homem em quem estava de morada a Sapiencia , levou Zadig comsigo á grande feira de Baçorá , á qual concorrião os maiores Negociantes de toda a redondeza : e foi grande a consolação de Zadig , quando vio juntos n'um sitio , tantos homens , e de terras tão longinquas. Parecia-lhe compor-se todo este Unívérso de uma só familia , que se vinha juntar em Baçorá. Lógo no segundo dia , se encontrou á mesa com um Egypcio , com um Indio de ao pé do Ganges , com um Catháio , um Grêgo , um Céltá , e muitos outros estrangeiros , que das Viagens , que fazião ao Gólpho Arábico , tinham tomado sufficiente lingua , com que se déssem a entender. Demonstrava o Egypcio grandissimo agastamento. « Que abominavel terra ! (dizia) engeitarem em Baçorá ,

» por mil onças de ouro a melhór mercadoria , que
 » nunca se vendeo ! » — Como assim ? (lhe pergun-
 tou Setoc) E que mercadoria é éssa ? — « É o ca-
 » daver de minha Tia (respondeo o Egypcio) que
 » campou no Egypto pela mais machucha mulhér ;
 » e que sempre andou em minha companhia. Como
 » me morreo em caminho , fiz della uma Mumia a
 » mais preciosa , que póde haver. Se eu a quizesse
 » empenhar na minha Pátria , dar-me-hião por ella
 » quanto eu pedisse. É cousa espantosa , que nem
 » se quér mil onças de ouro me queirão aqui dar
 » por tão abonada mercancia ». Bem enfadado ,
 como o vião , lançava (nada menos) mão a uma
 excellente gallinha cozida... Eis que um Indio lhe
 trava do braço , e magoadò lhe exclama : « Que
 » fazes , homem ? » — Còmo esta gallinha. — (disse
 o homem da Mumia) « Vê o que fazes ! (diz-lhe o
 » do Ganges) Quem te affirma , que para o corpo
 » dessa gallinha não passou a alma de tua Tia , e te
 » vês no lance de comêres a defunta ? Cozer galli-
 » nhas é ultrajar manifestamente a Natureza ». —
 Que me vens cá tu co'a Natureza , nem co'as gal-
 linhas ? (lhe replicou o cholérico Egypcio) A nós ?
 que adoramos um Boi ? e comêmos Boi ! — « E vós-
 — sês adorão Boi ? (disse o Gangético) — E que
 — tem isso ? (diz o da Mumia) 135000 annos ha-
 — que assim o usamos , e ninguem achou ainda

— que reffrincar. — « Ui ! (tórna-lhe o Indio) 135000
 » annos ! Encarecida é a somma ! Ha (quando
 » muito) 48000 annos , que se povoou a India , e
 » vóssês forçosamente tem de descender de nós. E
 » óra Bramá prohibio que comêssemos Boi. E vós-
 » sês põem Boi no altar , e no espêto ? » — Donoso
 — diche é o vosso Bramá (acodio o Egepcio) Que
 — val ahi Bramá á vista de nossó Apis ? Que aven-
 — tasma tem elle feito o tal Bramá ? — « Bramá
 » (rétrucou o Brámene) ensinou os homens a lér ,
 » e escrever : a elle déve o mundo todo o jôgo do
 » Enxadrez ». — Enganas-te : (interrompeo-os um
 — Chaldeo , que pértto delles se achou) ao peixe
 — Oannéz são devidos tamanhos beneficios ; a elle
 — compete só lhe sejam os cultos dados. Todo o
 — Universo vos dirá que Oannéz era um Ente Di-
 — vino , que tinha o rabo dourado , tinha face de ho-
 — mem muito gentil , e sahia fóra de agua tres horas
 — cada dia a prégar ao Pôvo. Teve muitos filhos ,
 — que todos forão Reis , como bem sabido é. Co-
 — migo trágo o seu retrato , que como deve , reve-
 — renceio. Comer Boi , a bel prazer , é permittido :
 — mas cozer peixe.... isso é que é grandissima im-
 — piedade. Além de que , vóssês ambos são de ori-
 — gem pouco fidalga , e mui moderna , para pode-
 — rem altercar comigo. Por quanto , se os Indios
 — contão 48000 , e os Egepcios 135000 , nós temos

» Folhinhas de 4000 séculos. Creião no que eu
 » creio; destêrem de seus ânímos táes dislates;
 » que a cada um de vóssês darei um resisto muito
 » guápo de Oannéz. »

Entrou aqui a fallar certo homem de Çambalú,
 e disse: — Respeito muito Egypcios, Chaldeos,
 — Céltas, Grêgos; respeito Bramá, Apis Boi, e Oan-
 — néz formoso Peixe: mas póde ser que *Li*, (1) ou
 — *Tien* (como lhe quizérem chamar) valha Bois,
 — e valha Peixes. Do meu Paiz não fallo; que elle
 — só, vence em grandeza India, Chaldéa, e Egypto
 — juntos nem tambem pleiteio antiguidades: que
 — ser feliz é tudo, ser antigo pouco: e se Folhinhas
 — valem, Folhinhas são as nóssas, que as compra
 — toda essa Asja; e já as tinhamos, e bem condicio-
 — nadas, quando a Chaldéa nem arithmética sabia. —

« Ignorantissimos são vóssês todos (sahio o Grêgo
 » a campo) que não sabeis que o Cháos de tudo é
 » Páe, e que o Mundo, qual vós o vêdes, o confor-
 » mário assim a Matéria, e mais a Fórma ». E foi
 assim galrando a fio, até que lhe cortou a falla o
 Céltas, que bebendo á larga, em quanto os outros
 estiverão disputando, julgou ter mais saber em si,

(1) *Li*, termo Chin que, em sentido proprio, quer
 dizer « *Luz natural*. » *Tien* que significa *Céo*, e tambem
Deos.

que todos os males, com voto a mares: — Fallem-me aqui em Teutates, fallem-me em Gui de Enzinha; (1) que elles sós merecem que se nelles fallem. Eu sempre na minha algibeira trago Gui. Os Scythas meus avoengos forão os unicós homens de porte, que o Mundo conheceo. Verdade é que comião gente, ás vezes: mas não tira serem elles nação, que muito venerada mereça ser. E haja quem abocante em Teutates; que tem de me provar as mãos. — O debate se foi esquentando de sorte, que Setoc vio o caso em termos de vir a sangue. Zadig, que sem fallar ouvira tudo, por fim se ergueo, e endereçando-se primeiro ao Celta, que parecia o mais assomado, disse-lhe que tinha razão, e pediu-lhe Gui. Ao Grégo louvou-o de bemfallante, e foi assim abonçando os mais tempestuosos: poucas palavras gastou com o Cathai, (2) que de todos fôra o de mais sizo, e findou dizendo:

(1) Planta parasita, que nasce nos ramos de árvores, como Pereiras, Carvalhos, etc. Em quanto a veneração, e uso que della fazião os Drúidas, seria muito longo pô-lo aqui em nota; apontarei somente aos curiosos a Encyclopedia, como um Oceano de erudição de Gui, onde podem nadar a braços largos.

(2) Que acima chamou o A. homem de Cambalú, cidade do Cathai, e Cathai região onde nascêra Angelica famosa Heroína, que tanto fez andar a cabeça á roda a

« Sois todos da mesma opinião , e quereis brigar ? »
 Maravilhando-se todos d'este seu dizer , volta-se
 elle para o Célta , e diz-lhe : « Não é verdade , que
 » não é o Gui , a quem tu adoras , mas sim o Deos ,
 » que creou o Gui , e creou a Enzinha ? » — Segu-
 ramente (respondeo o Célta). — « E tu , Senhor
 » Egypcio , não adoras tu no Boi o Deos , que creou
 » os Bois ? — Sim (disse o Egypcio). — « O Peixe
 » Oannéz céde a quem fez os Peixes , e fez os gran-
 » des máres ? » — Por certo (acodio o Chaldeo).
 » O Indio , e o Catháio reconhecem , como tu , um
 » primeiro principio ; e dado que eu não comprehendí
 » bem as admiraveis cousas , que o Grêgo disse ,
 » seguro estou , que tambem elle admite um Ente
 » Superior , de quem dependem a Fórma , e a Ma-
 » téria . » Muito assombrado do que ouvia , disse
 o Grêgo a Zadig , que bem acertado tinha com o
 seu conceito . « Pois que todos convindes n'uma
 » Superior Divindade , para que ha hi ferros arran-
 » cados ? » Lógo todos se abraçárão ; e Setoc , ven-
 didas a alto preço as suas mercancias , se recolheo
 á sua Tribu com seu amigo Zadig ; e este apenas
 chegado , achou a noticia , que em sua ausencia lhe
 fizerão summario , e que o queimavão a fôgo lento :

Roldão , e a Reinaldos , como se pôde vêr em Ariosto , no
 seu *Orlando furioso* .

A HORA APRAZADA.

Em quanto peregrinava Zadig por Baçorá, tinham resolvido os Sacerdotes das Estréllas de lhe darem castigo; por quanto herdavão elles das Viúvas, que se queimavão, as jóias, e mais ornatos; e assim, o menos que lhe intentavão fazer era remettê-lo á fogueira, pelo desfalque dessa parcélla. Accusárão pois Zadig de que sentia mal do Exército Celeste, depondo e jurando, que lhe ouvirão dizer, que as *Estréllas se não punhão no mar*; blasphemia horrisona, com que os Juizes estremecêrão; e quando táes palavras ouvirão, estiverão para rasgar os vestidos... E fazião-no, se achassem bem que cardar no Escravo Zadig. Contentárão-se sómente, no impulso de sua afflicção, com mandá-lo queimar a fôgo lento. Em vão, para salvar o seu amigo, empregou Setoc quanto valia: obrigárão-no a que se callasse, porque lhe não succedesse peor. (1) A Viúva Almona, que tinha tomado grande gôsto á vida, que Zadig lhe resgatára da fogueira, despersuadindo-a d'esse abuso, determinou salvá-lo de outra, e sem o declarar a alguém, traçou o projecto, e o levou a cabo. Nem tinha mais; para o

(1) Tão antigo é o teor das Inquisições!

livrar, que o prazo d'uma noite; que no outro dia levavão Zadig ao supplicio. Este foi pois o módo, com que ella prudente, e caridosa se houve á cêrca d'elle.

Perfumou-se; realçou c'os mais guápos, e mais custosos vestidos a sua formosura; e foi pedir ao Maioral dos Sacerdotes das Estrêllas uma audiencia em particular. Lógo que ella se vio perante esse veneravel ancião, fallou nesta substancia : « Filho » morgado da Grande Ursa, Irmão de Tauro, » Primo da Canícula (são Titulos do tal Pontífice), » venho desabafar contigo os meus escrúpulos. » Estou com grande susto de que commetti peccadô » enórme, em não queimar-me na fogueira de meu » querido Espôsa : e com effeito, que présta este » corpo, que assim conservei ? uma carne perece- » dora, que já verás toda engelhada. » E nisto desenvolve das longas mangas de sêda uns braços de néve, que cegavão de alvura, torneados com primor. « Vê o pouco que isto vále ! » — Não assim o Pontífice, que achou que braços táes valião muito; e assim lh'o disse com os ólhos, e lh'o confirmou com a bôcca, jurando-lhe que tão donosos braços nunca os elle vira. « Ai (disse a Viúva) é que os braços pôde bem ser, que menos damnificados este- » jão, que o demais; mas tens de confessar, que » este seio não era digno que eu fizésse aprêço

« dellé... » E ei-la que descobrè os mais feitiçeiros peitos, que nunca a Natureza modelou. Á vista delles um botão de rosa em cima d'um pómo de marfim, pareceria grança em cima de buxo, parecerião amarellentos os Cordeiros ao sahir do rio. Graciosa a garganta, prêtos, e bem rasgados ólhos, entre rútilos, e lânguidos, com incendida ternura; as faces abrazadas no mais vivo nácar, anassado na alvura do mais puro leite; o nariz, que não era como a Tôrre do Líbano; os lábios, dous debruns de coral, servião de guarda ás mais lindas pérolas do mar da Arábia. — Todas essas perfeições (como digo) insinuárão ao Vélho, que se achava nos seus vinte, pelo que em si sentia; de sóрте que, titubeando, se lhe declaron por amante; e ella que o vio abrazeado, pedio-lhe por Zadig. — Ai mísero — de mim ! (lhe diz elle) que inda que eu, formosa — Senhora, lhe quizéra perdoar, de nada lhe valêra — o meu perdão, se lhe faltar a assignatura de mais — tres Consócios meus. — « Assigna tu (lhe pede » Almona) » — Com muito gôsto (acodio o summo Padre) com condição porêм, que desta indulgencia minha seião teus favores a recompensa. — « Mui grande é a honra (lhe tornou a » Dama) que me disse fazes; ha sómente por bem » ires ao meu quarto, lógo que o Sól se ponha, e » que caia no horizonte a brilhante Estrélla *Sheat* ;

» e achar-me-hás n'um Sophá côr de rósa, e lá
 » usarás da tua sérvã, a teu contento. » Despedio-
 se então com a assignatura do Vélho, que ficou ar-
 dendo em brazas de amor; desconfiando porê m um
 tanto do requisito vigor, empregou o remanescente
 do dia em se banhar, e em beber césto licor de Ca-
 nélla de Ceilão, e preciosas especiarias de Tidor, e
 de Ternate, e a espreitar com impaciencia a ruti-
 lante *Sheat*.

Em tanto ia a bella Senhora ter c'o segundo
 Pontífice, o qual affirmou que em comparação de
 seus attractivos, erão fôgos selváticos o Sól, e a
 Lua, e quartos Luzeiros ródão no Firmamento.
 Pedio-lhe ella a mesma graça; e elle por ella o
 mesmo preço, que lhe foi lógo concedido, dando-
 lhe o prazo, para o nascer da Estrella *Algenib*.
 Dalli partio para o terceiro, e quarto Pontífices, de
 quem foi recebendo assignaturas, e apontando-lhe
 hora, de Estrélla a Estrélla. Tambem mandou re-
 cado aos Juizes, que tinha negocio importante, em
 que lhes fallar: e vindos que elles fôrão, lhes mos-
 trou assignados os quatro, e lhes contou a que preço
 lhe vendêrão os Sacerdotes o perdão de Zadig. Ora,
 cada um delles vindo, e apparecendo á sua hora li-
 mitada, ficava stúpido, quando via lá outro Cama-
 rada; e muito mais quando via os Juizes, perante
 quem se achava manifesto o seu desabono. Zadig

sahio sôlto ; e tanto se penhorou Setoc da espérteza de Almona, que a recebeu por Espôsa. Zadig prostrou-se aos pés da sua redemptora, e cuidou na partida nem o despedimento entre Setoc, e Zadig se fez sem muitas lágrimas, e sem jurarem ambos amizade eterna, e prometterem, que o primeiro d'entre ambos, que subisse a grandes cabedáes, os participaria ao outro.

Tomou Zadig sua derrota para a Syria, continuamente meditando na sua desditosa Astarte, contemplando em seu Destino, que aporfiava sempre em zombar delle, e em perseguil-o. 400 onças de ouro (dizia consigo) porque vi passar uma Cadélla ! Condemnado á degollação, por quatro vérsos máos, que fiz em louvor de El Rei ! Quasi-enforcado, porque as alparcatas da Rainha erão da côr do meu barrête ! Escravo, porque acodi a uma mulher que bem zurzião ! E a ponto de me queimarem, porque resgatei a vida a todas as Viúvas da Arabia !

O SALTEADOR.

Chegado ás fronteiras, que estremão da Syria a Arabia Pétreá, e indo a passar pértó d'um Castello muito forte, rompem d'este, homens armados, que o cárcão, que lhe gritão : « Nosso é quanto » contigo trazes ; e tu es já ganancia de quem aquí nos manda ». A resposta que Zadig lhes deo foi

arrancar da espada, e o Criado, que era destemido, fazer o mesmo, e irem estirando os primeiros que lhe pozerão mão. Mas dóbrão em numero os Arabios; e os dous, sem se assustarem, resolvem alli morrerem pelejando. Viras dous homens sós defender-se contra um horborinho delles.... Combate que não tinha de durar muito. Arbogad, Senhor do Castello, que da janella via os prodigios de valor; que Zadig obrava, lhe cobrou affeição; eis que apressado descê; manda affastar os seus, e desaffronta os dous passantes. « Tudo o que passa » por terras minhas é meu (lhe disse) e ainda o que » pelas alheias se me depára; mas pareces-me tu ho- » mem tão de tua pessoa, que te izento da Lei » commum ». Fez com que entrasse no Castello, e deo ordens á sua gente, porque o tratassem bem, e quiz á noite ceiar com Zadig.

Era o Senhor do Castello um daquelles Arabios, que se chamão ladrões; mas que ás vezes, entre contos de accões ruins, fazia algumas boas : roubava com furiosa soffreguidão, mas dava com largueza; intrépido na refrega, mas brando no trato, comilão á mesa, divertido na devassidão, e sôbre tudo chão, e singelo de ânimo. Agradou-se muito de Zadig, e como a conversação se foi avivando, tambem a Ceia se foi estendendo, e no fim della lhe disse Arbogad : « Alista-te comigo, que o

» officio não é despiciendo. Quem te diz, que não
 » virás a ser o que eu hõje sou? » — Dás-me li-
 — cença (lhe respondeo Zadig) que te pergunte, ha-
 — quanto tempo exercitas essa nobre occupação? —
 « Desde a minha mais tenra mocidade; por quanto
 » me desesperava de vêr, que pertencendo toda a
 » terra a todos os homens igualmente, não me
 » tinha o meu Destino posto em reserva o meu quí-
 » nhão; pelo que, confiei as minhas penas a um
 » idoso Arabio, que me fallou assim: — *Não de-*
 — *sesperes, meu filho; sabe, que houve outróra um*
 — *cérto grão de areia, que se lamentava de se vêr*
 — *desvalído nos desertos, como um miseravel átomo:*
 — *corrêrão annos, e veio a ser diamante, e hõje é o*
 — *mais reluzente adorno do diadema do Monarcha.* —
 « Não me cahio no chão este dizer do Vélho. Ima-
 » ginei-me ser eu o grão de areia; resolvi-me a ser
 » diamante. Comecei pelo furto de dous Cavallos;
 » fui ajuntando Sócios, achei-me em termos de
 » saltar pequenas Caravanas; e pouco a pouco fiz
 » encurtar a disproporção, que havia d'antes entre
 » mim, e os outros homens. Já entrei a ter meu
 » quinhão no mundo, e com usura me hei resar-
 » cido já. Já fazem caso de mim. Sou já Senhor
 » Salteador; e a força descobérta adquiri este Cas-
 » tello. Delle me quiz desapossar o Sátrapa da Syria;
 » mas eu, que me achava já com cabedáes, o peitei

» com um presente, e não só me fiquei com o
» Castello, mas ainda me engrandeci tanto em do-
» minios, que me nomearão Thesoureiro dos tri-
» butos, que a Arabia Pétreá pagava a El Rei. Em
» quanto ao cargo de Recebedor, pontualmente o
» desempenhei, mas o de Entregador, esse nunca.
» Enviou o grande Desterham de Babylonia, em
» nome de El Rei Moabdar, um Sátrapa que me
» viesse dar garróte: mas avisado eu de tudo, lhe
» mandei á vista delle garrotear os quatro, que me
» havião de arrochar o cordél; e depois perguntei-
» lhe quanto lhe rendia a Commissão de me stran-
» gular? Respondeo-me, que iria a ajuda de custo
» a 500 dóbras. Mostrei-lhe o muito, que podia ga-
» nhar comigo; fi-lo meu Sóta-Salteador mór; e
» hõje em dia é um dos meus melhores Officiães,
» e dos mais ricos. Se tu estás neste meu sentir,
» medrarás como elle; que nunca a monção de
» roubar foi mais lucrativa de que ella é agóra, de-
» pois que mattarão El Rei Moabdar, e que tudo
» anda revolto em Babylonia ».

—Mattarão a Moabdár! (exclamou Zadig) E que
» veio a ser da Rainha Astarte? — «Della nada sei
» (respondeo Arbogad). Ahi me dissérão, que
» Moabdar enlouquecêra, e que o mattarão, que é
» hõje um degoladouro Babylonia, e uma desola-
» ção o Império todo: que bons lanços ha ainda,

» que deitar por lá , e que forão maravilhosos os
 » que eu por lá deitei ». — Mas a Rainha ? (reper-
 —guntou Zadig) E de véras que me não dizes della
 —nada ? — « Ahi me fallarão n'um Príncipe da
 » Hyrcania ; provavel é (se a não mattarão no tu-
 » multo) que seja ella hoje uma de suas Concubi-
 » nas. Cá por mim , sempre fui mais curioso de des-
 » pojos , que de noticias. Muitas mulheres apanhado
 » tenho em minhas correrias , e nunca nenhuma
 » me ficou : sem me informar de quem são , as ven-
 » do caras , se são bonitas ; que não é a gradação
 » dellas , que lhes sóbe o preço , Rainhas que ellas
 » fossem , se não lhes acóde Comprador. Quem sábe
 » se não vendi en já essa Rainha Astarte , ou se ella
 » é mórtá ? E que impórta ? Faze como eu ; não cui-
 » des mais nella ». Dizendo , e bebendo affouto ,
 baralhava as idéias de tal módo , que não poude
 Zadig tirar maior clareza .

Embaçado , pezaroso , e immovel ficára Zadig ,
 em quanto Arbogad aturava a beber , a contar his-
 torias , e a repetir incessante , que elle era de todos
 os homens o mais feliz , e a prégar a Zadig , que se
 fizesse feliz como elle ; até que brandamente amo-
 dornado pelos vapores do vinho , foi dormir um
 somno repousado , em quanto Zadig passava bem
 trabalhosa noite . — Como assim ! (discorria Zadig)
 —enlouqueceo Moabdar ? Mattarão-no ? Não me

posso conter, que o não famente. Dilacerado o
 —Império, e feliz este Salteador de caminhos! Oh
 —Fados! oh Fortuna! Feliz este facinoroso, e
 —morta (quem o sabe?) talvez hórridamente, a
 —que a Natureza formou mais para amar-se! Oh
 —Astarte! e qual da tua formosura terá sido a
 —sórte?—

Esclarecia o dia apenas, e já perguntava Zadig
 por ella a quantos encontrou pelo Castello; mas
 achou-os tão entretidos todos na repartição do es-
 bulho de varias prêas, que essa noite fizerão, que
 ninguém lhe respondia a propósito. Tudo o que des-
 ta gente levantada, e revôlta conseguir poude, foi a
 faculdade de partir, que elle súbito aproveitou;
 entranhado mais que nunca, em doloridas reflexões.

Caminhava inquieto, assustado, revolvendo no
 ânimo a desventura de Astarte, o Rei de Babylonia
 morto, o seu fiel Cador, a Dita do Ladrão Arbogad,
 a Mulher de tão destampada condição, que
 nas raias do Egypto roubarão os Babylônios, e em
 fim todos os contra-tempos, e todos os infortunios,
 que experimentado tinha.

O PESCADOR.

Léguas arredado do Castello de Arbogad, car-
 pindo sempre o seu ruin fado, e tendo se pela véra
 effigie da Desdita, achou-se nas ribanceiras d'um

riacho : eis que vio estirado na prata um Pescador , que mal com a desfalecida mão , sustentava as rédes ; e que antes parecia , com os ólhos cravados no Céu , abrir mão dellas .

« Por certo que sou eu (dizia o Pescador) o
 » mais desgraçado de quantos homens ha . Fui já o
 » mais decantado negociante de Queijos crèmes
 » (ao dizer de toda Babilonia) que ahí houve ; eis
 » me de todo arruinado . Possui a mais linda Es-
 » pôsa , que homem da minha plana possuo , e foi-
 » me infiel ; inda me restava uma póbre pousada , e
 » saquearão-ma , destruirão-ma . Tomei por abrigo
 » esta choupana , sem mais regresso que a minha
 » pescaria , e não cólho um único pescado . Nunca
 » mais vos lançarei na água , oh rédes minhas , mas
 » sim a mim » . Ei-lo que se érgue , e que vai como
 homem que quer dar , de mergulho , cabo á
 vida .

— E pois ? (diz Zadig) pois ha inda homens tão
 —desgraçados , como eu ? — Tão prompto foi no re-
 flectir , quão prompto em salvar a vida ao Pescador .
 Corre a atalhá-lo , e com gesto consolador , e com-
 passivo , lhe faz perguntas . Dizem , que menos des-
 graçado é , quem o é de companhia (1) ; não que a

(1) *Solatum est miseris socios habere saramagorum* dizia
 (não sei quem foi) n'uma Ópera , ou Comédia , que me

ruindade-lhe o requiera, mas sim uma certa precisão. Inclina-se um a outro um desgraçado, como a um semelhante seu. Viéra-lhe alli, como um insulto, a alegria de um homem affortunado. Dous infelizes são como dous arbustos, ambos fracos, mas que encostando-se um ao outro, se enrijão contra a borrasca.

—Porque fraquejas assim ao péso dos infortunios? (disse Zadig ao Pescador)— «Porque lhe não vejo re-
» frigerio (respondeo o Pescador). Fui o mais graúdo
» da villa de Derlbak, que é nas abas de Babytonia;
» e ajudado de minha mulher, compunha os me-
» lhores Queijos crèmes, que corrião no Império.
» Muito gostavão delles a Rainha Astarte, e o fa-
» moso Ministro Zadig. Goo Queijos, para essas
» duas casas, remetti da minha lóge. Ora, um dia
» que fui á cobrança, não me vêm da Cidade di-
» zer que a Rainha, e que Zadig havião desappa-
» recido? Corro á casa do Senhor Zadig.... E que
» vejo lá? Os Officiães de justiça do Grande Des-
» terham escorados n'um decreto d'EIREI lhe es-

não lembra. — Dirão que métto ridicularias nas notas. Di-
gão embora. Se soubessem que gostinho dá um annexim,
quando elle lembra, a quem vive, ha mais de 28 annos em
terra estranha, não m'o estranharião. Peção a Deos que os
consERVE descansados, e queridos na sua Pátria.

» bulhavão regrada, e francamente a casa. Fui-me ás
 » cozinhas da Rainha; e uns Senhores me dizião
 » que ella era morta, outros que fôra prêsa, ou-
 » tros fugida : mas todos a flux asseguravão que me
 » não pagarião os Queijos. Lévo minha mulhêr co-
 » migo a casa do Senhor Orcan, que era tambem
 » fréguez meu, e lhe pedimos que no nosso desastre
 » nos valesse; e elle sim o concedeo a minha mu-
 » lher, mas a mim não; a ella, porque era mais
 » branca, que os mesmos Queijos crêmes, que es-
 » trearão os meus infortunios; nem o lustro da pur-
 » pura de Tyro reluzia mais que o nâcar, que lhe
 » aviçava essa alvura. E isso fez que Orcan ficasse
 » com ella, e me espancasse de sua casa. Que faria
 » eu? Escrevi á minha querida Espôsa uma carta
 » desesperada, á qual ella respondeo dizendo ao
 » portador : — Sim, sim; bem conheço quem te
 » —deu a carta; tenho ouvido fallar nelle, e gabá-lo
 » —de que faz Queijos crêmes de primôr : que m'os
 » —traga, e pagar-se-lhe-hão. —

« Quiz que a Justiça me despicasse de táes ag-
 » gravos; e de seis onças de ouro, que ainda tinha
 » de meu, dei lógo duas ao Lettrado que consul-
 » tei, duas ao Procurador; que me havia de solli-
 » citar a causa, e duas ao Secretario do Primeiro
 » Juiz. Ainda a minha causa nem começada estava,
 » que já eu tinha despendido mais dinheiro do que

» os Queijos, do que minha mulher valião. Vólto
» para a minha Villa, na intenção de vender a mo-
» rada de casas, para haver a mulher.

» Valião bem as casas 60 onças de ouro, mas
» comó me virão póbre, e no apêrto de as vender,
» prometteo-me o primeiro a quem recorri, 30 on-
» ças, o segundo 20, e o terceiro 10, e já lh'as eu
» dava pelo preço (tão cégo estava!). Quando entra
» em Babylonia um Príncipe da Hyrcania, que
» assolou quanto encontrou, que me saqueou as
» casas, e que depois m'as queimou.

» Perdidos dinheiro, mulher, e casas, para o
» sitio em que me vês, abalo; e c'o mistér de Pes-
» cador trato de sustentar a vida; mas, como já
» fizêrão os homens, zombão de mim os Peixes;
» um só não cólho, mórro de fome; e a não seres
» tu, oh meu augusto Libertador, affogado estava
» eu já. »

Esta narrativa não a fez o Pescador a fio toda;
porque a cada instante l'ha interpolava Zadig aba-
lado, e como alheio de si, dizendo-lhe: — E nada
—sabes do destino da Rainha?— « Não : (lhe res-
» pondeo o Pescador) sómente sei, que nem a
» Rainha, nem Zadig me pagarão os Queijos crêmes;
» que me tirarão a mulher; e que estou desespe-
» rado ». — Eu persuado-me (lhe diz Zadig) que

—em quanto ao dinheiro, o não perderás todo, por
 —quanto ouvi fallar d'esse Zadig, como de um ho-
 —mem de honra; e se (como espero) elle voltar a
 —Babylonia, te pagará com accrécimo o que te
 —déve. E tua mulhér, em quem não considéro
 —tanta honra, como nelle, não faças pela haver.
 —Tóma este meu conselho: vai-te a Babylonia,
 —onde eu estarei já, pois que vou a Cavallo, e tu
 —a pé; falla com o illustre Cador, e dize-lhe que
 —encontraste com o seu amigo, e lá em casa delle
 —me espera; que talvez que não sejas sempre mal
 —afortunado.

—Oh poderoso Orosmaes, que para consolação
 —d'este, de mim te sérvés, de quem tens tu de ser-
 —vir-te para me consolar a mim? — E com este
 seu dizer accompanhava a metade do dinheiro,
 que da Arabia trouxéra, e a dava ao Pescador, que
 attónito e cheio de alegria beija os pés do amigo
 de Cador, e lhe dizia: « Fôste um Anjo, que me
 « salvaste ».

Continuava sempre Zadig a perguntar-lhe noti-
 cias, e a verter lágrimas. « Como assim (lhe bra-
 » dava o Pescador (tambem serás tu dos infelices?
 » tu, que tanto bem fazes aos outros?) — Mais
 —infeliz que tu, mil vezes (lhe respondeo Zadig).
 « Como é possível (disse o Pescador) que quem dá
 » seja mais infeliz, que quem recébe? » A este re-

parou acodio Zadig, dizendo: — Porquanto a tua infelicidade consistia na indigencia; e a minha nas penas da alma. — « Tomou-te acaso Orcan a Espôsa? (lhe perguntou o Pescador) ». Palavras forão estas, que revolvêrão no peito de Zadig todas as suas desditas, e que lhe recordárão todas as suas aventuras, desde a Cadélla da Rainha, até topar com Arbogad. « Ah (disse então ao Pescador) que bem castigado ser merece Orcan; mas de ordinário essês táes são os mimosos do Destino. Mas, por fim, vai-te a casa do Senhor Cador, e lá me espéra ». Separárão-se, o Pescador dando graças ao seu bom Fado, e Zadig ao seu ruin, mil maldições.

O BASILISCO.

Entrando por um vistoso prado, vio muitas mulhéres mui applicadas em busca de algo, e tomou a liberdade de inquirir d'uma dellas, se poderia elle ter a honra de as ajudar no que indagavão? — Não queiras tal (lhe respondeo a mulhér da Syria) que o que nós buscamos, só mãos de mulhér pôdem tocar-lhe. — « Que esquipação! (diz Zadig) E ser-me-ha dado saber que cousa é essa, em que só mulhéres podem tôcar? » — Um Basilisco — (lhe respondeo). « Um Basilisco! (tornou Zadig). E para que, Menina, buscando andáes um Basi-

« lisco? » — Para nosso Amo (disse ainda a mulhér — da Syria) o Senhor Ogul , cujo Palacio vês á margem do Rio , lá no fim d'esse prado. E esse Senhor Ogul , de quem somos humildissimas Escravas , se acha enfermo ; e receitou-lhe o Medico , — que comesse um Basilisco , cozido em agua rosada : e como o Basilisco é um animal muito raro , — e que só de mulhéres se deixa apanhar , prometteo-nos o Senhor Ogul , que escolheria para sua — mais prezada mulhér , aquella d'entre nós , que — lhe trouxesse o Basilisco. Óra deixa-me buscá-lo ; — que bem vês quanto nisso perderia , se com elle , — antes que eu , alguma deparasse. —

Nessa indagação a deixou Zadig , com as outras , e foi atravessando o prado , e como foi chegando ás ábas d'um regato ; deo co'a vista n'uma Senhora recostada sôbre a rélva , que nada investigava. Majestosa em seu talhe , com um cendal cobria o rôsto , e debruçada como estava sôbre o regato , despedia da alma profundos suspiros ; e com uma vergasta , que nas mãos tinha , na fina areia , que mediava entre [a rélva e o regato , traçava lêttras. Tomou-se de curiosidade Zadig , e quiz vêr o que a formosa Senhora debuxava. Chegou-se , e vio a lêttra Z ; vio depois um A ; aqui foi o pasmo , mais adiante um D ; estremeceo : nem houve assombro igual ao seu , quando vio as últimas lêttras do seu nome.

Ei-lo que fica immovel; mas quebrado por fim o
 silencio, com intercadente voz, lhe diz assim :
 « Desculpa, oh generosa Dama, n'um Estrangeiro,
 » n'um infeliz, a confiança de perguntar-te por que
 » admiranda ventura acerto aqui com o meu nome,
 » delineado por tua divina mão? » A esta voz, a
 estas razões, ergueo com trémulas mãos a Senhora
 o véo; e cravando os olhos em Zadig, exhala um
 clamor de ternura, de admiração, e de prazer :
 mas fraqueando a tantos movimentos, que de tro-
 péll lhe investião a alma, desmaiada descabio nos
 braços de Zadig. — Era Astarte, era a Rainha de
 Babylonia; era a que tanto lastimára, e cujos Fa-
 dos receiára tanto. Por um certo prazo se lhe alheá-
 rão os sentidos, e quando fitou os olhos nos de
 Astarte, que com lânguido pudor se tornavão a
 abrir : « Oh Podêres immortaes, (exclamou) que
 » presidis aos destinos dos fracos humanos, vós me
 » restituís Astarte : mas em que tempo, em que
 » lugar, em que estado eu tórno a vê-la? » Arro-
 jou-se de joelhos aos pés de Astarte, unindo o rôsto
 seu com a poeira delles. D'alli o ergueo a Rainha
 de Babylonia, para o sentar junto de si, na borda
 do ribeiro, e lhe enxugar as lágrimas, que nova-
 mente a fio lhe recrescião nos olhos. Vinte vezes
 atava o discurso, que os gemidos lhe quebravão ; -
 perguntava-lhe por que acaso se achava alli com

ella; e logo com subitas, e novas perguntas, lhê atalhava as respostas; encetava a narrativa de seus trabalhos, e queria no mesmo ponto ouvir os de Zadig....Em fim, applacado em ambos o tumulto dos ânímos, em curtas palavras lhê contou Zadig, qual fôra o acaso, que o trouxéra áquelle prado. — Mas, oh triste, e respeitavel Rainha, quem te — me deparou neste desvío, com trajes de escrava, — acompanhada d'outras escravas, que andão buscando um Basilisco, para o cozerem em agua — rosada, receitado por um Médico? —

« Em quanto ellas buscão esse Basilisco (disse a » formosa Astarte) te darei relação do quanto pa » decido tenho; que tudo ao Céu perdôo, pois me » concéde tornar a vêr-te. Bem sabes, que meu » marido levou a mal seres tu o mais amavel dos » homens; razão porque uma noite resolveo, que » te dessem garróte, e a mim veneno. Sabes, como » quiz o Céu, que o meu Mudozinho me inteirasse » da ordem de sua sublime Majestade; e que ape » nas o leal Cadór te obrigou a me obedeceres, por » uma pórtá falsa me entrou, alta noite, no quarto; » e tirando-me dalli, me levou ao Templo de » Orosmades, onde o Mago seu Irmão me encerrou no ouco d'uma Statua Colossal, cuja bási » assenta nos alicerses do Templo, e cuja Cabéça » róça pela abóbada; onde estive como empare-

» dada n'um jazigo, sem que todavia me faltasse
 » cousa alguma. Quando o dia assomou, entra na
 » minha alcova o Boticario de sua Majestade, c'uma
 » beberágem de cicuta, de ópio, e d'outras drógas;
 » e na tua, um Official c'um garróte de seda azul;
 » — a ninguem achárão. Para melhór córar o caso,
 » foi Cadaòr accusar-nos ambos a El Rei, e dizer-
 » lhe que fugíramos, tu para as Indias, e eu para
 » Memphis. E já apóz de nós desfilão Corredores.

» Mas como elles me não conhecião (porque a
 » ninguem mostrei, se não a ti, e ainda por ordem
 » de Moabdar, o meu semblante) partindo em meu
 » alcance, com o retrato sómente vocal, que de
 » mim lhe fizêrão, acertárão, nos confins do Egypto,
 » c'uma mulhêr da minha statura, mais formosa
 » talvez do que eu, essa mui lastimada, e foragida;
 » lógo assentárão ser ella 'a Rainha de Babylonia, e
 » como tal a trouxêrão a El Rei, que se encoleri-
 » zou muito do altissimo engano delles: olhando-a
 » porêem mais de péto, e achando-a formosa, se
 » consolou. O seu nome era Missuf, que (ao que
 » me dissêrão) significa em lingua Egyptica, a *Bella*
 » *caprichosa*. E com effeito ella o era; mas tanto
 » tinha de astuta, quanto de caprichosa. Ella agra-
 » dou a Moabdar, e de tal sóрте o subjugou, que a
 » nomeou Espósa sua; e então é que ella disferio a
 » índole que tinha, e se entregou a todos os desa-

» tinos da sua imaginação. Quiz que o Maioral dos
 » Mágos, assim gottoso, e derrengado dansasse
 » diante della; e porque o Mago, não quiz dansar,
 » o perseguiu de morte. Mandou que lhe fizesse
 » uma tórta de dôces o seu Estribeiro-mór; e por
 » mais que lhe este allegou, que nunca apprendêra
 » pastellaria, não houve remedio, senão fazer a
 » tórta; e porque ella sahio mais que tostada, o
 » pozêrão fóra, e o cargo de Estribeiro-mór, deo-o
 » ella ao seu Anão, e o de Chancellér a um Pá-
 » gem : que assim governava ella Babylonia! To-
 » dos choravão por mim. Ora El Rei que até ao
 » prazo de me querer dar veneno, e a ti garróte,
 » tinha sido homem de bem, parece que desde
 » então quantas virtudes tinha, as affogou no des-
 » mesurado amor da Bella Caprichosa. Vindo ao
 » Templo no grande dia do Sacro Fôgo, o vi eu
 » aos pés da Statua, em que eu estava encerrada,
 » e lhe ouvi as supplicas, que fazia pela conserva-
 » ção de Missuf. Então soltei voz, e lhe brádei :
 » *Rejeitão os Numes vótos d'um Rei, que se fez ty-*
 » *ranno; que mandou mattar sua mulher, para*
 » *casar c'uma despropositada.* Tão torvado com
 » estas vózes ficou Moabdar, que se lhe desengon-
 » çou o mióllo : que para elle perder o juízo bas-
 » tava, além do Oráculo, que eu proferi, a tyran-
 » nia de Missuf! Dallí a poucos dias enlouqueceo;

» e a sua loucura, que pareceo castigo de Deos,
» arvorou a bandeira da rebellião; levantou-se o
» Povo, e pôz-se em armas.

» Engolfada, havia tantos annos, Babylonia em
» ocioso regalo, ei-la trocada em theatro de guérria
» civil; e eu (a quem sahirão do vão da Statua)
» pósta á tésta d'uma facção. Cadór tinha corrido a
» Memphis, para trazer-te a Babylonia. O Príncipe
» da Hyrcania, inteirado destas ruíns-nóvas, voltou
» com o seu exército, e fez terceira facção, na
» Chaldéa. Acometteo a Moabdar, que com a sua
» extravagante Egypcia, lhe fôra ao encontro, e
» que alli morreo crivado de feridas, e cahido nas
» mãos do Vencedor. Quiz a minha desgraça, que
» um partido do Príncipe da Hyrcania me preasse,
» e me levasse ante elle, no prazo mesmo, que lhe
» apresentavão Missuf. Folgarás de saber, que me
» achou o Príncipe mais formosa, que a Egypcia;
» mas tambem tens de agoniar-te de que elle me
» remettesse ao seu Serralho, e de me dizer muito
» resolutamente, que seria comigo, tanto que desse
» cabo a uma expedição militar, a que ía de cami-
» nho. Imagina qual seria a minha angustia, quando
» quebrados os nós que me prendião a Moabdar, e
» livre para ser de Zadig, me vi no captiveiro d'um
» Bárbaro! Com toda a altivez, que cabe nas da
» minha sphéra, e no meu amor, lhe respondi.

» Sempre eu ouvi dizer que ás pessoas da minha
 » qualidade as sorteava o Céu com um termo tão
 » Senhoril, que c'uma palavra, c'um mover de
 » olhos, mettiamos no abatimento mais profundo
 » os temerarios, que delle se afastavão. Fallei como
 » Rainha, mas fui tratada como sérvá : por quanto
 » o Hyrcano, sem se dignar ao menos de me fallar,
 » disse ao seu Eunucho negro, que eu era uma de-
 » sarrazoada, mas que como eu era bonita, cui-
 » dasse de mim, e me pozesse no regimen das Va-
 » lidas, a fim de me refrescar o carão, e merecer
 » mais dignamente os seus favores, para o dia, em
 » que com elles quizesse honrar-me. Disse lhe eu :
 » *Que antes me mattaria.* Rio-se; e me respondeo,
 » que ninguem, por cousa tão pouca, se mattava;
 » e que erão invenções feminis, a que elle estava
 » accostumado. Dahi deixou-me, como quem deixa
 » um Papagaio na gaióla. Que afflicção para a pri-
 » meira Rainha do Universo! Ainda digo mais; para
 » um coração, que era todo de Zadig!

Ao ouvir-lhe estas ultimas vózes, se lançou Zadig
 a seus pés, e lh'os rociou de lágrimas; Artarte o er-
 gueo com carinho, e continuou assim: « Via-me
 » em poder d'um Bárbaro, e rival d'uma Louca, e
 » no mesmo encêrro com ella, onde me contou
 » depois a sua aventutra de Egypto; e della assentei,
 » pelas feições, que te deo, pelo tempo, pelo Dro-

» medario, sem que fias montado, e outras circums-
 » tancias mais, que fôras tu quem combattêras por
 » ella; nem duvidei, que te achasses em Memphis:
 » assim, determinada a retirar me lá: *Bella Mis-*
 » *suf* (lhe disse) *tu és mais engraçada que eu; tens*
 » *com que mais divirtas o Príncipe da Hyrcania;*
 » *facilita-me os meios de sahir daquí; e reinarás só,*
 » *e sem o empacho d'uma oppositora: e eu me da-*
 » *rei por affortunada.* Concordados entre mim, e
 » Missuf, os meios da minha fuga, parti a furto com
 » uma Escrava Egypcia.

» Já eu me avizinhava á Arabia, quando um fa-
 » moso Salteador chamado Arbogad, fez preza em
 » mim, e me vendeo a uns Mercadores, que me
 » trouxêrão a este Castello, em que vive o Senhor
 » Ogul, o qual me comprou, sem saber quem eu
 » era. É um regalão, que só cuida em boíis co-
 » mères, e assenta, que para estar á mesa, o deitou
 » Deos unicamente ao Mundo: de mui gôrdo que
 » é, abafa, e se suffóca. O Médico, que quando
 » elle digére bem, tem com elle minguido crédito,
 » despótico o governa, quando se sente empachado
 » de iguarias: óra lhe persuadio, que lhe daria
 » saúde perfeita, c'um Basilisco, cozido em agua
 » rosada; e fiado nisso prometteo o Senhor Ogul
 » desposar-se co'a Escrava, que lhe deparasse um
 » Basilisco. Honra é essa, que (como tu vês) me não

» affadigo pela merecer; nem nunca menos ancia
 » tive de achar o Basilisco, que depois que o Céu
 » quiz, que eu te tornasse a vêr ».

Astarte, e Zadig reciprocárão em palavras quantos nobres movimentos d'alma tinha refreados a longa ausencia, tudo quanto os seus infortunios, e os seus amores inspirar podião nos peitos mais fidalgos, e mais amântes; e os Genios, que presidem ao Bem-querer, remontárão á sphéra de Vénus, o que se ambos allí disserão.

Sem que achassem o tal Basilisco, tornárão a casa de Ogul as mulhéres, e apóz ellas entrou Zadig, que lhe fallou assim : « Desça dos Céos a immortal
 » Saúde, e tóme por disvello os dias teus. Como
 » Médico que sou, pela noticia que me dêrão da
 » tua molestia, me determinei a visitar-te; e es-
 » cuçando casar contigo, como promettes a quem
 » te trouxer um Basilisco, aqui te trago um, cozido
 » em água rosada; nem mór paga pertendo, que
 » a liberdade d'uma Escrava Babylonia (que pouco
 » ha) compraste; e transpassa em mim seu capti-
 » veiro, se não tenho a dita de dar saúde ao ma-
 » gnífico Senhor Ogul ».

Foi acceita a proposta; e partio para Babylonia Astarte, em companhia do Sérvo de Zadig, com promessa, que lhe expedia logo um Postilhão a inteirá-lo do que lá passasse. Foi a despedida tão sau-

dosa, quanto fôra o reconhecimento enternecido; que o prazo do encontro, e o prazo da separação (como ditto é no grande Livro do Zend) são as duas mais assignaladas Épocas da vida. Zadig amava tanto a Raíinha, quanto elle a ella lh'o jurava; e a Raíinha, amava Zadig ainda mais do que ella lh'o dizia.

Óra Zadig disse depois a Ogul : « O meu Basilisco » não se cóme; toda a sua virtude consiste em que » elle entre pelos póros, para cujo effeito o metti » n'uma grande péla entuffada de vento; e a tal péla » tens tu de arremessar-me com quanta fôrça te- » nhas, e eu a ti por muitas vêzes; e c'uma diéta de » poucos dias, verás onde chega a minha Arte ». Co'a receita ficou arquejando, neste primeiro dia, Ogul; teve pãra si que morria; mas já no segundo dianão cansou tanto, e dormio melhór; dentro de outros dias cobrou fôrças, cobrou saúde, agilidade, e alegria, como nos seus vinte e quatro. « Jogaste » ao *Ballon* (1) (lhe disse Zadig) e fôste sóbrio : con- » « vêm que agóra saibas, que não ha Basiliscos no » Mundo; que quem faz exercicio, e é regrado no » comer, passa sempre bem; e que a arte de con-

(1) Vessie enflée d'air, et recouverte de cuir, avec laquelle on joue en la frappant avec le poing ou le pied.

- » cordar a saúde com a intemperança é tão chymé-
- » rica , como a Pédra Philosophal , como a Astro-
- » logia Judiciaria , e a Theologia dos Magos ».

Concebeo o Physico - mór de Ogul quão pernicioso á Medecina era um homem tal ; pelo que, fez conlúio com o Boticario , para mandar apanhar Basiliscos ao outro Mundo a Zadig , que por ter curado um Comilão, se vio a pique de o mattarem, n'um excellente jantar de convite , onde o havião de envenenar na segúnda coberta ; mas tendo , na primeira , recebido um Correio de Astarte , érgue-se da mèsã , e parte. Quem d'uma linda dama se vê querido , sempre em tudo sahe bem (diz Zoroastro).

OS COMBATES.

Foi a Rainha recebida em Babylonia com tanto arrebatamento de todos, quanto competia a uma formosa Princeza , que tinha padecido tantos trabalhos. Morto, n'uma peleja, o Príncipe de Hyrcania , corrêrão ares de socêgo em Babylonia ; e os Babylonios , vendo-se vencedores , resolvêrão que receberia Astarte por Espôso , quem elles escolhessem por saberano : e commo não quizéssem que o mais alto posto do Universo , como era o de ser Marido de Astarte , e igualmente o de ser Monarcha de

Babylonia, dependesse de enredos, nem conluios; jurarão entre si, que esse seria Rei, que por mais valente e mais sabio eleito fosse. Levantarão, a algumas léguas da Ciade, um estacado, com vastos palanques magnificamente adereçados, onde havião de entrar armados de ponto em branco, os contendores; cada um dos quáes tinha, por detraz dos palanques, um Camarote separado, a fim de não ser visto, nem conhecido de ninguem. Devião correr quatro lanças; e os que tão bem succedidos fossem, que levassem quatro Cavalleiros de vencida, combatterião depois uns contra outros, até que um ficasse Senhor do Campo, e esse seria acclamado Vencedor dos jógos. Devia, dalli a quatro dias, tornar vestido das mesmas armas, para descifrar os enigmas propostos pelos Magos; e o que não os descifrasse, não seria Rei. Começar-se-hia de novo o jôgo das lanças, até que deparassem os Fados um, que vencesse as duas lides. Querião absolutamente para Rei, quem mais valente, e mais sabio fosse. Ora, em todo esse tempo tinha a Rainha de estar encerrada, com apêrto de Guardas; e só lhe era permittido assistir ás justas, coberta com um véo, sem fallar a nenhum dos Pertendentes; a fim que na eleicão não lavrasse favor, nem injustiça.

Astarte escrevia todas essas cousas ao seu Amante,

bem esperançada em que elle, pelo amor que lhe devia, se desempenharia nellas com mais valor, e com mais sizo, que ninguem. Zadig partio lógo, pedindo a Vénus, que lhe roborasse o esforço, e lhe allumiasse o ingenho; e cómo chegasse, na véspera do famoso dia, ás margens do Euphrates, mandou alistar a sua devisa entre as dos outros Combattentes; e occultando seu nome, e seu rôsto (segundo o que determinava a Lei) se foi repousar no Camaróte, que lhe cahio em sóрте. Depois que inutilmente o tinha buscado em todo o Egypto, Cador tornado já a Babylonia, lhe enviou á sua pousada, uma armadura complecta; mimo que a Rainha lhe mandava; e um Cavallo tambem, o melhor que em Persia se criára. Conheceo bem, em semelhantes mimos Zadig, a mão de Astarte: e dalli recrescêrão no seu amor, e na sua valentia, nóvas esperanças, alentos nóvos.

Sentada no seguinte dia Astarte sob um docél de custosa pedraría, cheio o amphitheatro de todas as Damas, e de todas as Ordens de Estado Babylonio, apparecêrão na lice os Contendores; e veio, aos pés dos Magos, cada qual presentar a sua devisa; que, tiradas, veio por última a de Zadig. O primeiro que sahio a campo, Itobad, Senhor riquissimo, presumptuosissimo, pouco valente, e ainda menos destre, fraco de ingenho, mas mui persuadido doque

lhe tinham ditto os de sua casa, que a um homem como elle cabia-lhe ser Rei; e aos quaes elle respondia : « *Por certo, que a um homem como eu* » *déve-se-lhe um Reino* ». Vinha armado da cabeça até aos pés com armas de ouro, esmaltadas de vèrde, cocár de plumas vèrdes, e vèrdes fitas na lança. Lógo se devisou pelo desgeito com que mandava o Cavallo, que não guardava para elle o Céu o sceptro de Babylonia. O primeiro Cavalleiro, que contra elle correo a lança, o desairou na sélla; o segundo o derreou sòbre as ancas do Cavallo, com os pés para o ar, e os braços estendidos. Tornou a endireitar-se na sella, mas com tal desestramento, que em todo o terreiro rebentavão as risadas: nem já quiz o terceiro Contendor servir-se de lança. Salva-se-lhe na passada, lança-lhe a mão á péna direita, dá-lhe meia vólta pela anca do Cavallo, e o baquêa ao comprido no côrro. Remettido acima da sélla, pelos Escudeiros da Lice, que delle fazião mófa, vem o quarto Cavalleiro, que lhe trava da péna esquerda, e o vasa pela direita. Entre apupadas o levárão ao seu Camarote, onde (segundo a Lei) havia de passar a noite; e ia elle dizendo pelo caminho : « *Para homem, como eu, féra* » *aventura!*

Melhor cumprirão com seu devêr os outros Cavalleiros; e alguns houve, que vencêrão dous a fio;

outros que vencêrão tres; só o Príncipe Otamé foi quem venceu quatro. Então chegou Zadig, desmontou de conseguinte quatro Cavalleiros, com o mais airoso primor da Arte. Faltava unicamente saber quem ficava de ganho, se Otame, ou se Zadig. Vinha Otamé armado de azul e ouro, e azul também era o seu pennacho. As armas de Zadig são brancas. Entre o Cavalleiro azul, e o Cavalleiro branco se repartião os vótos da Praça: só a Rainha lhe palpitava o coração, e mandava rógos ao Céu pela côr branca.

Tães passadas, e tães rodeios, e com tanta destreza os dous Campiões fizêrão; tães bótes de lanças se arrojãrão, e tão cravados se tinhão nas sellas, que todo o Pôvo (menos a Rainha) desejava, que houvesse dous Reis em Babylonia. Cansados em fim os Cavallos, e as lanças rôtas, pôz em practica Zadig a seguinte astucia. Passa por detrás do Príncipe azul, salta-lhe na garupa do Cavallo, traça-o pela cintura, e o despêde ao chão, passa da garupa á sella, e anda torneando Otame, que está estirado na areia do estacado. Todo o amphitheatro rompe em gritos: « *Viva o Cavalleiro branco* ». Então encolerizado Otame arranca da espada; Zadig salta abaixo com o alfange nũ.—Ei-los em novo conflicto, em que revezadamente óra a fôrça triumphá, óra a agilidade. Plumas do élmó, pregadura das

braçadeiras, malhas da armadura, a golpes atropellados, saltão longe; fêrem-se de talho e de estoque, á direita, á esquerda, no peito, na cabeça; avanção, médem-se, travão-se, tórcem-se como Sérpes, investem-se como Leões; dos golpes, que se descarrégão, resurte a cada instante fogo; até que Zadig cobrando por um instante alento, falsêa um passo a Otame, o derriba, e o desarma. Então se ouviu brádar Otame: « *Oh Cavalleiro branco, a ti só compete reinar em Babilônia* ». E a Rainha se via então no auge da alegria. Forão conduzidos os Cavalleiros azul, e branco, como também os outros, em cumprimento da lei, cada um ao seu aposento onde Mudos os vierão servir; e de julgar é, que a Rainha, para servir Zadig, mandasse o seu Mudo. Deixarão que cada um, e sós, dormissem aquella noite, até o dia seguinte em que o Vencedor havia de manhã levar ao Grande Mago a sua devisa, para a confrontar, e ser por ella reconhecido.

Tão fatigado se achou Zadig, que a pezar de que era amante, toda o noite dormio. Não assim Itobad vizinho seu, que se ergueo ás escuras, lhe entrou no quarto, lhe tomou as armas e a devisa, deixando-lhe, em troco dellas, as suas vêrdes. Dia claro, foi ufano declarar ao Archimago, que um homem como elle sahia sempre Vencedor: e dado que ninguem tal esperasse delle, foi todavia ac-

clamado em quanto Zadig dormia ainda. Attónita, e em seu coração desesperada, voltou Astarte a Babilonia. Já (quando Zadig acordou) estava, quasi sem gente, a Praça : quiz vestir as suas armas, e deo co' as vêrdes; e como outros trajés alli não tinha, indignado, e enfurecido as veste, e entra assim com ellas no Terreiro, onde esses que ainda ahî se achavão, e pela demais Praça, o accollêrão com apupudas.

Fazem-lhe róta, e nas suas mesmas barbas o insultão; e vão as algazarras e os baldões crescendo em fórma, que apurando-se-lhe já a paciencia, vai com o alfange feito sôbre esse vulgacho, que se affoitava, a ultrajá-lo, e o põe em fugida. Ei-lo que não sabe em que se resolva. Impossivel lhe era ir fallar á Rainha; como também reclamar a sua armadura branca; reclamação, que a malsinaria de lh'a ter mandado : assim, em quanto Astarte se amargurava afflicta, bramava Zadig de des-socego e furia. Vai dando passos pelas margens do Euphrates, persuadido de que o destinava a sua Estrellá a ser, sem algum regresso, desventurado; repassava em seu ânimo quantas desgraças experimentára, desde a mulher, que abhorrecia os Tórtos, até esta ultima das armas des-valijadas. « Que » me não procedeo (dizia Zadig) de acordar tarde ! » Se eu tivéra dormido menos, vira-me Rei de Ba-

» hylonia, e possuidor de Astarte. Para desastre
 » meu me valerão as Sciencias, o Valor, e os bons
 » Costumes! ». Já por fim lhe vão escapando mur-
 murios contra a Providencia, e se lhe ia insinuando,
 que quem tudo governava, era algum Destino cruel,
 que opprimia os Bons, e prosperava os Cavalleiros
 vêrdes. Uma de suas mágoas era sentir-se dentro da
 armadura, que tantos apupos lhe grangeára. Vê
 passar um Mercante, e por baixo preço lh'a vende
 lógo; e lhe tóma uma túnica, e uma comprida
 gôrra, com cujo traje vai costeando o Euphrates,
 como homem desesperado, maldizendo entre si a
 Providencia, que assim o perseguia.

O ERMITÃO.

Encontrou-se no caminho c'um Ermitão de bran-
 cas; e venerandas barbas até á cinta, lendo mui
 attentamente n'um livro, que em suas mãos levava.
 Parou Zadig, e profundamente se lhe inclinou; a
 que repondeo o Ermitão, saudando-o com módo
 tão majestoso, e meigo; que deo a Zadig vontade
 de conversá-lo, e de lhe perguntar que livro estava
 lendo.—O Livro dos Destinos (lhe respondeo). Que-
 res lê-lo?—E o deo a Zadig, que ainda que mui-
 tas linguas entendia, nem um só character do livro
 soletrar soube; motivo este, que lhe redobrou de-

sejos de comprehendê-lo. — Pareces-me afflicto (lhe disse o Reverendo). — « Ai! (lhe respondeo Zadig) » e quão sobejos motivos tenho de o estar ». — Se — me facultas acompanhar-te (acodio o ancião) — talvez que te aproveite : que tenho em orvalho — de consolação bastantes almas sem ventura. — Sentio Zadig que lhe infundia respeito o vulto, a barba, e o Livro do Ermitão; e lhe devisou na practica, que com elle teve, superiores lumes. O Ermitão lhe foi fallando no Destino, na Justiça, no Moral, no summo Bem, na Fragilidade humana, nas Virtudes, e nos Vícios, com tão valente, e persuasiva Eloquencia, que insensível, e como encantadamente se lhe affeioou, e com instancias lhe pedio, que o não deixasse, até virem de volta a Babylonia. — Essa graça te pégo eu tambem (lhe disse o Velho) — e jura-me por Orosnades, que, por mais que fizer me vejas, me não largarás por uns certos — dias. — Zadig o jurou; e partirão ambos.

Chegarão á noite os dous Viandantes a um soberbo Castello, onde o Ermitão pedio hospedagem para si, e para o Mancebo que o acompanhava. O porteiro, que dava ares d'um grande fidalgo, com desdenhosa affabilidade os introduzio, e os appresentou ao Maioral Criado; que lhes antou mostrando as magnificas Sallas de seu Amo; a cuja mesa admittidos forão, no tópo inferior, sem que

se dignasse o Senhor do tal Castello pôr nelles uma vêz os olhos; forão porêem servidos como os mais, profusa, e delicadamente. Dêrão-lhes água ás mãos n'uma bacia de ouro engastada de rubins, e de esmeraldas; e levárão-nos a repousar n'um sobêrbo aposento; e pela manhan veio um Criado trazer-lhes uma dobra de ouro a cada um, e despedi-los.

» Sim me parece (dizia Zadig pelo caminho) generoso, mas desabrido o Dôno d'este Palacio ». E quando assim fallava, reparou, que n'uma saccoça, que trazia o Ermitão, via no bolso della a bacia de ouro, guarnecida de pedraria, que vinha allí furtada. Não lh'o deo a conhecer; mas bem attônito ficou.

Era meio dia: péde o Ermitão pousada, por algumas horas, n'umas casinhas acanhadas, em que assistia um avarento; um Criado vêlho mal enroupado, desabrido os recebo, e os fez entrar n'uma Cavalhariça, onde lhes deo azeitonas com bafio, pão ruim, e manteiga de ranço. Com tão boa sombra; como na véspera, comeo, e bebo o Ermitão; e voltando-se para o vêlho Servidor, que allí ficou, na espêra que precisassem ainda d'alguma cousa, e que lhes instava que se despedissem da pousada, deo-lhe as duas dóbras de ouro, nessa mesma manhan já acceitas; e ainda mais lhe agradeceo a attenção, com que os tratára.—Peco-te (lhe disse

ainda) que faças com que eu falle a teu Amo. Introduzidos a elle pelo Criado, disse o Ermitão: — Não pôsso, magnífico Senhor, deixar de vos — render muito humildes graças, pelo nóbre tratamento, com que nos agasalhaste; pelo que, digna — te de acceitar esta bacia de ouro, por fraco pe — nhor de meu agradecimento. — Quasi que ia cahir por terra stupefacto o Avaro; e o Ermitão, sem esperar que elle em si tornasse, partio com o mancebo seu Companheiro de jornada. « Tudo o que te vejo » fazer, me pasma (disse Zadig). Tu, meu Páe, » óbras em revéz dos mais homens. Furtas uma ba — cia de ouro cravejada de pedras preciosas, a um » Senhor, que tão magnificamente nos tratou, para » a ires dar a um avarento, que nos agasalhou tão » mal! » — Filho (lhe respondeu o Vêlho.) esse — homem magnífico, que hospéda com tanta vai — dade os Estrangeiros; que quér que lhe admirem — as riquezas, necessitava escarmentar em si pro — prio, para ter juizo; e o avarento apprender a — dar melhor gasalhado. Não te espantes de nada : — sêgue-me. — Tal ficou Zadig, que não sabia se o havia com o mais louco de todos os homens, se com o mais ajuizado. Mas tão superior era o Ermitão no que fallava, que Zadig, além do liame do juramento, como de fôrça o ia seguindo.

Era noite, quando apontarão a certa pousada,

agradavelmente construída, simples, sem resabios de mesquinhez, nem desperdicio, cujo Dôno era um Philósofo retirado do Mundo, socegado cultor da Sapiencia, e das Virtudes; e que d'esse seu viver não tomava enojo. Approve-lhe edificar essas casas de retiro, onde hospedava os Estrangeiros com bizarría, e sem vangloria. Veio elle mesmo ao encontro dos dous Viandantes, e n'uns quartos cómodos lhes deo repouso; e algum tempo depois os veio convidar para a mesa, que bem disposta virão, e bem assejada; e durante a comida mui discretamente lhe fallou das ultimas revoluções de Bábbylonia, demostrandó-se muito do partido da Rainha, e mui desejoso de que fosse Zadig um dos Competidores á Corôa. Dizia com tudo, que não merecião os homens terem um Rei como Zadig: a este lhe subirão côres ás faces, e lhe recrescêrão mágoas. Conviêrão na conversação, em que as cousas d'este Mundo não ião sempre a gôsto dos Sábios; e o Ermitão sustêve sempre, que incógnitas erão as vias da Providencia, e que os homens desacertavão em querer julgar d'um Todo, de que mal conhecião parte.

Fallou-se á cêrca das paixões do ânimo. « Que » funestas, que ellas são! (dizia Zadig) ». — São — rajadas, que enfunão as vélas do Navio (acodio o Ermitão) e dado que algumas vêzes o soçóbrão,

—sem vento não ha hi navegar. Encoleriza, e faz
—adoecer a Bilis, mas sem Bilis não se vive. Em
—tudo ha perigo; mas tudo é necessario. —

Fallou-se em prazeres, e o Ermitão provou que
erão mimos da Divindade: — Por quanto (dizia
— elle) não ha homem, que se dê a si proprio
— as sensações, nem as idéias; de fóra delle lhe
— vem todas; d'outrem lhe vem as penas, e os
— prazeres. —

Espantava-se Zadig de que podésse discorrer com
tanto acérto um homem, que tinha obrado cousas
de tanto disparate. Finalmente, depois d'uma con-
versação tão amena, quanto doutrinal, accommo-
dou o Philósopho os dous peregrinos n'uma alcôva;
e foi dando graças a Deos, que lhe enviára dous
homens de tanto sizo, e de tanta virtude. Offereceo-
lhes dinheiro, com tão lhanos e tão bizarros ter-
mos, que a ninguem podião descontentar; mas o
Ermitão não o acceitou, e dalli se deo por despe-
dido; porque tinha de partir para Babylonia, mui
de madrugada. Foi saudoso o despedimento, prin-
cipalmente a Zadig, que a tão amavel pessoa tinha
cobrado grande affeição, e estima.

Quando se virão sós no quarto, elle, e o Ermitão,
por longo tempo se desfizerão em elogios de tal
hóspede. Pela manhan o Vélho acordou o Cama-
rada, e lhe disse: — Ponhâmo-nos a caminho; mas

— quero antes deixar a este homem um abono da
 — minha estimação, e do meu affecto. — E di-
 zendo, e fazendo, trava d'uma véla accesa, e deita
 fogo ás Casas; acção horrenda! que arrancou cla-
 môres a Zadig, e lhe quiz atalhar, que a commet-
 tesse. Mas o Ermitão com forças superiores o tirou
 á estrada; e indo já bastante longe com o Compa-
 nheiro, se pôz mui descansado a vêr como a Casa
 ardia. — Graças a Deos (dizia então) que já a Casa
 — do nosso amigo inteira se abrazou. Oh homem
 — affortunado! — Tentado se vio alli Zadig a des-
 fechar com riso, e ao mesmo passo de dizer injurias
 ao Reverendo: mas não o fez, porque sempre o
 poderio do Ermitão o soppeava; o foi (nada menos)
 seguindo até á última pousada, que foi em casa
 d'uma Viúva caritativa e virtuosa, que tinha em
 casa um Sobrinho de 14 annos, de muito boas
 prendas, e única esperança della; que os agasalhou
 o melhor que lhe foi possível, e que no dia seguinte
 mandou, com os dous hóspedes, o Sobrinho enca-
 minhá-los até uma ponte, que por quebrada de
 fresco, era perigosa de passar. Diante delles ia o
 açodado Mancebo, e elles apenas tinham subida a
 ponte, que lhe diz o Ermitão: — Vem cá, oh
 — Môço, que em ti quero a tua Tia mostrar quanto
 — agradecido lhe sou. — E eis lhe trava dos ca-
 béllos, e o arremessa ao Rão: d'onde elle inda uma

vêz surgio acima da água, logo se mergulha, para nunca mais surgir. « Oh monstro ! oh requinte dos desalmados ! (bradou Zadig) ». — Mais paciencia, — que essa havias prometido (o interrompé o Ermitão): Ora sabe, que debaixo das ruinas do — incendio, achou o Philósopho um thesouro immenso; que lh'o deparava lá a Providencia. Sabe — que esse Mancebo, que a Providencia despachou — do Mundo, tinha, dentro d'um anno, de mattar — a Tia, e dentro de dous annos, a Zadig. — « Oh bárbaro ! e quem é que t'o disse ? (exclamou Zadig). Quando tu mesmo, nesse teu Livro dos » Destinos, tiveras lido esse successo, era-te con- » sentido que affogasses um Mancebo, que nenhum » mal te havia feito ? »

Em quanto estas razões dizia, fez reparo em que já o Vêlho não tinha barbas; que o rôsto lhe fa acceitando feições juvenis; tornavão-se-lhe as roupás em quatro graciosas azas, que lhe sombreavão os majestosos, e resplandescentes membros. « Oh Enviado Celeste ! oh Anjo Divino ! (exclamou Zadig » prostrando-se por térra) Descêres tu do Emphyreo, para ensinar um vil mortal a submeter-se ás » ordens de Deos Eterno ! » — Os homens (diz o Anjo Iesiad) de tudo ajuizão, sem nada conhecerem; tu eras quem; de todos elles, ser mais allumiado merecias. — Zadig lhe pediu então

licença para fallar, dizendo : « Desconfio de mim ;
 » nem sei se affoutar-me devo a pedir-te que me
 » esclareças uma dúvida. Não fôra melhor corrigir
 » aquelle Mancebo, e lhe dar virtudes, que affogá-
 » lo ? » Iesrad lhe respondeo assim : — Se virtuoso
 — fosse, e tal vivesse, tinha de sinã assassinare-
 — no, e a Mulhér com quem casasse, e aos filhos
 — que della houvesse. — « Pois é forçoso (replicou
 Zadig) que haja crimes, e desgraças, e que nos
 » bons é que estas cáião ? » — Os máos (respondeo
 Iesrad) já por si são desgraçados ; e também ser-
 — vem a acrisolar a virtude dessa pequena quantia
 — de justos, que neste mundo andão ; que não ha
 — hi mal d'onde não proceda um bem. — « E se
 » não houvesse (replicou Zadig) senão bem, sem
 » haver mal ? » — Então (lhe tornou Iesrad) este
 — mundo seria outro mundo ; ao encadeamento
 — dos successos daria a Sabedoria Divina differente
 — ordem, cuja seria forçosamente perfeita ; e essa
 — só a pode haver na eterna morada do Ente Su-
 — premo, onde o mal não tem accésso. De milhões
 — de Mundos, que Deos creou, nenhum semelha
 — a outro : variedade essa que é um dos attributos
 — de seu immenso poder ; nem cá na Térra ha hi
 — duas fôlhas de árvore, nem nas infinitas campinas
 — dos Céos, dous Glóbos, que sejam parecidos
 — entre si : e tudo o que tu vês neste pequeno átomo,

—sem ella; consóme quanto é pequeno, e vivifica
—tudo o que é grande, —

Cabia a Itobad fallar; mas elle respondeo, que um homem como elle, se não empachava com enigmas; que assaz lhe sobrava ter vencido a grandes hóttas de lança. Respondêrão alguns, que o Enigma denotava a Fortuna, outros que a Terra, e outros que a Luz. Zadig disse, que era o Tempo; por quanto (dizia elle) nada é mais comprido, pois que elle é a medida da Eternidade; nada é mais curto, visto que a todos os nossos projectos falta; nada mais detencoso para quem espéra, nem mais rápido para quem góza; estende-se em grandeza até ao infinito, e até ao infinito se divide em minimas porções; todos o desprezão, e todos o chorão quando perdido; sem elle, nada se óbra; elle é quem põe em esquecimento tudo o que é indigno da posteridade; e elle é quem immortaliza as accões excellentes. Conveio todo o Congresso, que tinha acertado. Zadig.

Perguntou-se depois: — Qual é a cousa, que sem se agradecer se acceita, se desfructa sem saber como; se dá a outros sem saber onde ella está; e sem se perceber se perde? —

Cada qual disse a seu módo. Zadig adivinhou que era a vida, e com facilidade igual desatou os nós

dos outros Enigmas. Itobad dizia (quando lhe ouvia a solução) que nada era mais facil , e que a querer elle tomar esse trabalho , os adivinharia todos. Forão depois propostas algumas questões á cêrca da Justiça , do summô Bem , e da Arte de Reinar ; e todos dêrão por mais sólidas em tudo as respostas de Zadig. *É pena (dizião por alli) que um Móco de tão bom juizo seja tão máo Cavalleiro.*

« Illustres Senhores (disse então Zadig), eu tive a
 » honra de combater nesta Praça , e minha foi a ar-
 » madura branca , de que se apoderou o Senhor
 » Itobad , em quanto eu dormia ; por entender (se-
 » gundo eu creio) que lhe ficaria mais airoso do
 » que a vêrde. Prompto estou , sem mais armas que
 » estes vestidos , e esta espada , a lhe provar , pe-
 » rante vós , contra toda aquella armadura branca ,
 » que me elle tomou , que eu fui que tive a honra
 » de vencer o valente Otame ».

Com igual confiança que despejo acceitou Itobad o desafio ; porque não duvidava com tal élmô , táes braçáes , e tal couraça dar cabo d'um Campião de barrête , e chambre. Tirou Zadig pela espada , e fêz a salva á Rainha , que , entranhada de prazer e susto , o estava contemplando : Itobad tirou a sua , sem cortejar ninguem , e lógo arremetteo a Zadig , como a quem lhe não dava algum receio ; e levava o gólpe feito a lhe escachar a cabeça em duas. Mas

soube Zadig atravessar o golpe, aparando no *forte* da sua espada o *fraco* da espada alheia; de modo que esta se lhe quebrou; e Zadig abrangendo pela cintura a Itobad, o derribou na areia do circo, e apontando-lhe a espada aonde falha a cõuraça: « *Deixa-te desarmar (lhe diz) ou morre* ». Itobad, sempre attõnito de que semelhantes desastres succedessem a um homem como elle, consentio que delle fizesse Zadig o que bem lhe contentasse. Zadig lhe tirou com muita paz o magnífico morrião, as formosas braçadeiras, a sobérba couraça, e a brilhante loriga; e vestido nessas armas, se foi lançar aos pés de Astarte. Facil foi a Cador dar as provas de como a armadura pertencia a Zadig, a quem logo allì unânimes reconhecêrão todos por seu Rei; principalmente o reconheceo por tal Astarte, que depois de tantos contra-tempos, desfructava agora o júbilo de ver o seu Amante, digno aos olhos do Mundo inteiro, de ser Espôso seu. Itobad foi para casa dar ordens que o tratassem por Excellencia; e Zadig se vio Rei, e se vio ditoso: tinha ante os olhos do entendimento o que lhe disséra o Anjo Iesrad; lembrava-lhe o grão de areia tornado em diamante. Elle com a Rainha adorárão a Providência; á bella caprichosa Missuf enviárão-na correr pelo Mundo; ao Salteador Arbogad chamárão-no á Cõrte, onde Zadig lhe deo no exército honrado

põsto, com promessa de adiantamento aos mais sublimes, se procedesse com honra, ou de enforcá-lo, se tornasse a ser Ladrão.

A Setoc, e á bella Almona tambem os mandou vir lá do rincão da Arabia, para que presidissem ao commercio de Babylonia. Cador foi galardoado, e querido, como os seus bons serviços o reclamavão. Foi o amigo do Rei, e o Rei foi o único Soberano então, que tivesse um amigo; nem passarão por alto ao Mudo da Rainha; ao Pescador fizêrão dom d'uma linda morada de casas, além de condemnarem Orcan a que lhe pagasse uma grossa quantia, e lhe restituisse a Mulhér; mas o Pescador, com mais juizo, que outróra, pegou só no dinheiro.

Lastimada Semira de ter imaginado, que Zadig ficaria tórto; e chorosa Axora, por lhe ter querido cortar o nariz, as adoçou Zadig com presentes. O Invejoso estalou de raiva, e de vergonha. O Império obteve paz, fartura e renome; e este foi do Mundo o século mais feliz, porque era governado pelo Amor, e pela Justiça: todos bemdizião a Zadig, e Zadig bemdizia ao Céu.

Esta Traducção feita em Lisboa, para comprazer a uma Menina, que m'a pedira, em tempos que eu ainda sabia

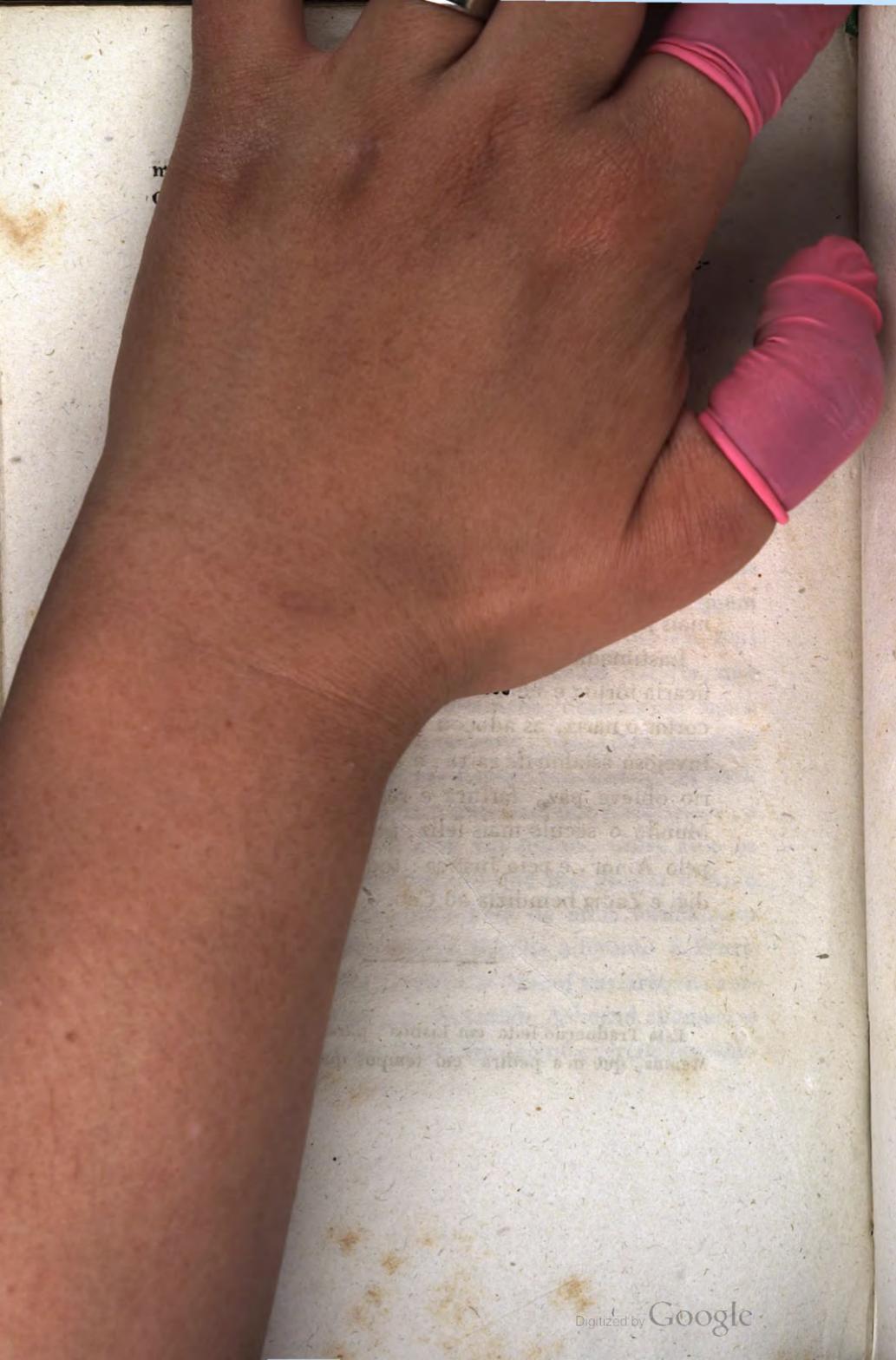
menos francez que agóra , precisava ser conferida com o Original , mas não o tenho. Custão mui caras as Obras d'esse Autor ; e eu aquí não compro livros , que passem de quatro vintens de custo. Quem nellá achar faltas, emendas ; que eu présentemente não tenho módo de o fazer.



VERDADEIRA HISTORIA
DOS SUCCÉSSOS
DE ARMINDO E FLORISA.

ESCRIPTA EM FRANÇA,
POR UM PARENTE DE AMBOS,

No anno do Senhor 1588.



VERDADEIRA HISTORIA
DOS SUCCÉSSOS
DE ARMINDO E FLORISA.

ESCRITA EM FRANÇA,

POR UM PARENTE DE AMBOS,

No anno do Senhor 1588.

AO ILL^{MO.} E EX^{MO.} SENHOR
D. DOMINGOS ANTONIO
DE SOUZA COUTINHO,

Ministro Plenipotenciario, e Enviado extraordinario de
Portugal na Córte de Londres,

OFFERECE

A PRESENTE HISTORIA
DE ARMINDO E FLORISA,

SEU OBRIGADO VENERADOR,

FRANCISCO MANOEL

PREFAÇÃO.

TENDO gasto meia parte da minha vida no serviço dos Reis, e com armas na mão em Africa, e na Asia, em peregrinações tambem pela Europa a favor da Pátria, com certidões e requerimentos em seguimento de Secretarios e de Valídos; tanto que vi o pouco galardão de um, e o pouco valor de outros, determinei-me a abraçar vida que fosse mais descansada para o corpo, e mais proveitosa para o espírito, entregando-me nos braços da Fortuna, ou (dizei melhor) da Providencia; mettendo só da minha parte o cabedal de bons desejos de fructificar nas lêttras pacíficas o résto dos annos, que de mão de Deos me estejam talhados. E, por evitar a Ociosidade, a quem sempre dei de rôsto, emprégo nos Geraes da Sorbonna, ou pelas livrarias, o tempo, que das obrigações de Christão me fica devoluto. Instigado da saudade d'um parente, que muito merecia, e só recebo dos homens desagrado, e de seus brios appressada mórte, para desaforo do meu sentimento, e exemplo de familias, escrevo a narrativa de seus infortunios; com disfarçados nomes porém, por respeitoos pessoaes;

PREFAÇÃO.

TENDO gasto meia parte da minha vida no serviço dos Reis, e com armas na mão em Africa, e na Asia, em peregrinações tambem pela Europa a favor da Pátria, com certidões e requerimentos em seguimento de Secretarios e de Valídos; tanto que vi o pouco galardão de um, e o pouco valor de outros, determinei-me a abraçar vida que fosse mais descansada para o corpo, e mais proveitosa para o espírito, entregando-me nos braços da Fortuna, ou (darei melhor) da Providencia; mettendo só da minha parte o cabedal de bons desejos de fructificar nas lèttas-pacíficas o résto dos annos, que de mão de Deos me estejam talhados. E, por evitar a Ociosidade, a quem sempre dei de rôsto, emprégo nos Geraes da Sorbonna, ou pelas livrarias, o tempo, que das obrigações de Christão me fica devoluto. Instigado da saudade d'um parente, que muito merecia, e só recebeo dos homens desagrado, e de seus brios appressada mórte, para desafogo do meu sentimento, e exemplo de familias, escrevo a narrativa de seus infortunios; com disfarçados nomes porém, por respeitos pessoaes;

mas com verdade singela, e que pódem ainda certificar muitos, que alguns casos della presencearão, ou de abonadas testemunhas os ouvirão.

RODRIGO MARQUES (1).

(1) Rodrigo Marques nasceu em Coimbra de familia illustre; na mesma cidade apprendeo humanidades: servio depois em Africa, d'onde veio com créditos de valoroso soldado; e El Rei o mandou á India com honradas patentes. Achava-se já de volta a Portugal, quando El Rei D. Sébastião o convidou para a infeliz facção, em que pereceo a flor da fidalguia Portugueza. Entre os que d'esse estrago se salvááo, foi elle um dos Cavalheiros, que viéáo a França com Christovão de Moura, com o Néto do Visorei D. João de Castro, e outros que vem nomeados nos requerimentos feitos a Henrique IV, impréssos em París, na rua Judá, por Martin Vérac. Ficou nesta Capital, quando Christovão de Moura partió para Lisboa; e então o recolheo em sua Casa Simão de Vasconcellos, que ahi casára; e cuja filha, ou sobrinha, Mademoiselle de Saintonge, escreveu algumas cousas á cerca de Portugal, que correm impressas.

~~~~~

---

# VERDADEIRA HISTORIA

DOS SUCCESSOS

## DE ARMINDO E FLORISA.

~~~~~

LIVRO PRIMEIRO.

No tempo, em que governava a valorosa Lusitania, o mui poderoso, e affortunado rei D. Manoel, e que o seu mando e senhorio se estendia pela Asia e pela America, e que na Africa se ouvia o seu nome com respeito, e com temor; quando pela fóz do Téjo entravão as riquezas de todo o Mundo, acompanhadas das vassallagens e tributos dos grandes reis, e potentados; quando a nóbre e ufana Lisboa era o Empório, e ao mesmo passo, a pedra do anel do univérso, vivião nella ARMINDO e FLORISA, ambos de nóbres e esclarecidos Páes, accrescentados em honras, e tão illustres pelos Reaes Avós, quanto pelas virtudes e feitos de armas; que os fazião agradaveis ao rei, e beneméritos da Pátria, sem que della requessem outro prémio mais que

servi-la, nem do rei outro adiantamento, que a nomeação a mais assinalados perigos.

Longo tempo cursarão a Côrte acceitos e respeitados, até que vindo os annos, e com elles o desengano das vaidades que o Mundo estima, um depois outro, partirão para os seus solares, a desfructar as meiguices da paz interior, que só nas singelezas do Campo tem abrigo.

O Páe de Armindo, que por este tempo dobrava além dos doze lustros de sua idade, e habitava uma Casa de Campo, não longe da metrópole, não esperou mais que o fim dos estudos de lêttras humanas, que seu filho apprendia então nas Escolas Geraes (assentadas em Lisboa, antes que em Coimbra se fundasse a Universidade, e em cujas aulas como em perenne fonte, está a Sabedoria manando) para passar Casa e Estado a Coimbra, onde tinha um soberbo Palacio, e lá o adestrar em todos os exercicios d'um Fidalgo complecto.

Já depois de tres annos, se tinha por passatempo entrégue á caça, que é mui abundante e divertida pelos arredóres daquella Cidade, o Páe de Florisa, que lá fôra tomar pôsse de muitas rendas e formosas quintas, que d'um Tio seu muito ricco e solteiro herdára; a cuja herança, em grande parte, o páe de Armindo tinha, nada menos, justas e bem fundadas pertençaes. O interesse natural, e o desejo

de prosperar os filhos em fazenda, forão a causa dos pleitos, que desunirão as duas famílias.

Já Armindo, que com a amizade contrahida nos estudos com os Irmãos de Florisa, tinha mui familiar, e quasi como de filho, entrada em Casa, se retrahia nas visitas, e crescendo os odios entre os Pães, com os espinhos do litigio, lavrou nos filhos o despêgo e pezadume de sorte, que rebentou em inimizade declarada.

Pernicioso (como todas as mais paixões levadas ao galarim) é o interesse ; mas mais pernicioso é o desejo n'um ânimo violento, quando se lhe fêchão as pórtas da esperança. Amava Armindo : que não era compativel ter brando coração, e não amar Florisa depois de vê-la : e esta nuvem carregada, que lhe empecia vêr os ólhos, que lhe davão vida, ainda quando mais medonha com os ameaços, facilmente a destroçára Armindo, se lhe não atravessára os ímpetos o receio de desagradar á sua amada, ou dar contra ella suspeitas rigorosas. Que tem grande poder nas almas nóbres, quando a boa educação as mólda para a virtude, o pundonor de não obrar acção de que outrem possa desgostar-se; e sobreléva ainda, quando tem referenciã ao centro da affeição mais extremosa.

Um dia que magoado de saudades, e vagueando em pensamentos de poder atar o fio deleitoso, que

paternaes discordias quebrantado tinham, sahia sobre as margens do Mondêgo, sem destino certo em seu passeio, (tão enlevado vinha em seus cuidados amorosos!) tomárão largas seus passos imprudentes, devassando incógnitos pomares, em parte des-vallados, e (como por descuido de seu dono) abertos e franqueados. Dentro delles, mais cansado de ânimo, que de corpo, se foi assentar á beira d'um regato, que em costeadas voltas, rasgava um dourado laranjal, que ao Páe de Florisa viéra por herança.

O perfume natural, que em tôrno recendia; o requebrado sussurro do ribeiro, e mais que tudo o cansado pensamento, que pedia repouso, o inclinárão a um aprazível somno, em que sem dar tino se encontrou enredado, e no regaço do qual desfructou ditosas hórás de sonhadas venturas, sem precaver o perigo a que se exposéra, se fosse allí de seus inimigos suspeitado.

Erão duas horas, e no abrazado Julho o prazo da mais alta sésta; quando a sombra dos cenceirães, que sobre o rio se debrução, convida com a frescura os ânimos mais descuidados do refrigerio. São todos os Campos, que o Mondêgo banha, tão verdes, tão afformoseados de boninas; são tão crystallinas as suas aguas desdobradas pela ruiva areia... Ainda hoje os tenho na memoria, tão vivamente pintados,

como se hontem, e não depois de 38 annos, delles já me despedira. Amadas ribeiras, em que nasci, em que passei os graciosos annos da minha infancia e primeira adolescencia, unico tempo de sólida ventura, com que saudade vos recordo, e vos desejo! — São tão agradaveis os outeiros daquelles contornos, opulentos de córados racimos, e acobertados de frescas viçosas parras, coroadas pelas cimas de sempre verdes oliveiras! Estão tão apinhadas nos pomares as árvores curvadas c'o saboroso péso de formosos fructos, pelos valles, que entre si deixão as quebradas das alégres montanhas! Estende-se um socêgo tão deleitoso por aquellas Campinas affortunadas! — Se não é que o interrompe ás vêzes (deliciosamente!) o canto melodioso dos Rouxinões e Tutinegras, ou o compassado remar d'uma lenta barca, remontando o rio, para ir armar ciladas aos descuidados moradores daquellas aguas; se tambem o não québra a désaffectada Cantilena da singéla pomareira namorada, que descóbri ao vento passageiro a fôrça daquelle amor, que muito se envergonhára, que chegasse aos ouvidos do seu amante.

Nesta hóra affadigada da calmosa sésta, tinha Florisa de costume vir passeando, em companhia de sua Aia, por baixo das ensombradas parreiras, e caramanchões, que orlavão os muros da sua abas-

tada quinta ; e succedeo que nesse dia , descendo até ás margens do Mondêgo , que os vallados lhe beijava , atravessasse o frondoso laranjal , onde Armindo adormecêra. Como porém o caminho que tomára , lhe impedia vêr-lhe o rôsto , passou sem conhecê-lo ; mas o coração mais previsto do que os olhos , com desusado alvorôço lhe batia no peito. Como o baixel que vagoroso caminhava pela agua mansa ao abrigo da montanha , sente na véla o vento despedido pela quebrada , que lhe estremece o lenho , e pende a raso da onda a subjugada borda. E esse mesmo alvorôço lhe tirava pela vontade a que voltasse a reconhecer o objecto d'onde lhe vinha o impulso.

Já os passos seguião o movimento do coração , quando o pejo , veladora guarda das honestas Donzellas , os desencontrou da vontade , e lhes mandou seguir o caminho das ribeiras. Mas o amor , que sabe não sómente ordenar com império , mas ainda melhor que Mercurio urdir ingenhosas traças superiores a essas com que elle adormeceo , par depois de par , os ólhos guardadores de Argos ; calou desejos em Florisa de mitigar a sêde , escolhendo entre os dourados pômos daquelle recendente vergél os da árvore mais abonada pelo exquisito gôsto de seus fructos , e , com tal pretexto , se dêrão , ella , e a Aia , tão bom recado , que veio a ser o mais no-

meado pelo bom sabor de suas laranjas, o quartelão de árvores do sitio em que dormia Armindo, onde teve azo de o contemplar muito a seu agrado, e de lhe deixar para pungente despertador da fortuna, que perdêra; um largo listão vêrde, com que á móda da India, atravessava Florisa (descendo do hombro direito, a tiracóllo, sôbre o lado esquerdo) o descoberto, nevado peito: Listão venturoso que tanto lhe realçava a alvura, e que tanta inveja sempre mereceo a Armindo!

Sobresaltada, e como corrida desta ousadia, despedio, como voando, daquelle perigoso lugar, os passos, a ir-se encontrar com a Aia, e ambas tomárão o desvío d'uma florêsta de tremedbres ulmos, povoada de státuas e assentos de mármore, em iguâes distancias pelas lamédas, com varios retiros de entrançada murta, que dávão espesso, e cheiroso asylo contra os intensos raios do sol.

Alli sentada, viérão de tropél appresentar-lhe rigoroso combate amorosos pensamentos, e austéras recatadas máximas. Então vio toda a profundeza do despenho, em cuja bórda lhe podião falsear os pés, expondo-se em tão aventurado sitio, ella amante e só, e no podêr de um fidalgo môço, que por assomado se podêra cegar a tudo; que mais ardente na difficuldade de vêr a luz de seu

pensamento, apertaria na anciosa mão aquelle lanço tão inesperado da Fortuna.

Era Florisa formosa, mas sôbre formosa, honesta, e resoluta a sacrificar todos os thesouros (ainda os mais encarecidos) do Amor ás severas leis do pejo, e do recato : e postoque sua Mãe na hóra em que passou d'este mundo, a deixou em mui tenra idade ; a boa índole que ella sortio nascendo, não necessitou de conselhos, nem de mestres, para grangear tal crédito e renome de modésta e pundonosa em suas acções e fallas, que nesta segurança vivia seu Páe contente e descansado.

Mas, que mal seguras são as muralhas, as sentinellas, que fáceis são de minar os bastiões, quando Amor, General astuto e temerario dispõe suas batterias, e afia os stratagêmas ! E mui de sóbra, quando dentro da mesma Praça estão os mais cavilosos inimigos, os espías, que Amor traz sempre bem peitados !

Florisa, que na idade de 18 annos, passára (antes desta dissensão) mui raros dias, em que não visse Armindo, ou em que os Irmãos della não contassem de Armindo vantagens nos estudos, ou acção fidalga, e generosa, bebêra pelos ólhos, e pelos ouvidos uma affeição innocente e quasi forçosa, sem a conhecer, e sem a distinguir da amizade e gôsto, com que seus Irmãos o vião, e communi-

cação. Quando porém os desabrimentos do pleito cortarão cruamente os laços desta união de familias, voltou Florisa ao coração os olhos, que não vião Armindo; e então é que vio em fixas côres retratado o quanto (sem ella suspeitar) tinha medrado a planta amorosa; allí resoava de continuo o éccho suavissimo de suas fallas; allí se accendia em inextinguivel luz o eloquente namorado movimento de seus olhos, letreiro movediço, cuja linguagem ella sempre comprehendêra bem; mas sem mais reparo outróra, que d'um comprazimento ingénuo; que porém reflectida presentemente no ânimo, era avultado e fixo monumento do progresso d'uma inclinação seguida.

Não dizia uma só palavra á Aia; tão engolfada se mantinha no pégo de suas considerações! E se alguma vêz soltou um *sim*, um *não*, bem penetrou a Aia, que lhe vinhão dos labios fóra, sem consentimento, sem attenção da intelligencia; o que a Aia experimentando pelas respostas distrahidas, cessou em suas fallas, e a deixou embebida a seu prazer, por muitas horas, nas embelezadas scenas, que uma traz outra, ou juntas ou variadas se lhe abrião, e se atravessavão no peito; tão recolhida em si, que outro movimento não demonstrava, a não ser o da respiração, e ainda esse ancioso e como salteado: até que allí chegarão seu Páe e Irmãos, que sôbre a

tarde, com todo o alvoroço de cães e de monteiros, partião para a Caça. Então é que recobrando-se á fôrça de alaridos, e vindo a espalhar no exterior os sentidos profundamente occupados nos penetraes do coração, se ergueo a meio sobresalto, para saudar os Caçadores, e sem demóra correr ao seu quarto, para nelle continuar a rever-se na attractiva representação, que lhe tinham os Caçadores, a máo grado della, interrompido.

Armando, á quem os latidos dos Libréos, os relinchos dos Cavallos, e vozeria dos homens tinham despertado, levantando o braço para compôr o desalinho dos cabélllos, vio pender-lhe o conhecido listão.—Sem mais accordo, e antes de imaginar por que meios cahira em seu poder, o levou aos lábios, e o beijava tão estreitamente, e com tanto affinco, que podéra tam sómente d'esses ósculos arredá-lo, e outra não, a idéia do encantamento, que no braço lho pozéra : que tal se lhe entornára o juízo, que vér o listão allí sem encantamento, o daria por impossivel. Tão alheado discorria d'uma em outra imaginação, que não déra ainda tento, que dormira tão péto das vinganças e odios de seus contrarios.

Mas quem poderá descrever o sobresalto e estremecimento de Armando, quando, dissipados inteiramente os remanescentes do somno, apaziguados

os tumultos (em parte) que lhe des-socegarão a mente, com a pösse da invejada fita, conheceo mais advertido aquelles arvorêdos? As amarguras, e as iras que contra si, e seu malevolo somno concebeo, apenas em sua idéia apontou um suspeito raio de que podéra bem ser, que Florisa, e não outrem o prendára com aquelle favor desmerecido? Que não disse! e como se accusou! Quanto mal quiz a seus ólhos, que devêrão cerrar-se toda a vida, e só naquelle instante abrir-se!... Eu não sinto a minha alma tão exaltada, nem tão bem talhada a penna, que me atrêva a emprehendê-lo.

Armindo era um mancêbo, a quem poucos igualar-se pôdem pela gentileza viril de seu bom parecer, e pelas forças extraordinarias, na idade de 23 annos; pela viveza do ingenho, por um certo fôgo de imaginação, e resolução assomada, que em seu primeiro impeto, nenhum obstáculo poude reprimir. Dotára-o a Natureza d'uma disposição flexivel a todas as artes e exercicios da Cavallaria, da Dansa, da Carreira, do meneio das Armas, e da Lutta; que seu Páe, que era perfeito Cavalleiro, e a quem as Lettras Grêgas e Latinas davão conhecimento da Pa-léstra, tendo (como o antigo Catão) servido de Més-tre a seu filho, não teve outro trabalho maior no ensino de Armindo, que o de apontar-lhe os caminhos, pelos quaés se tóma para subir á altura das

Artes, e seguir-se destas lições o vê-las, com admiração sua, prompto executadas.

Na ligeireza do corpo levava principal vantagem a todos, montando a cavallo (como os Romanos) de salto, e sem estribo; correndo traz o galópe d'um vigoroso pôtro, e retendo-o, a meio curso, pelas crinas; de maneira, que passava entre os da sua sphéra, pelo fidalgo mais abalisado nas prendas d'um môço da sua qualidade e nobreza, e por um Achilles. (que o Poéta Grêgo chama *velocipede*) na carreira.

A precipitação no ponderar, e arrôjo no commetter, bem natural em annos tão fogosos, e ajudada d'um ânimo destemido, a quem todas as máximas de prudencia bebidas nos livros, e nas schólas, nem todos os conselhos de seu Páe, cavados na experiencia, poderão subjugar, era a unica demasia, que lhe tachavão.

Apenas pois, que d'um pressentimento em outro pressentimento passarão em seu desejo os indicios a realidades, e se deo por convencido, que Florisa fôra quem lhe deixára o listão, quiz lógo atá-lo no braço esquerdo, d'onde só com a vida se lhe desatasse. E tão ufano se considerava com a inesperada prenda, que desejava que o listão fosse animado, e dalli do braço onde stava prêso dissésse a vózes a ventura de seu dôno. Mas vinhão lógo as virtudes

da sua educação, e o respeito que se déve ás Damas honéstas, abafar estes gritos da vangloria, e retrahilo á veréda generosa d'um ânimo devidamente agradecido, sôbre amante. A prenda, conhecido era ser de valor subido, e requerer da parte de Armindo agradecimentos competentes ao seu valor. Mas com que rosto os iria render quem o levava tingido dos descuidos d'um desventurado somno? Aonde depararia o mal considerado amante co' as desculpas que desafeiassem aquella mal assombrada negligencia? Talhar naquellas árvorez, que de tudo forão testemunhas, o seu agradecimento, e tomar para desculpa o seu muito amor, que tanto o trazia transportado de si, era, sôbre indiscreto, perigoso, e tinha outro desar maior para um génio tão arrebatado como o seu, que era o longo tracto do tempo, que tão vagarosa escriptura requeria. Des-conselhada Mocidade! Outro alvitre que súbito lhe disparou na mente (mas quão pernicioso! quão temerario!) foi o que elle abraçou, e que imprudente executou.

Ei-lo que impetuoso se érgue do laranjal, e que correndo atravessa o bósque; n'um abrir de ólhos transpõe todo o jardim. Davão-lhe azas a imprudencia e o seu imminente desastre! Cruza desacordado os salões, que outróra tão comedido e desejado decorria; desaparecião-lhe as plantas.

pelo conhecido pavimento.—Arremette ao Camarim de Florisa, arroja-se-lhe aos pés, cravados nella os delinquentes ólhos, o peito trasbordando de palavras, e a bôcca anciosa de fallar, e em-mudecida.

Tinhão as Criadas, lógo que os fidalgos arrancarão com toda a comitiva para a Caça, descido ao bósque, a gozar do refrigerio da tarde, umas passeando, contando em seu passeio acontecimentos namorados, outras folgando com dansas, e jôgos de prazer; estas chamando á órla dos marmóreos lagos os innocentes inquietos peixinhos, convidados do alvo engôdo da mesa, para divertida pitaça resguardado; aquellas desafiando com seu canto os Rouxinões, reciprocando-se ás invéjas nos esfórços da melodiã. Só ficára por companhia de Florisa a sua Aia, a quem ella, para mais se empégar no lago de seus pensamentos, mandára retirar, com pretexto de escrever a sua Tia, Abbadessa d'um Mosteiro quasi fronteiro de Castélla.

Narrar o assombro e estremecimento de Florisa, quando vio diante de si a ousadia de Armindo, sobreléva o arrôjo de minha escriptura: julgai vós mesmos, qual ficaria uma Donzella honesta, e recatada, vendo-se em discrime, e só, e desapercibida; temendo tudo de seu Páe e Irmãos, se a ponto tão mal indicioso chegassem assomados e vingati-

vos ; temendo ainda mais sobresaltada , um violento amante , e desaccordado de si ; dado que n'aquelle instante ajoelhado ante ella , cruzadas sôbre o peito as mãos , pedindõ desculpa os ólhõs , e demonstrando-se banhados de respeitosa affeição , capazes de quebrantar todas as iras da inexoravel virtude.

Passado o primeiro sobresalto , o improviso espanto começou a franquear alguma entrada a outros affectos , e foi-se esparecendo no rôsto de Florisa sua natural brandura , e ao de Armindo assomando , mal-ousada confiança , com que depois de honestar o arrôjo , na impossibilidade de outro meio , e com os impulsos que o peito lhe abalavão , a acudir ao desempenho do agradecimento. Foi cobrando fôrças a sua destimidez , com vêr que se de todo não era reconciliado , não era ao menos repellido ; e tomando o silencio por tácita largueza para adiantadas fallas , quiz segurar o lance , dando um passo muito avante ; passo , que antes denunciava amante victorioso , que amante , sôbre humilhado , mal-seguro.

Quem diria que Armindo , cuja vóz não ousava despégar-se da garganta para a desculpa , agora sôlta e cheia de ânimo traçava o caminho , que dalli em diante devia trilhar a correspondencia amorosa , para esquivar disvellados vigias ? Que confiados

que são os poucos annos, quando vêm nos olhos que devião reprimir-lhe os arrêjos, a menor sombra de indulgencia, ou de mimo! Adverti bem nos meninos de mais tenra idade, com quem são frustradas as reprehensões e enfados maternas. Sim: por quanto estes no maior rigor da reprehensão menos attenção empregão no sentido das palavras agastadas, de que apontão todo o estudo em descobrir nos olhos da Mãe o amoroso raio do perdão, e o sorriso mal encoberto da engraçada travessura, contra a qual se declara aparentemente severa.

Já concertava Armindo os meios de continuar ás encobertas, o tecido daquella união de vontades, que Amor com tanta innocencia formado tinha, e que tantas prendas, tão generosas qualidades e virtudes tinham apertado com tão firmes e duradouros nós; até que melhores astros trouxessem dias mais claros e serênos, e que dissipados os infaustissimos nublados, que accarreava o desventurado litigio, apparecesse em radiosq Oriente um desejado matrimonio.

Mil maneiras se propunhão entre os dous amantes; mas todas tão abrolhadas de difficuldades e perigos, que erão quasi lógo enjeitadas, que propostas. Ganhar tempo, e ter constancia, erão sempre os últimos presuppóstos, em que se resumia a mui prudente e recatada donzella: expôr-se a tudo,

quebrantar impossíveis, affrontar a morte por vêr Florisa, erão as arrojadas decisões de Armindo.

Como corrião as horas entre estes descuidados! Em tanto a Desventura andava álértta para os tomar em suas rédes! Florisa não resguardava que era tempo que as criadas subissem do jardim; que seu Páe voltasse da caçada: Armindo, batteído ás portas da imaginação, para atinar com um segredo de poder vêr, poder fallar a Florisa, por maneira de que ella não ousasse descontentar-se, nem lembrança tinha do sagrado que offendia.

Eis que, estranhadamente para ambos, se abrem, com ruído, as grandes pórtas, e já nos páteos do palacio sôão as clamorosas vózes do contentamento; e da caçada copiosa se faz a disputada resenha. —
 » Vai-te, Armindo, se amas a minha, e tua vida. »
 —Forão as únicas palavras, que poude pronunciar Florisa, assustada, e quasi sem alento; e Armindo, que da varanda se baqueou d'um salto á estrada, era já bem longe da suspeita, e do perigo, quando Senhores, Criadas, e Monteiros subião, e entravão pelas sallas, alégres e divertidos, bem pouco suspeitosos do succedido em sua ausencia, e do susto sombreado de culpadas apparencias que affligia o peito de Florisa. Mas oh, que triste foi a sua desventura, em virem mais tardtos com o résto da recâmara dous Criados, que virão de longe saltar

Armindo da varanda em baixo, e escapar-se fugitivo por entre as fronteiras alamédas.

Com tal noticia viéirão os dous aguçosos destemperar o gôzo das festivas préas que alli estavam celebrando. Então foi o correr ao pateo, picar os cavallos, seguir o atrevido, apparelhar como em cêrco, criados e aldeões, e deixar a Casa toda em alvôrôto, e consternação. Não ficou pomar nem vinha, estrada nem veréda, que não investigassem nem seguissem, até chegar com ameaças e tiros ás pórtas de Armindo, que já tinha confessado a seu Páe a desastrosa imprudencia, attenquando-a quanto lhe foi possível, com a força do impetuoso Amor, com os impulsos da occasião, que o arremessárão como desattentado e cêgo á bôcca do perigo.

Tudo escutou o Páe, e creio sómente o que devia: nem por então lhe respondeo o que convinha, attentando ao que de presente lhe tirava pelo ânimo, que era o alarido, e tropél de cavallos dos que vînhão no seguimento do seu filho. Manda segurar as pórtas com gente armada, e posto na fronte delles, a pé firme aguarda a vingativa visitaçào.

Já d'uma parte e d'outra terçavão as homicidas armas, e se assestavão os tiros; estava a pique o rompimento. — Eis que chéga o Governador da

Cidade, que não morava distante daquella quinta, é que avisado do disturbio, acudia a apaziguá-lo: mas rebentavão as iras tão ateadas do seio do Páe e Irmãos de Florisa, instigadas do desacato commettido, devassado o solar da sua fidalguia, o pundôr intacto de sua filha ennuablado pelos arrôjos de Armindo: — lançava inda mais ódio nestas chammas o litigio, e a sentença quasi vergando para a parte inimiga. — Que novas labarédas, para não medrarem com mais intenso lume, quando unidas á fogueira do offendido orgulho, e suspeitado desdouro! Era tão desacordado o estrondo das injurias, e tão arremessado o ímpeto da vingança, que não foi bastantê a consummada prudencia e moderado térmo do Governador para applacá-los; antes lhe foi forçoso interpôr a vóz de El Rei, e levar para sua casa os filhos, tê-los como em custódia, para dar aos conseguintes do disturbio peremptorio atalho: tambem acabou com o Páe, (que os annos devêrão ter mais cordato) que se retirasse.

Este assim o cumprio, mas revolvendo vinganças contra a filha, em quanto não as podia derramar inteiras contra Armindo; e já se dava pressa a avizinhar-se da morada... Que spectáculo capaz de quebrantar os ânímos mais ferózes!

Estavão ajoelhadas entre os umbráes da grande pórtia a desconfortada Florisa, e com ella todas

as criadas, erguidas ao Céu as mãos, os olhos lágrimas, e as vózes pranto, pedindo compaixão e piedade, com tão doloroso sentimento, que as entranhas paternaes se enternecêrão, e perdida a força das concebidas iras, se abateo manso o vingativo rancor. E qual fôra o Páe, verdadeiramente Páe, ainda quando mais agastado e féro, que á vista de tal humildade, e tal arrependimento, não perdoára n'uma filha tão merecedora e tão amada, não digo uma culpa grave, mas apenas uma léve sombra della.

Applacado já em grande parte o tumulto das paixões em seu ânimo, se apeou a levantar pelos braços a lastimosa filha, que abaixando o envergonhado rôsto, não ousava erguer-se de seus pés.

Tomou tempo o pundonôr offendido, e a affeição paternal, em quanto subião as escadas, e entrada no quarto de Florisa, para debaterem suas pertencções; e o avisado Ancião, para tirar d'este debate, um acêrto, que compozésse d'um mesmo lanço a offensa feita á sua honra, e á sua fidalguia, e nada destruísse do amor, com que, além das prendas e formosura de Florisa, amava nella a perfeita similhaça da sua Espôsa, que tanto em vida amou, e morta não cessou de chorar saudoso.

Depois que soube de Florisa com quanto respeito e honestidade estivera sempre Armindo diante

della; e que o seu arrôjo fôra antes ímpeto de amizade antiga, que intenção (ainda a mais léve) de offender o seu recato, e menos de faltará nobreza de seus illustres Maiôres, confirmado em sua resolução lhe disse, que tudo lhe perdoava; mas para desagravo e quietação de familias era conveniente que ella fosse viver algum espaço de tempo em companhia da Abbadessa do Mosteiro de *** sua Tia, que instantemente lhe pedia por Cartas continuas lhe dêsse a consolação de possuir algumas semanas a vista e prendas d'uma sobrinha, de quem tantos louvores lhe dizião, e cujas feições lhe acreditavão ser a mais parecida imagem de sua Irman e amiga, tão perdida, e tão chorada. Assim, que se dispozesse a partir naquella mesma noite, com sua Aia, e que elle mesmo com alguns Criados, seria quem ao Mosteiro a acompanhasse.

Em quanto Florisa mandava pôr em ordem tudo o que lhe lembrou poder levar consigo, e que do seu quarto, e de quantos objectos nelle estava habituada a contemplar, se despedia, com um certo pre-sentimento magoado de que os não tornaria a vêr, batalhão em seu coração respeitos de seu Páe, com a separação de Armindo; finezas d'este, e as brandas e amorosas fallas, que naquella tarde lhe ouvira, com as austeridades de um Claustro, afferrollhado contra os ais e suspiros d'um amante.

ausente. Muito duraria este combate, se já tudo disposto e mallas atacadas, cavallos-promptos, a portinhóla abérta da carruagem, que esperava, não entrasse o Pãe a dar a mão a Florisa, para que descesse, e se embarcasse com a Aia, e dadas as ordens, não arrancassem da pousada com a silenciosa comitiva.



VERDADEIRA HISTORIA

DOS SUCCESSOS

DE ARMINDO E FLORISA.

LIVRO SEGUNDO.

JA tinham encetado a estrada, entre lagrimas, Florisa, e a sua Aia, que do muito que a amava lhe fazia consonancia no sentimento; e seu Páe na profunda meditação dos successos (pouco havia) acontecidos: quando o Governador, que deixava os Irmãos de Florisa nas mãos de quem com discretas razões acabasse de apaziguá-los, vinha buscar Armindo, e aconselhar-lhe com brando, mas autorizado termo, que para socêgo daquella Cidade, é evitar dissensões, e derramamento de sangue, em tão esclarecidas familias, convinha muito que elle se ausentasse com algum colorado motivo, longe daquellas terras, pois que fôra o autor do des-
acato; até que o tempo mitigasse o amargor da of-

Tom. IX.

13

fensa. Que elle Armindo era o descendente de muitos nóbres Avós, que já na idade que elle tinha, vestirão as armas, e ensoparão o ferro em sangue Mouro. Que as novas e affamadas conquistas da India chamavão os mancêbos fidalgos e valerosos, como elle, a vir fazer próvas de animosos brios no accrescentamento de vassallagens á Pátria, e de tributos á Religião. Que quando tantos outros partião menos favorecidos da Natureza e da Fortuna, vergonha fôra ficar Armindo, tão conhecido por mimoso de uma e de outra.

Estas razões do Governador, que ainda era seu parente, e merecera aquelle governo pelas excellentes cavallarias, e gentilezas de armas, que em varios lugares de Africa, e na India tinha obrado, mettêrão espóras aos desejos de Armindo, que já de longo tempo o inquietavão com a frésca e continua inveja de ir imitar, e vencer (a ajudá-lo boa estrélla) as açções de valor e bizarría, que davão brado desde a India até Portugal, e se ião espalhando mais avultadas pela Europa; mas tinhão-lhe remorado o arremêso as prisões da vista de Florisa, as quaes estragadas agóra com a sua partida para o Mosteiro de *** o deixavão desempeçado para dar largas a seus accêsos brios, e dar a seu Páe o contentamento de vêr nelle o seguimento de proêzas,

que lhe vinhão como herdadas. E nesta consideração permaneceu mui firme.

Em tanto caminhava Florisa para o Mosteiro, e seu Páe que lhe via cahir furtadas lágrimas entre os disfarces da conversação, cuidava muito em lhe distrahir a mágoa do retiro, com a agradável perspectiva dos sitios por onde passava; apontando-lhe n'uns a riqueza de bem cultivadas campinas, n'outros a sumptuosidade dos edificios: n'uma plâncie talvez êrma de árvores e de lavoura, lhe contava o combate que alli reahirão os Portuguezes contra os Romanos, já contra Mouros, e talvez contra Hespanhóes: que como era um fidalgo muito lido, e tratava com mui curioso disvéllo tudo o que erão acções de valia de seus conterrâneos, tinha a ponto na memória, com que entretivesse o ânimo desassombrado do tédio, que causão estiradas peregrinações.

Com estas e outras practicas sempre dirigidas a desimaginar Florisa das mágoas que na alma lhe presumia, chegarão ás pórtas do Mosteiro, onde entregou sua filha á Abbádesa, a quem deo em público, por motivo desta vinda inopinada, o querer-lhe dar, quando ella menos o esperava, o appetecido prazer, que ella depois de muitos annos lhe pedia; mas n'uma conversação que em particular tivérão ambos, lhe confiou o segredo, recom-

mendando-lhe muito , que impedisse o entretenimento de Cartas , ou já de sua filha para Armindo , ou já d'este para Florisa , como tambem communicação com pessoas , que por conhecimento com o amante , avivassem no peito della as chammas que mais convinha extinguir , do que soprá-las.

Recommendação inútil ! Que tem poder a ausencia , e maiormente a solidão , para dar vivêza ás côres na distancia , e avultar na memória a grandeza dos objectos imaginados. Um parecer que de péрто passaria (quando muito) por um tanto mais subido do trivial , cresce em valor na ausencia ; e as fallas que se ouvem de continuo , deslizão da memória , despedidas pelas que lhes vem de péрто. Mas quando lhes pôz muro em meio a desconsolada distancia , adoça-se-lhes o som na imaginativa , e tem um sentido mais profundo , que lho dá a privação , e a idéia de quem por outras fallas daquella mesma bôcca suspira , e se aneia. Como acha mais luzente , e o guarda com mais vigia , esse ouro já cavado o Mineiro , a quem ha muito se estancou a veia , e mêzes e mêzes com outra não depara.

Assim a incessante distracção de Florisa , depois que habitou aquelle encêrro , era uma applicação tenaz em visitar , com a lembrança , tudo o que de Armindo tinha por si mesma presenciado , ou

lhe fôra por palavras, e significativos movimentos de olhos influido. Quando ás horas permittidas podia desaffogar seu peito pelos jardins, e mais cerca do Convento, não havia árvore, que lhe não figurasse, á prima vista, as laranjeiras, entre as quaes adormecido a Armindo contemplára: pelo vago d'aquelles mudos sitios soltava os ais tão amiudados, quanto estiverão mais reprimidos na enfadosa cortéz sociedade das religiosas, que supportava, mais attendendo a não singularisar-se das outras Senhoras, e Educandas, que por della recolher satisfação. O retiro dos arvorêdos da cerca, ou o retiro do seu quarto lhe erão indistinctamente accommodados para entretenimento de suas lembranças saudosas. Algum tempo concedia á leitura, mas com pouco aproveitamento della, achando o que podéra grangear dos livros o lugar tomado por cuidados tão encorpados, que a nenhuns outros deixavão entrada; algum tamhem empregava na escripta, correspondendo com seu Páe e Irmãos, e mais largamente com seu Páe, que nem por Cartas, nem na jornada mesma, em que a fôra depositar na vigilancia da Tia, lhe déra por palavra, nem ainda pelo gésto, signal algum de desabrimiento de ânimo: e o que podéra de outro módo parecer castigo, nada mais foi que prudentissimo estôrvo ás imprudencias de Armindo.

Bem quizéera a saudosa Amante dar alívio ao affligido coração , confiando ao de Armindo parte de suas tristezas , e ennucladas esperanças ; mas o recato , em parte , que vedava a uma Donzella nóbre , e virtuosamente educada , ser a primeira em dar noticias , e em parte o cuidado da Tia , sem cuja licença nada naquelle Mosteiro se movia , e que tão encarregada fôra de impedir correspondencias , que não fossem as únicas por seu Páe assiaalladas , não deixava lanço á sua amorosa paixão , para alargar as azas á vontade. Lembrou-lhe , e muitas vêzes , ter nóvas , por intermeio da sua Aia , do que acontecêra , depois da sua partida ; a Armindo. Davão-lhe assaltos os desejos de sondar o coração de algumas Educandas , que mais suas affeições se dizião , e examinada a capacidade do peito para tomar nelle váo , em que podêsse aventurar um amoroso segredo , e d'esse descobrimento abalançar-se a mais remotos proseguintos. Nestas considerações deixaremos a Florisa , em quanto nos damos a referir as intenções , e succésso de Armindo , logo que começou a serenar a tempestade , que tinha posto em alvôroto , e arrancamento as pessoas principaes daquelles dous solares.

Lógo na manhan seguinte partio Armindo para a Côrte , em companhia de seu Páe , que de sua mão o quiz offerecer a ElRei D. Manoel ; e Sua

Alteza , entre tantos fidalgos môços que então se distinguão no Paço , distinguio muito a Armindo pela gentileza e garbo de sua pessoa , e talvez por lhe antever no rôsto os dótes do ânimo , que depois o assinalarão tanto em serviço do Estado. Que tem os Reis, mais que os outros homens, superiores meios de conhecer e esquadrinhar os pensamentos, e a coragem dos Vassallos, quando a má índole, ou o máo ensino, que em quanto Príncipes môços recolhêrão, não descaminhou o intuito da boa Natureza. Além de que, Armindo lhe vinha mui recomendado pelo relevante e muito conhecido merecimento de seu Páe, e façanhas memorandas de seus Avós. Sua Alteza pois, vendo-lhe a boa vontade de passar á India, e esperando de tão apessoado mancebo, que seguindo os exemplos de Casa, dêsse próvas do seu valor e intelligencia, anticipou o galardão, com patentes, e com tenças tão honradas, que dêssem a Armindo confiança de maiores adiantamentos; e aos que presentes erão, invejosa emulação. Que muito apoucamento de brios indicava ficarem na Côrte entre a molleza do ócio, fidalgos moços, que em lugar das galas, que alardeavam garridos e desleixados, devêrão carregar-se de armas, e endurecer-se c'o férro do morrião, e da couraça. Também lhe prometteo (e essa foi a mais valiosa mercê) [que o encommendaria muito ao Vi-

»orei, affirm que este o tivésse diante dos olhos, sempre que houvesse risco honroso que correr, e glória que grangear : e com agradavel sombra o despedio.

Estava no porto de Lisboa, já de verga d'alto, e prêtes a levantar férrô a armada, em que ia por primeiro Visorei da India D. Francisco de Almeida ; e só esperavão as colhidas vélas por vento favoravel, para encetar a viagem pelo Oceão, tão trilhado já de nossas quilhas. Ao Visorei pois se apresentou o Páe de Armindo, lógo que favoneado das mercês, que El Rei fizéra a seu filho, e recommendações que lhe promettêra, vinha com o peito cheio de venturosas esprasças ; e passadas as primeiras saudações, que a amizade, o parentesco e a civilidade requerião ; « Senhor Visorei, e muito » esforçado Primo, (lhe disse) leváes na vossa » armada muita flôr da nossa Nobreza, que já na » eschóla de Africa assinallou seus brios ; e outra, » que já nas guerras da India ennobreceo com as » armas o nome Portuguez. Este filho meu não » tingio ainda a espada em sangue Mouro nem In- » diano, mas tem em seus Avós tão provados exem- » plos, que para accreditar a patente, com que Sua » Alteza o honrou de prevenção, não necessita » mais reforçados estímulos. Se lhe for necessario » um Méstre para despejar a passo largo a carreira » da honra, em Vossa Senhoria o tem melhór, do

» que o poderia procurar entre os mais honrados ;
 » se emulação , no Senhor D. Lourenço vosso
 » filho , a encontrará mui digna. Só lhe encom-
 » mendo , e com paternal mandado lhe encarrégo
 » que se não deixe avantajár de seus illustres Com-
 » panheiros : e ou lá acabará com invejadas feridas ;
 » ou voltará d'esse Oriente a Portugal , benemérito
 » da Pátria , do seu Soberano , e de seus esclare-
 » cidos Antepassados. » E logo enderessando a falla
 a Armindo , arrazado o semblante em paternal
 ternura , lhe disse assim : « Vai , Armindo , pre-
 » encher o venturoso agouro , que a boa sombra
 » de D. Francisco te promete ; vai com façanhas
 » dignas de quem és , e do Visorei de quem toma-
 » rás a doutrina , apagar um ímpeto juvenil , e ca-
 » rear com virtudes o amor daquelles , em quem
 » accendeste inimizade. Com os braços abertos te
 » espéra a Fama no Oriente , e péde que das mãos
 » lhe arranques um prémio sem igual , tendo que-
 » brado com teu renome os obstáculos que tecêra um
 » ódio mal fundado. » E aqui pondo fim ao seu dis-
 curso ; sentindo-se enternecido , e abalado no inte-
 rior da alma , com poucas palavras , mias cortezaus ,
 se despedio do Visorei , e se recolheo ás casas de sua
 morada , a esperar partida.

No dia 25 de Março de 1565 atirou péça de léva
 a Capitania , e desaferrou de Belem a armada. Alli
 Armindo , que com seu Páe , com o Visorei , e seu

filho D. Lourenço de Almeida estava sôbre a tôlda, beijando a seu Páe a mão, lhe requereo a benção para tão arriscados discrimés, que com ânimo desassombrado ia commetter; pedindo-lhe em suas cartas continuados conselhos, e nóvas incessantes dos parentes, e com ellas as dos apaziguados odios, e litigios.

Foi dilatada, mas próspera a viagem até á India, e não tão enfadosa para Armindo, quanto ella era tal para os que com elle corrião longos mares, desoccupados de ânimo, e de corpo, a quem a uniformidade de objectos pezava, e abhorreçia. Armindo, além de abastadas prendas, que com o ensino adquirira, e com as quâes de só a só se divertia, e outras vêzes ensaiando em fingidos combates com os outros fidalgos môços, os verdadeiros, em que esperava empregar o braço, óra escrevendo, e annotando no seu roteiro o que era digno de lembrança, tinha occupação constante e agradável em folhear as laudas de seus acontecimentos amorosos, cuja distracção lhe encurtava o enfadamento da viagem. Occupação que ainda lhe medrava no aprazível, quando exaltada a imaginação lhe debuxava no futuro os quadros de contentamento, que lhe promettia o seu valor e proceder honrado, na vólta, que abastado de méritos fizesse á Pátria; e accreditando as suas pertençações com o testemunho dos Officiães, e abónos do Visorei, alcançasse

do Monarcha o galardão devido; e riscadas, ou esquecidas as dissensões entre as duas famílias, obtivesse a pòsse da suspirada Florisa.

Quê feliz que era então Armindo! que não antevia o revéz do quadro, nem as felicidades, que elle tão lindas colorava, despintadas acintemente pelo seu máo Faço! Elle bem reparou algumas vézes, que na fingida amizade dos outros fidalgos se descobrião certos visos de máo presupposto, e que não erão bem sincéros os louvores, que em todos os divertidos vencimentos lhe prodigalizavão; mas tanta era a sua modestia, e em tão pouco avaliava as suas prendas, que lhe passavão por alto as vantagens, que levava aos Companheiros. Mas a estes não lhes dava azo á Invéja de que se deslembrassem dellas; antes aticando a cada combatte os fôgos do amor próprio, óra ferido, óra humilhado, abrio entrada em todos esses Cavalheiros a um entranhavel ódio; que durou, já sottoposto ás cinzas da dissimulação; já vertido em astuciosos des-louvores, todo o tempo que elle cursou os Estados do Oriente; e já dessa venenosa Officina tinhão vindo despachadas para a Côrte inimigas insinuações; que lhe preparavão desabrido acolhimento; quando viesse buscar o prémio, se infaustissimo succésso o não privasse desastradamente das esperadas honras, da vida, e do que elle mais do que a vida avaliava;

com o que fôrao burladas as anticipadas calúrnias de seus inimigos invejosos! Mas ai de nós! que se não burlão sempre calúrnias táes!

Esta lavradora invéja deo (lógo que saltarão em Quilôa) não-escuras mostras ; quando na investida que D. Francisco deo á Cidade , para castigar de sua falsa fé o Rei que então a governava , encomendado Armindo de ir direito aos Paços , sendo-lhe forçoso atravessar estreitas ruas , por onde das janéllas , dos eirados cahião os arreméssos sobre elles , como chuva de pedrisco , grande parte dos fidalgos môços , tomados de máo ânimo , o deixárão aparando quasi só , todo o péso da valentia dos Mouros , confiando muito , que allí se derribasse o padrao de prendas e honrado brio , que tão moléstamente os assombrava. Mas foi-lhes inútil esta desbriosa tentativa ; porque Armindo com valeroso braço , ajudado dos poucos soldados mecânicos , mas briosos , que lhe ficárão fiéis , rômpeo o grosso dos contrarios , a bons bôtes de lança , e levando-os ante si , com pasmo e vergonha de seus mesmos invejosos , abicou ao Palacio , e fôra entrando a pezar das guardas de El Rei , se D. Francisco vendo arvoradas no alto as Quinas , não mandasse parar c'o estrago.

Conhecido porém depois pelo Viserei o engano , e que a bandeira Portugueza allí arvorada fôra

entretenimento, e não seguridade de boa fé, pois que o Rei fugia, com toda a sua Casa, em quanto os Portuguezes se entretinhão em lhe fazer o devido acatamento, tratou lógo, com o Conselho, de eleger novo Rei, mais affeiçãoado aos nossos, e dar módo em que fossem mais bem pagos os concertados tributos; lógo deixando allí guarnição na fortaleza, que em brève edificára, partio para Mombaça, onde foi mal recebido pelo Rei della; mas nem o muito poder, em que este confiava, impedio a D. Francisco de entrar a Cidade, e dar o sacco della aos soldados, e depois queimá-la, tendo os moradores de envolta com a guarnição, e o Rei tomado conto nos palmares, que lhe fioirão vizinhos.

Estavão os Soldados e os Cabos celebrando a rapidez da victoria, quando sahio d'um dos palmares montado n'um poderosissimo cavallo, um agigantado Mouro, riccamenté armado, que apenas chegou á vista dos nósos fez sinal de querer vir á falla com o Cabo daquelles Portuguezes. Mandou lógo o Visorei a Fernão Dias, captivo que fôra em Túnis mais de quinze annos, e que fallava algaravia Moura tão corrente como os mesmos naturáes da Barberia, que fosse comprehender o que aquelle Mouro requeria; e depois de o ouvir trouxe por recado, que como quér que elle estivesse longe de

Mombaça, na hórta em que o assalto se déra, e tivesse entendido da guarnição da Cidade que se acollhéra aos palmares, serem os Portuguezes gente de atrevimento e coragem, elle se resolvéra, pois não via por então o rei de accôrdo a refrescar o combate, a vir elle só por só provar as armas com algum dos mais esforçados de Portugal, deseioso de se convencer por experiencia pessoal, se elles erão táes, como lho tinham os outros indicado: que vinha offerecer aquelle cavallo que o seu escravo tinha pela dextra, e uma lança igual á sua, ao valente que se convidasse a vir com elle em desafio, se o Senhor Visorei consentisse em lhe segurar o Campo.

O Visorei lançou os ólhos em ródta de si, considerando em quem encostaria o bastão de General, em quanto ia aproveitar o lanço, como quem tão valoroso era de sua pessoa, e tão exercitado em combates singulares com os Mouros de Africa, e de Granada, aonde tinha ganhado custosissimas ventagens. Oppozérãose porém a este seu assômo todos os fidalgos e mais Cabos da facção, encontrando-lhe o designio, com ser inconveniente, que o Primeiro Visorei que ia á India encarregado por Sua Alteza de tão ponderosas instrucções, expozesse a sua vida n'um jôgo e primor de armas, quando tinha a seu mandado tantos Cavalleiros, que podião,

e tinham de obrigação punir pelo nome Portuguez. Além do muito deslustre que seria para todos aquelles fidalgos, que concebesse aquelle Mouro que para o combater se julgára sómente por digno de entre tantos Cavalleiros o Visorei D. Francisco de Almeida. E a estas razões ajuntavão muitas outras igualmente forçosas que o inclinárão a escolher para aquelle feito a seu filho D. Lourenço que tão ao vivo o retratava nos dótes do ânimo, como na fôrça e prendas da Cavallaria: mas a esta hóra se achava por ordem sua D. Lourenço occupado a bórdo dos navios, em dispôr do tratamento dos feridos, e repartição dos despojos da Cidade saqueada. Cahio a sôrte em Armindo, considerado por D. Francisco por seu adoptado filho, parente tão chegado, e por El Rei D. Manoel tão recommendado; e esta escólha, ainda que ao parecer mal-vista por alguns, deo larga satisfação a todos os seus invejosos, que bem cuidavão, não tendo elle nunca entrado em tães combates, e affigurando-se-lhes o Mouro tão apessoado e tão forçoso, que não sahiria com vida daquelle desafio.

Mas nas justas que pelo casamento do Principe D. Affonso, filho de El Rei D. João segundo se fizêrão em Evora, tinha o Páe de Armindo demonstrado tantas provas de destreza e valor neste exercicio; e nos presidios de Arzilla e de Azamor, onde

militára muitos annos, tinha respondido com táes primores de cavallaria, a quantas provocações briosos Mouros daquellas terras convizinhas a miúdo lhe fazião, que bem podia com as lições que déra a Armindo gloriar-se nelle, como n'um discípulo dos mais famigerados Méstres; pelo que, com modestia, e sem o menor susto, recebeo este a honrosa, posto arriscada nomeação.

Assim, fazendo ao Visorei o acatamento devido, e despedindo-se com desassombrado rôsto dos mais fidalgos, e dos Soldados do exército, que muito o amavão pela sua affabilidade e conhecido esforço, sahio do Campo, e se adiantando para onde o Mouro o aguardava, tomou uma das lanças, que este lhe deo á escôlha, e segurando-lhe o conto em terra, se pesou nella, e d'um salto, se assentou airoso e léve no Cavallo, de que lhe dérao escravo as rédeas.

Então, sem mais demóra, rodearão ambos, segundo o uso, o assinallado Campo, para virem frente a frente encontrar-se com as lanças, que ao primeiro embate impetuoso, dado que de riço lenho, e que mui provadas fossem, estallarão em pedaços, sem que os dous Cavalleiros parecessem demover-se na sella. Arrancando logo Armindo da sua espada, e despindo o Mouro o damasquino alfanje, travarão uma das mais arriscadas brigas,

que tivésem presenciado em seus presidios, Cavalheiros a vê-las costumados; e d'esse lóte havia muitos entre os spectadores.

O Mouro era destrissimo no disferir, e no evitar os gólpes, e maneava o Cavallo com tanta arte, que parecia não o occupar outro cuidado. Armindo em nada lhe cedia, de maneira que todos, e ainda seus mesmos émulos o admiravão: tampouco demonstrava ser novo naquelle bracejar das armas! Os gólpes, ou descarregados, ou já medidos, erão com tanta gentileza reparados, ou evitados com tanta astucia, que a briga durava além d'uma hora, sem ventagem conhecida, nem de um nem de outro lado. O Mouro via, e não sem avultado pasmo, um Mancébo, que afigurava quando muito vinte e dous annos, pleitear-lhe o vencimento com tanta arte e esforço, quanta nunca experimentára, em Mouros, nem Turcos, Méstres naquelle jôgo; mas nem ainda em Abexins e Rumes mais affamados que esses.

O Visorei, que se deleitára naquella disputa de armas, e que amava, ainda nos inimigos, a ardi-deza e bizzarria de esforço, como virtudes de sua compleição, mandou cessar a briga, enviando-lhes Fernão Dias, que lhes dissesse que para abalisar o valor, e a estimação recíproca, assaz longo tivéra sido entre elles o debate. Então os dous Campiões

satisfeitos da valentia de seus contrarios , dando-se mútuos e bem grangeados louvores , se prendarão um ao outro na despedida , dando o Mourõ a Armindo o ricco alfanje com que combattêra , e Armindo ao Mourõ a sua espada , que não era de menor prêço. Ao entrar no Campo , D. Francisco , entre os parabens tão merecidos , reparou que elle vinha sem espada , e lógo des-cingio a sua para o ornar com ella de sua propria mão , dizendo , que seria desairoso ver-se entre os seus sem espada , quem tão bem a maneava entre os inimigos : e que elle se encarregava do alfanje para ser remettido a quem lhe ensinára tamanhas gentilezas de armas.

Crescêrão (com os applausos que os soldados davão a Armindo , e com os favôres com que o Visorei galardoava a bizarría do feito) as invéjas , e procedidos dellas , os ódios , e as calúmnias em particular , e em público , traçando os invejosos , e malquerentes maligná-lo com todos , e em principal com D. Francisco , e D. Lourenço de Almeida , urdindo todos os módos , com que nas refrégas mais rijas , fosse Armindo o mais exposto ao perigo , e fossem os azares , que elle corresse , os mais difficeis de sobrepujar , quando não fossem tão poderosos , que lhe levassem de remate a vida. E apontando a esse alvo , quando se offerecia facção , que promettesse trabalho e risco , ou de exito antes desditoso e obs-

euuro, que de facil e glorioso nome , encarecião o valor de Armindo , a sua sagacidade em se desempear de obstaculos , e com poucos Soldados conseguir victorias : e como tal o viérão a obter no Caso que agóra exponho.

Ao sahir da destruida Mombaça em direitura á India , autes de chegar a Anchediva, primeiro porto da Asia , em que saltou em térra o Visorei, deo o Gageiro sinal de duas vélas, que a todo o panno se desviavão da carreira que levava o nosso Armindo, e que parecião Nãos de póрте. Despedio logo o Visorei duas Caravéllas, uma, de que era Capitão Lionel Márques, e outra, de que deo o governo a Armindo, para que as fossem prear, e esbulhadas das riquezas que levassem, as mettessem a pique. Dérão-lhes caça toda aquella tarde e noite, e ao romper do dia, por serem as Caravéllas mui veleiras, e as Nãos inimigãs mui carregadas, como depois se vio, se achárão umas e outras a tiro de bombarda. Pareceo aos Muros desatino, a confiança com que dous tão pequenos vasos vinhão affron-tar-se com duas alterosas, e bem artilhadas Nãos de ElRei de Cambaya, que levavão 800 Turcos de provada valentia, além dos outros soldados Mouros; e conduzião ao Sabayo uma Princeza para Espósa de seu Sobrinho, que segundo o costume daquellas térras lhe devia succeder no govérno.

Começou o combatte com tanta igualdade de fôrça de ambas as partes , como desigualdade no numero dos braços que combattião ; além do desconto da pequenhêz das Caravéllas , comparada com a altura de possantes navios. Laborava a artilharía entre os tiros de mosquêtes , de fléchas , e zargunchos ; mas os Portuguezes nada mais anciavão , que subir ao tombadilho , e batalhar peito a peito ; o que os Mouros receavão mnito , cortados já de nosso ferro , e assustados novamente com os boátos que recrescião de Quilôa e de Mombaça ; mas os Turcos , com a vangloria de Jamizaros , e terem sido estrêmes para a defesa da Princeza , não punhão tanto estôrvo á subida ; antes não sei se a desejavão , confiados em orgulhosas fôrças e talvez na superioridade do numero.

Já Lionél Márques , á fôrça de lançadas se tinha apoderado d'uma amurada , onde ajudado de alguns esforçados Cavalleiros , se affrontava mais a pé firme com os inimigos ; e os mais soldados , por lhe seguir o exemplo , desprezando pelouros e fré-chadas : trepavão como emraivadas onças : quando os Turcos , reparando no estrago , que aquelle punhado de Portuguezes fazia no navio , acudirão pelo crédito , igualmente que pelo salvamento da Princeza ; e ricas mercancias de que vinhão as Naós preciosamente carregadas , e affinando o valor , tão

duros pelearão , que Lionél Márques recebendo na couraça um bóte de lança , que lhe fêz vergar o corpo , pelo achar desamparado da amurada , lhe faltárão ao mesmo tempo os pés , e cahio do alto do navio de cóstas na Caravélla , onde ficou por algum tempo sem sentidos : os máis forão obrigados a deixar o navio , e a continuar o combatte como no principio.

Armando têve, de primeiro, melhór fortuna ; porque tendo entrado a Náo mais bem acompanhado , foi levando diante de si Turcos e Mouros até ao convéz; mas lá se vio em tão grando apêrto, recrescendo sobre elle e seus Companheiros todo o pêso dos contrarios, que os cercou tão estreitamente , que apenas tinham azo de jogar as armas ; davão e recebião feridas , muitos inimigos tinham já mortos , e estendidos a seus pés ; mas erão os Mouros em tanta quantidade , que cansados de ferir , e de mattar , alli terião acabado ás mãos do grande numero , se Armando não gritára aos Companheiros : « Mé- » tade da victoria é já ganha. Os mais valentes » inimigos , que se aventurárão aos primeiros gól- » pes , ahi jazem. Que dirá o Visorei , que dirá toda » esta India , se por falta de coragem deixámos es- » capar das mãos a glória d'este feito ». Estas poucas palavras , ajudadas de redobrados golpes , que o braço de Armando disferia furioso nos contrarios

infundirão renovadas forças nos soldados ; e a maior parte dos Janízaros tendo morrido naquella peleja , os Mouros começarão a desamparar o posto , e a render-se , com promessa de lhes salvar as vidas .

Quando, findo o combatte, poudo Armindo lançar os ólhos ao que acontecia na outra Náo , vio com grande alegria arvoradas nella as vencedoras Quinas, e os soldados occupados em escorchá-la de todo o mais precioso ; e um batél em que vinha Francisco Alvares demandá-lo para que , pois Lionél Márques estava ainda desarcordado da quéda , viesse elle dar as ordens competentes. Chegado que foi á Caravélla de Lionél Márques , muito o scandalizou o dissoluto modo , com que os soldados pertendião deshonar a victoria , ganhada a tanto preço de sangue , tratando como se fôrão mulheres depravadas , uma Princeza lavada em lágrimas, e suas escravas , a maior parte dellas Christians, e uma formosissima Hespanhola , que lançando-se-lhe aos pés, lhe pedia em nome de todas, antes a móрте , que desampará-las á brutal satisfação da ensanguentada soldadesca. Armindo, que logo lhe lançou os braços para a levantar do chão , a consolou , e lhe segurou com tanta affabilidade o amparo e a cortezia do Visoreí, que voltada ás mais escravas , e á Princeza, lhes explicou em lingua Arabia, que muito bem apprendêra no captiveiro ,

quanto Armindo acabava de lhe dizer: de que todas cobrãrão tal refrigério, e tanto se trespassarão da inesperada ventura, que lançadas por terra, não sabião com que géstos mais expressivos lhe declarassem o seu agradecimento. Armindo, cortêz com todos, e com Damas sempre respeitoso, sôbre cortêz, lhes deo as mãos para tomarem postura mais conveniente ao amparo que lhes segurava, e depois de estranhar aos soldados o desacato intencionado, as entregou a um Criado muito fiel; e honesto, que de Portugal o acompanhára á India, e que em todos os perigos da guérta, o achou sempre combattendo a seu lado, para que esse as depositasse na Camara da sua Caravella, em quanto elle ficava cumprindo com os devêres de Lionel Márques, que começava apenas a sahir do desacôrdo.

Seria de mui longa escriptura querer eu apontar aqui todos os lances de valor, e gentilezas de cortezania, que Armindo executou na India, achando-se continuamente em todos os perigos, ou já alardes de vistosa pompa sempre ao lado do Visorei, ou de seu filho D. Lourenço que muito o estimavão; este mórmente, que pela similhaça de ânimo, e parelha da idade o avaliava entre Irmão, e amigo; depositando-lhe no peito seus pensamentos, e pedindo sempre a D. Francisco, que em to-

das as facções a que o enviava lho dêsse por Companheiro. Com elle foi ás Ilhas de Maldiva , á de Ceilão , ao Reino de Cochim , com elle foi acco-
metter a possante armada , que ElRei de Calecut formava , não só para defender seus pórtos do insulto de nossas Náos , mas tambem para guarda das Náos que ião a Méca levar os Romeiros , e offerecer as dádivas a Mafôma , seu falso Prophéta.

Em fim , com D. Lourenço de Ameida se achou na barra de Chaúl ; quando com muitas galés e fustas viérão atalhar-lhe a sahida os Rumes , que tem por tradição serem descendentes dos Romanos , e a esse conceito passão no Oriente por estremados em valentia , e desejosos de se assinnallar em grandes feitos. Tendo ouvido as muitas cousas espantosas , que em armas tinhão executado os Portuguezes , e que actualmente se achava em Chaúl o filho do Visorei com outo vélas , julgárão que era boa occasião de experimentar por armas , se elles erão tão esforçados , como a Fama os avaliava ; ou se os cobardes Indianos lhes exageravão a valentia para melhor cobrirem o seu desânimo. Accomettêrão pois a D. Lourenço com briósa resolução ; mas como os Portuguezes n'outro tempo tinhão vencido os Romanos , de quem os Rumes se adoptavão descendentes , tambem agóra venciamos estes ; e já lhes tinhamos rendido quatro galés , e morto muita

gente, quando chegou em seu soccorro Melique-Az, Capitão mui intelligente, e bem provado em pelegas, e que então governava por ElRei de Cambaya, a Cidade Dio. Este Melique-Az vindo renovar o Combatte, de que os Rumes se arredavão, com despeito de se verem a tanto como forçados, por tão poucos combattentes de tão afastadas térras, pôz os nossos em maior apêrto do que d'antes. D. Lourenço, não acceitando os avisos, que os outros Capitães lhe davão, esperou no seu proprio valor, e no brio dos soldados, honrado éxito daquelle accontecimento.

Foi tres vezes entrada a sua Náo pelos inimigos, e tres vezes os rechassárão della os Portuguezes; de maneira que vendo Melique-Az o máo effeito que surtião os combattes peito a peito, tratou de render a Náo á fôrça de bombardadas, que vinhão tão amiudadas das trinta e quatro fustas por elle capitaneadas, que de cem homens que D. Lourenço tinha então, só trinta sustentavão a contenda, sendo os outros settenta mal-feridos. Para maior desgraça veio um pelouro perdido, que lhe levou uma côxa; mas elle com mui rara intrepidez, encostado ao masto e firmando-se na pérna que lhe ficou salva, mandava com tanto accôrdo, como se não se lembrára da ferida: e de sorte animava os mais, e lhes infundia desejos de vingança, que

como Leões se encrução, e sem cuidar no perigo, olhavam sómente os meios de offender mais gravemente, e mais a miúdo ao inimigo. Veio por fim outra bombarda que levou a vida a D. Lourenço. Então aquelles animosos Portuguezes pozérão no posto de D. Lourenço a Armindo, que tão valente, e tão igual a D. Lourenço se tinha mostrado em toda aquella acção.

Armindo continuou a dar as ordens sem esperança de vencimento, mas resolutos com os outros valorosos Companheiros a lhes vender as vidas tão caras, que se não gratulassem do triumpho, nem Melique-Az, nem tambem os Rumes. E é de crer que seguindo esta honrosa resolução, não ficaria um só Portuguez com vida, em quanto tivéssem pólvora com que disputassem o pleito. Mas faltando esta, e Melique, estimando os extremos de valor dos mesmos que o offendião, mandou cessar o combattimento, e offerer a tão esclarecidos inimigos, todo o esquivamento da injúria, e todo o agasalho, e estima da amizade, e da admiração devida a tão bizarra valentia. Erão só vinte Portuguezes os que unicamente achou ainda com vida Melique-Az, quando entrou na Náo, mas tão feridos, que o primeiro cuidado seu foi mandar subir Cirurgiões, que lhes acodissem com o tratamento das feridas; mas, sendo Iógo advertido que a Náo se ia ao fundo,

pela agua que lhe entrava pelos rombos, que as bombardas tinham feito, e a que por falta de gente occupada no combatte, se não acodira a tempo, ordenou que repartissem pelas fustas os feridos, e a Armindo levou consigo, para ser tratado com tanto disvéllo, como se fôra a mesma pessoa delle Melique-Az.

Chegados a Dio, onde elle era Governador, forão chamados os melhóres Fysicos para entenderem na cura das feridas de Armindo; mas estas, de accordo de todos, forão sentençadas mortáes, e assim lho declararão depois da consulta. Elle recebeu a sentença, como quem nunca a temêra, e como quem, sem aviso dos Médicos, sentia dentro em si os annuncios da próxima visitação da morte: pelo que, se dispôz a ficar só com o seu fidelissimo Criado, a quem pedio recado de escrever, e aproveitando o pequeno prazo que lhe ficava de vida, lançou estas palavras, encarregando muito ao Criado, que apenas sahisse dalli, pedisse ao Visorei licença de deixar a India, e embarcando para o Reino as entregasse a Florisa, como ultimo penhor da fé, que sempre lhe guardára.

SENHORA,

« Aqui acabárão em Dio as esperanças que tão
» lisonjeiras me affagavão a vida, mil vêzes aven-

» turada na única intenção de merecer-vos. Daqui
 » a poucos momentos lhes cortará a morte o fio.
 » Quão menos desagradavel me fôra o gólpe, se
 » menos dura me permittisse, antes de o descarre-
 » gar, vêr aquelles ólhos, -e beijar aquellas mãos,
 » em que a minha alma via depositadas todas as
 » venturas!.... Mas cumprão-se as leis do Fado,
 » que com todo seu poder, não atalhou nunca os
 » meus pensamentos de se dirigirem sempre a vós;
 » e ainda voarião a vós os meus suspiros derra-
 » deiros se..... os ajudasse no..... Senhora, só vos
 » peço..... »

Não poude escrever mais; porque um deliquio
 de fôrças, lhe despegou d'entre os dedos a penna, e
 esta cahindo, tambem a cabeça se lhe debruçou
 sobre o peito, e os ólhos se lhe cerrarão, para não
 mais se abrirem; se não é que no último arranco os
 cravou com tão sentido affeito no Criado, que este,
 não podendo suster-lhe a expressão, correo a to-
 má-lo nos braços, onde rendeo Armindo os últimos
 alentos.

Já antes que Armindo se embarcasse para a India,
 tinha o Governador de Coimbra, informado ElRei
 D. Manoel do disturbio acontecido entre as duas
 familias, mótivado pelo pleito, dado que na appa-
 rencia pretextassem o desacato commettido. Sua Al-
 teza, que tinha em memoria os grandes serviços,

que estas duas familias tinham obrado em proveito do Estado, e em exalçamento do nome Portuguez, retêve na Côrte o Páe de Armindo, que depois da partida de seu filho, desejava voltar ao repouso da sua quinta: e tendo-o mandado vir á sua presença, examinou a causa do litigio, e consultando-a com os do seu Conselho, vio que podia concluir-se com satisfação dos dous adversarios. Mandou logo chamar o Páe de Florisa, a quem deo a conhecer sua vontade, de que aquelle pleito fosse julgado por árbitros; e convindo este, foi a sentença tal, qual a desejava sua Alteza: e ouvida ella a comprazimento de todos, quiz ElRei, que apagadas todas as dissensões e mal-querenças, diante d'elle se déssem as mãos, e se recongraçassem na antiga, e nunca desmerecedora amizade.

Apenas se ratificou entre as duas familias esta reconciliação tão desejada dos amigos de uma e de outra, um dos Irmãos de Florisa, que mais affecto era a Armindo desde o primeiro curso de seus estudos, e a quem a sobrevinda dissensão ainda de baixo dos ódios apparentes, recatava, como debaixo de quentes cinzas, as brazas de viva amizade, tomando côs d'uma caçada em remoto sitio, á qual outros fidalgos de sua idade o convidavão, pedio vénia ao Páe, e este concedendo-lha, metteo esporas ao Cavallo, e acompanhado d'um único Criado,

pôz alvo na fronteira, e chegando a avistar-se com Florisa no Mosteiro, lhe deo alvoroçado as nóvas tão alégres, quanto inesperadas : e pedindo-lhe apertado segredo, partio na mesma noite, para evitar suspeitas, ou já da Tia, ou já do Páe.

Desde esse instante tomárão fixo nórtte todos os pensamentos de Florisa. A cada hóra, lhe parecia, que lá das partes do Oriente, raiava um luzeiro mais lustroso, que o do Sól, quando com mais pompa vem dourando as circumstantes nuvens; e do seio d'esse luzeiro romper Hymenêo co' as roçagantes roupas lavradas de ouro, rodeado de seus Ministros, lançar a ella os vôos, para lhe apresentar o ditoso e casto lume, em que tinham de arder perennes o seu coração com o de Armindo. Tambem se lhe afigurava já o como vinhão seu Páe e Irmãos retirá-la do Convento, e desandar a estrada até Coimbra com tanto contentamento, quanto fôra o desgosto, com que a discurrêra dos sitios onde vira, e fallára á Armindo, ao encérro, em que não via meio de tornar a vê-lo. Já os preparos para o noivado, as galas e os enfeites, as féstas e regozijos, e mais que tudo, a primeira e tão suspirada vista do amado ausente, que lhe traria nos ólhos o prémio de tantos padecimentos, lançava um traje tão alégre, e tão vistoso sôbre as passadas mágoas, que lhe escondião toda a fealdade.

Assim lhe corrião os dias, e os mezes em varias representações de tão agradável perspectiva, que embebida nellas, não dava tino de sua ligeireza. Quando chegou o fiel Criado de Armindo, que, vendo a difficuldade de lhe entregar a Carta, pela vigilancia que em cortar a Florisa toda a correspondencia, tinha observado a Abbadessa do Mosteiro, tomando conhecimento com o Hortelão delle, tanto se lhe insinuou no ânimo, que o admittio para jornaleiro no quotidiano trabalho da Hórta; e soube este Criado ganhar-lhe tão bem a vontade, e com ella a confiança, que poucos dias bastarão para elle o encarregar dos mandados mais familiares do interior do Mosteiro, onde a Abbadessa só permittia entrar o Hortelão, pelo muito e provado conhecimento, que ella tinha do seu honesto procedimento. Mas toda essa confiança do Hortelão lhe seria inutil, não encontrando nunca Florisa pelas officinas onde entrava, se o acaso lhe não aproveitára mais que as suas astuciosas diligencias.

Na hóra do recreio, quando todas as Religiosas, e Educandas tomavão passatempo pela Cêrca, succedeo cantar o Criado, para disfarçar o cansaço do trabalho, umas Cópulas que elle ouvira na India cantar a seu Amo, e em que nomeava Florisa. Esta, que não estava longe dalli, sentio no peito tão grande sobresalto de saudade, tanto desejo de se informar

de como táes Cópías, que ella trazia no seio, se devassavão no canto d'um jornaleiro, que corrêra súbito a averiguá-lo, a não intervir a prudencia a subjugar o impeto; mas lavrando sem repouso a mui curiosa ancia, não esperou mais tempo ao desafôgo, que o sinal, que punha térmo á hora do recreio, para com o disfarce de [colhêr alguma daquellas plantas, se avizinhar do Criado, e lhe perguntar d'onde houvera aquellas Cópías, que tão gentis lhe parecião? Então o Criado abraçando o lança, que a Fortuna lhe deparava, começou a dar-lhe conta de quem era, e a quem servira, de como acompanhára Armindo, na viagem, como sempre lhe fôra de seu lado nas batalhas. — A cada momento Florisa o interrompia, perguntando já as circumstancias de seus entretenimentos na India, já mil outras novas, á medida que o tropel de seus desejos dava abérta ao mais impetuoso: a tudo respondia o Criado com moderação, como quem lhe queria dispôr o ânimo para o amargoso trago, que vinha encerrado nas bréves linhas, que tinha de entregar-lhe. Fallou-lhe das feridas, que em varios combattes recebêra, e de como dellas melhorára; e a foi encaminhando ao combatte de Chaúl, onde recebêra algumas tão perigosas.....

Aquí começou Florisa a perder a côr, e foi necessario sentá-la n'um dos bancos da Cêrca, porque

desfalecendo-lhe as fôrças, entrou n'um desmaio ; e correo o Criado a chamar quem lhe acudisse com espíritos, que a animassem. Viérão Religiosas, veio a Tia Abbadessa ; e a levárão sem sentidós ao seu quarto : e o Criado, pelo que presenciou da relação, de que erão perigosas as feridas, conjecturou qual seria o funesto effeito da sua móрте. Não achou em si fortaleza de ânimo para annunciar-lha. Buscou módo de encontrar-se com a Aia, e significando-lhe as últimas palavras de seu Amo, lhe entregou a Carta, encommendando-lhe summamente o grande resguardo com que devia ensopar-lhe no coração o punhal daquella nova, e despedindo-se della com lágrimas de compaixão, sahio da Cérca, e pouco depois da Villa, para nunca mais allí tornar.

A primeira vóz de Florisa, quando tornou a si, foi demandar o Criado ; mas nem as Religiosas, nem a Tia sabião por qual Criado ella perguntava. Então deo ella tino de sua pouca cautéla, e foi variando perguntas, para com ellas desluzir o primeiro êrro ; até que por fim, reconhecendo-lhe melhorta, a deixárão só com a Aia, recommendendo-lhe muito que socegasse de ânimo e de corpo, consolando-a de não ser perigoso aquelle seu desmaio, tão casual no delicado e sensitivo sexo feminino.

Apenas se vio Florisa a sós com a Aia , desafogou com ella a causa de seu desmaio ; e foi a primeira vèz que lhe deo parte de uma inclinação , de que a Aia estava mais que certa , mas que vendô quanto ella a recatava , nunca , por não dissaboreá-la , lhe deo indicios de a conhecer. Então lhe contou os sustos que lhe causavão as perigosas feridas de Armindo , que forão causa do seu desmaio : e lhe pediu que fosse saber do Criado , algumas individuações que minorassem a sua mágoa. Mas a Aia que rompeo em desatado pranto , deo novo rebate ás afflicções de Florisa ; uma súbita convulsão se lhe apoderou de todos os membros ; uma dôr interna lhe despedia do peito clamores tão desmedidos , que acudio de novo todo o Mosteiro : — Foi tal o desaccordo da crisis em que a virão , que chamados o Fysico do Mosteiro , e com elle o Confessor , prevenirão os remédios do corpo , e juntamente os da alma , que a todos os momentos parecia despedir-se.

Applicados alguns dos mais efficaces , socego um pouce , e ponde dar attenção ás consolações espirituaes , que o Confessor , (informado já de tudo pela Aia , a quem a Abbadessa culpava daquella desordem , e que para justificar-se declarou tudo) lhe insinuava , com muito custo se foi resignando nas amargas afflicções , que lhe davão táes tratos no

Ânimo, e já mais mansas as refréguas da convulsão, podia responder á ternura, com que a Tia e quantas allí erão no quarto, a apiedavão compassivas. A afflicção porêem e a dôr mortal tinhão arraigado já tanto no âmago da alma; que a convalescença que procedeo desta ferida máis não fêz do que prolongar-lhe o caminho para a sepultura, onde foi, para sempre, jazer, um mez depois, quando nos mais flóridos annos se imaginava tão pértto de gozar a mais desejada de todas as humanas felicidades.

CONCLUSÃO.

Assim acabárão tão desgraçadamente dous parentes meus, tão merecedores de melhor ventura, a quem herança que, repartida amigavelmente, como depois se fêz, lhes daria meios de serem mais ditosos, bem-fazendo com os réditos della a verdadeiros necessitados; foi por causa d'um litigio, por hombridade, mais que por interesse pleiteado, o pomo da discordia, que desventurou tão promettedoras esperanças. Quanto não dévem os homens acautelar-se contra os argumentos do interesse, e terem por mais rendosos bens a beneficencia, e a amizade!

FIM.

15 *

(228)

*Acabei esta historia de Armindo e Florisa em 23
de Agosto do anno de 1588.*

Louvòr se dê a Deos , e á Virgem sua Madre.

R O D R I G O M A R Q U E S

a escrevi.



DISCURSO

A CERCA DE HORACIO, E SUAS OBRAS.

Dedicado ao Illustrissimo Desembargador da Mesa da Consciencia e Ordens, Antonio Ribeiro dos Santos, agradecendo-lhe o prazer que me deo a leitura da sua Traducção das Odes de Horacio.

A perfect judge will read each work of wit
With the same spirit, that its Author writ.

POPE'S *Essay on Criticism.*

10 de Março de 1809.

N^o um quadro, que nos affigurasse hõje a antiga Cidade Roma, não só quereríamos deparar com os mais nomeados sitios, como o Fõro, o Campo Marcio, a Via Sagrada, que aos triumphadores do Orbe encaminhava ao Capitolio, mas ainda rastrear os de mais somenos brados; até inquiriríamos onde era a rua dos que vendião perfumes, em cujas tendas.

ião parar as obras dos ruins Autores (1). Nas vidas mesmas dos grandes Capitães , dos Poétas , dos Philósophos , ao passo que as vamos lendo , vamos tambem com disvéllo notando toda a particularidade , ainda que tenue seja , com tanto que ella lhes toque ; dado que nenhuma instrucção , nenhum ingenho encerre ; opinando , que nas cousas grandiosas , nada possa mesquinho ser ; e que , nos homens famigerados , tem seu preço , ainda o que menos diz respeito ao que os fêz tão conhecidos.

Ora , se tanto prazer nos vem de sabermos ainda as mais indifferentes noticias d'esses , que de si deixarão egregio nome ; certo que não nos descontentará inteirarmo-nos das opiniões e costumes d'um homem ; como Horacio , e termos d'esse Poéta hum retrato fiel , d'um Poéta que mais que nenhum outro deo no alvo da sua arte , entresachando o util com o doce ; que abastado de delicado ingenho , de juizo solido , e abundante sciencia , querido de Principes , (sem *ser vil*) soube assazonar os seus versos com moralidade , e graça , dando-lhes fôro de Cartas Socráticas (2) em Poesia.

(1) in vicum vendentem thus , et odores ,
Et piper , et quidquid chartis amicitur ineptis.

HORAT. *Lib. 2. Ep. 1.*

(2) Socraticæ docuere chartæ. HORAT.

Esse retrato tirá-lo-hemos nós das suas mesmas Obras, lidás e contempladas com attenta vista, e mostraremos qual o systema fôra da sua Philosophia, qual o teor da sua vida, quaes as suas opiniões, que no-lo tornem, quanto possível seja, presente e vivo, Poéta tão amavel.

No Consulado de Cotta e Manlio (1), 688 annos depois de fundada Roma, 63 antes da Era Christiana nasceu Quinto Horacio Flacco, em Venusa, pequena Cidade, nas raias da Appulia, e da Lucania (2). Seu Páe (filho de Escravo fôrro) vivia d'uma fazendinha, e d'um officio de Cobrador de direitos (3). Dado que fosse Horacio em baixa condição nascido, e n'uma pequena cidade, nada menos foi educado como os mais nobres Moços o erão, na mesma Roma. Pois que seu Páe tanto lhe

(1) O nata mecum Consule Manlio. Lib. 3. Od. 21.
Tu vina Torquato move Consule pressa meo.

Epod. 13.

(2) — Sequor hunc Lucanus, an Appulus anceps.
Nam Venusinus arat finem sub utrumque colonus.

Lib. 2. Satyr. 1:

(3) Nec timuit sibi ne vitio quis verteret olim,
Si præco parvas (aut ut fuit ipse) coactor
Mercedes sequer. . . . Lib. 1. Satyr. 6

não quiz dar o ensino , que n'uma pequena terra como Venusa , tomavão os da sua sphaera , que antes elle mesmo o conduzio a Roma , onde com Orbilio estudou Grammatica , e logo a lingua Grega , e taes prendas e disciplina (1) , umas traz outras , quaes competir podião a filhos de fidalgos : que por tal o julgaria (diz elle mesmo) quem lhe reparasse nos riccos trajos , e na comitiva de escravos , que o seguia (2).

E sempre em companhia dos Mestres , que ao filho dava , encontrarieis com o bom do Velho para lhe dobrar para o bem o animo ainda tenro ; como bem inteirado de que huma boa educaçãõ é a mais ricca herança que a seu filho póde hum Páe deixar (3). As ideias , que se concebem e se vão for-

(1) Vamos com tento á cêrca das taes disciplinas ; que não são d'essas que coção o az de cópas : são das de que falla Cicero no I. de Oratore ; *redundet oportet et efflorescat oratio omnibus doctrinis , omnibus disciplinis.*

(2) Quintus Horatius Flaccus Venusinus , patre , ut ipse tradit , libertino , et exactionum coactore.

Sueton. in vit.

(3) Non equidem insector , delendaque carmina Livii
Esse reor , memini , quæ plagosum mihi parvo
Orbiliū dictare.

Lib. 2. Epist. 1.

mando em nós, nesses primeiros annos, são as se-
 mentes que tem de produzir para o vindouro a nossa
 felicidade; são regras de que depois a Razão usa
 para o que tem de fabricar; e se não é bem destor-
 cida a regra, nunca a fabrica irá direita. Da praxe
 he que tirava o Páe todo o ensino, que ao filho dava;
 por modo que quando este dêsse mostra de si no
 Fôro, e concorresse com os homens, se não visse,
 como a muitos acontece, estranho no Mundo;
 assim lhe fa appontando (como a talho lhe cahião)
 os vicios, ou os defeitos d'este, ou já daquelle; e
 logo os males, e perdições, que por elles se gran-

Romæ nutriti mihi contigit, atque doceri
 Iratus Graiis quantum nocuisset Achilles.

Lib. 2. Epist. 2.

Causa fuit Pater his : qui macro pauper agello
 Noluit in Flavi ludum me mittere, magai
 Quò pueri magnis e centurionihus orti
 Lævo suspensi loculos, tabulamque lacerto,
 Ibant Octonis referentes idibus æra.
 Sed puerum est ausus Romam portare, docendum
 Artes, quas doceat quivis eques atque Senator
 Semet prognatos. Vestem servosque sequentes
 In magno ut populo siquis vidisset, avita
 Ex re præberi sumptus mihi crederet illos.

Lib. 1. Satyr. 6.

geavão ; não o adestrando tanto com máximas e preceitos, que essa idade mal acolhe , quanto com exemplos , que são o manjar (1) que mais se lhe accomoda.

Se porém foi tão venturoso Horacio em lhe ser deparado hum Páe ; que se empregou (assim o deverão todos os Páes) como em capitalissimo negocio, na educação de seu filho ; forçoso nos é tambem dizermos , que foi não menos venturoso o Páe , em descobrir no filho tão entranhavel gratidão , que no maior auge da sua fortuna , a manifestou a todos , e ainda a transpassou á posteridade. Pelo tanto , renunciado houvera ao Tribunato militar , e á Cadeira Curule , e a quanto lhe podesse á sua prosapia contribuir , para illustrá-la.

A boa educação que seu Páe lhe dera em Roma , succedeo o estudo da Philosophia , que foi aprender a Athenas (2) , onde os que então professavão as

(1) — insuevit pater optimus hoc me ,
 Ut fugerem exemplis vitiorum quæque notando.
 Quum me hortaretur , parce , frugaliter , atque
 Viveremuti contentus eo , quod mi ipse parasset.
 Nonne vides , Albi ut male vivat filius ? ut que
 Barrus inops ? magnum documentum , ne patriam rem
 Perdere quis velit , etc. *Lib. 1. Satyr. 4.*

(2) Adjecere bonæ paulo plus artis Athenæ :

doutrinas de Platão, de Aristóteles, de Epicuro e de Zeno convidavão a Romana Mancebia a vir instruir-se na Sapiencia Grega. Accrescei-lhe ainda, que a suavidade dò clima, a commodidade dos negocios, a hospitalidade e polidez d'esse Povo inventor de quanta belleza ha hi nas Artes, os Edificios Públicos, o Odeo, o Propileo, o Templo de Minerva, com os quaes tinha Pericles afformoseado essa

Scilicet ut possem curvo dignoscere rectum,
Atque inter sylvas Academi quaerere verum.

Lib. 2. Epist. 2.

Nec timuit, sibi ne vitio quis verteret, olim
Si præco parvas, aut (ut fuit ipse) coactor
Mercedessequerer, Neque ego essem questus. Ab hoc nunc
Laus illi debetur, et à me gratia major,
Nil me pœniteat sanum patris hujus : eoque
Non, ut magna dolo factum negat esse suo pars,
Quod non ingenuos habeat clarosque parentes,
Sic me defendam. Longe mea discrepat istis
Et vox et ratio. Nam si natura juberet.
A certis annis ævum remeare peractum,
Atque alios legere ad fastum quoscumque parentes,
Optaret sibi quisque : meis contentus honestos
Fascibus et sellis, nolim mihi sumere : demens
Judicio vulgi, sanus fortasse tuo : quod
Nollem onus (laud unquam solitus) portare molestum.

Lib. 1. Satyr. 6.

Cidade, e de cujos ainda hoje vemos os soberbos remanescentes, careavão os homens de toda a qualidade, que fugindo ao bulício do Mundo, querião dar-se a huma vida mansa e commoda, a virem alli estabelecer sua morada. Poucos mezes todavia poude Horacio applicar-se, entre tantas, e tão eruditas delicias, aos Philosóphicos estudos.

Morto, por Bruto mórmente e Cassio, Julio Cesar, o unico que cabal fosse para governar então, e reduzir á conveniente regra, o estado, em que se via Roma, (1) (foi heroica a intenção, mas infantil o presupposto) desceo toda a autoridade ás mãos de Marco Antonio, Consul collega do Dictador, nesse mesmo anno, homem insigne por seus vicios, e por suas virtudes, (2) muito experiente na arte militar, e não noviço nas politicas astucias, grande homem, quando o amor ou o vinho o não toldava, nada exceptuando, que o levasse a seus intentos (3). Sou-

(1) *Ferunt dicere solitum non tam sua, quam Reipublicæ interesse ut salvus esset. Se jam pridem potentia gloriæque abunde adeptum: Rempublicam, si quid sibi eveneret, neque quietam fore, et aliquando deteriori conditione civilia bella subituram.*

Sueton. in Jul. Cæs.

(2) *Acta illa res est animo virili, consilio puerili.*

CICER, ad Attic. Lib. 14. Epist. 21.

(3) *N'uma que elle mandava a hum fulano que carear per-*

be , de primeiro , enganar a Cicero , conseguir , que todos os actos de Julio Cesar se confirmassem , que minguassem a reputação dos Conjurados , e a do Senado para com o Povo ; e se conferisse a Lépidio (íntimo amigo de Cesar , e que na Gallia Narbonesa tinha a seu mando não sei quantas Legiões) o summo Pontificado , que pela morte de J. Cesar ficou vago . Reforçou-se de amigos , e de Soldados veteranos , e derivou para si só toda a autoridade da Republica : dispunha de tudo a seu prazer , ante os olhos mesmos dos dous Pretores Bruto e Cassio , Cabeças da Conjuração , que confiados na bondade da causa , faltos de exercito , e faltos de dinheiro , não lhe sabião pôr anteparo algum . A Dolabella , que ao morto dictador succedeo no Consulato , fez que lhe dêsse o Povo a Provincia de Syria , que tocára a Cassio ; e a Macedonia , destinada a Bruto , tomou-a elle para si ; tirando della as Legiões , que ahí se achavão aquarteladas , foi invadir a Gallia Cisalpina , Provincia de Decimo Bruto , que , (vistas as couças , como ellas então ião) assentou ficar-lhe muito a commodo , pois se achava nos confins da Italia .

tendia para seu apaniguado , vem as palavras seguintes : *Quid concupisces tu vide ; quid quid concupiveris certe habebis .*

Nessa envolta de negócios, Octavio filho adoptiv , e herdeiro de J. Cesar, apenas, em Apollonia, soube a morte de seu Páe, trespassou-se a Italia a sé appossar da paternal herança. Baldado lhe foi pedir della conta a Marco Antonio, que apoderando-se dos thesouros, e appontamentos de J. Cesar, que logo que este morreo, lhe pôz nas mãos Calpurnia, não só não dava ouvidos ao Mancebo Octavio, mas ainda zombava d'elle, pela affouteza, com que sem patrocínio, sem adjutorio algum, se vinha arrostar com elle, quando sentado na Curul Cadeira, e no meio de seus soldados.

Então se achegou Octavio a Cicero, em quem vislumbrava já a inimizade contra Marco Antonio; e tomando-o pelo fraco, lhe disse, que d'elle, em tudo, e por tudo depender queria, pondo-se á sombra da sua eloquencia, e da sua autoridade: e em tanto mandou prometter montes de ouro aos Veteranos, que militado haviam sob seu Páe J. Cesar, e que se achavão desparsidos pela Italia, no caso que vingarem quizessem a morte do seu General, e tambem a Republica. E com tal geito dispoz a tecida trama, junto com os conselhos de Agrippa, de cujo Aio o ladeára, desde a primeira adolescencia, Cesar; que assim pela autoridade de Cicero, que o roborava no Senado, como pelas Legiões dos Veteranos, que se vinhão juntando em favor d'elle, mar-

chou, no anno seguinte, e com elle os Consules Hirtio, e Pansa, contra M. Antonio (declarado já por inimigo do Estado), que então sitiava em Módena a Decimo Bruto; e marchou, como Protector da Republica, e da Liberdade.

Sabidas são de todos as batalhas, que pelejadas forão nas abas de Castel-franco, onde ficárão mortos os dous Consules, Hirtio e Pansa; é ainda o terceiro combate, em que Octavio obrigou a M. Antonio a levantar o assedio de Módena, e a refugiar-se perto dos Alpes á sombra de Lépidio, que commandava na Gallia Narbonesa, em quanto Numa-tio Plancò ficava com o resto, e còm duas Legiões occupavá as Hespanhas M. Asinio Pollião. Nem Octavio lhe foi no alcance; antes voltando a Roma os olhos, a ella se encaminhou; e como, por bem, lhe não outorgassem a Ovação, (1) em razão de sua pouca idade, escorando-se nas suas Legiões, os obrigou, posto logo na frente dellas, a que lhe conferissem o Consulato, que era vago, pela morte de Hirtio e Pansa.

Recados de Paz enviados forão a M. Antonio, e a Lépidio. Quem tolhia que se não dessem as mãos

(1) Triumpho somenos, que se fazia a pé, e com menos pompa.

para vingarem a morte do Divo Julio, que do Céu á requeria? Já se lhe dedicavão Templos; e seu Flámen era já elle M. Antonio; e o Cometa (1) que se vio poucos dias depois da morte do Dictador, esse Astro Julio, era a alma delle; que aos Céos subia; e que assim, convinha tomar vingança nesses impios, que mattarão um Varão sacro e divino; tanto mais que condemnados os tinham já, tanto o Senado, como o Povo padroeiros da Republica. Ora, sabem todos qual foi o Congresso d'entre Bolonha, e Módena; que proscipções dalli lavrarão, e como tocou a Lepido a Hespanha, e a Gallia Narboneza; a M. Antonio, a Gallia que Cesar conquistára; e a Cisalpina; e a Africa, mais a Sardenha a Octavio: não entrando nessa repartição a Italia, da qual os Triumviros todos juntos se davão, não como Patrones, mas sim como defensores. Assentou-se mais nesse Congresso, que passarião M. Antonio e Octavio, com as suas Legiões á Grecia, onde combatterião com Bruto e Cassio, que nesse tempo se achavão nesse paiz, inteiramente addicto á facção Pompeia, onde captarão muitissimos amigos, e juntarão dous poderosissimos exercitos, e onde, com as armadas, que lá tinham, dominavão os mares.

(1) Esse mesmo que appareceo depois em 1680.

Filho, e mattador de J. Cesar, Bruto, da Seita Stoica, de genio taciturno, mas altivo, varão de egregia fama, mas de valor duvidoso; tinha querido, antes de se pôr em Campo, tentear o paiz, e prevenir os animos; por tanto se demorou um pouco em Athenas, onde alistou, e levou comsigo os filhos das principaes familias de Roma, que em Athenas studavão, e entre elles a Horacio, que pelo seu ingenho, seria muito de seu grado, e que contava então 23 annos, sem noticia alguma da guerra, em que nunca noviciára; convidando-o com o mando d'uma Legião, que se compunha então de dez cohortes, e formava 5000 infantas. Nesse posto militou sob Bruto bons dous annos, talando terras, pondo tributos; como fazia Cassio, com o qual, apenas se unio, já reforçado, quanto melhor tinha podido, deliberarão aguardar, em Philippi, os Triumviros, que tinham atravessado o mar; apodetados d'um formoso e fortalecido Campo, que escolhêrão, abastecido de tudo: nem erão inferiores aos Triumviros mais que na qualidade do exercito e na fama d'um General, como M. Antonio. E d'esse modo, pela calamidade dos tempos se vio Horacio máo grado seu, envolto, (como elle mesmo diz) no rodopelo da guerra civil, e sob Bruto brandir as

armas , que tinham de fraquear ante o nervoso pulso de Augusto Octavio. (1)

Da segunda batalha de Philippi, que decidiu aquella guerra, não sahio Horacio com sobejo crédito ; pois que , na frente mesma da sua Legião se descartou do broquel , (o que na milicia antiga era ignominia grande) e fugio. O mesmo dizem que acontecêra ao Poéta Alcêo , que na Lyrica o tinha precedido ; o mesmo a Demósthènes ; na famosa batalha de Cheronéa ; e como houve quem lhe lançasse em rosto essa fugida , respondeu com um verso , que então corria pela bôcca do vulgo.

Póde inda pelejar , quem fóge agora. (2)

Nem Horacio tratou de dourar um feito , que não soffria desculpa , e incapaz de se encobrir : antes o confessou então ingenuamente , e mais ainda quando depois escrevia a Augusto , que não nascêra para guerras a progenie dos Poétas. (3) Finalizada a

(1) *Dura sed amovère loco me tempora grato,
Civilisque rudem belli talit æstus in arma
Cæsaris Augusti non responsura lacertis.*

Lib. 2. Ep. 2.

(2) *Tum Demosthenes orator ex eo prælio salutem fuga
quæsit , etc.*

(3) *Tecum Philippos et celerem fugam*

Sensi relicta non bene parmula, — Lib. 2. Od. 7.

guerra civil com a batalha de Philippi, á vontade dos Vencedores se compozérão as cousas do Imperio; e Horacio vendo perdido, pela proscripção, o seu patrimonio, recorreo ás Musas, de cujas desconhecido não era, pois que entre as suas composições, se depara com huma Sátira, (1) escripta em tempo que meneava as armas. « A Pobreza o aguilhou a compor versos, e pela via do Parnassò se lançou a acertar com as commodidades da vida » (2).

Tarde, como todos sabem, e mui tarde se abalançárão os Romanos ao estudo das letras, entranhados como andavão no rumor das armas, e conquista do Universo; fito primario em que desde a fundação da primitiva Roma, tinham cravada a vista: só depois das primeiras guerras Pánicas, he que principiárão a ler os Poétas Gregos, mórmente os dramaticos, a vertê-los, e a imitá-los. (3)

Militiæ quanquam piger et malus, utilis urbi.

Lib. 2. Ep. 1.

(1) *Proscripti Regis Rupili pus atque venenum,*

Lib. 1. Sat. 7.

(2) *Unde simul primum me dimisere Philippi,*

Decisis humilem pennis, inopem que paternis

Et laris et fundi; paupertas impulit audax

Ut versus facerem.

Lib. 2. Ep. 2.

(3) *Serus enim Græcis adnotavit acumina Chartis.*

Livio Andronico foi o primeiro, que no ingenho dos Romanos, accommodou ao seu gosto de tragedia Gregos atavios : seguirão-no Accio, Cecilio, Paccuvio, Nevio ; apóz elles Terencia, ennobrecido co'a familiaridade de Lelio, e do primeiro Scipião Africano fez pizar o Tablado Romano ás Comedias de Menandro trajadas á Latina. Tambem Lucilio, com esses mesmos varões familiarizado, (1) sahio com a Sátyra, composição inteiramente Romana, dado que de sal Grego assazonada. (2) Tinha Plauto

Et post Punica bella quietus, quærere cœpit,
 Quid Sophocles et Thespis et Æschylus utile ferrent.
 Tentavit quoque, rem si digne vertere posset:
 Et placuit sibi naturæ sublimis et acer:
 Nam spirat tragicum satis, et feliciter audet:
 Sed turpem putat in scriptis metuitque lituram.
 Creditur, ex medio quia res arcessit, habere
 Sudoris minimum, sed habet Comœdia tanto.
 Plus oneris, quanto veniæ minus: aspice, Plautus
 Quo pacto partes tutetur amantis ephebi,
 Ut patris attenti; lenonis ut insidiosus: etc. etc.

Lib. 2. Ep. 1.

- (1) Quin ubi se a vulgo, e scena in secreta remorant
 Virtus Scipiadæ; et mitis sapientia Læli,
 Nugari cum illo, et discincti ludere, donec
 Decoqueretur olus, soliti. etc.

Lib. 2. Satyr. 1.

- (2) Eupolis atque Cratinus, Aristophanes que Poëtæ

(um pouco antes que Terencio fosse as delicias das pessoas cultas) excitado risadas do vulgar povo ; e tinha Ennio tirado da Romana Tuba as primeiras vozes , rusticas sim , mas altas , mas sonoras , e em certa maneira dignas dos Scipiões , alteroso assumpto do seu Canto. Reservado porém ficou para a Era de Augusto , vêr alçada ao Supremo gráo a Poesia : a essa Era é que coube ouvir , nos mais mimosos versos , suspirar Tibullo os seus ternissimos amores ; alardear Ovidio quanta facilidade , quanta flexibilidade , quanta fecundidade podem as Musas dar ; tinha Virgilio de se avizinhar mui perto de Homéro , correr parellhas com Theócrita , e deixar longo espaço traz si a Hesíodo ; tinha Horacio de coadunar em seu ingenho todas as qualidades dos Poétas Lyricos , que por além de dous séculos bem-aventurárão a Grecia ; cujos forão os mais egregios Stesíchoro , Archíloco , Sappho , Alcéo , e Píndaro , de todos elles Príncipe. Das prendas

Atque alii , quorum comœdia prisca virorum est :
 Siquis dignus erat describi , quod malus , aut fur ,
 Quod mœchus foret , aut sicarius , aut alioqui
 Famosus : multa cum libertate notabant.
 Hinc omnis pendet Lucilius , hosce sequutus ,
 Mutatis tantum pedibus , numerisque , facetus ,

Lib. 1. Satyr. 4.

d'este Supremo Poéta, do divino enthusiasmo, que o investio, e mais particularmente da caudalosa veia do seu spirito, deo Gabriel Chiabrera á Italia um transumpto, e melhor o déra ainda o Lazzarini, se á felicidade de seu ingenho viesse unida a applicação ao estudo : tambem lá apparece em Inglaterra não tenue copia, na Ode de Jaques Gray, Vate ardente, phantasiioso, harmonico, e sublime. Ora, bem que Horacio próteste que não ousa calcar os profundos vestigios de Pindaro, pelos julgar muito arriscados (1), não deixa de Pindarisar ás vézes, e tocar certas metas de sublime, que talvez não teria tocado o Grego Cysne (2). Denotava que

(1) Pindarum quisquis studet emulari, I-
 ule, ceratis ope Dædalea
 Nititur pennis, vitreo daturus
 Nomina ponto. — *Lib. 4. Od. 2.*

Novem vero Lyricorum longe Pindarus princeps, spiritus magnificentia, sentiis, figuris, beatissima rerum verborumque copia, et veluti quodam eloquentiæ flumine, propter quæ Horatius eum merito credidit nemini imitabilem.

QUINTILIAN. *Lib. 10. Cap. 1.*

(2) *Vid. Od. 1. Lib. 3. — Odi profanum vulgus, etc.*
Od. 3. Lib. 3. — Justum et tenacem propositi, etc.
Od. 27. Lib. 3. — Impios parræ recinentes, etc.
Od. 4. Lib. 4. — Qualem ministrum fulminis, etc.

com a delicadeza de Sappho tinha temperado a plenidão de Alcêo, quasi adubando (como se faz ao vinho) o carrascão d'um com a doçura de outro. Que assim soube o Lorenzini unir o caudaloso das Dantescas aguas, á límpida veia do Sórگا (1), com o que, tal pôsto se grangeou no Pindo, que não facil empenho fôra ir junto delle tomar assento. Nem a seguir a Alcêo, nem a Sappho se abalançou Horacio, nos assumptos que ambos emprendêrão, nem nas maneiras de que usárão; mas sim lhes tomou de tal modo o andamento e porte, o cheio do estro, a valentia dos conceitos, que não como imitador delles, (defeito que os seus inimigos lhe achacavão) porêm se demostrou dalli Poéta original e Príncipe naquelle genero (2). E por certo, quanto á gravidade

Da qual J. Cesar Scaligero, que não era dos extremados por Horacio, dizia : « *Tota vero cantione hac et se ipsum et totam Græciam superavit* : » e tambem sabemos, que esse mesmo Scaligero daria o Reino de Aragão por conseguir-se Autor da Ode :

Quem tu Melpomene, etc.

(1) Petrarca.

(2) *Eoliis fidibus querentem
Sappho puellis de popularibus* :

das sentenças com que ennobreceo as suas Odes, quanto á bem-parecida desordem, com que nellas caminha, quanto ás metáphoras ánimadas com que as abrilhanta, e á curiosa felicidade, e (digámo-lo d'uma vez) a essa graciosa desenvoltura, que lhe veio ingénita na índole, Horacio, entre os Poétas Lyrico sdo Lacio, merece a Corôa, e os louros. Unico,

Et te sonantem plenius aureo,
Alcæe, plectro. *Lib. 2. Od. 13.*

— et Alcæi minaces,

Stesichorique graves Camœnæ. *Liv. 4. Od. 9.*

Cave, cave: namque in malos asperrimus.

Parata tollo cornua

Qualis Licamlæ spretus infido gener, *Epod. 6.*

Libera per vacuum posui vestigia princeps

Non aliena meo pressi pede. Qui sibi fidet

Dux regit examen. Parios ego primus iambos

Ostendi Latio, numeros animos que sequutus

Archilochi, non res et agentia verba Lycamben.

Ac, ne me foliis ideo brevioribus ornes,

Quod timui mutare modos et carminis artem:

Temperat Archiloci musam pede mascula Sappho,

Temperat Alcæus: sed rebus et ordine dispar:

Nec socerum quærit quem versibus oblinat atris,

Ne sponsæ laqueum famoso carmine nectit.

Hunc ego non alio dictum prius ore, Latinus

Vulgavi fidicen. Juvat immemorata ferentem

Ingenuis oculisque legi manibusque teneri.

Lib. 1. Epist. 19.

Ihe podemos, com Quintiliano, chamar; tanto elle acima de todos os outros se levanta!

A Mecenas o appresentarão dous Poétas amigos seus, Vario; que então se dava á Épica, (1) e Virgilio empenhado nesse tempo em campestino Canto. (2) Vinha Mecenas d'uma nobilíssima familia da Toscana, varão sabio, prudente, regalão, e amavel; nas cousas politicas braço direito de Octavio, como nas militares o era Agrippa, soldado de fortuna, valoroso nas armas, e que poudé sem risco seu, vir a ser em breves annos a segunda pessoa do Imperio. Agasalhou Mecenas cortêzmente a Horacio, mas com poucas palavras, segundo seu costume; nem passou gran tracto de tempo, que o não alistasse na pauta dos seus Amigos (3). Facil he de

(1) Scriberis Vario fortis et hostium

Victor, Mæonii carminis alite, *Lib. I. Od. 6.*

—— forte epos acer

Ut nemo, Varius ducit etc. *Lib. I. Sat. 10.*

(2) —— Molle atque facetum

Virgilio annuerunt gaudentes rure Camœnæ. *Id, ib.*

Nulla etenim mihi te fors obtulit. Optimus olim

Virgilius, post hunc Varius, dixere quid essem.

Ut veni coram, etc. *Lib. I. Satyr. 6.*

(3) Ut veni coram singultim pauca loquutus

(Infans namque pudor prohibebat plura profari)

imaginar que o congraçou com Octavio, contra quem tinha militado Horacio; de modo, que se abafassem esquivas lembranças, fechando a bôcca aos passados successos. A verdade foi, que de dia em dia o amava Mecenas mais; e mais que nunca frequentava Horacio aquella Casa, onde concorria a flor de Roma, onde era sabido que nada valião âmbitos, nem enredos; onde nem mais opulencia fazia sombra aos outros, e cada um achava alli a praça que competia ao seu merecimento (1).

Além das prendas do ingenho, e do coração, que da turba vulgar tanto sobrelevavão a Horacio, nelle descortinou Mecenas outras que ditosamente lh'o davão mais a querer. Entre os principaes disvelllos d'esse homem de hem, e de agudo juizo, laborava nelle a vontade de amansar o animo de Octavio que

Non ego me claro natum patre, non ego circum
 Me Satureiano vectari rura caballo,
 Sed quod eram narro. Respondes (ut tuus est mos)
 Pauca. Abeo: et revocas nono post mense, jubesque
 Esse in amicorum numero, etc. *Lib. I. Satyr. 6.*

(1) ——— Non isto vivimus illuc.

Quo tu reré modo. Domus hac nec purior ulla est
 Nec magis his aliena malis, nil mi officit unquam,
 Ditiior hic, aut est quia doctior; est locus uni-
 Cuique stus.

Lib. I. Satyr. 9.

bem que erudito fosse desde menino em toda a Literaria doutrina, como adoptivo filho de J. Cesar sempre lhe resoavão nos ouvidos os nomes de Pharsalia, d'Utica, de Munda, e aos olhos se lhe figurava de seu Páe o excessivo poderio; e de seu proprio genio pendia para a crueza. Dobrêmos folha quanto ás proscripções, em que se ostentou mais cruel, que o mesmo M. Antonio; e á clemencia, que demonstrou, á qual Séneca chama *saciada crueldade*; todos noticia tem do ditto do mesmo Mecenas quando vio o comprazimento, com que no tribunal sentenciava á morte, e lhe bradou. *Ergue-te dahi, verdugo*. — Tinha para si que nada contribuiria melhor a torcer para a mansidão o ânimo de Octavio, e appontar-lhe as verdadeiras veredas da honra, e da virtude, como a boa doutrina, trajada principalmente com a linguaguem das Musas; e em Horacio creio que acertára com seu presupposto, como já acertára com Virgilio, a quem commettido havia (1) a splendidissima Obra das Georgicas, não menos opulenta de formosa Poësia, que adubada de san moralidade (2); e donde proviesse arredar de mais em mais Octavio do derramamento de sangue civil.

(1) — *Tua; Mecenas haud mollia jussa. Georg. 3.*

(2) *Vid. Blackwell's Memoirs of the Court of Augustus.*

Querem alguns que Virgilio, seguindo essas máximas dictasse, depois da batalha de Accio, o seu Poêma, que tanto tem de político, como de Épico; pois que nelle a Casa Julia, que prende em Enéas, e á qual tinhamo promettido os Deoses o Imperio do Mundo, verificava todos os seus Oraculos em Octavio; nesse poêma crível é que insinuava Virgilio ao Povo Romano, que não resistisse contra a sua propria Dita; que assaz lhes mostrára o Tempo que estragos, que perdições lhes tinhamo resultado do abuso da Liberdade, quando Republica; que se lhes viplião offerecer na sujeição á Casa Julia os fructos do pacífico remanso (1).

Não é facil de imaginar que effeitos se produzem, n'um Povo de alto spírito, quando máximas taes lhe são insinuadas em trajos de vivas côres. Para as insinuar assim não era Horacio menos adequado que Virgilio: bem o atinou Mecenas; e bem é de suppor que para desviar o ânimo de Octavio, lhe mandou compor a Ode 14 do 1 Livro, que é a metaphora mais formosa que atégora sahio de humana pluma (2). O que porêm he certo, por ordem de

(1) *Hic vir, hic est, tibi quem prometti sæpius audis.*

Æneid. 6.

(2) *O Navis, referunt in mare te novi
Fluctus. O quid agis? fortiter occupa*

Mecenas he que escripta foi a Ode 3, do Livro 3., Ode, que requireo para a descifrar todo o acumen dos nossos Criticos modernos. Ora, o motivo della foi, que corria fama, que já tivera J. Cesar em seu conceito, transferir de Roma a Alexandria, ou a Tróia, o assento do Imperio, pois que de Tróia tirára a familia Julia a sua nascente: e temião os Romanos que quizesse Augusto preencher as idéias de seu Páe Divo Julio Cesar; idéia que traria comsigo a ruina de Roma, e de toda a Italia, como nas éras de Constantino veio a acontecer. Para manhosamente desviar Octavio dessa tenção escreveo Horacio essa Ode, que lida sem esta previa intelligencia, he toda escuridades e desordem.

Depois que disse que nada ha hi, que poder tenha de turvar o varão constante e justo em seu proposito; e que esse é o trillho, por onde os Heroes sóbem a gozar honras Divinas; e que Rômulo as alcançou; accrescenta: — mas não levava Juno a bem que en-

Portum. Nonne vides ut
 Nudum remigio latus?
 Et malus celeri saucius Africo,
 Antennæ que gemunt? ac sine funibus
 Vix durare carinæ
 Possint imperiosius
 Equor? etc. *Lib. I. Od. 14.*

trasse no consorcio dos Deoses, huma progénie de Romano sangue; sómente consentio na consideração de que já de Tróia apenas se vião as ruínas. Arremessa-se dahi a huma longa digressão em que diz que serão os Romanos Senhores do Universo, com tanto que insultem armentios aos sepulchros de Priamo e de Páris; que tres vêzes, obra de Phébo, se êrgão Troianos muros, tres vêzes os demolirão os braços dos seus Gregos. Mas onde o sizo tens, oh Musa, que os arcanos dos Deoses patenteando vás (1)? — Lá vislumbra aonde quer ferir a flecha da intenção do Vate; ou antes a intenção de quem lhe encomendou essa Ode insigne.

Dessa maneira se ia alimentando de mais em mais a amizade de Mecenas para com Horacio; e a seita

(2) *Justum et tenacem propositi virum, etc.*

.
Dum Priami Paridisque busto
Insultet armentum, et catulos ferae
Celent inultae: stet Capitolium
Fulgens, triumphatisque possit
Roma ferox dare jura Medis, etc.

.
Ter si resurgat murus aeneus,
Autore Phœbo, ter pereat meis
Excisus Achivis. etc.

.
Quo, Musa, tendis? Desine pervicax

de Epicuro que ambos seguião, não servia a resfriá-la. Que andava em moda ella então em Roma, e a tinha lá cantado Lucrécio em versos taes que só dos de Virgilio podião conceber receio: abraçada a tinham já o Divo Julio Cesar, comedido Epicurêo, Oppio, Balbo, Hirtio, e Pansa, Mário e Mamurra, muitos dos quaes, depois de enriquecidos com os despojos da Europa, da Asia, de Africa por elles subjugadas, e terem obrado as mais egregias façanhas, vendó-se entrados em annos se entregáráo a eruditos ócios, a promover a arte de plantar jardins, afformosear os edificios, e dar a todas as porções da vida, elegancia, splendor, e delicia, e assemelhá-la, quanto nelles coube, á que os Numes desfructavão(1). Vida era essa, a que o quasi inimitavel L. Lucullo abrira exemplo, quando vencedor de Tigranes e Mi-

Referre sermones Deorum, et

Magna modis tenuare parvis. *Lib. 3. Od. 3.*

(1) Cneus noster locum ubi Hortos edificaret (Balbo) dedit.

Cicero ad Atticum.

Et Mamurrae divitiarum placent, et Balbi Horti et Tusculanum. Idem primus Cn. Marius ex equestri ordine, Divi Augusti amicus invenit nemora tonsilia intra hos 80 annos.

C. PLIN. Lib. 22.

Vir doctus Oppius, in libro quem fecit de silvestribus arboribus. —

MACROB.

táridates, lhe intentou em vão roubar os louros de invejoso Pompêo. Então sob o Consulato de Cícero, em que triumphou do Oriente, desamparou o Fóro e forenses lidas, para se retrahir ao Campo, onde fabricou as grandiosas Quintas; cujos remanescentes ainda hoje, com pasmo são contemplados. A magnificencia, que elle em todo o genero prodigou, passou a ser proverbio; e quem ha ahí que ignore o que foi de Apollo célebre Salão. Allí tinha enfileiradas as mais formosas statuas, os mais preciosos retabulos junto com as mais copiosas e escolhidas Livrarias, e estas francas a todo o Litterato, ou simplesmente curioso. Nunca as Musas agasalhadas forão em mais elegante nem mais magnifica hospedagem! Foi estendendo Lncullo a vida, no gremio dessas delicias; conversando com homens doutos, escrevendo os Commentarios das guerras que guerreára, e cultivando as Gingeiras, que das regiões do Ponto trouxera a Italia. Dessa mesma escola era o Epicurêo Mecenas, sobre cujas maneiras e ademanes sempre fagueiros, sempre requebrados, unica falha d'esse grande homem, cahirão mais d'uma vez os motejos de Octavio. E ora, de que seguisse, em Philosophia, Horacio essas mesmas bandeiras, sobejas provas, nos seus mesmos escriptos se achão; e dado que outras passagens se encontrem, que o denotem por

Academicô (1), ou de outra qualquer seita (2); em maior quantia são as que no-lo denuncião rematado Epicurêo (3). E o que ainda mais nos faz é a confor-

(1) Adjecere bonæ paulo plus artis Athenæ :

Scilicet ut possêm curvo dignoscere rectum ,

Atque inter sylvas Academi quærere verum.

Lib. 2. Ep. 2.

An tacitum sylvas inter reptare salubres

Curantem quicquid dignum sapiente bono que est ?

Lib. 1. Epis. 4.

(2) Quid verum, atque decens, curo, et rogo, et omnis in hoc

Condo, et compono quæ mox depromere possim. (sum :

Ac ne forte roges, quo me duce, quo lare tuter :

Nullius addictus jurare in verba magistri,

Quo me cunque rapit tempestas, deferor hospes.

Nunc agilis fio, et mensor civilibus undis,

Virtutis veræ custos, rigidusque sate les :

Nunc in Aristippi furtim præcepta relabor,

Et mihi res, non me rebus, submittere conor:

Lib. 1. Ep. 1.

Virtus est medium vitiorum utrinque reductum:

(3) — Credat Judæus apella,

Non ego; namque deos didici securum agere ævum

Nec siquid miri faciat natura, deos id

Tristes ex alto coeli demittere tectõ.

Lib. 1. Satyr. 5.

Me pinguem et nitidum bene curata cute vises,

Quum ridere voles Epicuri de grege porcum.

Lib. 1. Ep. 4.

midade que milita entre os preceitos de Epicuro, e as máximas de Horacio. Aquelle publicou com os preceitos, e este com o exemplo, que se não deve entremetter o sabio (1) nos publicos negocios; e ambos lhe aconselhão que abhorreça as torpezas dos Cynicos (2), que ponha o peito a esquivar de si a pobreza (3), e que memoria deixe com alguma Obra de ingenho(4), nem alardeie aqui e alem o que disse ou fez (5); e que seja amator dos Campos (6),

(1) Diogen. Laert. in Epicur.

(2) Id. ibid.

Alter Miletæi textam cane peius et angue
Vitabit clamydem : morietur frigore , si non
Rettuleris pannum. Refer et sine vivat ineptus.

Lib. 1. Ep. 17.

(3) Diog. Laert. ib.

Sit bona librorum et provisæ frugis in annum
Copia : ne fluitem dubiæ spe pendulus horæ.

Lib. 1. Ep. 18.

(4) Diog. Laert. ib.

Exegi monumentum ære perennius. — *Lib. 3. Od. 30.*

(5) Diog. Laert. ib.

Non recito cuiquam , nisi amicis , id que coactus :
Non ubivis , coramve quibuslibet , etc.

Lib. 1. Satyr. 4.

(6) Diogen. Laert. ib.

O rus quando ego te aspiciam? etc. — *Lib. 2. Satyr. 6.*

Urbis amatorem Tustum salvere jubem

Ruris amatorem etc.

Lib. 1. Ep. 10.

É pedra quadra aos tiros da Fortuna.

Tanto o Poéta, como o Philósopho sustentão, que não são (como os Stóicos (1) sentião) iguaes todas as culpas; e não cabe ao Sabio pôr seu cuidado, no que tocca ao jazigo seu (2).

Nessa Epistola, a Mecenas, que he hum transumpto da mais exquisita moral de Epicuro, emprende o Philósopho mostrar que não deve o homem quando Mancebo transcurar a Philosophia, nem quando velho, affadigar-se de philosophar; porque ninguem se deve capacitar, nem que mui temporão seja, nem hora mui serôdeo o procurar-se a saúde do ânimo. E não diz o Poéta essa mesma sentença ao seu amigo Mecenas, quando esse o estimulava a fazer versos na quadra da avançada velhice? (3)

(1) Diog. Laert. ib.

(2) Id. ib.

Absint inani funere nœniæ :

Luctus que turpes et quærimoniæ.

Compesce clamorem, ac sepulchri

Mitte supervacuos honores. *Lib. 2. Od. 20.*

(3) Diogen. Laert.

Ut nox longa quibus mentitur amica, diesque,

Longa videtur opus debentibus : ut piger annus

Pupillis quoque dura premit custodia matrum;

Não ha que perguntar-lhes a um , nem a outro o que elles sentião a respeito da morte ; pois que ambos tinham que não havia de que a temer ; um dos mais firmes alicerses dessa seita sendo , que com o corpo finalizava tndo (1). Em quanto ao desfructar os prazeres da vida , tanto Horacio , quanto Epicuro , os tinham em grande presupposto ; nem nisso padecião grande lôgro , persuadidos ambos que o homem não é como o Amante Platonico — *Despido , e nú das condições de humano* — mas sim , que são as nossas paixões os ventos , que no mar da vida , o nosso baixel impellem : persuadidos igualmente , que a nossa Razão , ou ao bem regrado amor de nós mesmos cabe ter mão no léme , e desviá-lo dos cachopos (2). Quer a Razão , que do prazer , por mais

*Sic mihi tarda fluunt , ingrataque tempora , quæ spem
Consiliumque morantur agendi graviter id , quod
Æque pauperibus prodest , locupletibus æque ,
Æque neglectum pueris senibusque nocebit.*

Lib. 1. Epist. 1.

(1) Diogen. Laert. ib.

———— caret ubi pectus inani
Ambitione ? caret mortis formidine et iræ ?

Lib. 2. Epist. 2.

(2) On Life's vast Ocean diversely we sail,
Reason the chart, but Passion is the gale.

Pope's Essay on Man.

vivo que elle seja ; tẽ desvies , se tens de o descontares a grão custo (1). Deve o Varão sabio , computar diversamente ; do que computa o vulgo ; e nesse cômputo assemelhar-se ao que os Estados administra ; que ahi reside a virtude , onde no uso arrazoado que das paixões faz , contempla o seu proprio bem. Como se vê , que em todã a qualidade de Governos o bom Cidadão , o bom Vassallo , não contradiz substancialmente a nenhuma das seitas philosophicas ; d'onde claro fica ser o nosso interesse proprio o manancial da Justiça , e da Equidade (2). Se pelo que é prudente , pelo que é honesto e justo não encaminhas a vida , em vão te abalanças a viver jucundamente : dogma de Epicuro foi , e o foi de Horacio (3). Assim é que um e outro collocarão o summo bem na ausencia da Dôr , em quanto ao corpo , e em quanto ao ânimo , na mais perfeita tranquillidade. (4)

(1) Diogen. Laert.

Desinè matronas sectarier: unde laboris

Plus haurire mali est, quam ex re decerpere fructus.

Lib. 1. Sat. 2.

Sperne voluptates, nocet empta dolore voluptas. — ib.

(2) *Atque ipsa utilitas justì prope mater et æqui.*

Satyr.

(3) Diogen. *ib.*

(4) *Id. ibid.*

Diffuso me julgarão alguns, e escusados para prova tantos razoamentos. Eu o fiz, por ter ouvido, a homens de muito ingenho, abastados em doutrina, e dados ao nosso Vate, sustentarem que elle, e mais Mecenas, com os mais egregios dessa quadra, não tinham seguido as bandeiras de Epicuro; mais sim, que de Academo nos bosques, seguirão a Carneades, apoz os vestigios de M. T. Cicero. Verdade he, que no teor da sua vida não o vemos tão afferrado aos dogmas que professava, nem aos preceitos com que afformoseou os seus escriptos. O seu Epicurismo era cortezão, (quero dizer relaxado) e propendente para mais facil praxe, que a de seu Mestre, que com verças do seu hórto se alimentava, e se dava por bem e lautamente jantado, quando de postres lhe servia certo queijo (1); pequeno tracto não dissimilhante em sua vida abstinente e sobria do celebre Luiz Cornaro (2): por cujo motivo alcançou nos antigos tempos, grandissimos admiradores, entre os mais austeros Litteratos; e defensores, até mesmo entre os Christãos.

Com scandalosa devoção peregrinava o nosso

(1) Id. ihid.

(2) Veneziano, que desenganado dos Medicos, viveo, contra a opinião delles, largos annos á sombra de estreitissima dieta.

Poéta aos Templos de Erycina, contra as postillas de seu Mestre, (1) e nessa milicia se dava gabos de ter merecido distinctos louros ; e para me servir da expressão de Miguel Montaigne , *em facções de amor era ambidextro* (2). Nem sem-

(1) Vixi puellis nuper idoneus ,

Et militavi non sine gloria. — *Lib. 3. Od. 26.*

(2) Me nec fœmina , nec puer

Jam , nec spes animi credula mutui ,

Nec certare juvat mero :

Nec vincire novis tempora floribus.

Sed cur, heu , Ligurine , cur , etc. — *Lib. 4. Od. 1.*

O crudelis adhuc , et Veneris muneribus potens , etc.

Lib. 4. Od. 10.

Petti , nihil me , sicut antea , juvat

Scribere versiculos ,

Amore perculsum gravi :

Amore , qui me , præter omnes , expetit

Mollibus in pueris

Aut in puellis urere.

E quasi no fin

Amor Lycisci me tenet :

Unde expedire non amicorum queant

Libera consilia ,

Non contumeliæ graves :

Sed alius ardor , aut puellæ candidæ

Aut teretis pueri

Longam renodantis comam. — *Epod. 11.*

pre se contentava com prazeres de facil colheita ; antes , e muito a miudo se arrojava a não leves perigos , em contradicção das insinuações que dava aos outros , de que a toda a brida fugissem delles. (1) Nem lhe escapavão (como na sua vida vem appontado) (2) certas finuras , (que nos dão por invenções destas ultimas éras) de multiplicar por via de spelhos , e lhe augmentar quasi a realidade , a imagem d'esses mesmos prazeres.

— tument tibi cum inguina : num si
Ancilla , aut verna est presto puer , impetus in quem
Continuo fiat malis tentigine rumpi?

Lib. 1. Satyr. 2.

Mille puellarum , puerorum mille furores.

Lib. 2. Satyr. 3.

(1) Non ego : namque parabilem amo Venerem facilemque.

Lib. 1. Satyr. 2.

Tu , quum projectis insignibus , annulo equestri,
Romanoque habitu , prodis ex judice Dama
Turpis , odoratum caput obscurante lacerna ,
Non es , quod simulas ? metuens induceris , atque
Altercante libidinibus tremis ossa pavore , etc.

Lib. 2. Satyr. 7.

(2) Na vida de Horacio , que attribuem a Suetonio , vem o seguinte — Ad res venereas intemperantior traditur. Nam speculato cubiculo scorta dicitur habuisse disposita , ut quocumque respexisset , ibi imago cum referretur.

Dos louvores , que ao vinho distribue Homéro ,
infere Horacio , que esse Poéta soberano não era
bebedor de chilre lympha (1) : nem Flacco nos des-
mentirá , quando retorquirmos contra elle o mesmo
argumento ; contra elle , que encomios tantos libe-
raliza a esse licor suave , em tanta e tanta occa-
sião (2). Por mais mofa que elle faça dos requintes

(1) *Laudibus arguitur vini vinosus Homerus.*

Lib. 1. Epist. 19.

(2)sic tu sapiens finire memento

Tristitiam vitæ que labores

Molli Plance mero. — Lib. 1. Od. 7.

Nullam Vare sacra vite prius severis arborem.

Lib. Od.

Tu spem reducis mentibus anxiis

Viresque : et addis cornua pauperi ,

Post te neque iratos trementi

Regum apices , neque militum arma.

Lib. 3. Od. 21.

Narratur et prisici Catonis

Sæpe mero caluisse virtus , etc. ib.

Nardi parvus onyx eliciet cadum ,

Qui nunc Sulpiciis acoubat horreis ,

Spes donare novas largus , amaraque

Curarum eluere efficax. — Lib. 4. Od. 12.

Quid non ebrietas designat ? operta recludit ,

Spes jubet esse ratas : in prælia trudit incremem ,

Sollicitis animis onus eximet : addocet artes ,

da Arte das golodices, que tanto vogava entre os calaceiros Epicurêos, (1) e que nos diga que de chicoria e malvas (2) se nutria, não corria menos, com açodado anhelos, ás delicadas ceias de Mecenas; (3) e podéra servir de padrão do quanto gua-

Fæcundi calices quem non fecere disertum?

Contractâ quem non in paupertate solum?

Lib. 1. Epist. 5.

Ad mare quum veni, generosum et lene requiro:

Quod curas abigat, quod cum spe divite manet

In venas, animumque meum, quod verba ministret:

Quod me Lucanæ juvenem commendet amicæ.

Lib. 1. Epist. 15.

- (1) Nec sibi cœnarum quisvis temere arroget artem,
Ni prius exacta tenui ratione saporum.

Lib. 2. Satyr. 4.

- (2) ——— Me pascunt olivæ,

Me cichoræ levesque malvæ. — *Lib. 1. Od. 31.*

- (3) ——— Si nusquam es forte vocatus

Ad cœnam, laudas securum olus, ac, velut usquam

Vinctus eas, ita te felicem dicis, amasque,

Quod nusquam tibi sibi potandum: jusserit ad se

Mecenas serum sub lumina prima venire

Convivam, Nemon' oleum feret ocyus? ecquis

Audit? cum magno blateras clamore, fugisque. etc.

Lib. 2. Satyr. 7.

Nimirum hic ego sum. Nam tuta et parvula laudo,

Quum res deficient satis inter vilia fortis:

pas personagens são as indigestões avassalladas (1). Tanto, em desdouro da Philosophia, dominavão nelle certas inclinações congenitas (digâmos índole) que só em nós acabão, quando se nos despede a vida. 2)

Esses, e outros defeitos taes mui bem os conhecia em si mesmo : mais que uma vez, com mais força os crimina em si, do que criminal-lhos podéra o seu mais figadal inimigo. Namoraste-te de mulher não tua (se dizia entre si Horacio), estás em Roma e anceias estar no Campo, quando nelle estás, não ha Paraíso como Roma; que inconstante que és! Uma hora só não podes ter contigo companhia;

Verum ubi quid melius contingit, et unctius, idem
Vos sapere, et solos aio bene vivere, quorum
Conspicitur nitidis fundata pecunia villis.

Lib. 1. Epist. 15.

(1) Nil ego, si ducor libo fumante: tibi ingens
Virtus atque animus cænis responsat opimis.
Obsequium ventris mihi perniciosius est. Cur?
Tergo plector enim. Qui tu impunitior, illa
Quæ parvo sumi nequeunt, cum obsonia captas?
Nempe inamarescunt epulæ sine fine petitæ,
Illusque pedes vitiosum ferre recusant
Corpus. — *Lib. 2. Satyr. 7.*

(2) Scit Genius, natale Comes, qui temperat astrum,
Naturæ Deus humanæ, — *Lib. 2. Epist. 2.*

não sabes empregar o tempo ; de ti mesmo te assombras , e de ti foges , e buscas , ora com o somno , e ora com o vinho apoucar o máo humor que te mina , e que te acarea entre bem desgostos , até as censuras do teu Davo (1). Muito empenho punha em se emendar, nem de vir a cabo com o andar dos annos , com os sinceros conselhos d'algum amigo , com as suas proprias reflexões perdia as esperanças ; nem quando se ia deitar , quando ia a passeio , deixava de ir entre si dizendo : esse he o melhor partido que abraçar posso : com elle evito arrependimentos : serei d'esse modo mais caro aos meus amigos. Fulano fez como eu , e não tirou de lá grande reputação ; quererei tambem eu lançar sobre mim tamanha nodoa ? (2) E tal é a candura e in-

(1) Te conjux aliena capit, meretricula Davum.

Romæ rus optas, absentem rusticus Urbem

Tollis ad astra levis.

—————adde quod idem

Non horam tecum esse potes, non otia recte

Ponere : teque ipsus vitas fugitivus, ut erro :

Jam vino quærens, jam sommo fallere curam.

Frustra. Nam comes atra premit sequiturque fugacem.

Lib. 2. Satyr. 7.

(2) ————— mediocribus, et queis

Ignoscas, vitiis tentor. Fortassis et isthinc

genuidade que nisso mostra , que facilmente se lhe perdoão os seus erros , como a Montaigne se lhe perdoa o fallar tanto de sua mesma pessoa.

Como porém depois , se não dá elle a amar pelas formosissimas prendas de que he dotado ! Religiosissimo observador das leis da Amizade , hum dos pontos principaes da moral de Epicuro ; nada lhe era comparavel ao aprazivel d'um Amigo : e contava entre as torpezas , ir vozear no vulgo (que é galantaria de muita gente) o que no calor do vinho , ou no desafogo do leito brotou do coração do Companheiro. Fazes que te digão , que te deleitas em morder nos outros , e nisso pões o teu disvello. Se lhe perguntão : E d'onde o houveste ? Horacio dizia destemidamente , escorado na boa consciencia , na boa companhia , e

Sotto l'usbergo di sentirsi puro :

E qual ha hi d'esses amigos , com quem vivi , que tal me possa lançar em rosto ? Todo aquelle que o ves-

Largiter abstulerit longa ætās , liber amicus ,
 Consilium proprium. Neque enim cumlectulus aut me
 Porticus , exceptit , desum mihi. Rectius hoc est :
 Hoc faciens , vivam melius : sic dulcis amicis
 Occurrā : hoc quidem non belle : numquid ego illi
 Imprudens olim faciam simile ? Hoc ego mecum
 Compressis agito labris ; *Lib. 1. Satyr. 4.*

tido trinca do Amigo ausente , que o não defende ; quando lhe roem a pelle , que alardeando ingenho , quer á custa de outrem fazer rir a sociedade ; que inventa o que não vio , e não calla o que se lhe confiou , homem malvado chamar-lhe cumpre , e resguardar-se delle (1). Bem vezes descomedido me louvaste (diz elle fallando com Mecenas) e se presente a ti , *Senhor* , te chamei *Pae* ; quando , ausente , em ti fallei , nunca mudei de estylo (2). Dos grandes homens do seu seculo , dos seus mesmos rivaes admirador eximio fallava , como se d'há longas éras os houvera coberto a campã. Não escasso de louvores seus para com o culto , e aprazivel Tibullo (3) , se dá por amicissimo de Valgio , que

(1) ————Lædere gaudes ,

Inquis , et hoc studio pravus facis : Unde petium
Hoc in me jacis ? est autor quis denique eorum ,
Vixi cum quibus ? Absentem qui ridet amicum ;
Qui non defendit alio culpante : solutos
Qui captat risus hominum , famamque i cæcis :
Fingere qui non visa potest , commissa tacere
Qui nequit : hic niger est , hunc tu Romane , caveto.

Lib. 1 Satyr. 4.

(2) Sæpe verecundum laudasti , rexque paterque
Audisti coram , nec verbo parcius absens.

Lib. 1 Ep. 2.

(3) Albi , ne dolens plus nimio , memor
Immitis Gliceræ : neu miserabiles

voava (ao dizer de Horacio) mui perto de Homéro (1). Exalta a Virgilio e a Vario , não menos pela candura de índole , que pela excellencia de seu poético ingenho : (2) e de Vario cita aquella formosa passagem do Panegyrico de Augusto , em que lhe diz : — Jupiter que sôbre ti véla, e véla sobre Roma, nos deixa a cada passo incertos se mais a salvação de Roma tens a peito , ou se o Povo a tua ; (3) —

Decantes elegos, etc. — *Lib. 1 Od. 33*

Albi nostrorum sermonum candide iudex, etc.

Non tu corpus eras sine pectore. Di tibi formam

Di tibi divitias dederant, artemque fruendi. *Lib. 1 Ep. 4.*

(1) ——— — Nec Armeniis in oris ,

Amice Valgi, stat glacies iners

Menses per omnes. — *Lib. 2 Od. 9.*

Valgius, atque probet hæc Octavius optimus.

Lib. 1 Satyr. 10.

Valgius æterno proprior non alter Homero. — *id.*

(2) Plotius, et Varius Sinuessæ, Virgiliusque

Occurrunt: animæ, qualés nec candidiores

Terra tulit, neque queis me sit devinctior alter.

Lib. 1 Satyr. 5.

At neque dedecorant tua de se judicia, atque

Munera, quæ multa dantis cum laude tulerunt

Dilecti tibi Virgilius, Variusque Poëtæ.

Lib. 2 Epist. 1.

(3) Te ne magis salvum populus velit, an populum tu

Delicado estylo de louvar! E ora a esses Poétas, que mais arredados do seu modo de versejar, contentavão ao Povo, os apóda Magicos, que ora os Ouvintes transportavão a Thébas, e ora a Athenas, como melhor lhes apprazia, e a seu intento revolvião o humano coração (1). Nativa é a emulação nos Ingenhos grandes, a quem mette esporas o renome alheio; emulação, mas não inveja, que é o com que os faltos de merito supprem o vacuo do talento, (2) ao qual esses amaldiçoão, como fazem os Negros (diz poeticamente certo Poéta Inglez (3)) que blasphemão do Sol, que os ennegrece.

*Servet in ambiguo, qui consulit et tibi, et urbi,
Jupiter: — Lib. 1. Epist. 16.*

- (1) *Ac ne forte putes me, quæ facere ipse recusem
Quem recte tractent alii, laudare maligne:
Ille per extentum funem mihi posse videtur
Ire poëta, meum qui pectus inaniter angit,
Irritat, mulcet, falsis terroribus implet,
Ut magus; et modo me Thebis, modo ponit Athenis.*

Lib. 2. Epist. 1.

- (2) *Envy, with th'ignoble mind's a slave,
Is emulation in the learn'd, or brave.*

Pope's Essay on Man.

- (3) *They cursed thee, as Negroes do the Sun
Because thy shining glories blackened them.*

Crown's first years of Henry VI.

È se Horacio zomba do bando vulgar d'esses Poétas coetaneos seus, que á força de reciprocos se louvarem, se contemplavão já dignos de encomios, e que se atirão uns aos outros, e se barateão as nόμεadas de Alcêos, de Callimachos, e de Mimnermos, (1) é que, callado fiques, triumphão em si mesmos, e se pavoneião de quanto havião composto: se elle não frequenta os Congressos dos Grammaticos e as Academias, e lá colher a aura popular d'esses doutos; não lhe vem de que elle deixe de escutar, de ler, e ainda defender esses nobres ingenhos, que em Companhia sua douravão o século de Augusto. Até bem fundada é a opinião dos Críticos em pertenderem, que na Sátira 3 do livro 1 emprende Horacio a defeza de Virgilio contra certos Mancebinhos de Roma, que se descomedião a ponto

(1) *Discedo Alcæus puncto illius : ille meo quis?*

*Quis, nisi Callimachus. Si plus adposcere visus,
Fit Mimnermus, et optivo cògnomine crescit.*

*Ridentur mala qui componunt carmina : verum
Gaudent scribentes, et se venerantur, et ultro
(Si taceas) laudant quicquid scripsere beati.*

Lib. 2. Epist. 2.

*Scire velis, meà cur ingratus opuscula lector
Laudet ametque domi, premat extra limen iniquus?
Non ego ventosæ plebis suffragia venor,*

Tom. IX.

de motejarem aquellê divino Ingenho, que par a par corria com o Romano Imperio, de ser um tanto agastadiço, de não ser homem que condissesse com as *testulhas* delles, pelo malcortado dos cabellos, pelo desmanchado desalinho da toga, pelos pés que lhe chocalhavão nas alparcas (1).

E o que em qualquer assenta ás maravilhas é, que rematado Poéta como elle era, sabia ainda a tantos dotes de seu animo juntar mais que vulgar prudencia. Dado que das superstições, e pre-conceitua-das opiniões, que nesse tempo lavravaõ entre o Povo, fizesse o caso que ellas merecião, como claro se pode ver no que familiarmente escrevia a seus Amigos; (2)

Impensis cænarum, et tritæ munere vestis.

Lib. 1. Epist. 19.

(1) *Iracundior est paulo, minus aptus acutis*

Naribus horum hominum; rideri possit, eo quod

Rusticus, tonso toga defluit, et male laxus

In pede calceus hæret: at est bonus, melior vir

Non alius quisquam: at tibi amicus: at ingenium ingens

Inculto latet sub hoc corpore, etc.

Vejão as notas de Dacier sobre esta Passagem.

(2) Na Sátira 3 conta a superstição entre os outros vícios intitulados por elle infirmitades do juizo.

————— *quisquis*

Ambitione mala, aut argenti pallet amore:

Quisquis luxuria, tristive superstitione,

Aut aliq mentis morbo calet. — Lib. 2 Satyr. 3

todavia nas Odes, que, (para o dizer assim) são composições ostensivas, dá mostras de mui observante da Religião, e della mui penetrado (1). Que bem capacitado foi de que não cabe ao bom Cidadão descalçar as bases mais fundamentaes do Estado; bem capacitado foi, que não lhe convinha com humá palavra, com hum gesto mal a proposito, e ainda muito menos com um tratado contra a Religião dominante, sacrificar os bens, acarear para a vida infamia, desterro, e cárceres; comprazendo com hum seita, que não tem coth que o galardoar na morte:

Gom tão ricco cabedal de bons costumes e honesto procedimento, que maior realce dava ainda ao seu ingenho, que maravilha foi o agradar Horacio tanto aos Grandes de Roma, e o ser delles tão querido? Os que mais nomeados vem nas suas obras são Pollião, que tambem foi por Virgilio celebrado (2), sequaz de J. Cesar, e depois de M. Antonio, coroado juntamente do Dalmatico triumpho, e dos louros Apollíneos: tambem Antonio Julo filho do Triumvir, amante de Poësia, e que lhe deo assumpto a compor sobre Pindaro tão bella Ode (3); Lollío militar de grande fama, que, perdida na Germania a Aguia

(1) *Lib. 1. Od. 21. Virgil. Eclog. 4.*

(2) *Lib. 4. Od. 2.*

(3) *Lib. 4. Od. 2.*

da 5ª. legião ; soube essa affronta reparar , com mais brio do que Varo , no recontro de Arminio. (*Dacier , Nota 32 Od. 9. Lib. 3 .*) O tão celebrado Messala Corvino , que deo exercicio á Musa de Tibullo , de quem não depararão igual , tanto em sabedoria , quanto em rectidão , e em eloquencia ; aquelles tempos tão fecundos em homens grandes. (*Dacier , Nota 7 Od. 21 Lib. 3. Satyr 10. Lib. 1.*). Os Pisões progenie de ElRei Numa , a quem endereçou a Arte Poética ; Munacio Planco , de quem temos as Cartas elegantissimas , que elle a Cícero escrevia , e em nome do Império , conferio a Octaviano o titulo de Augusto ; (*Dacier , Od. 7 Lib. 1.*) Agrippa , que adornou a cidade Roma com Chafarizes , e sump-tuosos edificios , que ainda hoje a illustrão ; que mereceo , depois de Sext. Pompeo-vencido , a coroa rostral , e com a victoria de Actio fez do Oriente um donativo a Octavio , e dahi Senhor do Universo. Com Varões dessa qualidade é que Flacco desfructava os annos , e de cujos tanto era amado , quanto era de amenissima , e comedida natureza ; e que sabia conservar-se tão arredado da vil adulação , que faz eccho ás palavras de outrem , quanto dessa orgulhosa grossaria , que pela mais leve palha accende altercações , nas companhias (1). Sem que

(1) Alter in obsequium plus æquo pronus, et imi

nunca o agitassem além do seu dever namoradas afecções (1), só dos Numes implorava para a velhice aquelles empregos, que lhe tinham bem-aventurada a Juventude (2). Sabia ás maravilhas insinuar-se nas inclinações das pessoas com quem convivia (3), em-

Derisor lecti, sic nutum divitis horret,
Sic iterat voces et verba cadentia tollit,
Ut puerum sævo credas dictata magistro
Reddere, vel partes mimam tractare secundas,
Alter rixatur de lana sæpe caprina,
Propugnat nugis armatus: scilicet ut non
Sit mihi prima fides, et vera quod placet, ut non
Acriter elatrem, pretium ætas altera sordet.

Lib. I Ep. 18.

- (1) Nos convivia, nec prælia virginum,
Sectis in juvenes unguibus acrium
Cantamus vacui, sive quid urimur,
Non præter solitum læves.

Lib. I. Od. 6.

- (2) Frui paratis, et valido mihi
Latæ dones, et (precor) integra
Cum mente: nec turpem senectam
Degere, nec cithara carentem.

Lib. I Od. 31.

- (3) Nec tua laudabis studia, aut aliena reprendes:
Nec, quum venari volet ille, poemata panges.

Consentire suis studiis qui crediderit te,
Fautor utroque tuum laudabit pollice ludum.

Lib. I. Epist. 18.

penhando-se mais em abrir caminho ao ingenho a-lheio, onde brilhasse, que dar brilho ao que lhe era proprio. Nunca importuno em recitar seus versos, (senão de tantos!) pois que ainda versos bons, como diz Gresset, quando são muitos, enfastião: só quando lh'os pedião, os recitava (1).

E todavia, quem melhor que elle, o podéra com mais segurança? Alem das Odes, em cujas tratou argumentos de grandissima variedade, e com estylo propriissimo a cada assumpto, tinha-se applicado a Sátyras, e a Epístolas, nas quaes, não sei se diga que sobrelevou quanto na Lyrica cantado tinha. Nellas se propoz aperfeiçoar quanto Lucilio havia sómente esboçado, e nellas sahio tão bem, como bem sahira Virgilio em pôr a ultima mão ao que Ennio tinha antes delle começado.

Alguns ha hi que sentem que o ingenho do homem a um só genero limitar-se deve; que cultivá-lo cabe, e nunca sahir fóra delle, se aos mais altos pinaculos do Pindo subir pertende; e esses fundão-se em que

(1) Non recito cuiquam, nisi amicis, idque coactus,
Non ubivis, coramve quibushibet. etc.

Lib. 1 Satyr. 4.

Ut proficiscentem docui te sæpe, diuque
Augusto reddes signata volumina Vinni,
Si validus, si lætus erit si demique poscet:

Lib. 1 Epist. 13.

são os nossos cérebros como as terras, cujas ha que idoneas são para vinha, e não para trigo, etc: trazem para esteio os Grégos, nossos Mestres, que se esmerarão em todas as Artes, e doutrinas, que se dava cada um a um só genero de estudos. Homéro, que nunca se afastou da Épica; Sóphocles que só tratou co'a Musa trágica, como Aristóphanes com a cómica; Demósthene, que se contentou com os louros de Eloquencia. Que outra sciencia escreveu Platão, senão Philosóphicos diálogos em seus quantiosos volumes? Assim é que é muita verdade; mas também é muita verdade que os Romanos, que não cedião aos Gregos, emprendêrão e conseguirão ganhar palmas, em diversos emprêgos: sem contar Virgilio, que tres sceptros empunhou, na Eneida, Geórgicas, e Eclogas, já Cícero tinha antes delle sido acclamado por Orador summo, optimo Philósofo, e excellente escriptor de Diálogos: o Divo J. Cesar, Rei dos Esriptores, egrégio Historiador no bulicio de guerreiros trabalhos, que a conquista do Orbe por alvo tinhão, Poéta, Grammatico, (e dos mais subtis) Aeronómo tal, que no seu Almagesto o cita Ptolemeo com distinctas honras: e se descemos aos nossos Quinhentistas, não deparamos nós com ingenhos, que igualmente meneavão a Oratória e a Poësia? Não foi Milton hum dos primeiros homens de Estado na Inglaterra, e juntamente o Homéro della? Nem

sentenciado ainda está o pleito, se na Cômica foi Racine mais valioso: e quem nos dirá se mais correcta, e nobre, e digna foi a prosa em que composta foi a Historia de Carlos XII, queos harmoniosos e elegantes versos do Poema do quarto Henrique?

Depois de haver Horacio prelibado a flor da Lyrica Poëta Grêga, e haver no Lacio remontado ao summo grão da perfeição, deo-se, como já dissémos, a melhorar a maneira de Lucilio, que atéll se sentava único na Cadeira de Príncipe da Sátyra; e inventou, se assim é licito dizê-lo, o género Epistolar Poético.

Dacier, que tanto estudo envidou nesse Poéta, que o interpretou, glossou, e acclarou, etc. quer que hum só corpo fação as Sátyras, as Epístolas, e que dependão umas das outras; e que a consideração do Poéta foi compor com umas e outras um tratado de Moral, que guiar-nos e reger-nos possa nos encontros da vida. Mas como para obrarmos conformes com a Verdade, e pôrmos a Virtude em praxe, compete antes que tudo, mondarmos o nosso ânimo das pre-conceituadas opiniões, e vicios, quiz que os dous primeiros livros, intitulados propriamente Sátyras, fossem preparatorios, e purificações, como lhes elle chama, e ensino previo para as Epístolas; seguindo nisso o trilho dos Médicos mais approvados, que não consentem bons alimen-

tos ao enfermo, sem que primeiro lhe des-sujem o corpo dos maos humores; e tal era tambem o methodo de Sócrates, que como um Hippócrates do spirito, nenhuma doutrina, sem esse preparo, dava a beber a seus Discípulos (1). Esse pensamento de Dacier, apezar de que tudo o que dá ares de bem agitado systema faça negaças á nossa phantasia, não creio que se molde mui bem, com os que tem intimo conhecimento de Horacio. Dêmos que fosse o versejar sua dominante paixão; não era elle homem que escrevesse a gôsto alheio, mas sim a capricho seu; não era homem, que meditasse, como Autor de profissão, e com calcado designio, profundo, e porfiado estudo o que havia de escrever: por quanto vemos, assim nas Sátyras, como nas Epístolas, que elle as despedia do ingenho á medida que vinha o appetite de narrar aventura que lhe acontecesse, historietta que lhe pulava na memoria (2), ou quando muito, para se arrodelar contra malévolos, e oppoentes seus (3): tambem ás

(1) Dacier *Remarques sur les titres des Epitres*. tom. 4 ed. in 4º. d'Hambourg. 1733.

(2) Lib. 1 Satyr. 9. ib. Satyr. 5. ib. Satyr. 7. ib. Satyr. 8. Lib. 2. Satyr. 8.

(3) Lib. 1. Satyr. 6. ib. Satyr. 10. lib. 1. Epist. 19.

vezes para se desculpar com seus Amigos (1), já para recommendar algum de sua companhia, (2) já para saber novas d'um ausente (3), e até por motivo de convite, que se lhe fizesse, e mil outras vontades, que lhe accorrião. E outrosim nada tem de Moral o II livro das Epístolas, antes Críticas sómente encerra; e ajuntai-lhe ainda as Sátyras 4, e 10 do I das Sátyras. E que moral lhe rastreaes vós nas Sátyras 5, 7, 8, e 9, d'esse mesmo livro, e nas 4 e 8. do II. ? Pelo que, o pensamento de Dacier bem é que o ponhâmos no cúmulo de outros parceiros seus, que nos vem assoalhados pelos Commentadores, que a poder de cravar os ólhos no texto, se deslumbrão nelle, e o vêm todo desconforme.

E, nada menos, cousa assentada, que sem que nunca passasse pela ideia a Horacio compôr um Tratado de Moral, complecto, o encontramos nessas Obras; pois que nellas se vêm estabelecidas regras para todas as condições, publicas, e privadas; nem prazo ha hi, na vida humana, que lá não ache máxima que o dirija.

(1) Lib. 1. epist. 1. ib. epist. 7. lib. 2. epist. 2.

(2) Lib. 1. epist. 9. ib. epist. 8.

(3) Lib. 2. epist. 1.

Enfeitou pois, e afformosentou o stylo de Lucilio :
lá vereis versos tirados por subtil fieira, e pareci-
dos com esses Italianos :

Qual Ninfa in fonti ,

Chiome d'oro.

In nobil sangue

.....

E in aspetto pensoso anima lieta, etc.

E o Celebre Lazzarini, que tão delicadamente sen-
tia o mimo poético, igual nome daria ao seguinte
verso de Horacio.

Prima dicte mihi, summa dicende Camœna.

Versos como este devem ser tão chãos, que
pareça, que os soltou a Negligencia, e que apenas
dêm visos de méτρο ; deve adubá-los a variedade, e
quantas graças, e quanta delicadeza ahí haja ; e se
o preceito, que ençerra, leva, como lhe é ordi-
nario, espinhos, a rosa com sua engraçada, côm com
seu aroma os amacie.

Entre os seus *Sermones* alguns ha com fôrma de
Diálogos, como v. g. o 1. do livro II. entre elle e Tre-
bacio Jurisconsulto, tão gracioso e terso, tão ap-
prazivel e frisante, que nunca Pope, que tanto imi-
tou os outros, soube imitar bem aquelle. Parece que
nas outras obras, que compoz, e em algumas parti-

cularmente que intitulou Diálogos, não caminhou tão carregado, como d'antes, nem como Boileau, na tão famosa Sátira contra as mulhéres, onde vêdes o Boi, que affana, e súa por levar direito o régo.

Nem no mordente mesmo das Sátiras, toma Horacio, como depois tomou Juvenal, ás mãos ambas o azorrague, para dar gólpe que levante empôla, ou sangue espirre; tambem não arremeda a severidade de A. Persio, que com semblante menencorio, vos assoalha a virtude. Horacio se apresenta, como um Philó sopho amavel, um Sócrates elegante, que, se vos sólta huma vergastada, he quasi, como de fugida; (1) ensina gracejando, e cura a infirmi-

(1) Cætera de genere hor. (adeo sunt multa) loquacem
Delassare valent Fabium.

Lib. 1. Satyr. 1:

————— Quint etiam illud

Accidit ut cuidam testes eandemque salacem

Demeteret ferrum. Jure omnes: Galba negabat,

ib. Satyr. 2.

Deprændi miserum est: Fabio vel judice vincam. *ibid.*

————— Nunquid Pomponius istis

Audiret leviora, pater si viveret?

Lib. 1. Satyr. 4.

Servius Oppidius Canusi duo prædia, dâves

Antiquo cænsu, natîs dixisse duobus

dade com anodinos (1). Inimitavel modo de satyri-
zar : mas que requer todavia ingenho, instrucção, e
sobre tudo , nobre e gentilissimo geito.

Ocio e liberdade summa requeria o projecto de
levar ao auge da perfeição similhante empreza :
ora , muito mais os neçessitava então o Poéta en-
tradô em annos, e obrigado já por elles , a ir buscar
em Tarento, hum Céu mais tepido , sob o qual pas-
sasse o hynvéno. Dalli tomou mais desenvoltura
com os Amigos , e até com Mecenas , que com esse

Fertur, et hæc moriens pueris dixisse vocatis
Ad lectum : Postquam te talos , Aule nucésque
Ferre sinu laxo , donare , et ludere vidi ?
Te, Tiberi numerare , cavis abscondere tristem ;
Extimui , ne vos ageret vesania discors ;
Tu Nomentanum , tu ne sequerere cicutam.

Lib. 2. Satyr. 3.

----- Ire domum atque
Pelliculam curare jube : sis cognitor ipse ,
Persta atque obdura , seu rubra canicula findet
Infantes statuas, seu pingui tentus omaso
Furius hybernas cana nive conspuet Alpes.

Lib. 2. Satyr. 5.

(1) ----- Quanquam ridentem dicere verum
Quid vetat ? ut pueris olim dant crustula blandi
Doctores , elementa velint ut discere prima.

Lib. 1. Satyr. 1.

meigo nome o communicava ; e nesse mesmo prazo, offerecendo-lhe o mesmo Augusto Cesar o lugar de seu Secretario, e Commensal de seu Palacio, lho não acceitou. Não sei qual mais se admirar deva, se a Philosophia do Poéta, se a benevolanza daquelles Príncipes.

Teríamos (fallando naturalmente) perdido as Epistolas, que em nome de Augusto houvera escripto, como Secretario, que era set, mas não perdido a que elle escreveu a esse mesmo Augusto, pela qual viemos no conhecimento de cousas dignas de noticia, e com ellas mui assinaladamente, de como pensava Horacio, já como Escriptor, já como Literato.

Bem que no século de Augusto tivesse Roma recolhido, juntamente com o spolio de todas as Nações, as Artes, a Erudição, a Philosophia, não faltavão ainda no vulgo certos esconsos entendimentos, (e vulgo chama ainda a muitos Togados o Poéta). Assim longos tempos se requerião para mediocrementemente formar huma Nação, em materia de Gosto; e ora graçava então na Italia a mesma preconceituada opinião, (como a de agora) á cerca dos antigos autores. Sentenciado estava, que ninguém remontaria acima daquelles ingenhos que tomárão os postos dianteiros, quando os Romanos de primeiro se arremessárão ao estudo das bellas lettras. Passar-

vão por privilegiados e immunes de erro os taes autores, como se o mugre (1) da antiguidade lhes tivesse passado por cima, e lhes avultasse o valor, como ás medalhas o avulta.

As 12. Taboas, os velhos Tratados de Paz, os Livros dos Pontifices, considerados erão, como dictados pelas próprias Musas (2); e acareava admiração mais ampla o que menos se entendia (3).

(1) D. Francisco Manoel de Mello, nos seus Apólogos Dialogaes.

(2) Sed tuus hic populus ; sapiens et justus in uno
Te nostris ducibus , te Graiis anteferendo ,
Cætera nequaquam simili ratione modoque
Æstimat : et nisi quæ terris semota , suisque
Temporibus defuncta videt , fastidit et odit.
Sic fautor veterum , ut tabulas peccare vetantes
Quas bis quinque viri sanxerunt , fædera regum
Vel Gabiis , vel cum rigidis æquata Sabinis ,
Pontificum libros , annosa volumina vaturn
Dicfitet Albano Musas in monte loquutas :

Lib. 2. Epist. 1.

— adeo sanctum est vêtus omne poema :

ibid.

*Authors, like coins, grow dear as they grow old,
It is the rust we value, not the gold.*

Poeta na imitação, que desta mesma Epistola compoz.

(3) Jam Saliare Numæ carmen qui laudat, et illud,

Tinhão, em summa, naquella quadra, os Romanos os seus trezentistas; e julgavão dós livros, como se julga dos vinhos, sem attentar á qualidade delles, mas sómente ao *Anno Domini* (1). Horacio que não era homem, que se deixasse levar da torrente, examinava os Autores, não segundo a vóz do Povo, que ora acerta no alvo, e ora não; mas sim pela invariavel paũta da verdade, e deparava, nos antigos Poétas, com muitas cousas sobejamente antiquadas, muitas duramente expressadas, e algumas escriptas a descuido (2): e contemplava tambem que era ridiculo desapprovar as Obras, só pelo resabio que tinhão de modernas (3); e que, por cabo, muito de inveja tem o louvor, que só por odío aos vivos louva os mortos. (4) — Teve que romper

Quod mecum ignorat, solus vult scire videri :

Lib. 2. Epist. 1.

(1) Si meliora dies, ut vina, poëmata reddit ;

Ibid.

(2) Interdum vulgus rectum videt, est ubi peccat

Si veteres ita miratur, laudatque poëtas,

Ut nihil anteferat, nihil illis comparet, errat.

Si quædam nimis antique, si pleraque dure

Dicere credit eos, ignave multa, fatetur :

Et sapit, et mecum facit, et Jove judicat æquo. *ibid.*

(3) Indignor quicquam reprehendi, non quia crasse

Compositum, ille pideve putetur, sed quia nuper: *ibid.*

(4) Ingeniis non ille favet, plauditque sepultis,

Nostra sed impugnat, nos nostra que lividus cedit. *ib.*

mais d'huma lança, com os Campiões de Roma ; por ter ousado pôr taxa em Escriptos , que , ha longas éras , logravão titulo de divinos. Nem valião quantas razões acarreasse ; ora venha de que é cada um mui melindroso em sua opinião , quando os pés segurou nella ; ou antes venha de que duro o ver-se doutrinar por Mancebos , e desaprender com a cabeça abastada de cans , as lições que se tomárão na infancia (1). Tinha Horaciø revirado a Lucilio o pello ; Lucilio , que escrevêra no bom século , que na Sátyra era tido por Senhor do Campo , a dar-se ouvidos ao brado universal. Faceto , e motejador era Lucilio , lodoso (2) porêem , e duro em seu estylo , com muitas longuras e negligencias , de mui corrente veia , da qual nada desaproveitava ; o que bem se colhe ainda d'esses fragmentos , que delle nos restão. Não contenta a Horacio , que um Poéta lide em fazer rir : nem que hum Autor Clas-

(1) Recte necne crocum floresque perambulet Attæ
 Fabula, si dubitem, clament periisse pudorem
 Cuncti pene patres, ea quum reprehendere coner,
 Quæ gravis Æsopus, quæ doctus Roscius egit:
 Vel quia nil rectum, nisi quod placuit sibi, ducunt;
 Vel quia turpe putant parere minoribus; et quæ
 Imberbes didicere, senes perdenda fateri.

Lib. 2. Epist. 1.

(2) Lutulentus.

Tom. IX.

sico faça como faz um Arlequim ; nem lhe leva em conta a sobeja futilidade , com que , sopesando-se n'um pé , borbotava dous centos de versos ; quizera-lhe elle sim , compendio no dizer , escolha com juizo , variedade no estylo , descarte de toda a pedantaria , despejo , e gala nas palavras ; qualidades que encontrarás a cada passo nas obras de Horacio (1) , d'onde exhala hum aroma de doutrina todo graças , todo hardimento , todo variedade , despejado , e saboroso ; não imitando a ninguem , e não se deixando imitar (2).

Se a Lucilio (diz Horacio) houvera cahido em sorte nascer no culto século de Augusto , em que se

(1) Sane, si recte rem perpendamus, omnis oratio aut laboriosa, aut affectata, aut imitatrix, quamvis alioqui excellens, nescio quid servile olet, nec sui juris est. Tuum autem dicendi genus vere regium est, profluens, tanquam a fonte, et nihilominus, sicut Naturæ ordo postulat, rivis diductum suis, plenum facilitatis, felicitatisque, imitans neminem, nemini imitabile.

Bacon, in Oper. de dignit. et augment. scient. *Lib. 1.*

(2) ————— Sed ille,

Si foret hoc nostrum fato dilatatus in ævum,
Detereret sibi multa, recideret omne quod ultra,
Perfectum traheretur, et in versu faciendo
Sæpe caput scaberet, vivos et roderet ungues.

Lib. 1. Satyr. 10.

tinha convertido em ouro Romano, a sciencia dos Gregos, tivera agorentado de suas Sátyras Lucilio, quanto desbordava dos confins do que chamamos *bello*; tivera limado as suas composições; e na feitura de seus versos, rascado muitas vezes a cabeça, e as unhas roído até ao sabugo (1). Ora ainda que essa critica fundada fosse na verdade pura, e inspirada pela Razão mesma, sentenciáráo-na como um sacrilegio litterario, e quasi crimê de ter violado as cinzas dos finados. Não é de crer o grandissimo rumor, que contra elle ergueo a poética gentalha: mas ria de seus clamores Horacio, e do grasnar dos Pantilios, e dos Fannios; contentando-se com a approvação dos Quintilios, e de Tucça, e de outros que com elles tinham pareença (2): em cujo rol

(1) *Men' moyeat cimex Pantilius? aut crucier quod
Vellicet absentem Demetrius? aut quod ineptus
Fannius Hermogenis lædat cónviva Tigelli?
Plotius et Varius, Mecænas, Virgiliusque,
Valgius; et probet hæc Octavius optimus, atque
Fuscus: et hæc utinam Viscorum laudet uterque.*

Lib. 1. Satyr. 10.

(2) O que aqui se diz de Horacio, quizera bem um discípulo seu, que delle se dissesse: que um Antonio Ribeiro dos Sanctos, que um Domingos Maximiano Torres, e outros bons ajuizadores dessa plana, se contentassem

entravão também os Pisões , a quem endereçou a famigerada Epístola , que contém iguaes pensamentos , que estes , á cerca da Arte de poetar , e com justa razão adquirio o titulo de Codex do bom gosto; na qual também manifesta livremente qual seja o conceito seu quando insinua ter sido boa laia de gente , esses antigos , que derão gabos de sal Attico ás chocarrices de Plauto (1); e por precalso censura a Cícero , que fôra do mesmo voto , que essa antiga gente(2). Quem se arrojará a ser Juiz entre Cícero , e Horacio? Parece todavia , que melhor se devia entender em urbana jocosidade hum Cortezão de

dos Versos de Filinto , Filinto se daria por contente; e ainda que tão distante se conheça do felicissimo ingenho de seu Mestre , tivera por grandissima dita ter com elle parecença nesse pouco. Como não riria então das críticas das Philamintas , e dos Bonzos , que lhe atravessão a reputação , com o sedição apódo de antiquado? etc. etc.

- (1) At nostri proavi Plautinos , et numeros , et
 Laudavere sales : nimium pátienter utrumque ,
 (Ne dicam stulte) mirati ; si modo ego et vos
 Scimus inurbanum lepido seponere dicto ,
 Legitimumque sonum digito callemus et aure.

In Arte Poetica.

- (2) Duplex omnino est jocandi genus : unum illiberale ,
 petulans , flagitiosum , obscurum : alterum elegans , urba-

Augusto, e de Mecenas, que hum Orador Republico, que a miudo fallava ao Povo, e traçava fazê-lo rir a todo o custo. Com effeito, não era Cícero dos mais scrupulosos nesse ponto, dado que tome Quintiliano a peito defendê-lo (1): e ora, se pelos escriptos de Horacio atinamos com a norma do seu go to, agradar-lhe não podião os estranhos brutescos, que Plauto, como retratos presentava, nem os trocadilhos de palavras, com que elle assazoa, e salpica o seu estylo. Que invenção a d'esse folê, em que o Avarento embebe a bôcca, por não desperdiçar o fôlego, em quanto dorme (2)! Que *cari-*

num, ingeniosum, facetum, quo genere non modo Plautus noster et atticorum antiqua comædia, sed etiam Philosophorum Socraticorum libri referti sunt.

Cicer. de officiis. *Lib. 1.*

(1) Nam mihi videtur M. Tullius, cum se totum ad imitationem Græcorum contulisset, effinxisse vim Demosthenis, copiam Platonis, jucunditatem Isocratis.

QUINTIL. *Lib. 10. Cap. 1.*

(2) *Str.* Quin cum it dormitum follem sibi obstringit ob gulam.

Congr. Cur? *Str.* Nequid annonæ forte amittat dormiens.

Congr. Etiam ne obturat inferiorem gutturem, nequid animæ forte amittat dormiens?

In Aulular, *Scen. 4. Act. 2.*

catura tão disconforme das de Molière , que nunca perde a Natura de vista ! Dellas fazia Horacio o mesmo conceito , que depois d'elle fez diante de Luiz XIV , o seu imitador Despréaux , quando perguntado por ElRei , a qual dos guapos Ingenhos , que illustração o seu reinado daria a palma , respondeo francamente , que a Molière. Nem Horacio , guiado pela Philosophia , Mestra de todas as Artes , (como Cicero lhe chama) se contentava em notar os Poétas da sua Nação ; lá ia aos Gregos , que já propozera por Traslados optimos (1) ; no mesmo Homéro , soberano da excelsa Tuba (2) , achava

(1) ————— Vos exemplaria Græca

Nocturnâ versate manu , versate diurnâ.

In Art. Poet.

(2) Non si priores Mæonius tenet

Sedes Homerus. etc.

Lib. 4. Od. 9.

Trojani belli scriptorem , maxime Lolli ,

Dum tu declamas Romæ , Præneste relegi :

Qui , quid sit pulchrum , quid turpe , quid utile , quid non ,

Plenius , ac melius Chrysippo et Crantore dicit.

Lib. 1. Epist. 2.

Nec sic incipies , ut scriptor Cyclicus olim

Fortunam Priami cantabo , et nobile bellum.

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatus ?

Parturient montes , nascetur ridiculus mus.

Quanto rectius hic , qui nil molitur inepte.

senões que lhe tachar (1). Talvez se não ageitava com o modo de annunciar davante, em mais de uma passagem o desenvolvimento da Fábula; nem as longas parlendas, que no furor da batalha, de

Dic mihi, Musa, virum, captæ post tempora Trojæ,
 Qui morès hominum multorum vidit et urbes.
 Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
 Cogitat, ut speciosa dehinc miracula promat,
 Antiphatem, Scyllamque, et cum Cyclope Charybdin,
 Nec reditum Diomedis ab interitu Meleagri,
 Nec gemino bellum Trojanum orditur ab ovo.
 Semper ad eventum festinat, et in mediàs res,
 Non secus ac notas, auditorem rapit, et quas
 Desperat tractata nitescere posse, relinquit.
 Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet
 Primo ne medium, medio ne discrepet imum,

In Art. Poet.

(1) Tu nihil in magno doctas reprehendis Homero?

Lib. I. Satyr. 10.

———— quandoque bonus dormitat Homerus.

In Art. Poet.

Neque id statim legenti persuasum sit omnia, quæ magu auctores dixerint, utique esse perfecta. Nam et labuntur aliquando, et oneri cedunt, et indulgent ingeniorum suorum voluptati; nec semper intendunt animum, et nonnunquam fatigantur; quum Ciceroni dormire interim Demosthenes; Horatio etiam Homerus ipse videatur.

QUINTILIAN. Instit. Orator. Lib. 10. Cap. 1.

senrolão os seus Guerreiros ; assumpto em que mui sóbrio sempre foi Virgílio ; o muito que se presta ao fim secundario do Poêma , fazendo-se Geógrapho , e Genealógico da Grécia ; escolho de que se desviou Virgílio , que muito mais judiciosamente entreteceo com os feitos de Eneas os Romanos principios. Mas cumpre que um Horacio seja, quem os pensamentos de Horacio adivinhar pertenda.

Depois que, na Epístola a Augusto , combateo a superstição da maior parte dos Litteratos de Roma , á cerca dos livros antigos , entra a mofar-se da mania em que, naquelle tempo, derão os Romanos, de escrever, e compor versos. Nenhum se dava por guápo, se com algum rasgo seu, não entrava na poética lice. Ei-los, a cada passo, postos em Campo (pela menor occasião) um co'a sua Ode, outro co'a Elegia, outro co'a Chançonetta (1) : brandindo (que ainda peor era) armas, que não conhecião ,

(1) Mutavit mentem populus levis, et calet uno
 Scribendi studio. Pueri, patresque severi
 Fronde comas vincti, cœnant, et carmina dictant.
 Ipse ego, qui nullos me affirmo scribere versus,
 Invenior Parthis mendacior, et prius orto
 Sole, vigil calamum et chartas, et serinia posco.
 Navem agere ignarus navis timet : abrotonum ægra
 Non audent, nisi qui didicit, dare. Quod medicorum est

nem apprendêrão a menear. — *E porque não farei eu tambem versos?* — (era o ditto vulgar.) *Eu, que, como qualquer outro sou homem de porte, que tenho dos bens da Fortuna, e que Cavalheiro sou* (1)? Parece, que já desde esse tempo, os homens nobres sabião tudo, sem (como diz o Cómico) ter apprendido cousa alguma (2). Em jejum á cerca de doutrina, ião passar o dia inteiro ás abas da Agannippe, sem repararem, com que estudos se devião, de pri-

Promittunt medici : tractant fabrilia fabri.
Scribimus indocti doctique poëmata passim.

Lib. 2. Epist. 1.

- (1) Ludere qui nescit, campestribus abstinet armis:
Indoctusque pilæ, discive, trochive quiescit,
Ne spissæ risum tollant impune coronæ.
Qui nescit, versus tamen audet fingere. Quid ni?
Liber et ingenuus, præsertim census equestrem
Summam nummorum, vitioque remotus ab omni.

In Art. Poetic.

- (2) Qui studet optatam cursu contingere metam,
Multa tulit fecitque puer : sudavit et alsit,
Abstinuit Venere et vino. Qui Pythia cantat
Tibicen, didicit prius, extimuit que magistrum.
Nunc satis est dixisse : Ego mira poëmata pango,
Occupet extremum scabies : mihi turpe relinqui est,
Et, quod non didici, sane nescire fateri.

In Art. Poetic.

meiro, abastecer, e quanta doutrina reluz no primeiro avoengo da Poësia, e nos Gregos, que o seguirão; quanta em Virgilio; e quanta reluz ainda no mesmo Horacio. O mesmo se requer nos Oradores: que esse Pericles, que á sua vontade revolveia os animos dos Gregos, e de quem se dizia, que da lingua despedia raios, lá tinha sempre junto á si Anaxágoras o sabio, a quem por antonomasia se deo o título de Spírito (1). E Cícero confessa, que o que grangeára em Eloquencia, lhe viera antes dos Académicos passeios, que das Rhetoricas Officinas (2). O que a Arte Oratoria ensinar-te pode, são os meios de bem co-ordenar o que hás de dizer: mas o que á cerca dos deveres d'um General dirás, o que sobre o cultivo das terras, sobre os movimentos dos Planetas, etc. ninguem, senão o estudo e o ensino poderão dar-te. O principio, e fonte de escrever bem é o bom juizo (nos diz Horacio); os

(1) Chamáráo-no Anaxagoras-Spírito, porquê nas suas lições philosophicas professava que o Spírito divino era a causa d'este Universo.

(2) *Ego autem, et me sæpe nova videri dicere intelligo; cum per vetera dicam, sed inaudito plerisque; et fateor, me Oratorem, si modo sim, aut etiam quicumque sim, non ex Rhetorum officinis, sed ex Academia spatii extitisse.*

Cicer. de Oratore.

livros Socráticos te abastecerão materia. E quem , segundo suas posses a tiver escolhido , a houver bem estudado , e digerido na mente , nem ordem , nem facundia tem de lhe fallecer ; e as palavras virão de seu proprio moto acudir ao discurso (1). Lá dizia hum antigo Philósopho , que da Cithara , ninguém pôdia melhor fallar , que hum Cytharedo. Assim abastecido compete que esteja o Poéta , para poder , segundo o caso , dar rédea ao que tem de dizer , e apascentar de nobres manjares a mente dos Leitores ; no que singularmente seguirão as pizzas dos antigos , Dante , Camões , Pope , Haller , Metastasio , Milton , e o que nestes nossos dias , toma o primario assento entre os Poétas , e entre todos elles o mais douto.

(1) Scribendi reete , sapere est et principium et fons.
 Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ ,
 Verbaque provisam rem non invita sequentur.
 Qui didicit patriæ quid debeat , et quid amicis ,
 Quo sit amore parens , quo frater amandus , et hospes ,
 Quod sit Conscripti , quod Judicis officium , quas
 Partes in bellum missi ducis : ille profecto
 Reddere personæ scit convenientia cuique.

De Art. Poet.

— Cui lecta potenter erit res,
 Nec facundia deseret hunc , nec lucidus ordo.

Ibid.

À maneira das Abelhas, diz Horacio, que com grandissimo cansaço vão pesquisando pela floresta, e pelas abas dos ribeiros, as recedentes flores, vou eu os versos meus tecendo (1). Entendâmos dahi, que do estudo que á Philosophia dera, espremia o puro mel da sua poësia. E tal he a força da erudição, e da sciencia, nos diz elle, que uma Poësia bem morata, e naturalmente sentida, dado que balda seja dos atavios do estylo, se lerá com maior agrado, que os mais guapos versos do mundo pobres de pôlpa, e quantas bagatellas harmoniosas nos atulhão os ouvidos, a cada passo (2).

Nessa mesma Epistola ao Imperador descahe, e zomba do máo gosto d'esse seculo, que atalhava esses poucos Poétas cabaes de se aventurarem a

(1) ——— Ego, apis Matinæ
More modo que,
Grata carpentis thyma per laborem
Plurimum, circa nemus, uvidique
Tiburis ripas, operosa parvus
Carmina fingo.

Liv. 4. Od. 2.

(2) Respicere exemplar vitæ morumque jubebo
Doctum imitatore, et veras hinc ducere voces.
Interdum speciosa locis, morataque recte
Fabula, nullius Veneris, sine pondere et arte,

expor no Theatro as suas composições; que tanto era o arruído com 'que os Romanos ahi assistião, que o compara elle aos roncões rugidores do mar. Não se attentava nem ao entrecho, e fio da Comédia ou Tragédia (e mette nessa conta ainda a porção mais grada dos ouvintes) mas sómente ás decorações, e pompa do spectáculo; como hoje em certos theatros, para as dansas toda a attenção reservão; assim se apaziguavão então, para os intermedios, quando trazião a rastos pelo tablado algum animal estranho, quando havia alli combates; quando appareião Reis maniatados, procissões de Vasos, de Trophéos, de Státuas, de Carros triumphantes. E ás vezes acontecia que apeñas hum Actor dava de si mostra sobre a scena, desfechava o auditorio em prolixas palmadas aturdidoras. — *E que tinha elle já ditto* — (pergunta Horacio) — *Nadã.* — Pois porque lhe batem as palmas? Pelas roupas, pelos bordados, pelo cocar de plumas (1). Tal era o sestro

Valdius oblectat populum, melius que moratur
 Quam versus inopes rerum, nugæque canoræ.

De Arte.

- (1) Sæpe etiam audacem fugat hoc, terretque Poëtam
 Quod numero plures, virtute et honore minores,
 Indocti stolidique, et depugnare parati,
 Si discordet eques, media inter carmina poscunt

dessa idade que intitulamos *de ouro*! E como nós dessa idade não vemos agora já, senão um Horacio, um Virgilio, um Pórtico do Pantheon, os estre-mados medalhões de Augusto, alguns relevos de famosos esculptores, facilmente imaginamos e fa-zemos juizo, como já de vêr sómente Alcina dizia o Ariosto, que corresponde

Aut ursum, aut pugiles : his nam plebecula gaudet,
 Verum equitis quoque jam migravit ab aure voluptas
 Omnis ad incertos oculos et gaudia vanâ :
 Quatuor, aut plures aulaea premuntur in horas,
 Dum fugiunt equitum turmæ, peditumque catervæ :
 Mox trahitur manibus regum fortuna retortis :
 Esseda festinant, pilenta, petorrita, naves :
 Captivum portatur ebur, captiva Corinthus,
 Si foret in terris, rideret Democritus, seu
 Diversum confusa genus panthera camelo ;
 Sive elephas albus vulgi converteret ora :
 Spectaret populum ludis attentius ipsis,
 Ut sibi præbentem mimo spectacula plura.
 Scriptores autem narrare putaret asello
 Fabellam surdo : nam quæ pervincere voces
 Evaluere sonum, referunt quem nostrâ theatra?
 Garganum mugire putes nemus, aut mare Tuscum ;
 Tanto cum strepitu ludi spectantur et artes,
 Divitiæque peregrinæ, quibus oblitus actor
 Quum stetit in scena, concurrat dextera levæ.
 Dixit adhuc aliquid? Nil sane. Quid placet ergo?
 Lana Tarentino violas imitata veneno. *Lib. 2. Epist. 1.*

A quel ch'appar di fuor, quel che s'asconde.

Tanto mais que em materia litterata só os bons Autores nos forão transmittidos; que naufragarão os outros (para o dizer assim) no pégo das idades. Mas esses mesmos Autores que navegirão até nós a salvamento, bem avisão, que não façâmos tão bom conceito do seu século, mostrando-nos abertamente, que nem elles tal o tinhão. Nenhum homem (diz o proverbio) he Heróe, em face do seu Guardaroupa; e assim se poderia dizer, que não ha Era dourada em face d'um contemporaneo seu. Que retrato nos não dá Platão dos desregrados, e dos Sophistas, que no tempo de Pericles, e de Philippe andavão na voga? Ora, no sentir de Horacio, não era menor, no século de Augusto, o numero dos Poétas de agua doce, que o dos que, no sentir de Boileau desdouravão o ditoso século de Luiz XIV.

Importunos, em todos os tempos, forão os Poétas, e com tanta presumpção de sua capacidade, que se ufanavão, que competia aos Príncipes tê-los sempre de lado, e na privança, em retorno da immortalidade, que lhés promettião nos seus versos. Augusto, que fizera, outróra, versos, e que conhecia o mister poético, se enfastiou delles, e de quão inuteis erão para os Estados. Essa foi a causa, por

que Horacio poz o peito á barra em defeza dos Poétas, escrevendo a um Monarcha, que a maior parte da sua fama, lhes devia (1). Ainda, n'outras particularidades, se parecia com a nossa a éra d'esse Octaviano Cesar; e entre outras, no systema, que á cerca da linguagem, se tinham formado grande porção dos Latinos Litteratos, outras tantas nuvens de inimigos de Horacio; como em todas o forão dos mais famigerados Autores. Querião, que a lingua Latina, dado que no vigor da vida, e na loquela dos viventes, a contemplassem comõ lingua morta. Fazião scrúpulo de sahir do âmbito acanhado dos Autores encanecidos; e desapprovavão todo o escriptor, que com palavra de novo cunho, mas latina, expressava ideia nova. Allí esgrime então Horacio a Sátyra erudita contra essa seita, que com suas pedantarias, acanhava o ingenho alheio; allí mostra, que o uso corrente é o único Soberano das linguas vivas; que a elle só tem de obedecer o Autor, e não á autoridade única dos antigos livros; como se não regem hoje os Estados, pelos carcomidos testamentos dos Monarchas. Que obrará si-

(1) *Scribimus indocti doctique poemata passim.
Hic error tamen et levis hæc insania quantas
Virtutes habeat, sic collige : etc.*

Lib. 2. Epist. 1.

zudo aquelle que adoptar palavras, que vem de mão, de sabio em sabio; e ainda mesmo cunhá-las novas; com tanto que se apparentem bem com as da lingua, em que entrão; que claras, sonoras, e intelligiveis sejam, e mórmente necessarias : que sejam bem fundamentadas na lingua, e as conheça intimamente quem as cunha, bem inteirado de seu valor, e alçada; a fim que a novidade que introduz, não inculque antes a ignorancia do Autor, que a pobreza da linguagem. Quando então se vir bem abastado de sciencia, e discernente juizo poderá usar da permissão, e correr o stadio erudito,

Entre o moderno estylo, e a antiga falla,

e aditar a Patria, com a sua caudalosa veia, formando palavras novas, desposando as já sabidas, e tirando á luz algumas, que encanecio o longo fio das idades; e com umas e outras dará ao estylo seu, aquelle insólito, aquelle peregrino, em que consiste, por mui grande parte, a poética linguagem. E insiste Horacio, dizendo: *Quem concedeo a Cecilio e a Plauto essa licença, virá tollê-la a Virgilio, e a Vario? E porque me estranharão a mim salpicar de algumas vozes novas os meus escriptos, quando põem nas nuvens a Catão, e a Ennio,*

que tantas inventarão, e opulentarão assim a latina loquela ? (1)

Ora qual de nós, depois da arrazoada sentença d'um Juiz como Horacio, que criminar ousasse os Ingenhos gentis que entrancarão na linguagem Lusa — estellifero, ebrifestante, auri-verdes, etc. ? Com a mesma delicadeza de juizo desapprovava a affectação ridícula d'esses ignorantes que empurrarão no seu nativo idioma, estrangeiros termos, que elle repellia ; como em nossos dias os Tarelos de Portugal embutem na conversação, e ainda (por mais deslustre nosso) nas traducções, que imprimem, burdalengas expressões, que desgostão os

- (1) *In verbis etiam tenuis, cantusque serendis ,
 Dixeris egregie, notum si callida verbum
 Rediderit junctura novum , si forte necesse est
 Indiciis monstrare recentibus abdita rerum ,
 Fingere cinctutis non exaudita Cethegis
 Continget, dabiturque licentia sumpta pudenter.
 Et nova fictaque nuper habebunt verba fidem, si
 Græco fonte cadant parce detorta. Quid autem
 Cæcilio, Plautoque dabit Romanus, ademptum
 Virgilio, Varioque? Ego cur acquirere patra
 Si possum, invideor? quum lingua Catonis et Enni
 Sermonem patrium ditaverit, etc. — *In Art. Poet.**
-
- Obscurata diu populo bonus eruet, atque
 Proferet in lucem speciosa vocabula rerum:
 Quæ priscis memorata Catonibus atque Cethegis,

Sábios, e acareão menos-prezo a seus Autores (1). Já Horacio tinha accusado em Lucilio a prodigalidade também de palavras Grêgas, que entretecêra em suas composições, como depois nas de Ronsard o fez o Francez Horacio (2). Misturar Grêgo com Latim o enfasiava tanto, como Latinos escreverem em Grêgo. Elle mesmo, que cahio nessa tentação, foi (como elle conta) admoestado por Quirino, ou por melhor dizer, pelo seu bom discernimento, e sizoz, de quão grande despropósito fôra augmentar o exército de Poétas Grêgos, (3) e ir compor n'uma

Nunc situs informis premit, et deserta vetustas,
Adsciscet nova, etc. *Lib. 2. Epist. 2.*

Audendum tamen, namque, ut Cicero ait, etiam quæ
primo dura visa sunt usu molliuntur.

QUINTILIAN. *Lib. 1. Cap. 5.*

(1) At magnum fecit, etc.

(2) Basta ler entre os fragmentos de Lucilio os que principi-
Hoc nolueris et debueris te, etc. etc. (pião :
Ou os de Ronsard no Epitaph. de Margarida de
Valois.

(3) Atque ego quum Græcos facerem, natus mare citra,
Versiculos, vetuit me tali voce Quirinus
Post mediam noctem visus, quum somnia vera ;
In sylvam non ligna feras insanius, ac si
Magnas Græcorum malis implère catervas.

Lib. 1. Satyr. 10.

20 *

lingua estranha , de que não és absoluto Senhor , onde vás sempre tentando , e que a cada passo te aperta o freio. Porque desamparas a tua, que menear podes a teu bel prazer , onde tens o Campo franco, e que com seus thesouros te convida ? Como poderia Horacio, n'um idioma , cujas propriedades, cuja índole não conhecia tão intimamente , como as do nativo seu , sobresahir em sua hardidez , em suas novas expressões , que partem como faíscas de ferido Ingenho ? Diria em Grêgo , como se atrevo a dizer em Latim : — *Fréchar muitos desejos alem de curta idade — O vulgo que pelos ouvidos bebe o canto — O padar , que effumeados vinhos ensurdecêrão , para delicados sabores — ou Para incautos olhos resvaladio rosto ?* (1) Expressões , que elle em lingua não-sua rejeitado houvera á medida que lhe acodissem ao ingenho , não se achando bem firme

(1) *Quid brevi fortes jaculamur ævo
Multa ? —*

*Utrumque sacro digna silentio
Mirantur umbræ dicere : sed magis
Pugnas et exactos tyrannos
Densum humeris bibit æure vulgus.*

Lib. 2. Od. 13.

*Vertere pallor
Tum parochi faciem, nil sic metuentis , ut acres*

em que ellas quadrassem com a lingua Grêga como com a sua Latina. O mesmo aconteceria ao illustre Camões se houvéra composto os *Lusiadas* em lingua estranha, em que não tivessem cabimento as atrevidas e novas expressões com que deo louçania, e garbo ao seu estylo (1). Em uma lingua não-rossa,

Potores, vel quod maledicunt liberius, vel
Fervida quod subtile exurdant vina palatum.

Lib. 2. Sat. 8.

Urit grata protervitas,
Et vultus nimium lubricus aspici.

Lib. 1. Od. 19.

Inter Lyricos solus fere dignus est legi Horatius, quoniam et insurgit aliquando, et plenus est jucunditatis et gratiæ, variisque verbis et figuris felicissime audax.

QUINTILIAN.

(1) ————— Já fallece

O furor, e sobejão as lançadas : *Cant. 4. Est. 42.*

Outros a ambição dura vão culpando

Do peito cubiçoso e sitibundo. — *Ibid. Est. 44.*

Ver as nuvens do mar com largo cano

Sorver as altas aguas do Oceano. — *Cant. 5. Est. 18.*

Leião as duas Estancias 20 e 21 do mesmo Canto, o Episodio de Venus no segundo Canto, o desafio dos 12 de Inglaterra, etc. e verão com que hardidez Camões leva has-

(3ro)

dado que lingua viva , nunca poderemos enfeitá-la com insólitos atavios ; que nunca ella para um estrangeiro vérga da usáda regra , nem se nos concede nella mais do que seguir os outros , e quando melhor , sermos guapos imitadores. E ora , dos imitadores fazia o conceito Horacio que a razão requer que nós façamos (1).

Elle ria dos que , como traça , se afferrão o roêr n'um unico livro , e que c'um Autor , ou dous , que sempre lêem , se inhabilitão a dar juizos são do que lêem , ou do que escrevem ; e se estorvão a si mesmos de ser , por outros , lidos (2). Antes pelo contrario louvava aquelles que se abalançavão a caminhos não-trilhados , désdenhando beber nas communs nascentes (3). Elle mesmo meditando o spírito e o gôsto dos Autores , que melhor se davão com o seu

teada a bandeira , para que o sigâmos , e como elle dêmos exemplo aos outros , enriquecendo , e afformoseando a lingua , em que tão bem assentão os enfeites , quando ingenhosas mãos lhos sabem pôr.

(1) O imitatores , servum pecus , etc. *Lib. 1. Epist. 19.*

(2) Illi , scripta quibus Comœdia prisca , etc.

Lib. 1. Satyr. 10.

(3) Quid Titius Romana brevi venturus in ora ?

Pindarici fontis qui non expalluit haustus ,

Fastidire lacus , et rivos ausus apertos ;

genio, sem lhes seguir (para assim dizer) as modulações, nem as cantigas (1), veio a ser Autor de maneira nova, sabendo adaptar-se assim, a quantos generos de assumptos emprendeo tratar. Por esse motivo o appointavão, com o dedo, os que passavão, como o spírito mais gentil daquellé século (2). De lá

Et valet? ut meminit nostri? fidibusne Latinis
Thebanos aptare modos studet, auspice Musa?

Lib. 1. Epist. 3.

Nil intentatum nostri liquere Poëtæ.
Nec minimum meruere decus, vestigia Græca.
Ausi deserere, et celebrare domestica facta.

— *In Art. Poet.*

(1) Libera per vacuum posui vestigia princeps,
Non aliena meo pressi pede. Qui sibi fedit
Dux regit examen. Parios ego iambo.
Ostendi Latio, numeros animosque sequutus
Archilochi, non res, et agentia verba Lycamben.
Ac ne me foliis ideo brevioribus ornes,
Quod timui mutare modos, et carminis artem:
Temperat Archilochi. Musam pede mascula Sappho,
Temperat Alcæus, sed rebus et ordine dispar:
Nec socerum quærit, quem versibus oblinat atris,
Nec sponsæ laqueum famoso carmine nectit.
Hunc ego non alio dictum prius ore, Latinis
Vulgavi fidicen. Juvat immemorata ferentem
Ingenius oculisque legi, manibusque teneri.

Lib. 1. Epist. 19.

(2) Quod monstror digito prætereuntium. — *Lib. 4. Od. 3.*

He proveio a inveja do irritavel bando metricante, que entrarão, (e mórmente pelas costas) a mordê-lo os Pantilios, os Fannios, os Demetrios (1), cuja insigne raça não verá jámais cabo de si. A elevação e variedade de seu ingenho, a celebridade do seu nome, o muito que os mais graúdos Magnatas de Roma procuravão a sua companhia (2), He disparava cada dia, alguma nova setta dos invejosos: (3)

O invejoso emmagrece, porque engordo

como elle de si mesmo diz (4). Fizerão alguns correr boáto, que por não perder um ditto, nem ao maior amigo perdoaria (5); e na bôcca d'elle as mais innocentes chufas, se tornavão em gravissimos delic-

(1) Multa fero, ut placem genus irritabile vatum.

Lib. 2. Epist. 2.

(2) Romæ, principis urbium
Dignatur seholes inter amabiles
Vatum ponere me choros.

Lib. Od.

(3) Invidia accrevit privato quæ minor esset. *Lib. 1. Sat. 6.*

(4) Invidus alterius macrescit rebus opimis. *Lib. 1. Ep. 2.*

(5) Fænum habet in cornu, longe fuge, dummodo risum
Executiat sibi, non hic cuiquam parceret amico?

Lib. 1. Sat. 4.

tos (1). Se não ia recitar ao Público, em companhia dos mais, alguma composição sua, desculpando-se com dizer que nada tinha que lhe offerecer, que digno fosse, dizião, que os chasqueava : que guardava para os ouvidos de Jove, essas preciosidades; e que embelezadô de si mesmo presumia, que só os seus versos erão confeitados de poético mel (2). E que fazia Horacio? Quando acaso os ameaçava com eterno ludíbrio, se os punha em verso, se punha o seu estro em Campo, e quasi com a espada fóra dá

(1) Sæpe tribus lectis videas cænare quaternos,
 E quibus unus avet quavis aspergere cunctos,
 Præter eum qui præbet aquam; post, hunc quoque potus
 Condita cum verax aperit precordia Liber.
 Hic tibi comis, et urbanus liberque videtur,
 Infesto nigris. Ego, risi, quod ineptus
 Pastillos Ruffillos olet, Gorgonus hircum,
 Lividus, et mordax videor tibi? etc. *Lib. 1. Sat. 4.*

(2) ————— Spissis indigna theatris
 Scripta pudet recitare, et nugis addere pondus:
 Si dixi: rides, ait: et Jovis auribus ista
 Servas. Fidis enim manare poëtica mella
 Te solum, tibi pulcher. *Lib. 1. Epist. 19.*
 ————— Sed hic stylus haud petet ultro
 Quemquam animantem: et me veluti custodiet ensis
 Vagina tectus: quem cur distringere coner
 Tutus ab infestis latronibus? O pater, et rex
 Jupiter, ut pereat positum rubigine telum

bainha, as mais das vêzes os deixava gargantear á larga; e lhes dizia então o que depois a Musa disse a Dante :

Che te facio, che quivi si pispiglia?
Vien dietro à me, e lascia dir le genti.

Com effeito, ao Varão sizudo não compete dar attenção, quando segue seu caminho, ao stridor das Cigarras (1); que bem sabe que então se callará a Inveja, quando nada elle possua, nenhuma proeza haja acabado. Como não ha mais forte meio de tapar á Maledicencia a bôcoa, que o desdenhar de responder-lhe. E Horacio, que mui bem o entendia assim, tirava sómente, d'essas linguas más, o proveito de andar sempre sobre si, e sobre seus escriptos, corrigindo-os, limando-os, sem se poupar a algum can-

Nec quicquam noceat cupido mihi pacis ! at ille
Qui me commôrit (melius non tangere, clamo :)
Flebit, et insignis tota cantabitur urbe. *Lib. 2. Sat. 1.*

An, si quis atro dente⁷ me petiverit,
Inultus ut flebo puer ? *Epod. 6.*

- (1) ——— Ad hæc ego naribus uti
Formido, et fluctantis acuto ne secer ungui,
Displicet iste locus, clamo, et diludia posco.
Ludus enim genuit trepidum certamen, et iram :
Ira truces inimicitias et funebre bellum, *Lib. 1. Ep. 19.*

saço, porque elles se avizinhassem, quanto mais pudessem, da perfeição, e triumphassem da Censura, e do Tempo (1): e nesse ponto, por companheiros a muitos dos Romanos teve, bem que outros (como elle mesmo diz) escorados em ditoso atrevimento, tomavão em desdouro dar gilvaz nas suas Obras (2). Horacio, pelo contrario, não só desamoradamente riscava, mas ainda ao juizo alheio as submettia. Alem do nosso amor proprio, que deita nevoas no entendimento, quantos senões não descortina a agudeza de desapaixonados olhos, que atélli não sobresaíão á vista do affervescido Autor? Quantas phrases escuras, que lhe parecião claras? Ponha-se nos Amigos intelligentes a confiança; com sincero disvello se lhe carea a opinião desmascarada de li-

(1) *Sæpe stylum veritas, iterum, quæ digna legi sint
Scripturus: neque te ut miretur turba, labores,
Contentus paucis lectoribus, etc. Lib. 1 Sat. 10.*

(2) *Tentavit quoque, rem si digne vertere posset,
Et placuit sibi, naturæ sublimis, et acer:
Nam spirat tragicum satis, et feliciter audet:
Sed turpem putat in scriptis, metuitque lituram.
Lib. 2. Epist. 1.*

*Nec virtute foret, clarisve potentius armis,
Quam lingua Latium: si non offenderet unum —
— Quemque poëtarum limæ labor et mora. In Art.
Poet.*

sonja (1). Os aduladores applaudem: — Bello! guápo! sublime! — são pratinhos adubados, com que folga o paladar, e se arruína o estomago. Embora venha o Medico, que vos põe são, com récipes desagradaveis. Assim usavão, ora o Tarpa rígido, Bibliothecario de Augusto, ora, e mui particularmente, o severo Quintilio, cuja morte prantearão igualmente Horacio, e Virgilio. (1). Quando lhe vinhão lér alguma composição, aqui notava: *esse verso é fraco, essoutro é duro; trivial phrase é essa; enfôtes fóra de proposito; essa passagem é escura; ali ha equivóco; mudè-se o passo:* — e se não se rendião á Razão, e porfiavão em sustentar o que tinhão escripto, não lhes dizia mais palavra; deixava-os, que a bel prazer, se namorasem de si mesmos, e de suas obras, desempachados de rivaes(2). D'esse Quintilio, bem póde ser, que apprendesse Horacio a compor com difficuldade as poésias suas, de que largas ap-

(1) *Pessimum inimicorum genus laudantes. Tacit.*

(2) *Si quid tamen olim
Scripseris, in Metii descendat iudicis aures,
Et patris, et nostras, etc. In Art. Poet.*

(3) *Ergo Quintilium perpetuus sapor
Urget? cui Pudor, et justitiæ soror
Incorrupta Fides, nudaque Veritas,
Quando ullum invenient parem? Lib. 1. Od. 24.*

parencias dá na sua Epístola aos Pisões, e tambem na outra Epístola em que com mais maduro ingenho se mostra ser severo Quintilio de si mesmo (1). Davão-se em Horacio amigavelmente as mãos a

- (1) Tu seu donaris, seu quid donare velis cui,
 Nolito ad versus tibi factos ducere plenum
 Letitiæ. Clamabit enim : Pulchre bene, recte,
 Pallescet super his : etiam stillabit amicis
 Ex oculis rorem : saliet ; tundet pede terram.
 Ut qui conducti plorant in funere, dicunt
 Et faciunt prope plura dolentibus ex animo : sic
 Derisor vero plus laudatore movetur.
 Reges dicuntur multis urgere culullis,
 Et torquere mero, quem perspexisse laborent,
 An sit amicitia dignus. Si carmina condes,
 Nunquam te fallant animi sub vulpe latentes.
 Quintilio si quid recitares, corrige sodes.
 Hoc, (aiebat) et hoc. Melius te posse negares
 Bis terque expertum frustra ; delere jubebat,
 Et male tornatos incudi reddere versus.
 Si defendere delictum, quam vertere, males,
 Nullum ultra verbum, aut operam sumebat inanem,
 Quin sine rivali teque, et tua solus amares.
 Vir bonus et prudens versus reprehendet inertes,
 Culpabit duros : incomptis allinet atrum
 Transverso calamo ignum, ambitiosa recidet
 Ornamenta, parum claris lucem dare coget,
 Arguet ambigue dictum, mutanda notabit,
 Fiet Aristarchus : etc. *In Art. Poet.*

Doutrina e o Ingenho, a Naturezã, e a Arte; incrível paciencia no emendar, unida á grandissima facilidade no imaginar; juizo summo, com que, nas cousas, que mais párecenças entre si tem, discernia differenças; e summo espirito, com que nas mais dissemelhantes, descobria parecenças. Volatissima era nelle, aquella de nós mais subtil parte, que dá vida ás filhas do Ingenho, e á qual derão o nome de *Sal da Razão*. Sal, que em Horacio refinava ainda a conversação, e trato com os maiores, e mais polidos dos Romanos. Só nas grandes Cidades, onde a sciencia anda mais semeada, onde mais uns com outros se embatem os espiritos, e embatidos se pulem, (como roçando umas nas outras, se pulem as pedrinhas do regato) nas grandes Cidades digo, onde a sociedade de quanto é bello engendra a delicadeza, onde, pela pauta da mais águçada Crítica, se regulão as ideias, é que o Atticismo, e que a Urbanidade reinar podem. Por quanto, são as grandes Cidades como Laboratorios do Spírito, onde se trabalha, e adquire a justidade e a graça, com que se ha de fallar diante da porção dos homens que são (digâmo-lo assim) a flor da Nação.

Leia além disto quem quizer, ou tiver tempo, a *Epist. 2. do 2 Livr. v. 109, etc. etc.*

Do concurso de tão affortunadas circumstancias coube a Roma em sorte possuir um Horacio, pela mesma occasião que motivos semelhantes produzirão na Grécia, em mais anteriores tempos, um Homéro. Tempos (digo) mui favoraveis para um Poêma Épico, quando nelles campeava, e as palmas se grangeava a galhardia das paixões (1). Mui limitada era a autoridade do Cabo daquela empreza, e Horacio em Éras veio mais auspiciosas para formar um gentil Poéta, quando tinha a polidez subido de ponto, na Italia. E como não era menos difficil (assim dizia Virgilio) arrancar das mãos de Hércules a clava, que um verso a Homéro, assim diremos nós, que não será menos difficil tirar um verso a Horacio, do que a Venus a cintura. E com effeito os Latinos Poétas todos imitados tem sido pelos modernos (salvas as immensas difficuldades de escrever n'uma lingua ha tantas éras morta); alguns dos Quinhentistas resurgirão o estylo, e modo do terno e douto Catullo; os raios Philosóphicos, que resplandecêrão no Poêma de Lucrécio, reluzirão depois em alguns Poêmas dos posteriores séculos; e até a majestade de Virgilio (dizia o Cardeal Bembo) respirava na Syphilis de Fracastor (2). Não

(1) Blackwell's Essay on the Life and Writings of Homer.

(2) Lettere del Bembo, *Vol. um. 3. Lib. 5. letter. 1.*

Assim Horacio; que baldadas farão as lidas, e forças dos Flaminos, dos Sarbievios(1), e outros que quizerão temperar em suas composições a força com a delicadeza, a elegancia da phrase com a ingenuidade do sentir, para alcançar esse desenvolto, esse frizante, que qualificação o mais amavel de todos os Poétas: e Horacio, que depois de tantos séculos, todos têm, muitissimos estudão, e nenhum imita; só, e sem rival, occupa o throno Lyrico.

Depois de ter desfructado uma vida, philosophica em parte, em parte mundana, mas sempre

(1) Le Poète (Matias Casimir Sarbievius ou Sarbiewski, Jésuite Polonais mort à 45 ans, en 1640) a passé pour un lyrique du premier ordre: en sorte même que Grotius a dit de lui: *NON solum æquavit, sed interdum superavit Flaccum*; ce qui est néanmoins un peut fort. Sarbievius a peut-être autant d'élevation qu'Horace; mais il n'a ni ses graces, ni sa clarté, ni son ton philosophique, ni son talent de dire les choses les plus obligantes sans fadeur, sans appareil, sans bassesse: ajoutez le style, qui est surement très-bon, et très latin, au lieu que nous aurions besoin de garants pour assurer la même chose du Poète Polonais, ainsi que de tous les Latins modernes. — Assim fallão delle os seus Jesuitas mesmos, Jornalistas de Trévoux, a respeito d'uma nova Edição, que das Poésias d'esse Autor fêz em Paris o célebre Barbou.

Memorias, para a historia das Sciencias e das Artes etc. publicadas em Janeiro de 1755, tomo XI.

voluptuosa, amigo, de tudo o que de si é bello, e o que mais é, amigo de si mesmo : depois de ter (quanto é permittido a homem vivente) domado a Inveja (1), feneceo a vida aos 57 annos ; e ao redor d'um mez, depois da morte de Mecenas, que o recommendou a Augusto, e que o tratasse como a elle proprio(2). Horacio teve gosto de que passassem á posteridade algumas particularidades no tocante á sua vida, e ao seu genio. Falla com o seu livro, que na idade de 44 annos deo ao Público, e o encarrega de dar noticia aos Leitores, que nascido

(1) ————— Invidiaque major
Urbes relinquam. — *Lib. 2. Od. 20.*

Romæ principis urbium

Dignatur soboles inter amabiles

Vatum ponere me choros :

Et jam dente mius mordeor invido.

O, testudinis aureæ

Dulcem quæ strepitum, Pieri, temperas,

O, mutis quoque piscibus

Donatura cygni, si libeat, sonum :

Totum muneris hoc tui est,

Quod monstror digito prætereuntium

Romanæ fidicem lyræ :

Quod spiro et placeo, si placeo, tuum est.

Lib. 4. Od. 3.

(2) Vid. Sueton. in Vit. August.

Tom. IX.

em humilde condição , e mediocre fortuna , levantára mais alto o vôo , do que compadecia a pequenez do ninho , em que viera á luz ; que prezado , e querido fôra dos varões do seu tempo mais conspícuos tanto em paz , quanto na guerra ; que facil era em agastar-se , mas igualmente facil em depôr a colera ; amigo de tomar o sol ; de não-grande corpulencia ; que temporão encanecêra : (1) (Teve nesse

(1) Quum tibi sol tepidus plures admovert aures ,
 Me libertino natum patre , et in tenui re
 Majores pennas nido extendisse loqueris ,
 Ut quantum generi demas , virtutibus addas :
 Me primis urbis belli placuisse domique :
 Corporis exigui , præcanum , solibus aptum ,
 Irasci celerem , tamen ut placabilis essem ,
 Forte meum si quis te percontabitur ævum ,
 Me quater undenos sciat implevisse Decembres ,
 Collegam Lepidum quo duxit Lollius anno .

Lib. 1. Epist. 20.

—————quidquid sum ego , quamvis
 Infra Lucili censum , ingeniumque , tamen me
 Cum magnis vixisse invita fatebitur usque
 Invidia .

Lib. 2. Satyr. 1.

Quin ubi se a valgo , et scæna , in secreta remorant
 Virtus Scipiadae , et mitis sapientia Læli ,
 Nugari cum illo , et discincti ludere , donec
 Decoqueretur olus , soliti .

Ibid.

ponto por companheiros a Petrarca, e a Newton). Ainda colhemos dos seus cscriptos, que padecia doença de ólhos (1), e que não lograva perfeita saúde, nem em sua pessoa, robustez (2), companheira accustomeda da subtiliza do ingenho. Quando, pela primeira vez, se apresentava a alguma alta, personagem ia com algum receio, e sentia acanhamento em si (3): não era fallador, nem desperdiçava tempo em disputas vans, mórmente com quem tinha mais possante que elle o bofe (4). Mui curioso foi de pinturas, como a um homem de tão atilado gosto competia (5). Como era de animo liberal, pendia mais

(1) Hic oculis ego nigra meis collyria lippus
Illinere.

Lib. 1. Sat. 5.

(2) Lusum it Mecænas, dormitum ego, Virgiliusque :
Namque pila lippis inimicum et ludere crudis. *Ibid.*

(3) Quam mihi das ægro dabis ægrotare timenti,
Mecænas, veniam; dum ficus prima, calorque
Designatorem decorat lictoribus atris. *Lib. 1. Ep. 7.*

Quæ sit hyems Velix, quod cœlum, Vala, Salerni,
Quorum hominum regio, et qualis via, nam mihi Bajas
Musa supervacuas Antonius, etc. *Lib. 1. Epist. 15.*

(4) Ut venicoram, singultim pauca loquitus,
Infans namque pudor prohibebat plura profari, etc.

Lib. 1. Sat. 6.

(5) Di bene fecerunt, inopis me quodque pusilli

para o pródigo, que para o tacanho (1). Grande
amador dos Campos, como quem tão devoto das
Musas foi, e o foi sempre da Liberdade (2): e dado
que, como Poéta, nunca abusasse dessa prenda,
para importunar os outros, embutindo-lhes versos
de sua colheita, fazia-lhe nada menos cócegas, o dar

Finxerunt animi, raro et perpauca loquentis:

At tu conclusas hircinis follibus auras,

Usque mavis imitare, etc.

Lib. 1. Sat. 4.

- (1) Vel cum Pausiaca torpes, insane, tabella,
Qui peccas minus atque ego? cum Fulvi Rutubæque
Aut Placidejani, contento poplite miror
Prælia rubrica picta, aut carbone: velut si
Re vera pugnent, feriant, vitentque moventes
Arma viri. Nequam et cessator Davus: at ipse
Subtilis veterum iudex, et callidus audis, etc.

Lib. 2. Satyr. 7.

- (2) ————— Accipe: primum
Ædificas. Hoc est longos imitaris, ab imo
Ad summam totus moduli bipedalis. Et idem
Corpore majorem rides Turbonis in armis
Spiritus et incessam: qui ridiculus minor illo?
An quodcunque facit Mecænas, te quoque verum est
Tanto dissimilem, et tanto certare minorem?
(*E logo mais abaixo na mesma Satyrã*)
Non dico horrendam rabiem (jam desine) cultam
Majorem censu. — *Lib. 2. atyr. 3.*

mostras ao Público de si ; o que mui bem vislumbra dessa Epístola que endereça ao seu Livro, onde lhe indica os perigos com que ha-de topar quando sahir a público, e com graça lhe accusa o descaramento (1). Ora, bem verdade é que os guápos ingenhos, quando tem de sahir á luz vulgar, por mais comedidos, e judiciosos que sejam, obrão como as Donzellas quando se lhes trata de matrimonio : depois de bem bandeados os inconvenientes, ellas e os Autores, umas se entregão aos Maridos, e os outros ás Imprensas.

Tal, ou quasi tal, Horacio foi, com tal ou qual desar em pessoa (2); tal se retrata, e vive ainda em em seus escriptos esse Vate, que inspirado do brio

(1) O rus quando ego te aspiciam? quando que licebit,
Nunc veterum libris, nunc somno, et inertibus horis
Ducere sollicitæ jucunda obliviam vitæ! *Lib. 2. Satyr. 6.*

Urbis amatorem Fuscum salvere jubemus
Ruris amatores.

(*E mais abaixo na mesma Epístola*)

Tu nidum servas, ego laudo ruris amæni
Rivos et musco circumlitæ saxa, nemusque, etc.

Lib. 1. Epist. 10.

(2) Indoctum doctumque fugat recitator acerbus,
Quem vero arripuit, tenet, occiditque legendo,
Non missura cutem, nisi plena cruoris, hirudo.

In Art. Poet.

nóbre (fiel companheiro da virtude) (1) preconissor, que não morria por inteiro (2), que, com o andar dos annos, se remoçaria a sua fama; que eterno, como Roma seria o nome seu (3). O tempo derrocou o Capitolio, e os versos de Horacio ainda são cantados, pela vóz dos Séculos.

(1) *Odisti claves, et grata sigilla pudico. Lib. 1. Epist. 20.*

(2) *Atqui si vitis mediocribus, ac mea paucis
Mendosa est natura, alioqui recta, (velut, si
Egregio inspersos rependas corpore naevos,)
Si neque avaritiam, neque sordes, ac mala lustra
Objiciet veré quisquam mihi; purus et insons,
(Ut me collaudem,) si vivo, et charus amicis,
Causa fuit pater his, etc. Lib. 1. Satyr. 6.*

(3) *Non omnis moriar, magnaue pars mei
Vitabit Libitinam. Lib. 3. Od. 3o.*

*. . . Sume superbiam
Quæsitam meritis. . . Ibid.*

TENTAME

A CÊRCA

DA SOCIEDADE DOS LITTERATOS

COM OS GRANDES, E TAMBEM A RESPEITO

Da Reputação, dos Mecenás, e das Recompensas dos
Sabios.

Não ha hi Povo, que longo tempo se não visse em barbarismo ou antes na ignorancia; que inda se não ha decidido se Synónymos são ou não esses dous nomes. Nossa Nação, por infindas razões tão perigosas de explanar, quanto facéis de conhecer, sepultada se vio por muitas Éras, em profundissima escuridão; e a cremos nós alguns Philósophos, que pretendem que á força de luz, se deprava a humana natureza, menos de lastimar ella então era. Como a par de allumiado é este século corrompido, concluem que effeito, e consequencia do

progrésso das Sciencias, é a corrupção. Se nas éras, que nós bárbaras dizêmos, vivído houvêsem, tomarão a ignorancia pela inimiga da Virtude: o Cordato porém, que desapaixonado lança a vista a todas as éras, e tambem á sua, assenta que quasi parecidos tem sempre sido os Homens.

Seja como fôr; chegado por fim volveo o nosso dia. Como porém se estirou a noite nossa, tambem d'esse dia o seu crepusculo foi longo, e longa a Aurora. Um dos máis cordatos, e, por tal, um dos maiores Princepes, o nosso quinto Carlos, menos nomeado na Historia, que esse tropél de Monarchas, que quando muito, poderosos, ou felizes forão, alguns esforços fez, para alentar em seus Estados o gôsto das Sciencias. Por certo que assaz illustrado foi quem como elle, nas perturbações em que laborava o Reino, sentio que a cultura das letras era um meio dos mais infalliveis de assegurar a quietação nas Monarchias; pela razão mesma, que essa cultura póde nas Republicas nociva ser, se lá tôma grandes pósses. Com tantos attractivos vos enamóra, que de tudo o mais despêga os Homens, e os resfria á cêrça de todo e qualquer objecto. Successores do quinto Carlos; uns embotados de ânimo, outros nimio Dêspotas dêrão descuidos a tão prudentes intenções. Mas dado era o abalo, que continuou (bem que desfallecido) até Francisco I^{ro}: este, novo

impulso deo aos entorpecidos e tangentes. animos. Fadado a ter amor aos Sabios, ou assaz avisado para os proteger esse Monarcha foi. Tâes ha que protegem (sem os amar) os Sabios, e deixão-se estes illudir, ou já seja interesse, ou já vangloria, sem atinar do motivo do caso que delles fazem. Diga-o a gratidão que com elle usárão. Tanto os Litteratos quanto o Povo dão valia ao menor beneficio, que dos Princepes lhes vem: e o que é bem de notar nos Annâes do spirito e do coração humano, o titulo de *Páe das boas letras* contribuiu mais poderoso a desluzir os sem-numero errores de Francisco I^o. que o brazão muito mais respeitavel de *Páe do Povo* não valeo a Luiz XII a lhe delir as faltas. Parece, que em linha igual a Historia pôz o primeiro d'esses dous soberanos, com Carlos V, émulo seu em pontôs de gloria, e que com mais que elle, não penhorou tanto as mais apuradas pennas do seu século a celebrá-lo, pela incuria em que viveo da vaidade futil de ser ídolo de alguns litteratos, e levando o fito no timbre ainda mais funesto de ser o terror da Europa.

A nobreza da França tão cégamente dada a modelar-se pelos seus Reis, no quanto a se apprazer com os sabios não lhe seguio o gôsto. Pouco arredada dos tempos em que os Heróes, sem saber ler, vencião batalhas, e Provincias submettião, só gloria

por feitos de armas conquistada em preço tinho; essa é das infrequentes circumstancias na nossa Historia, em que a perguça e o preconceito sobrepujou a ancia de agradar ao Soberano.

Mais folgada se vio nos reinados seguintes a natural propensão dos Cortezãos; que forão pouco applicados a proteger as lettras esses Monarchias, dos quaes, nem a Carlos IX eu exceptúo, dado que autor seja de certos versos, que a não serem d'um Rei, os houvéra sumido a escuridade. Assaz accolheo (dizem) os Sabios o quarto Henrique, mas, todavia a par de todos os seus subditos; que como o reino tinha sido conquista sua, empenhava-se a conquistar-lhes as vontades; caso, em que mui assinaladas distincções á cêrca de alguns de raro saber, lhe dissaborearia a multidão dos outros.

Nada menos, em quanto se roborava d'uma parte o poder real, ía d'outro lado fructificando o germen das Sciencias, a que Francisco I^o. déra calor; fructificava (digo) no centro da Monarchia, sem contudo se devolver até ás ráias della; nem já pelo Poyo no lavor necessario ao seu sustento, nem já pelos Grandes interessados no seu ócio, e em seus enredos. Apareceo por fim Luiz XIV, e a estima que ostentou para com os Litteratos deo o abalo á Nação, a recebê-lo de seus Amos costumada. Já não foi mimoso requisito da Nobreza ser ignorante;

e as honras attribuidas ao ingenho, e ao saber, fizerão transpassar os limites, que a mal-entendida vaidade abalisado tinha. Mais que tudo, favoneada pelo Monarcha a Philosophia, bem que a passos lentos, foi do cárcere sahindo, em que ferroeada a imbecillidade e a superstição a havião tido até então; forão-lhe, sem violencia e sem motivo, cedendo terra toda a specie de preconceitos: que proprio é da verdadeira Philosophia não franquear barreiras a força descoberta, mas aguardar que ellas por si se lhe abráo, ou tomar rodeio quando no abrir são duras. Nem a tal grangearia se negarão essas mesmas luzes, que della não rompêrão, nem os Espiritos para ella menos aptos.

Espargido pelos livros todos esse philosóphico Génio, e por todos os estados, appareceo ao Povo o maior luzeiro, e o corpo da Nação abrio os olhos do spirito, ou o que quasi igualmente significa, atinou que andava entre escuridões desde dous-séculos que em o allumiar lidavão. Então mórmente é que os Grandes não só principião a buscar as Obras, mas até as pessoas que as escrevem, ou já célebres ellas sejam, ou já medtoces. Affervorão-se (quando mais não seja, por vaidade) a dar aos talentos assinalada estimação, mais interesseiras ás vezes, que sincéras. Achão-se então os Litteratos a quem arrancárão de suas solidões n'um vórtice

revolto, em que lhes não faltão occasiões de se sentirem mal-assentes. Já eu essa experiencia fiz, e ella é talvez util, com tanto que a não fação longa. E ora, as reflexões que lá me acedirão serão matéria d'este discurso. Como em parecidas circumstancias, e similhantemente interessados vêm os Homens quasi quasi as mesmas cousas, assento eu que muitos Litteratos hão feito reflexões iguaes ás minhas: (Tanto peor para aquelles a quem ellas estranhas fõrem.) não podem todavia a maior parte delles fazer dessas observações copia aos outros, em razão de se acharem de morada em terras, por onde eu apenas perpassei: e que para fallar folgadoamente das Nações que elles hão peregrinado, reléva ter de volta a seu aposento vindo. Oxalá, que aos que em igual carreira me seguirem, estas minhas reflexões lhes valhão. E óra eu, no tão arrazoado fito que lévo, parecer-me-hei com a maior parte dos que córrem longes térras; que sobejos de peregrinar, déspem toda a vontade de segundar, e só lhes resta o agrado de dar copia aos outros do muito que notárão.

Não é de estranhar que tenha a sociedade com os Grandes tal qual attractivo para os Litteratos. De longe alcanção os ólhos a real ou apparente utilidade que d'esse commercio lucrar-se póde; ao passo, que os inconvenientes delles, o único que

os descobre é o tempo e o trato. Tal é o nosso mísero amor proprio ! Em despeito das profundas feridas que lá recebe, feridas que elle antevia quasi méras arranhaduras ; e que haja lá mais azo a dis-sabores , que a satisfação , appascenta a idéia mais a seu sabor, no que o lisonjea , do que nem suspeita o que lhe tem de o amargar.

A primeira vantagem com que deparão os Literatos em se derramar no público, é ser (se não mais conhecido) mais celebrado ao menos o seu merecimento ; e ser julgados por outro Tribunal que não é o dos seus émulos. Para devolver , e ao mesmo tempo avaliar esta vantagem , compéte tomar de mais alto , e averiguar sobre quâes máximas , e por qual módo se conségue essa gloria , quando em talentos é fundada.

Quanto mais spirito possuímos , mais descontentes somos d'esse que temos. Digão-no quantos intelligentes em todas as Nações, e em todos os tempos haja. Dado que esse exame que elles de si mesmo fazem , encobérto fique ; e seja como um processo que , a portas fechadas se sentencêe ; sentença tal nos affligiria muito que no público divulgada fosse. Ora, pelo contrario, o apprêço que de nós os outros fazem é como um supplemento á desfavoravel que de nós temos ; é fragil canna em que o amor proprio se escóra. Duas únicas espécies

de spiritos ha , que se dão pagos de si depois de se julgarem. 1º. Ingenho super-eminentemente, e tal Ingenho nunca existio. 2º. Tolice extrema, que mais que muito entre nós abunda. A impotencia em que esta se vê de dar tino do que lhe falta, suppre, com effeito a ditta falta: e dahi resulta, que na distribuição da felicidade, não mui mesquinho foi dos tolos o quinhão.

Oh! que não tenho eu susto, que esses Litteratos, que se decidirão a entrar no seu interior, e a como Philósofos se scrutarem, desconvenhão da verdade, que aqui cito. Conceitua-se do merecimento do Homem, como se conceitúa de suas Obras: ninguem melhor que elle julgá-las pôde, porque ninguem mais que elle mais de perto, nem mais longo tempo as vio. Razão, pela qual quanto valor intrinseco tem, quanto mais independente da Obra for da opinião, menos affôgo lhe cumpre no carrear suffragio alheio. Eis a fonte da satisfação tão pura no interior, e tão complecta, que do estudo da Geometria mana: os progressos que em tal sciencia se fazem, o gráo a que nella se remonta, são (digamo-lo assim) medidos rigorosamente á vara, similhantemente aos objectos de que se occupa essa Geometria. E se nós a medida alheia recorreremos, é quando essa medida não se deparando já stavel, e já fixa, confiamos que nos será propicia. Ora esta,

em materia de Bellas Lettras, e de Bom Gosto, consiste méramente n'uma tal qual estima com seus visos de arbitraria, quando não no todo, n'uma certa porção ao menos; que a negligencia, as paixões, ou o capricho, se dão faculdade de estendê-la ou de encurtá-la. Nem eu duvido que, se houvessem os Homens de viver separados, e nesse caso occupar-se podéssem d'outro objecto, que não fosse o da sua conservação, preferirião o estudo das Sciencias exactas ao cultivo das sciencias agradaveis; a estas nos damos em razão dos outros, quando ás primeiras em razão de nós mesmos: e n'uma ilha deserta perderia o Poéta a presumpção, que talvez o Geómetra poderia conservar.

Destas reflexões verteria facilmente, que por mais natural que aos Homens seja o desejo da reputação, logo este humilha apenas co'elle encarem ólhos philosophicos. Não averigúo por óra se é sévêra consequencia tal; porque mais lévo o fito, indo no alcance das manhas, ou (fallando no stylo de Montaigne) nas ventidas do amor proprio.

Bem que este anceie enganar os mais, nunca elle os quer enganar grosseiramente, porque lhe não atinem logo co'erro, e a vingança ponhão no desprezo, tão injusto ás vezes, quanto a estima sua. Tanto mais que, quando fosse de mais dura a illusão alheia, quanto mais fosse ella grosseira, mais se af-

frouxaria esse amor proprio. Por quanto , o prazer que sentimos no lograr os Homens , assenta na satisfação que nos nasce do quanto nos vemos superiores a elles , no conhecimento de nós mesmos , e dos talentos nossos. Para que porém tão inteira , e tão pura , quanto é possível , seja esta satisfação , importa muito haver-mo-lo com Juizes tão desinteressados , a quem não consigão deprimir-nos motivos de rivalidade , nem motivos de paixão : sejam também allumiados de modo , que supponhâmos delles , que não sentencião sem exame ; com condição porém que sejam assaz superficiaes , que nos tirem o susto de que a sentença sévêra seja.

Esta é , se eu bem o creio , a razão , porque tanto se procura a estimação e o acolhimento dos Grandes. Suppõem os Litteratos , que a educação que os táes receberão , lhes departio certa quantia de luzes ; e , este preconceito huma vez stabelecido , a vaidade lá avista o seu interesse , e delle faz gran-gearia. Quem diria , que até os mesmos Philósophos fomentão preconceitos similhantes em razão de lhes serem uteis , e com tanto ardor lidão em derribar quanto lhes empéce.

Accarreão principalmente a lucro seu aquelles Grandes , que não dados de todo á profissão das Let-tras , lhes dão com tudo seus prazos de cultivo , sem todavia afferrar a seus talentos , nem já os bens nem

já a valia. Navegando em mar diverso, não dão temor de agudeza de vista neste ponto: denotão luz sufficiente qual para socêgo seu a requer o amor proprio. É comtudo bem rara entré os grandes essa especie de semi-entendidos: e ora não se limita lá a ambição de carrear louvores dos melhor allumiados; lida-se em abarcá-los alto e malo: que como esses mais derramados, mais larga copia de encomiastas (com sua approvação) arrastará em póz de si. A não fazerem monte, e serem (digámo-lo assim) como salpicados cá e lá, suffragios táes, mui pouca lisonja párem; mas condecorados com o timbre do suffragio principal, não sómente médrão pelo numero, mas até sóbem no valor. Sófrego de gloria traça o amor proprio achegar-se d'entre os Grandes os que de écchos dessa láia mais apaniguados têm: que se dá por contenté qualquêr vaidade menos melindrosa de engastar um ou dous grandes nomès na corrente de seus approvadores.

Real, ou apparente, tal é a utilidade que os Literatos attentão recolher para a sua reputação, no tratar com os Grandes. Ora eu nesse nome Grandes comprehendo quantos, já por seus Maiores, já por si mesmos, conseguirão alta consideração no Mundo; por quanto n'um Estado tão monarchico, qual o nosso, o unico Grande, o unico Senhor é ElRei: allí se confundem quantidade de estados: de sua

Tom. IX.

propria autoridade tóma esse penhor da independencia, e crédito (da Opulencia fallo) praça á ilharga da alta prosapia. A causa porque assim o soffrão não a sei. Visos dão os estados inferiores que se achão privados de ambas essas vantagens, do quanto as mettem na mesma fila para diminuir essa quantia de classes de homens que sobranceiras vê á sua ; e achegar umas a outras diferentes condições, áquella tão natural igualidade para a qual sempre tende, e tende mesmo, sem que em tal pense.

Seja-nos agora consentido pesar a sangue frio, e sem odio nem lisonja, esses dispenseiros da nomeada, e qual direito se arrogão, ou qual lhes foi outorgado, para annunciarem seus oráculos. Advirto que não é meu intento, estabelecer principios, nem factos absolutamente geráes, antes fólgo de reconhecer nelles algumas excepções : que não excluem talentos, nem tambem os dão o nascimento, ou a riqueza.

Adianto-me, e me affouto a chamar preconceito a opinião que suppõe melhor a educação dos Grandes ; e que por consequente *omnibus paribus* tem de ser mais entendidos que outros. No exterior se acanha toda essa educação ; que póde quando muito, induzir o povo, não julgar Homens. Que fabulas, para os costumes que ora lavrão, essa Car-

ta de Philippe Macedonio ao Philósopho de Stagyra! Que disséra Sócrates da publica educação da nossa nobreza, se attentasse em que puerilidades a appascentão; nem que fallecessem cousas dignas de se lhe ensinarem? Lastimando os fados d'esses animos recentes, tão aptos para o que é bello, e grande, e verdadeiro, quantas occasiões tivéra allí de repetir aos Mestres aquella máxima, que só para os costumes, téqui se usou? — Nunca é sobejo respeitar a infancia. — E quanto estranharia ainda mais, que no grémio d'uma Religião tão humilde como a nossa, tão dada a congraçar os Homens, inculquem a esses nobres mancebos a usânia de seus appellidos, e a de sua linhagem; e que com motivos não deparem para os excitar, ou já mais nobres, ou já de mór realidade? Quando lhes devêrão incessantes repetir, que iguâes lhes são os Homens todos; que muitos lhes sobrelevão em talento; e que para quem bem o considera, um grande nome, é de tão temeroso encargo, quanto a precóce nomeada.

Não hei medo que a esta (por grão desastre) justissima censura da educação publica dos Grandes, me contraponhão os encómios, que illustres personagens lhes hão dado: aos quaes respondo, que ou elles fallavão do que ella podéra ser, ou do que ella em seus tempos fôra; mas de que hoje nem

feições denota : e tanto assim , que eu aos taes sábios disséra. — Vinde , e vêde. — como tambem não temo que me opponhão alguns Ingenhos felizes , cujos talentos raros não os poude atabafar a ruina cultura. Folgára eu antes que elles pertendessem que se não reformem os Russos , pela razão de que o Czar Pedro I^o. nasceo entre elles.

Com esse cabedal tão ricco de idéias , e de luzes , é que tantos grandes senhores sentencião , e desabonão o que acatar devêrão : sem que lhes peze nem essa misera vangloria de ter , com conhecimento de causa , sido injustos. Como *d'alias* não recebêrão , nem por si mesmo adquirirão principios , segundo os quaes lhes caiba dar seu preço ás cousas , que pasmo é não saberem elles fazer cabal differença nem das Obras , nem dos Homens ? O Litterato que os communica , e que mais os lisonjêa (por mais mediocre que elle seja) é , em seu conceito , o primeiro dos Litteratos. Tal favorece o Ministro de Estado a quem mais se desvéla em seu cortejo. Ei-lo Oráculo , ei-lo conselho d'esse Grande , que se transforma em éccho de Litterato , nas ridiculas decisõe que pronuncia.

Assim , quão donoso , quão philosophico spectácullo não é vêr quanto , nos juizos que fazem , discrepão elles : o voto mais corrente é o que sempre lhes dictão os Prazenteiros seus ; que é tambem o

voto seu, como de quem não tem cabedal para o dar de sua lavra. A última Obra de Autor celebre, que não teve o dom de lhes agradar, é sempre (no dizer dos taes) a pessima de suas composições ; nem lhe comêção a fazer a justiça que ella merece , em quanto nóva composição não deo á luz , que lhes acuda com pábulo para nóva sátira , em que dêem por seguro , que na Obra antecedente , ainda o talento dava de si tal qual clarão , mas que nada ha que esperar já d'uma surrada intelligencia.

Para mais cautêla pôem em si taes Aristarchos , efficaz remedio fôra empenhá-los a que escrevão as sentenças que dão. No prazo de curtos annos , quando o furor da cábala , e espirito de partido hajão dado campo á decisão dos Sabios , se tem de vêr então esses ignorantes Juizes em contradictoria ou já c'o público , ou já consigo : que máo grado a quantas injurias d'esse público appregôão (vêzes ha que elle as merece) público ha hi que com equidade , e conhecimento de causa , sentenc ia. Verdade é , que esse público , que julga , (sc. que pensa) não é composto , nem de quantos dão voto na matéria , nem mesmo de quantos lêem : não são tumultuosos seus acórdãos ; e o mais das vezes , ainda elle está averiguando , no acto em que já a paixão , ou já mal-fundado conceito dêrão sentenças. Os oráculos d'esse público que appontei , depositados no breve

numero dos sabedores prescrevem á multidão o que compéte que ella creia.

- Maior e unicamente se depara entre os Litteratos com os sabedores de que eu fallo, só entre os que a Arte profissão ha quem saiba avaliar as bellezas da Obrã, e a que gráo foi vencida a difficuldade. Se aos Grandes cabe proferir ajustado juizo da Obra, cabe-lhes, quando são Litteratos e em todo o rigor os Grandes. Raro é que um méro Curioso, discôrta na Arte com tanto conhecimento della, não digo já como um consummado artífice, mas nem como um mediano. É van idéia a de crer que o tão facil, e tão trivial talento de fazer engoiadas Obras, talento a que fazem honrarã condecorando-as — *Obras de Sociedade* — dê fóros de julgar: só empenhando todo o saber e força, se consegue penetrar os segredos da Arte; dom que mui raro concéde a Natureza. Ora, para disferir quantos esforços em nós cabem, não ao breve circulo de amigos, ou de aduladores prazenteiros, nos limitêmos, mas sim á amplidão pública, ou como se'a ella nos devêramos mostrar. Ai, da obrinha por passar tempo feita, ou para carear cinco ou seis vótos, dantemão seguros, ainda não lida a Obra! Digão-no esses abortos, que seus illustres Autores, e com razão, condemnão a nunca sahir das trévas; e que os mesmos que alto as louvárão, as desprezão á calada: diga esse Público

o que dellas pensa , quando por desastre , ou por desingenhosa vaidade viérão á luz.

Dir-me-hão : mandas o Litterato a seus émulos , que o julguem , e dás tu equidade aos seus émulos , quando nelles mesmos se não concentre o juizo que da Obra fação ? Respondo ao argumentø : como nos Litteratos que trilhão igual estrada , ha varios grãos de talentos , tambem nelles ha differentes classes , e classes muito bem signaladas , e por tácita convenção as formão e quasi sem o querer , os Litteratos : bem confesso que se dá tratos cada um por tomar assento na classe mais acima ; mais não temáes que com táes pertenções se trasmalhe a ordem ; que se não céga a tal extrêmo a vaidade : não haverá tantas classes , mas nunca n'uma só terão de confundir-se ; e o Litterato que aspirasse á Monarchia universal e perpétua , ainda a ser digno della , acertaria com infindos rebeldes. E ora , a Anarchia destruidora de Estados politicos , sustêm , pelo contrario a republica das lettras : sóffrem-se nella Magistrados , mas não Monarchas.

Constituidas assim as differentes classes , e nenhuma dellas tendo que desenlear com as chegadas , falte-lhe embora a equidade no juizo que della fizer a sua classe , lá estão as classes superiores e inferiores , que orçarão , em caso tal , pela verdade. Perguntem-no separadamente a cada classe ; e re-

sultará dahî, (bem combinados os pareceres) tal decisão, que nella encostar-se possâ, quem se não ache com cabedal de a tirar de si mesmo. Assim, e com mais equidade, é julgado o General por seus officiaes e seus soldados, que por émulos Generaes ou por apaniguados aduladores. É o que na carreira da litteratura labôra quasi sempre; e porque se vê bem vezes atravessada por decisões injustas e clamorosas, surte mais lento effeito a decisão dos entendidos (1). Por quanto acontece ao spirito e ao gosto o que á Philosophia: raro o havê-lo, impossivel adquiri-lo, communissima a crença de ter delle grande cópia. De lá procedem as usurpadas reputações (por prazo brève) que nada farão produzir a mediocres talentos, descorção os verdadeiros, e até os humilhão, amostrando-lhes as mãos por onde a reputação se distribue: de lá também esse tropél de pequenas sociedades, e tribunaes em que os Ingenhos grandes dilacerados são, por gentes que nem dignos são de os lêrem.

Se a Philosophia practica, sc. aquella parte da Philosophia, que única tal nome merece, um pouco mais acompanhasse, que ella não faz, os talentos

(1) De ordinario se diz — Fulano entende-se muito bem em Medecina etc.

superiores, que satisfação não colherão em vêr guerrear essas sociedadezinhas, desprezarem-se umas a outras, fazendo-se justiça em tal desprezo, annullar umas os aréstos de outras, proferindo outros aréstos igualmente ridículos; e em vêr emfim o neologismo, que em nossos livros entremearão, e dô qual com muito custo se salvão os nossos mais atilados Autores.

Contemplado pelos ólhos da tranquilla e allumiada Razão, esse spectáculo cabal seria de consolar o Philósofo da multidão de frívoloz suffragios despossuido. Comparado ao formidavel Soberano, inaccessible a attentados, por sua mesma superioridade, veria em baixo, e bem longe de si dilacerarem-se uns a outros os barbaros Corsarios que inuteis damnificar tentarão as fronteiras de seus dominios. Mas de mui parecidos com os Soberanos, dissimular não valem taes Philosophos, ou os que tal nome têmão, o menor insulto: e lhes é muito mais nociva que o insulto, a ancia do desagravo. Pouco sabe do que é a Inveja, quem lhe cuida pôr mordança, com sensibilidade sobeja: e dar-lhe (pelo contrario) a celebridade, pela qual ella enfenece. De Bivio e Mevio ignoraria a posteridade até os nomes, se n'um de seus versos não tivera a fraqueza de os nomear Virgilio. Avilta-se uma certa classe de Litteratos, com responden

Sátyras; e esse mesmo Público os argúe ainda na mesma maligna ociosidade em que toma passatempo com os tiros que lhes disparão. Homem que por ingenho, que por talentos se tem por digno de adquirir célebre renome, deixe á vóz publica, que ella vá lavrando : não lhe dicte o que ella haja de divulgar; aguarde que venha a Fama, de seu proprio grado, tomar delle as ordens, e então verá, como ella manda que se calem todas essas vozes subalternas. Tal, com sua força, o som fundamental sobrepuja quantas falsas lhe queirão alterar a harmoniosa consonancia. Cabe no Litterato tão escassa Philosophia que se amargure de lhe faltarem com a justiça? Cabe tanta imprudencia, que rompa em queixumes, e convide a Inveja a redobrar ataques? a arrastrá-lo a alguns transvios, como a máo grado seu? e a que talvez, ridiculisando-se, mais mal a si se faça, que mais honra se a si fizera, com dar á luz Obra de gran valia? Em pontos de reputação lida o mesmo que nas doenças; o que sempre dâna é a impaciencia. Quantos varões de superior talento, que arguidos merecem, como o General Carthaginez : — Não derão os Deoses a um Homem único todos os talentos; derão-te o de ganhar victoria, não o de approveitar della. — Jogo de Commercio é a Fama, onde acóde com cabedaes o Acaso; mas onde tambem grangeia o

talento lucrós mais assegurados; com tanto que ahí laborem as mesmas artes de que usão os logreiros, com tento porém a que esses mesmos logreiros lh'as não descubirão. Já se avézão, e mais que muito, a contêmplá-la, como méras Sortes (*loteria*), e com bilhêttes falsos se armá a fazer fortuna.

Se ao Imperiõ Litterario a attençaõinclino, affigura-se-me que vejo uma praça publica, e em varios tablados certos Empiricos a convidar os passantes, e a embaír o vulgo; e este, que de primeiro ri, e depois lograr se deixa. Com manhas táes se ingenhão tal qual reputaçãõ certos Autores. Quéres tu dar-te láurea de talento? Dize que õ tens. — Põem-se a rir quasi todos. Basbaques haverá que se te achegarão; virá engrossando a mó; e pouco a pouco, aquelles que ouvidos te não davão abraçarão o sentir dos muitos, ou serão forçados a se calarem.

Cotejada co' as Obras, cotejada co'as pessoas a reputaçãõ de certos Litteratos, vem a ser para muita gente phenómeno extraordinario, que explicar não tentão; mas que por acatamento ao Público, obrigados se contêmplão a admittí-lo. Em caso tal, conselho tómem d'um certo Physico, que querendo explicar como erão no hynverno quentes, e no estio frias, as cávas (1): « Provém (dizia) de tal

(1) Adégas subterraneas.

motivo, talvez de outro; e quem sabe se isso é assim?

Não me ponho a prégar aos Litteratos o desprezo da gloria mundana, tanto e tão mal-sinceramente pelos Philósofos recommendado; nem a envilecer os motivos, que sem terem (como alguns querem) sólida base, são todavia a fonte d'onde mana quanto ha que entre os Homens se dê por grande, ou já por util, e por agradável. Dado porém que seja um bem de convenção a estima de seus contemporaneos, e a dos seus patricios, quanto insensato fôra, quanto inutil e ainda perigoso, dar á luz tal desengano? Como essa estima é quem tão grandes cousas nos ha grangeado, por cousas tambem grandes, cumpre que ella se alcance, ou que ao menos se mereça, e nunca a invadir por meios vis, por meios baixos. Deite-se o pregão a todos os Litteratos: — Escrevei, como ávidos de gloria; e portai-vos como á cêrca della indifferentes. —

Cabem estas considerações mais utilmente aos dados ás boas Artes, cujas Obras mais comestinhas para a leitura, são as mais mal avaliadas. Cabem porém menos aos que tratão Sciencias exactas, cujo merecimento menos pende da medida alheia. Bem diversos julgarião, se os meneios avistassem, que elles se dão para adquirir votos, se menos allumiados, estrondosos, se do rancor envenenado dessem

tino, que uns a outros se consagrão, e que nem a prudencia tem de o encobrirem. Ei-los os Philósofos: nem que a Philosophia, antes de pautar a seu geito, tal e que jando systema do Mundo, não tivesse de nos pautar a nós, e nos doutrinasse a cada cousa dar seu preço. Vizinho do Ódio feminil collocão o Ódio dos Poétas: não sei se melhor o assemtem entre estes, ou antes na cabeceira de ambos, o Ódio d'esses Philósofos que mencionei.

Num ensosso epigramma dispara ás vezes toda a vingança d'um Poéta, quando a dos nossos Sabichões é mais constante e mais refléxa; ainda no caso de pôr (quando muito) na lista de seus pregoeiros, certa Mulher, que se imagina figurão litterato, por ter lido, sem os entender, livros de Physica.

Longe estou de crer que este retrato quadre a quantos córrem o nobre stadio das Sciencias; e mórrmente de applicá-lo a pessoa alguma: aviltar fôra, e desluzir com sátyra um discurso unicamente dedicado á Virtude, a avantajar as Letras, e a inculcar a Verdade. Só pinturas geraes permittem Philosophia e Humanidade; e é bem certo, que como ninguem as tóma por suas, de pouca utilidade são; e o são ainda menos os despegados mas bem parecidos retratos.

Córra-se a cortina pois, a fim que arguirem-me eu evite. Todavia, miseros fructos esses retratos são

do acolhimento que aos Sabios o Mundo faz. Ora dizer Sabios não comprehende os que assinalamos por Eruditos , nação pouco conhecida , pouco numerosa , de pouco trato , nem por tanto mais reprehensivel. São muitos delles do XVI século; hem affortunados, que esta nossa éra não conhecêrão! Oxalá vivessem como elles os Physicos e os Geómetras de agora ! Déra menor brado o seu lavor , e talvez fôra melhor , fôra mais valioso. *Da Charlatanaria dos Eruditos* compoz um volume um estrangeiro Autor. Muito promette o titulo , e ainda a não cumprir c'ô titulo , antes faltaria o Autor ás Memorias , (1) que as Memorias ao Autor. Desfalcôu d'um excellente Capitulo o seu volume , com não ter dado uma volta cá por França.

A averiguar sem prevençãõ as cousas, d'onde vem que a um Erudito não-folheado é preferido um Physico , um Geómetra que menos se comprehende que o Erudito , e que melhor que elle não divertem ? Em tão arbitraria preferencia tem parte grande a opiniãõ , e o uso stabelecido. E quem é que tanto em moda pôz entre nós a Geometria ? Tinha-

(1) Notícias escriptas ; para que fiquem em memoria.

Depois da 1.^a edição d'este Tentãme, me cahio nas mãos o tal volume. Indigna do projecto foi a execuçãõ delle. Não se faz com melhor titulo Obra tão ruin.

se assentado, que transportado além da sua sphaera, não cabia ao Geómetra sentido commum; bem que obvio fosse o desengano a quem Descartes lêsse, lêsse Hobbes, Pascal, Leibnitz e tantos outros. Quem é que ia tão alto? E para quantos forão como nullos esses egregios sabedores? Contentava-se Inglaterra com que fosse Newton o maior Genio dessa era; mas em França requerer-lhe-hião o accrescimento de amavel. Eis que a Prussia priva a França d'um Geómetra, que entre os da sua profissão era merecidamente reputado: eis se nóta que por feliz acaso é elle possuidor da amenidade de ingenho de que em França se faz apprêço; e essa amenidade não-commum elle a adorna com mui solidas qualidades, as quaes, quando as ha, nem a Geometria as tira, nem as dão as boas Artes: eis que se nos abrem os ólhos para vêr um phenómeno extraordinario e novo, e admiramo-nos que não seja o tal Geómetra uma especie de selvático animal. Mania foi esta, que pouco durou; não porque a reconhecessem por mania, mas porque manias em França pouco durão. Subsiste ainda esta, bem que frouxa: a ser eu porém da classe dos Geómetras, não me lisonjearia esse gasalhado; que sempre relativos á desbotada idéia que delles se tinha, são elogios táes. Commum é dizer: — É um grande Geómetra, e *todavia* mostra ingenho. — Humilhão louvores simi-

lhantes, e se parecem com os que aos Grandes Senhores se dão. Quando hum d'estes soffrivelmente discorre á cêrca d'um Livro de Sciencias, ou Bellas Lettras, appregão-lhe a sagacidade; como se por sua prosapia devêra menos que outrem instruido ser. Os Geómetras tratão-nos, e aos Grandes em França, á feição que se tratão os Embaixadores da Persia, ou da Turquia; tem-se por estranheza deparar com hom senso n'um Homem que não é nem Francez, nem Christão; e como apophtegmas, de sua bocca tomão as mais vulgarês asnidades. A bem deslindar os motivos dos encómios que os Homens liberalizão, houvera nelles, com que de sobejo se consolar das Sátyras, e até do seu menospreço.

Não me despeço d'este meu assumpto, sem lhe aggregar certas reflexões á cêrca do affôgo que para com os estrangeiros affectamos. Tantos mais achegado ao meu assumpto, que acolhidos elles hoje, em toda a parte (mórmente quando ríccos ou de alto nome) formão no Mundo classe particular, digna de que a observem, e que a busquem os Literatos para essa nomeada que tanto tem a peito.

Quem attento considera esses transplantados na nossa terra, e coteja as pessoas c'os elogios de que os abundão, é raro que delles outro motivo descortine além da ridicula prevençãõ que a favor

sempre nos assiste, acompanhada da ancia de desluzir os nossos conterraneos. Enfadára-me eu, que louvando nós com preferencia aos Inglezes, se deixassem estes lograr por motivos taes : e se me accusão de que descubro o segredo do Estado, direi, que não o tenho por grande crime. Como quer que o tómem, daqui confesso que com todo o caso que da pessoa faço, não me dá mais curiosidade um Inglez em Paris, que um Francez em Londres. Acontece chegar tal Milord com benemérita reputação ; e parecer quando muito, tratado e conversado, uma pessoa ordinaria, elle que consumado Estadista discutia em eloquente Inglez, nas suas assembleas importantes, que toda a vida estudára, balbuciar Francez nas sociedades, cujas usanças, cujos interesses, cujo ridiculo e frivolidade não conhece.

Confessêmos que aos Litteratos principalmente é devedora a Nação Ingleza de quão prodigiosa fortuna entre nós fez. Inferior em pontos de agrado e gosto á Franceza Nação, asobre-léva quanto ao numero de excellentes Philósofos, que ha produzido, e em cujas Obras nos presenteou com a preciosa liberdade de pensar, de que se aproveita a Razão, de que abusão algúns Ingenhos, e de que murmurão néscios. Assim celebrarão tantas pennas eruditas a Inglaterra ; que dão tantos encomios ;

certos visos de haverem applacado o odio nacional (ao menos da nossa parte), e convir cabe que nesse ponto mais adiantados somos com elles, que nos não retribuem os louvores que lhes damos. Reserva, que eu (passando) conjecturo, dar abôno da superioridade que tácitos reconhecem. Todavia essa honra que nos fazem de vir a França enfeirar gostos, ares, e até preconceitos, dou-a por mudo involuntario panegirico, com que melhor que com algum outro se pavonêa a francezã presumpção. Parece que estamos, em actual escãibo com a Inglaterra: instruidos, e por ella allumiados, sahimos avante, e nas Sciencias exactas já abarbamos co'ella, quando ella haurir vem agrado, gosto, e methodo em nossos livros, e de que os seus fallêcem: Haja grande tento que não são elles os mesmos Mestres.

Contribuirão tanto os nossos Litteratos á mania e ao progresso do Inglezismo, que altamente lhes compéte proteger, e respeitar sua feitura; já se lisonjêão que a consideração que denotão á cerca dos estrangeiros, lhes será paga ao mesmo preço; e que tornados a suas terras celebrarão esses estrangeiros aquelles que os admirarão, e darão, pelos seus escriptos, a conhecer á França, thesouros encobertos de que ella não fazia alarde. É o que se chama tomar para a Fama o grão rodeio: verdade

é, que em tal caso, a estrada mais comprida é a menos tormentosa, e com tanto que essa fama abique á praia, a aguarda resoluta o soffrimento.

Vezes ha, em que da Patria nos estrangeiramos, mettendo 300 léguas entre a Invéja e nós, cansados de lutar com ella em vão: e não pensamos, que essa distancia sim affrouxa os tiros da Sátira, mas resfria muito mais a Amizade, que a Mal-querença; e que os liames que lá ao longe começãõ a se travar, a presença, não-raras vezes os destrúe, e que affrouxando-se com a ida que fizémos, o zelo dos nossos apaixonados, vamos criar em terras estranhas novos adversarios. Embóra nos lisonjeamos com essa especie de vivente posteridade, capaz de, com seu imparcial suffragio, impôr respeito a conterraneos ou já cegos, ou já sejam de má fé; e não pensamos, que quanto mais achegados a esses estrangeiros somos, mais vai nelles desluzindo-se esse character de posteridade, á qual é tanto mais necessaria a distancia do lugar, quanto lhe fallece mais a distancia das Éras. Ei-vos, em certo modo, patricios d'esses estrangeiros, já lhes adoptaes suas paixões, pois que tomães seus interesses: e, não podendo a superioridade de Inghenho tapar a bocca á Invéja, aguardai-vos a sahir da vida, para arrecadar o galardão, da não-imaginaria posteridade, ante a qual se eclipsão os ciúmes, e pequenos objectos

mingúão, e desaparecem. Um único motivo ha, que autorise o Litterato a se despedir da Patria. — O clamor da Superstição — e delle as perseguições, ora surdas, ora patentes. Deve o Litterato á Patria os seus talentos; mas mais se déve a si descanso, e ventura, e dizer como Milon: — « Se desfructar da Patria não pude os beneficios, evitando os desastres que me ella apparella, irei em livres, em terras justas procurar remanso. » — Tanto Aristóteles, tanto Descartes e outros mais não feito.

Ponhâmos termo a estas reflexões. Desejára eu que algum Autor celebre nos affigurasse o Templo do Renome litterario, em stylo philosophico. Em quanto não apparece mais habil Architecto, lançarei algumas linhas do edificio que na idéia ergui.

Atravessados amplissimos bosques, que são um encruzilhado labyrintho de estreitas e torcidas sendas, onde para ir avante, um de dous caminhanes tem de derribar o outro, se chêga ao Templo. Ora em face d'este se abre e alarga uma avenida, pouco frequentada em razão de salteadores que a infestão; e por onde só varões alentados que valhão a lhes resistir, ou a contê-los nas raias do respeito, caminhão a passo cheio. Lá no Templo; uma specie de Phantasma, toda boccas, toda ouvidos, balda de olhos, n'uma das mãos balanças mal-afferidas,

n'outra dissona trombeta, mette de rondão no Templo parte dos caminhantes, lá embaralha como náipes, todos os estados, em quanto o remanescente dos aspirantes, que se affoga a entrar, e que a Justiça rechaça, ou a Fortuna repelle, atrôa os arredores do Templo com sátyras contra os que nelle accollidos vio. Répleto é o sanctuario de mortos, que nunca, em vida, lá entrário, ou de vivos, que apenas mortos, os repulsão de lá. Jázem nesse recinto alguns livros óptimos, e algumas folhas desencaderadas de mais alguns; e pelas cimalthas exteriores e columnatas de pórticos lavrados, e por apaniguados baforinheiros appresentados a quem passa, como ás portas dos tablados foraneos vos convidão com bilhêttes.

Táes creio que sejam os principios para bem avaliar a reputação que os Litteratos cuidão grangear na communição com os grandes. Tambem outra specie de vantagem imaginão colhêr, e chamão-na elles — Ser considerados — Não confundamos consideração com reputação: esta procêde dos talentos, ou do bem obrar; quando a outra depende, ou anda annexa á plana, ao pôsto, ás riquezas, e talvez á precisão que temos das pessoas a quem a outorgamos. Tão fóra está a ausencia ou a distancia da desfalcar a reputação, que não rara vez lhe é

util, ao passo que a consideração, como cousa externa, só na presença se sustêm. Encarêmos philosophicamente com esta matéria, que é importante.

Por direitos da Natureza, diga a lisonja, diga a soberba, ou a parvoíce o que ella quizer; iguáes são os Homens todos: na necessidade que uns têm dos outros subsiste essa igualdade, e mais subsiste na precisão de vivermos em sociedade. Ora, essa igualdade, como que a destrúe a desigualdade de convenção, que distinguindo planas, prescreve a cada um certos deveres externos. Digo *externos*, por quanto os internos e de realidade, são perfeitamente iguáes para todos, dado que na specie differentes. E a fallarmos só dos estados extremos, tão rigorosa é para o infimo vassallo a obediencia ao soberano, como a este guardar-lhe justiça.

Tres distincções principalmente lavrão entre os humanos, Talento, Prosapia, e Cabedal. Não estranhem nomear eu o Talento antes do mais; com effeito a differença verdadeira de Homem a Homem tem no talento a base. A dar todavia superioridade ao que mais contribue para a felicidade na vida, que mais nos independe dos outros, e aos outros máis os depende de nós; a (n'uma palavra) a dar ao que mais, na apparencia, nos carêa amigos, e menos manifestos invejosos, aos cabedáes coubera o lugar primeiro. Mas porque na

páuta da estima pública vem primeiros os talentos? Porque tem elles a preciosa vantagem de não nos poderem roubar o recurso innato que nelles jaz , e que mais puro , e mais prompto , nas desgraças se alardêa: e porque também lhes é devedora a Nação, e mui principalmente, da estima que della fazem os estrangeiros , e da ventura que lhe nasce e com que attrahe a si bandos de convizinhos , de tanta equidade como de ciúme.

Se quanto á estimação levão os Talentos primazia á prosapia, e aos bens da fortuna , a estes , e á outra muito na consideração exterior cedem os Talentos. Seja capricho, seja ás vezes injustiça, tal usança fundada vem não menos em algumas razões: que não é possível que todos os Homens admittão , sem motivos ao menos plausiveis, um preconceito oneroso ao maior numero. Eis o principio , segundo eu julgo.

Como seja impossivel nos Homens a igualdade em tudo, e seja necessario, para ser pacifica e segura a differença entre uns e outros que esta se escorre em vantagens que nem se alterquem , nem se néguem , essas , na prosapia , e na riqueza deparadas são ; e para apreciar uma e outra , contar titulos , contar sóbra moéda e bens ; o que é mais á mão , que assentar em seu lugar talentos. E nunca , mórmente os interessados, reconhecerão unánimes disparidade

tal. Ficou pois convindo que fossem a prosapia e os bens da fortuna o mais assinalado principio da desigualdade entre os Homens : visto que á maioridade de votos se sentençaia tudo , bem que a miúdo , melhor não seja o dizer dos muitos.

Este o motivo porque necessariamente não andão de companhia Consideração e Renome. Todo talentos, e todo probidade é sem comparação, mais para se estimar o Litterato , que esse Ministro incapaz do pôsto que tem , ou esse grande senhor de pessima fama. E todavia , achem-se no mesmo sitio esses tres , todas as attensões serão para os outros dous ; e o Litterato posto de ré , dirá então o que disse em tal caso Philopœmen : — *Pago as custas do meu feio parecer.* Debalde apontar-me venhão , que seu pôsto no theatro Corneille tinha , e que o saudavão todos lá quando elle apparecia ; que eu direi que ahi ha encarecimento , ou que se desforravão muito bem no particular da preferencia em que o tinha em público a Nação.

Tanta verdade é prender-se mais a Consideração ao estado da pessoa , do que ao talento , que mesmo de dous Litteratos , ao mais nescio , porém mais ricco , se tributão mais obséquios. Se os bons Ingenhos se agastão da condição em que os ponho , com sigo o hajão : não mais estraguem tributados obséquios a pessoas , que cuidão que muito os honrão ;

com os olhar de relanço , e que com as mesmas demonstrações de cortezania lhes estão insinuando, que mais é bondade nelles que justiça : esquivem frequentar os grandes , furtem-se aos dissabores , já claros , já encobertos , que lá se encontram ; inteirem-se da superioridade, que acima dos outros Homens lhes dá o Ingenho : não se arrastem aos pés de quem devêra prostrar-se ante elles : represente o varão de mérito a personagem de Achilles na Côrte de El Rei de Scyros , quando acerte co'a ventura que della o arranque Ulysses. Mas onde ha táes Ulysses ?

Diversas classes fórmão os Litteratos que cortejão os Grandes ; táes ha , que sem dar tino , são seus escravos : para esses não ha que tratar : outros ha que se arrepêllão do figurão que fazem como por força , e todavia o continúaõ , com o fito na fortuna, que se adulão d'alli colhêr : aos táes muito favor lhes fizêra quem os lastimasse : convenção-se elles que tal meio de attingir a fortuna, sobre ser longo, é mal seguro; e ponhão ante os olhos quanto comprazimento , quanta baixeza lhes custa o menor serviço que esses grandes lhes fazem. Pouco numerosa é a terceira classe dos Litteratos , que depois de formarem o projecto sincêro de se comportarem livres de servidão , já á tarde ei-las escravos , e alternando audácia e timidez ; agora despegados , e já e lógo

interesseiros , repulsão co'a esquerda , o que com a direita recolhêrão. De pouco firmes em seu presuppuesto , e em suas acções , dão similhaças de animaes amphibios mal acabados , e que nunca o teráo de ser. Na ultima classe em fim , ultima , e no meu sentir , a mais reprehensivel , ponho os que bem incensando os táes Grandes em publico , os retalhão em particular , nfanando-se a pouco custo , de Philósophos , entre os de seu lote. Classe é esta muito mais avultada do que se imagina ; e se parece muito com as seitas dos Philósophos da antiguidade , que ao sahir do Templo de Júpiter , ião a occultas escarnear delle : com a differença porém que era forçoso aos táes Philósophos Grégos e Romanos irem ao Templo , e que ninguem obriga os Philósophos d'agora a incensar esses ídolos humanos. Não reprehendo eu os que communicão os Grandes com o fito de lhes dizer verdades. Grande, e a mais louvavel occupação dos sabios ! Mas merecem os Grandes que a tal nos aventurêmos ?

Luciano, a quem quadra o appellido de Swift dos Grégos, em razão de que, como Swift, escarnecia de tudo , e até do que tal não merecia , nos deixou por escripto certos rasgos assaz energicos á cêrca dos Litteratos , que se dão a servir os Grandes. Digno fôra o Quadro em que os elle pinta , de pender ao lado d'esse que Apélles fez á cêrca da Calúnnia :

Affigurai-vos (diz Luciano) a Fortuna em sublime sólio , despenhadeiros os arredores todos , em tórno della infindá gente , no affôgo de lá subir , tão deslumbrados são do fulgor della : riccamente ataviada se appresenta aos deslumbrados a Esperança em acção de os guiar ; assistem-lhe ao lado o Engano , e a Servidão , detraz da Esperança avista-se a Lida , o Custo (ajuntára-lhe eu o Enôjo, que da Opulencia e da Grandeza é filho) os quâes atormentão esses míseros , e que por fim os desamparão á Velhice , e ao Pezar. — Enfada-me , que esse Luciano , depois de afirmar que a servidão tóma para com os Grandes o título de Amizade , acceitou pôsto no serviço do Imperador , e inda peor , que tão mal se justifique d'esse feito. Embora a um Charlatão que infallivel remedio vende contra a tósse , Luciano se compare. Começou Philósopho ; grangeárão reputação as suas Obras ; por ellas procurado foi ; tinha de lhe ser por essa reputação mais sevêro o seu retiro : que é como a Devoção (se arriscar é dado esse paralleló) a Philosophia ; recúa quem n'uma , ou n'outra não vai avante : deo-se ao grande caso que fazião delle ; ei-lo que sem dar tino de tal é já mundano , e de mundano dispara em cortezão.

É esse o mais desabonado officio que tomar pode o Litterato. E que é um Cortezão ? É o Homem que para desgraça dos Reis entre os Póvos e os Reis tóma

lugar, para, como sômbra, lhes escurecer a verdade. Tyrannos, quando parvos, lhes dão ouyido, e prezaõ esses Homens vis e prejudiciães: Tyrannos, quando intelligentes, sêrvem-se delles e os desprezaõ. Rei que sabe o seu officio, os lança de si, lhes dá castigo, e a verdade então lhe vem apparecer. Disserão, que para serem os Reinos venturosos, os Reis devião ser Philósophos: ladêem-se de sabios, e sóbra: e ora fógem Philósophos de frequentar Côrtes, onde fóra de seu lugar, darião em misanthropos, ou descomedidos. Por cabo se descontentou Aristóteles de Alexandre; e na côrte de Dionysio (1) se arguía a si Platão de ter ido em sua velhice aturar os caprichos d'um Rei mancebo. Debalde se desculpava outro Philósopho adulator d'esse Tyranno, com dizer, que cabia aos Médicos ir ás casas dos enfermos. Podéra-se-lhe responder que, quando são incuraveis e contagiosas as doenças, bom é não as ir colhêr, em vez de assanear. Se nas Côrtes fallece haver Philósophos, seja como o são na Republica das lettras os lentes de Árabe; ensinem lingua, que ninguem estude, e se exponhão a desaprendê-la, por falta de uso os mesmos Lentes.

O sabio que presta á nobreza e até á opulencia os

(1) Tyranno da Sicilia.

devêres que lhe impõe a sociedade, d'esses mesmos devêres é, em certo modo, avaro: não lhes dá mais que o exterior: que esguarda elle, mas nunca incensa os preconceitos da sua Nação; saúda (que lhe é forcoso) os ídolos da plébe, mas não os vai buscar. Dais-me o caso mui raro que os necessita a fazer-lhes côrte, pesados os motivos, poderosos, e laudaveis? Envolve-se no manto da Virtude o dos Talentos, e ri sob cappa do papel que precisado representa. O nobre, que o seu mérito escóra nos avoengos, é para mim um velho que fez grandes proêzas, e cahio depois na infancia: é aos ólhos da Razão um Homem, á cêrca do qual conviêrão os outros Homens em lhe fallar n'um certo idiôma, porque um seu antepassado tève (uns tantos annos ha) ingenho ou poder, ou cabe-dães, ou celebridade, já por manha, ou por ventura.

Não lhe esquece porém ao sabio, que aos Titulos respeito externo lhes cabe unicamente darem-lhe os Talentos, quando acatamento de mais realidade dêvem aos Titulos os Talentos. Mas quantos Litteratos ha, para quem é como um escólho a sociedade com os Grandes? Se ella não se entranha em perfeita e familiar igualdade, sem a qual, falta á comunicação toda a alma, toda a doçura, humilha-nos essa distancia delles a nós, em razão das frequentes

oportunidades de não-lá darem a sentir ; e ainda peior , se familiaridade se lhe entremeia : temos a fabula do Leão , com quem a salvo se não brinca. Obrigado por singulares circumstancias certo Litterato a passar annos c'um Ministro de Estado , dizia com muita agudeza , e com verdade : — Quer-se elle familiarisar comigo ; mas eu com respeito o repulso de mim. —

Entre esses Grandes que mais affaveis se mostrão , poucos ha que com os Litteratos se dispão dessa sua grandeza (verdadeira ou falsa) a ponto de inteiramente a olvidarem. Vêdes-lo bem claro nas conversações , se não sois da sua opinião. Parece , que á medida que se vai eclipsando o Erudito , se ostenta o Fidalgo , e requer que lhe ceda o Litterato ; que de primeiro , d'esse ceder se dispensára. Essa a razão , pela qual a miúdo acaba com estrondoso rompimento , a mais intima frequentação entre Litteratos e Grandes : rompimento que quasi sempre nasce do esquecer resguardos , que d'uma e d'outra parte pedem ser recíprocos.

Pelo acatamento que á Verdade tributo , confessar devo , e não por outro algum motivo , que Grandes ha que excepção merecem ; e a não temer eu que nomeá-los seria fazer sátyra aos que não nomeio , de vontade me animára a publicá-los. Não dá laço á suspeita a sua familiaridade , porque libra unica-

mente na estima dos talentos , e no prazer que colhem do commercio com os Litteratos ; commercio o mais util , o mais nobre que possa appetecer quem juizo tem. O saber , que os animos adoça , os exalta : d'uma dessas qualidades a outra é procedida , e concordêmos que , a pezar das faltas que aos Litteratos lanção , com razão , em rosto , são elles não sómente superiores aos outros Homens , mas em geral , até menos viciosos no que obrão , e no que pensão. Como são mais comedidos seus desejos , também mais delicados são no teôr de os contentar , e mais agradecidos no bem que se lhes faz. Quanto menos devêres tem de preencher a Gratidão , tanto mais pontual é no cumprí-los. Na sua desgraça , ~~compararão~~ todos a Monsieur Fouquet ; só La Fontaine e Pelisson fieis lhe forão sempre. Fôra maior o numero dos litteratos : e me pena , que nelle não entrassem dous grandes nomes , Molière e Corneille. Occasião foi esta em que os Litteratos dêrão mostra de si ; e nunca o sentirão de sobejo os descendentes d'esse Ministro.

Por conclusão de quanto havemos ditto : os únicos Grandes com quem cabe que os litteratos comuniquem , são aquelles a quem com seguridade possão tratar e nomear por seus iguães , e seus amigos ; os outros fugir delles , sem exceptuar um só. Mal que de Dionysio Tyranno aturou os versos

Philoxenes, exclamou: *Reponhão-me nas pedreiras* (1). — Quantos Eruditos arrancados á obscuridade, cahindo de golpe no circulo dos Cortezãos, não deverão dizer: *Reponhão-me no meu retiro?* — Nunca atinei c'o motivo de admirarem a resposta que a Diógenes Aristippo deo: — *Se c'os Homens viver soubéras, de legumes não vivéras.* — Não o argua Diógenes de viver com os Homens, mas sim de cortejar Tyrannos. — Ora esse Diógenes que em sua penuria arrostou o entôno de Alexandre, fôra (escureçamos-lhe a indecencia) o modelo dos Sábios, e ainda que o mais diffamado, o dos antigos Philótophos, visto que intrépido pregoeiro da verdades flagellava os outros Philótophos. Ninguem melhor conheceo os Homens; ninguem melhor deo valia ás cpusas. Cada século, e este nosso principalmente, deverão ter seu Diógenes: o ponto é deparar com Homem que se anime a ser Diógenes, e gente com ânimo de soffrê-lo.

Entre os Grandes que demonstrão estima aos Litteratos, formão singular especie os que dão na appetencia de discretos e entendidos: vem-lhes do orgulho pretensões tâes, que elles nem a todos manifestão. No clarão dessa luz geral de que vangloreia

(1) Prisão.

esta nossa Era philosophica , mais do que não é de crer, gente ha ainda que não ha persuadi-la que seja título assaz nobre a qualificação de litterato. Confessemos que bem lhe custa á Nação Franceza sacodir de si o jugo da barbárie , que tão longo tempo no collo lhe pesou. Não é de admirar : sendo a fidalguia um acaso do nascimento , natural é quererem esse acaso desfructar , e logo assujeitar a elle o que é mais custoso de adquirir ; mui accommodada circumstancia para a perguença e para o amor-proprio.

Sei que altos gritos vão dar os Grandes contra este presuppосто meu; fação porém perguntas á sua consciencia , e deixem-nos examinar o dizer delles, que eis-nos convencidos todos , que o título de litterato passa entres ellês por lóte da inferior classe : como se apóz a Arte mui rara de bem governar os Homens , não fosse a de os instruir e de os allumiar , das Artes a mais nobre. Se como o déve ser , é sensível a toda a qualidade de gloria um Príncipe , que é verdadeiramente grande ; por certo lhe não escapará a dos talentos, a podêr elle grangeá-la : tanto mais que se não é es sa gloria a de maior luzimento , tem ella ao menos a preciosa vantagem de não a aquinhoar com alguém.

Para convencimento do que apponto , em quanto
Tom. IX.

á opinião pouco relevada que commumente se tem no mundo á cêrca dos Litteratos, olhêmos com attenção para o ordinario accollhimento que se lhes faz. Como se parece elle bem com o gasalhado que se faz a certas Artes , que dado requererem talento, quando nós mesmos as buscamos, damos visos de as desvaliar, comparadas com outras a que damos estima, sem saber porque. Bem quér o desoccupado enojo lograr-se do que os talentos valem ; mas lá está a vaidade, que os separa da pessoa. Semelhão logo os Litteratos ao Sacerdocio, na difficuldade de se haver com o mundo : se uns paixão entre o scandalo, e a hypocrisia, paixão os outros entre a baixeza e o orgulho.

Devem pois renunciar á sociedade dos Grandes os Litteratos? Sem fallar nas excepções á régra que acima appontei ; modificá-la, restringi-la cabe em razão de certas considerações particulares.

Litteratos, que nenhum lucro tirão do commercio do mundo para o scópo de seus estudos, limitem-se ás sociedades (quâes ellas esão) onde entre os agrados da lizura e da amizade, acertão, com a necessaria desfadiga de ânimo. Que proveito colhe das nossas frívolas conversações esse Philósofo, que não seja o de lhe acanhar o ingenho, e lhe obstar a algumas excellentes idéias com que

lhe acodisse a meditação, ou já a leitura? Não descobriu Descartes no *Hotél de Rambouillet* (1) a applicação da Algebra á Geometria; nem na Côte de Carlos II Newton a Gravitação universal. Pelo que respeitá o modo de escrever, Mallebranche que vivia retirado, e cujos passatempos são como os da puericia; esse pelo seu stylo deo aos Philó-sophos o traslado que devião seguir.

Não acontece assim aos bons spíritos (2). Para bem retratar os Homens, necessário é conhecê-los; sem o que, na Obra que a Imaginação vos apparelha, nunca lhes darás as feições que lhes competem; tanto peor para quem não attinge a adivinhá-las: assim é que o commercio do mundo se faz preciso aos Litteratos d'esse teôr. Fôra para desejar que ao menos assistissem como spectadores a essa forçosa sociedade: spectadores (digo) que assaz attentos não precisassem voltar á tal comédia, que nem sempre convida a què a tornem a vêr; que lá julguem o Drama como a platéa julga os Actores, que a insultá-la não se affoutão. Que em fim lá, com

(1) Onde se juntavão os Ingenhos da Era de Luiz XIV.

(2) Bom spirito por *bel esprit* escreveo Fr. Luiz de Souza na vida do Arcebispo; e por *les beaux arts* se diz *communmente as boas artes*.

o mesmo presupposto que Apollonio Thyaneo, que foi a Roma em tempos de Néro; só para vêr de perto, que casta de animal era um Tyranno.

Fôra para desejar que os Autores, que n'uma Obra para o Theatro ou em qualquer outra, emprehendem retratar o século em que vivem, se não valhão do ingrimanço, que então lavra. Darião a lingua, e não os Homens d'esse tempo. Por essa linguagem emburilhada, impropria e barbara são hoje conhecidos os Autores, que frequentão a chamada *Boa Companhia* a qual, por mais que digão, lhes é mui prejudicial; e que a viverem n'um congresso menos luzido, melhor (como a experiencia o abona) escreverião.

D'esse contagio rarissimos se preservão: e quanto é estranho que os Litteratos fundados em estudar, em conhecer, e pôr cravo á linguagem hajão como convindo tácitos em tomar nesse ponto Leis dos Grandes; dos Grandes, a quem os Litteratos devêrão dá-las. Quando, graças aos *Tribunães de spírito*, era a nossa lingua miscellanea de phrases ou já baixas, ou já exquisitas, a adivinhárão Autores de alto pôrte, quando eliminavão de seus escriptos, quanta palavra, quanto boleio de phrase lhes annunciava o môfo próximo de obsolétas. Por isso vimos as Provincianas, Obra em que Pascal, bem que

passe de cem annos que as compoz , pareção d'agora
 escriptas. Desnaturando-se vai , e envilecendo a
 nossa lingua; mas os Autores egregios a adivinhárão,
 como os que eu já disse, rechaçando de suas compo-
 sições essa ephémèra chilreada das Tertulhas. Tão
 ridícula talvez venha ella a ser , que ridículos sejam
 quantos Autores a perfilharem por sua ; mas que
 tornando sobre si , abracem o simples , o verdadeiro
 teôr. Talvez que essa Éra affortunada nunca a nós
 chegue : que apparencias correm que iguâes a estas
 nossas circumstancias forão as que sem regresso
 corrompêrão a lingua do século de Augusto.

Um dos principaes inconvenientes da communi-
 cação dos Litteratos com os Grandes (e ella é um
 dos meios com que esperão attingir a estima e a ser
 considerados) é o furor de proteger , e este é quem
 produz tanto *chamado* Mecenas. Ora se cá viesse
 esse valido de Augusto , que pasmo não fôra o seu ,
 vendo tão a miúdo seu nome profanado , vendo o
 aviltado tom de que com taes Mecenas os Litteratos
 usão ! Horacio escrevia a Mecenas , sc. escrevia
 ao maior Magnáta do maior Império que tem ha-
 vido , c'uns visos de igualdade entre ambos , que
 a Horacio e a Mecenas muito honrava. Hoje , n'uma
 Nação tão allumiada e tão polida como a nossa ,
 um Litterato que fallasse ao seu *Protector* como

Horácio fallava a Mecenas , quanto lh'o estranharião os outros seus Consocios ! O teór que lavra nas dedicatorias de hoje denuncia a vileza a que as letras hão descido. E oh como basofeião a grande honra que esses Magnatas fazem ás letras quando se dignão de as amar ! E oh como emmudecem quando houverão de alardear a honra e a precisão que elles tem de as amar , e de nellas se instruir ! Parece que julgadas seião a baixeza e a falsidade como necessarios attributos de Dedicatorias : quando cabe serem mais acceitos para quem os recébe , mais honrosos para quem os dá , os elogios com nobreza assazonados.

E pasmão , de que em desabono do Ingenho , subão ao cume , (por humildes) tantos talentos , que não passão de mediocres ? O Orphéo d'este nosso Reino que dando rápido á nossa Música nova face preparou uma revolução que já de longe avistamos , (a me não valer d'outros exemplos) foi o assumpto do ódio e da perseguição de gran quantia de Mecenas ; elle que outro crime não commetteo que não fosse o de ser superior aos protegidos. Dou por verdade , que táes houve entre esses Grandes que conhecêrão toda a valia do talento d'esse Homem célebre , e assaz alentados para assim o pregoarem , quando os mais se privárão do contentamento de ve-

rem ratificada pelo público a sua opinião, se virão , a seu máo grado , adstrictos a se alistarem no sentir de toda a Nação, que houvéra tambem sido o sentir delles (sem saberem o porque.) se o illustre Compositor os houvéra á cêrca da sua música dignado consultar. Exemplo mui assinalado do que acima dissemos , que por fim ganha o vencimento a autoridade dos Litteratos , seja o bem succedido , e a gloria , que ao Autor lhe resultou ; visto que ao voto d'estes déve a que agora , a pezar da Cábala , e da Inyéja , reputação desfructa.

Não, que eu o fanatismo approve de alguns dos seus admiradores : mais remansada é a estimação dos Sabios. Proprio é dos talentos grandes levantar fanaticos : mas lá para certa Era está reservada a heroicidade de celebrar os Ingenhos superiores ; como são para esperar enthusiasts , flagellantes , convulsionarios , se as seitas lhes avexaes.

Nem ha que admirar , na preferencia que o commum dos homens dá a minguidos talentos ; atélli abrange a alçada de sua intelligencia. Consolem-se os Ingenhos grandes com Corneille que perseguido foi por todos os bem-fallantes d'esse tempo , capitaneados por Scudéri e Boisrobert. E assim tinha de ser : que se não apprende por antecamaras nem a bem pensar nem a bem fazer : e ora Corneille , se como elles , por ellas se derramasse , nunca houvéra

produzido Polieucte. Racine, a quem para superar a Corneille faltou sómente viver como elle, teve de pelear não menos; e esse spírito palaciano, que elle mais que muito possuía; e que a não lhe acodirem Britannico, e Athalia e Phedra, teria posto senão á sua gloria, não lhe atalhou de curtir pezares, que os de quem Pradon era a par o seu Idolo, e seu Escravo, lhe sacodião.

Grande alivio porém para talentos perseguidos seja o contentamento com que o público annulla os aréstos dos que se dizem — Entendedores —; e o ser para as Obras, como assegurada quéda a estima dos táes; ao mesmo passo, que elles assentão que o annuncio com que favonêão a Obra do protegido lhe grangeará agasalho. Vai nisto a Nação, para quem é precioso todo o ensejo de alardear a sua liberdade, e que deo tino, que lhe quérem de força roubar o vóto, emperra-se a recusá-lo. Correm igual tormenta Obras muito esperadas: miseras Obras, se não correspondem ao muito que dellas se presumia! Nem prende em certa ostentação ridícula quanto inutil, o bom êxito d'um aObra: prende, e muito, no abono, que della dão amigos intelligentes e sevéros, a cujos reparos deo o Autor docil ouvido.

Atéquî fallei sómente dos que com poderoso crédito, e minguido vóto appontão as obras dos lit-

terátos. Ora crédito chamo eu o empenho de carrear admiradores, empenho porém fallido da coragem competente que rebata, a ser preciso, os adversarios. Sobrada experiencia nos tem mostrado o pouco que dessa protecção esperar dévem perseguidos talentos; e o como a protectores táes lhes dão chassa e rechassa os inimigos.

Em duas classes se repartem os protectores d'este lóte, em quem e em cujo saber cuidão atinar com o regresso os Litteratos. Compõe-se a primeira dos que assaz se conhecem, para se esquivar ao clarão da publicidade, e se acanhão, como os de sua estôfa, em quanto se faz a digestão em dar ordens: — Senhor Sabio, descubra cousa nova — Senhor Poéta, dê-nos sublimes rasgos. — E isto com os azos que tóhão de allumiar os que lhe fazem côrte, dar-lhes planos para obras de entendimento, e dirigí-los na execução dellas. E porque não houve tégóra um Litterato que lhes diga, como a Colbert os Negociantes a quem elle doutrinava? — Deixe isso a nós. E esse Colbert, esse eximio varão, que só fallava do que conhecia, e dava sobre o Commercio conselhos proveitosos, foi allí tão Heróe, que deo por bom que Homens, nesse assumpto, mais sabedores que elle, se encostassem ao que sentião.

Na segunda classe de Mecênas entrão os que aspirão á gloria de tambem ser Autores. O que lhes sahe a

seu desejo, vista a adulação, que os incensa; e quando mais não sejam que putativos Páes das Obras que em nome seu á luz sahirão; e-las as pennas que se aparão, e que desde o Heróe da Literatura até ao Thersites della, celebrão a péca producção, e a assoalhão por Obra-prima: e quanto não passe d'um Almanach, lá darão por demonstrado o systema do Mundo.

Como cabe, e principalmente aos Jornalistas estrangeiros (d'uns certos fallo) esta minha exprobração! Quanto aos Jornalistas Francezes não os julgo capazes de a merecerem. Státuas á possante mediocridade érguem com a dextra ao passo que com a esquerda forcejão mutilar as státuas de ouro dos grandes Homens a quem faltou abonada protecção. Nessas Memorias periódicas a que quadra bem o titulo que á Historia dá Voltaire — amplos Cartorios da Mentira com seu tamalavez de verdade — nessas Memorias (digo) a quasi tudo se dá louvor, excepto ao que o me rece... Pelo que, mais os desacredita o hem que dizem dos livros máos, que o mal que aos bons fazer quizerão. Comparêmo-los aos Malsins, que cobrão direitos ás barreiras das Cidades, que visitão severamente o povo, e deixão, respeitosos passar os Grandes; que permitem a seus amigos, e talvez a si mesmos o contrabando, e tórnão por tal o que nunca contrabando foi. Não

se requer dos Críticos que lisonjeiros se aviltem , e injustos sejam; mas sim distincção fação entre o Autor e a Obra.

O que porêm mais desdoura os Grandes , desdoura a litteratura é que Homens que a compor sátyras se envilecem , deparem com Mecênas mais desprezíveis ainda que elles. Desdenha o litterato (digno d'esse nome) queixar-se d'estes, ou responder aos outros : mas ao passo que pouco tento dá das injurias , lá deita os ólhos á escora em que o satyriizador se firma , e concébe a idéia que bem lhe quebra. Não Terras em que não é livre o prelo , próva é do pouco caso que o Governo faz dos Litteratos , e do gosto que toma em que os insultem , o desaforo das sátyras. Quem deo antes licença a que ultrajem o Litterato que honra a Nação , e a nega a quem escarnece do Homem constituído em postos que elle deslustra ? E se ha largas para libellos , para sátyras , entrem nellas os de todo o estado , os de toda a condição. Digâmo-lo melhor : castiguem-se severamente as sátyras contra a pessoa (seja ella qual for), sátyras , que o accomettão na sua probidade , em seus costumes , no seu estado ; mas fique livre a valta que ante o público se dér ao spírito , aos talentos dos que protegem , como se faz aos protegidos. Esses orgulhosos , esses vís , que ollão os Litteratos como animaes destinados a pelejar no

côrro para divertimento da gentalha , dêsção dos palanques , a que subão os seus Juizes. — Não me posso conter , que não escreva uma anecdóta mui cabal no dar a conhecer o character ; e a injustiça d'esses Homens de quem fallo. Escarnecia um d'esses táes , de certo Autor célebre amargurar-se desmedido d'umas táes sátyras contra elle divulgadas ; taxava-o de sobejo melindre. Fez o satyrizado certa Canção que muito ao de léve roçou a pélle do Homem de grande pôsto. Eis este a clamar que não havia nas leis supplicio assaz rigoroso para a injuria que se lhe fez.

Ultima classe nomeio , e a dou por mais avaliada , e por mais segura na protecção dos Litteratos : dou por melhores Mecênas os que zelão , que contribuem ao progresso das Sciencias e e das Artes beneficiando-as. Miséros os Litteratos , que a tal regresso acodem ! Oh ! tão dignos , ao menos , sejam os procedimentos seus em caso tal , que lhes fiquem como obrigados os Bemfeitores mesmos. « Pago com usura a teu Páe (dizia Xenócrates a um discipulo » seu) o bem que me fez , sendo eu causa que o » louvem todos. »

L'Abbé de St. Pierre , nuper-fallecido , privando-se (tempos ha) d'uma boa quantia de seu cabedal a favor de M. Varignon , dizia-lhe : « Não mezada , mas donativo : a fim que não dependáes de mim. »

Heroica acção! Que modelo para Bemfeitores! Só taés o merecem ser! E quão poucos cubição de o ser assim!

E que lição este exemplo de L'Abbé de St. Pierre para uns tão avarentos, quanto vangloriosos Bemfeitores, que se dão por Páes da Litteratura por alguns minguidos beneficios, desconformes de seus grandes cabedaes, e que elles com muito desvélo secretamente divulgão! Se a ~~M~~omens honrados acodis, deixai fallar a Gratidão; são severas as suas leis. Mas tão sôfrega é a attenção no que nos dá superioridade, que della se fazem titulo, e como que tomão posse de quem beneficiarão, para abusarem Soberanos, da dependencia d'esse infeliz. Muito se escreveo, e com miuita razão, contra os ingratos: deixarão porêm em quêdo os Bemfeitores; e é comtuço um Capitulo que falta na historia dos Tyrannos.

O grande obstaculo a medrar em opulencia é, para uma alma bem nascida, o stricto necessario. Léva com mais segurança aos póstos e ás riquezas a absoluta indigencia: esta forçada ao captiveiro, ao captiveiro se avéza. A necessidade de depôr de si a profunda miséria, é a desculpa de quanto teôr se inventá para salvar-se della: e pouco a pouco se convérte em familiaridade esse teôr, e menos depois custa valer-se delle para medrar em bens.

Affazem-se a dissabores e a repulsas, e computão sómente o lucro que lhes surge do infeliz vêzo de as devorar. Quanto para temer são os aviltados favores que em seu despotismo, em seu orgulho os fazem bemfeitores de tal láia! Que nocivos aos talentos beneficios com vileza adquiridos! Mé tem no âmago da alma certo desbrío, que as idéias, sem o sentir, degrada, e de que alfim as mesmas Obras são eivadas. Tomã em nosso character o stylo as côres que empréga. Sê ativo em teus affeitos; será firme, será nobre teu teôr de escripta. Pode haver (confesso) excepções a esta regra; como em tudo as há; mas por phenómeno terei similhantes excepções.

Clamavão os Romanos: — Pão, e Circenses. — Quando fôra para desejar que se affoutassem os Litteratos a clamar — Pão, e Liberdade. — Não digo liberdade nas pessoas só, mas no que escrevem liberdade, que eu não confundo, com a licença, que invéste quanto acatar devêra: está a coragem, quando verdadeira, em combatter vicios, e objectos de escarneo, esguardar as pessoas, e obedecer às Leis. Liberdade, Verdade, Pobreza (1), devêrão sempre tê-las os Litteratos ante seus ólhos; como Posteridade os Reis e os Potentados.

(1) Os que a têmem, bem longe estão das outras duas.

Quando a Pobreza dou por divisa aos Litteratos, não os lanço a serem pedintes, a par de serem verdadeiros e livres, nem dou a pobreza por attributo essencial da sua profissão: só lhes apponto, que a não temão. Injusto fôra o impedir-lhes de ser ricos. Porque não teria o Litterato o mesmo jus á opulencia, que tantos inúteis homens tem, homens nocivos á sua Patria que com luxo scandaloso insultão a pública miséria? Se ambiciona cabedaes o Litterato, elle a grangeie, diz um de nossos illustres Autores: nem difficil de conseguir o creio, quando só meios honéstos nisso emprégue. Sabida é a historia d'esse Philósopho, a quem seus inimigos assacavão, que se elle desprezava as riquezas era nelle falta de talento para adquiri-las: deo-se elle a negociar, e n'um anno enriqueceo; repartido por seus amigos, ei-lo Philósopho como d'antes.

Dado por facil o ser ricco, por honrados meios, facil fica subir a póstos, se tomando-os por alvo, tudo vos permittis. Resolução firme, firme paciência, e firme aydácia: e é seguro o bom exito, sem precisar de grande intelligencia: que não chamo eu tal o spírito de manha e de artes más; que esse é o spírito de quem outro não tem. ou que se arma a tê-lo. Spírito mui trivial, muito aturado, com que Homens desmerecedores, e desluzidos de nome trépão aos maiores cabedaes e aos maiores empre-

gos. Unica é a Inglaterra, onde os talentos superiores servirão de degrãos, ás vezes, para subir a grandes póstos; quando entre nós motivo antes são de nos excluir delles: talvez lhes não seja desventura! Que de ordinario os que por letras, ou verdadeiras ou apparentes fortuna hão feito, são dos Litteratos os maiores inimigos. O valimento lhes deo a mão para subirem; mas lá estão os bons Juizes, que a esses talentos medíocres os põem no degrão que lhes compéte: o que nunca os táes lhes tem de perdoar.

Não dêmos todavia esta régra, como geral. Mecenas ha nesta nossa Era que por letras enriquecidos, cóbrem com seu amparo, a outros Litteratos a quem sóbra em luzes o que lhes falêce em cabeçadas. Se attentamos porêem ao modo com que os elles ratão, dá-se a crer que foi mal posto ás Letras o nome de Republica; porque nada é menos républico que o proceder d'esses Mecênas, e o como tratão os similhantes. Dá-los-hieis por capacitados de que só a elles cabia serem ríccos: e na quadra mesma, em que lastimão indigentes entre abastanças, se lhes nomeáes um Litterato, que apenas tem o absoluto necessario, logo acódem com dizer: — vive accommodado de bens. — « Tem razão (lhes diria Diógenes) tomará-te eu vêr um só dia, em meu lugar. »

Tem por máxima estes taes Mecênas, que deve ser pobre o Litterato, porque a pobreza lhe aguce o ingenho, que a opulencia costuma entorpecer e affrouxar no exercicio seu: mas o intuito principal, é medrar o numero dos que lhes fação côrte, e ter mais boccas, que os lisonjêem.

Confesso, que bem vezes castigados são, e que não é sem exemplo vêr esses Dêspotas da Litteratura já celebrados pelos estrangeiros, e pelos Francezes, sobreviverem (para escarmento de táes como elles) á sua celebridade quando, pelo trans-tôrno das circumstancias, desajudados são de fazer bem ou mal.

Daqui surge a pretendida dependencia, em que se dêvem achar os Litteratos, e que em certas célebres Academias enthronizou o spírito de Despotismo, e que me affouto a dizer que seria funesto ao progresso das Sciencias, a não haver nesses Congrêssos alguns membros com talentos superiores. Por quanto, nos Estados despoticos, *virtudes de Cidadão, virtudes de logrados*. Ora ha casos em que é util sabê-lo ser; e sempre se depara com gente que para o ser nascêrão. Mais nobre, mais singêla foi a fórmula, que á Academia deo o Cardeal Richelieu: mas que muito? Era Richelieu. Em contra do Despotismo em que entranhado era, e que elle, quanto mais longe estendia, sentio

em si, que para a República das lettras, que toda libra na franqueza, a fórma que melhor lhe competia era a democratica. Esse Homem que dos talentos a valia apreciava, quiz que na Academia Franceza andasse de par o Ingenho com a Nobreza, e cedessem os títulos todos ao de Litterato. Compô-la de bons Autores (1), para a condecorar aos ólhos dos Sabios; compô-la de Grandes Senhores para a abonar nos ólhos do Povo, e que esses Grandes pejassem os assentos que os Grandes Ingenhos deixassem vagos: servindo assim os preconceitos a honrar o talento, e não este a adular os outros: e com eximia attenção a excluir della, quantos (sem o ser) se dessem por grandes Autores, e grandes Títulos. Nunca elle imaginou, que uns certos se molestassem, de que na Academia lhe fizessem lado um Despréaux, nem um Racine: que teria Mecênas a grande honra esse pôsto, que modesto occuparia. Facil vio Richelieu quanto perigo vai, no estabelecer em taes Congrêssos litterarios desigualdades, que os conturbem, que dissaborêem os grandes talentos; ou enchê-los de gente mediocre, a quem para ser alguma cousa é necessario o título de Académico; ou tambem, que da Invéja, e do Capricho pendão os Litterarios prémios.

(1) Francezes.

Na nossa Nação mesma, não são quanto se crê, tão necessários esses premios. Sem elles hão luzido Corneille e La Fontaine ; luzirião sem elles Racine nas Tragédias , e na Arte poética Boileau ; e luzem neste século Henriqueida (1), Spirito das Leis , e muitas bellas Obras, já d'esses , já de Autores diversos. Sóbra-lhes a devolver os seus Ingenhos o impulso da Natureza. Ella , e não os dons da Fortuna , os arremessa a er o que elles são. Ella nos repellões da Guerra civil, povoou a Flandres de habeis (não opulentos) Pintores ; e de célebres desabastados Artífices a Italia. Apraz á Natureza de quando em quando abrir minas de ingenho, minas de talentos, que depois por longos séculos afferrólha. E zombando de injustiças da Fortuna , e de injustiças de Homens, procréa Ingenhos raros entre gentes bárbaras , como entre çáfios selvagens bróta preciosas plantas , cujas virtudes elles ignorão.

Enganado iría quem, sem restricção dissesse , que o mal-distribuido dos premios desalenta os Ingenhos superiores : premios que se não alcanção, dão bem vezes ála a produzir cousas grandes : sem esperança de os obter se lida , com o fito sómente de os merecer. Ei-los uteis os premios, e mais ainda quando ás mãos cheias , e como a esmo , os deitão

(1) A de Voltaire.

pôr ahí. Não é desejar que se estanque esse ôlho de agua. O desânimo, em que (por certo prazo ao menos) cahirão os Litteratos, fôra , segundo o meu parecer, maior mal que os obsequios, e quasi idolatría, a que os accurva o interesse. Não quero que me comparem com esse Imperador mentecapto, que mandou queimar a Bibliotheca de Constantinopla , porque tinham os Litteratos d'esse Império devoção a Imagens. Tenho só que menos frequentes se dêem premios , e assim melhor distribuidos, com mais luz na economia , quen a profusão. Cada um a seu pôsto; menos faceis de conseguir, mais altercados serão os premios , e o serão só por quem os mereça : Autores, Philósofos, e Artífices de renome acharão na estima em que a Nação os tem assaz lisonjeiro premio , que os paciente a aguardar outras recompensas , ou para envergonhar os que dellas os privarem.

Não esqueção os Grandes, no favonear as Lettras, que o galardão mais nobre dos Talentos é a pessoal estimação , e a que valta aos premios , e que ella mesma é premio. A ella deveo a Grecia os Grandes Homens, que em todo o genero deo á luz ; ella é o mimo mais precioso que hoje as Lettras acceitão d'um Monarcha (1), que sem a superstição

(1) ElRei de Prussia , Federiço magno ,

de Juliano ; o saber e as virtudes d'esse Imperador , no throno ostenta. A indifferença de Carlos V quanto ás Lettras , transmittida a seus descendentes , parece ter sido a causa principal que retardou os progressos litterarios nos seus dominios ; quando , pelo contrario a Federico deverá a Prussia os que ella faz nas Artes , e nas Sciencias. Superior a preconceitos distingue esse Monarcha pelo mérito as pessoas. Fructo são da liberdade cordata e nobre que ás lettras elle outorga a tão necessaria , e tão escondida aos Príncipes Luz e Verdade , que elle ama , e conhece , por que é dellas digno. Tem acção á sua bondade os Talentos , o Infortunio , e a Philosophia. Gósta de Sciencias , de Boas Artes ; e em tal é tanto mais para louvar , e mais luzes mostra , que nada cerceia de mais importantes cuidados , e que antes que tudo sabe ser Rei. Pelo que se não acanhão aos de seus vassallos os elogios que lhe fazem : toda a Europa , cuja voz unanime , é a pedra de tóque do mérito dos Soberanos , os ratifica : e tal se lhe póde preconisar o juizo que delle farão vindouras Éras , de que elle nada tem que receiar. Aceitar possa elle este fraco mas desinteressado obsequio d'um Litterato , cuja penna nunca a aviltou a adulação ; que ao tecer d'este elogio não esperava achegado ser-lhe ; que na Patria o repreza a Ami-

zade que lhe vale de cabedaes , e que d'esse Soberrano nunca mais desejou , que a estimação.

Oxalá , que eu , por honra da minha Nação , eu podésse tanto dizer de seus Mecênas , mas á minha boa vontade se oppõem a Justiça e a Verdade. Protesto ao menos , que a ninguem quiz em particular applicar as reflexões críticas que aqui lancei ; no caso porém que alguém lá se veja retratado , direi como Protógenes a Demétrio : « *Não creio que ás Artes façás guerra* » , que verdadeira guerra aos talentos faz mal-entendida protecção. Ditosos os Litteratos , quando atinão que o meio bem seguro de que os respeitem , é viverem (a ser possível) unidos entre si , e como enclaustrados ; porque conseguirão assim unidos darem á Nação nórmas em matéria de gosto , e de philosophia : e a verdadeira estima é a que dão Homens dignos de ser estimados. Charlatães dão farças que degradão o Actor e o Auditorio ; e uma das causas da decadencia das Lettras é a soffreguidão de nomeada , e de riquezas.

Táes são as reflexões , táes os desejos de quem isto escreve , sem valias , enrêdo , ou manha ; e por tal sem esperança : mas tambem sem cuidados , sem cubiça. Franco , mas sem máo humor , me expliquei á cêrca de objectos varios , que d'este Tentâme assumpto são ; e a essa conta menos suspeito , quanto empenhado por máxima , e por gôsto meu n'uma

carreira menos brilhante, mas socegada, onde o número dos Juizes, dos inimigos, dos pregoeiros é minguado, bastante justiça me faço em não aspirar a póstos, nem a premios litterarios: tenho por honra não ser protegido, nem ser concorrente de ninguem: a mór parte dos Mecênas e dos Grandes assaz os vi, e os conheci, porque me louve delles, e assaz poucos, porque delles tenha de queixar-me.

Inteiramente contraria á que eu delle esperava, foi a sina d'este discurso. Com seus louvores o honrarão alguns Grandes; quando Litteratos o rompião. Estimavel altivez os primeiros nelle vião; enojosa presumpção os outros: julgue o Público se mais justiça lhe fizérão os primeiros que os segundos. Daria por bem pago este zêlo meu, se as máximas que lá dictei, as observassem elles á risca: que assim as Lettras mais respeitadas fôrão, e fôrão de o ser mais dignas. Sei que ao verdadeiro interesse fôrão sempre oppostos os falsos interesses dos humanos: assim não serei eu o primeiro Missionario, que com mediocres talentos, com honnissimas intenções, e com razões ainda melhores, e com procedimento conforme á doutrina que prégo, tenha a desgraça de não converter ninguem. Oxalá no prégue esta mesma doutrina com maior efficacia algum dos nossos mais eloquentes, e mais famigerados

Oradores! E que elle escapando-se dos tormentos mares, que eu apenas avistei, dizer possa com tanto fructo, como com tanta verdade aos Litteratos :

*Parcite , oves , nimium procedere ; non bene ripæ
Creditur ; ipse aries etiam : nunc vellera siccant.*

Esta traducção impressa depois da morte de Filinto , e sem ter o original presente , tem passagens obscuras , e algumas que o Traductor houvera sem duvida corrigido ao rever das provas , como tinha por costume. Vai conforme ao manuscrito , e só nelle emendei erros evidentissimos.

Nota do Revisor.



REFLEXÕES

A CÊRCA DA POESIA (*)

EM RAZÃO DAS QUE A ACADEMIA FRANCEZA

Recebeo a Concurso em 1760.

VEMOS cada dia pessoas discretas, e mesmo atiladas em bom gosto enthusiasmadas quando môços pela Poësta, cuja lição lhes era delicia, desgostarem-se della idosos, e até confessarem ingenuamente, que versos, nem pôdem lêr. Resfriou-lhes esse appetite a idade? ou a Poësia? Ha hi prova, que com os annos attingimos a maior raciocinio? ou a maior in-

(1) Pareceo-me que seria empregar utilmente o meu ócio, dando aos novos Alumnos de Poësia Portugueza, estas reflexões d'um Autor de profundo saber, e de gosto delicado, e de quem Voltaire fazia tanto apprêço que o consultava á cêrca dos seus Poëmas.

sensibilidade? Galante questão me trucarão os Versistas. E quem é que a faz? Um Geómetra, que ignora que uma das intenções da Poësia é lisonjear o ouvido; e que em órgãos já gastos, e em fibras endurecidas, ha-de ella obrar menor effeito. Nisso estamos. Mas porque esses mesmos ouvidos, que envelhecendo, se enfastião de versos, não tomão fastío á Música? Prazer que tambem, e unicamente depende d'esses órgãos? Digâmos mais, e digâmos verdade. Ninguem accusará esta Era nossa, de fria, quanto á Música, a não ser á cêrca do Canto chão das nossas Óperas antigas: e é sabido o agasalho que se faz á alluvião de versos, com que nos vemos alagados. Não toccamos nos nossos bons Poétas que óra vivem, distinctos pela vóz publica, e por ella exceptuados. Mas em razão do cardume que lhes vem na cóla, passou a ser tão perigosa essa carreira, que descalhirão já de móda successivamente bastantes generos de Poësia. Téu já de se assoalhar o Soneto, a Écloga desmaia já, e ainda a Ode, a Ode tão altaneira, começa a des-valer. Quem disséra que a Sátyra, com tantos fóros que tem a ser bem vinda, se ella é longa, e se ella em verso vem, quanto é enfadosa? Ei-la á sua vontade, depois que lhe permittimos espanejar-se em prósa. Tanto receiamos nós desacorçoar talento de tal lote!

Os appellidados *Versinhos* são hoje portentosamente desvalidos ; e a não trazerem abôno de excellentes , ninguem se resolve a lê-los. Por testemunhas tómo quantos Scriptoros periodicos apporfião em recolher , ou em enterrar *Peças fugitivas* , e que a titulo tal devem cada mez pagar ao Público, metrifico tributo. E quanta vez não desdenha esse mesmo Público pôr ólhos nesse tal tributo ?

O metrificante Povo magoado vê o progresso do desvalimento em que descáhe. Desforra-se com attribuí-lo (e que Bárbaro lh'o estranharia ?) a esse *Sprito Philosòphico* já tão assoberbado de muito mais graves nequicias. Que tambem no Spí-rito Philosóphico déve este aggravo recahir.

Talvez que mereça esta nossa *Éra* muito menos do que se cuida a honra, ou a injuria, que lhe pertendem fazer, em lhe chamar por antonomasia, ou por motejo, *Éra Philosóphica*. Philosóphica, ou não, facil será insinuar aos Poétas que não tem que se queixar della.

Se inspira a Philosophia amor de lêr cousas uteis, qual maior mérito se lhe abóna, que o de adunar ao util o deleitoso? O que dá ao nosso prazer mais realidade, e mais dura. Quando nas Obras Philosóphicas vem conjunctas essas duas qualidades, adquirem ellas mais aptidão a mantêrem o bom gôsto, no que se escreve, e nos dão tóque do quan-

to idéias por si nobres e grandes, ataviadas á singéla, e como ellas á puridade, preferiveis são, a agradaveis e frívolos nónadas.

Com severidade tal Obras de Poësia examina o Philósopho, e as julga. Que tóma elle por mérito principal, e indispensavel, em todo e qualquer Autor o mérito do conceito. A esse mérito ajunta a Poësia o mérito da vencida difficuldade em conquistar a expressão adequada ao conceito. Estimavel mérito, quando não é pueril esforço, estragado em futeis ninharías. Dizem, que muitos parabens se dava um dos nossos mais abonados Versejadores, da poética descripção que da sua cabelleira fez. Disséra-lhe eu: que tão baldada Poësia n'uma cabelleira! A que fim aviltas a *lingua dos Deoses*, prostituindo-a em assumptos tão pouco dignos della?

A genuína Poësia, a única que nome tal merece, não só populares e baixas idéias desdenha, mas até as agradaveis e risonhas, quando ellas triviaes e repizadas são. Em nada brilha mais o verdadeiro, e o fino que na Poësia antiga; e nada é hoje mais surrado, que as táes ficções. Quem primeiro pintou o Amor em figura de alado infante, com facho, e sétas, muita invenção mostrou; mas a que fim tirar-lhe cópias? Com razão nos agrada Anacreonte, porque no-lo dão por creador d'esse genero de Poë-

sia : mas n'um pequeno genero como o seu, no qual o que o inventa esgóta o assumpto, o original é tudo, as imitações são nada.

Visto que é arte de imitação a Poësia, não ha já Poësia, em quem se acanha em imitar a imaginação alheá. Concordão os nossos melhores Scriptores, que as phrases, ou fórmulas poéticas são inspidas na prósa. E porque? Porque inventada essa linguagem ha péto de tres mil annos, com o generoso que ella encérra, passou a ser fastidiosa. Della já nenhum uso fazem os Vates de alto ingenho : verdade é que ás claras o não condemnão, em seus versos, não se atrevendo a affrontar-se com a posse immemorial em que ella está de dominar nos Poêmas : mas, na prósa já lhe não vale essa prescripção ; com justiça a impugnaõ debaixo d'outro nome.

O mesmo tem acontecido a outros géneros de Poësia. Sirva-nos de exemplo o genero pastoril, que dado nos agrade ainda no theatro, mórmente, quando traz por comitiva a decoraçãõ das scenas, a música ; e as dansas ; apenas o despojães de todos esses enfeites, e o reduzis ao que elle é simplesmente, ei-lo resfriado e ensósso quando escripto e nũ. Theócrito, Virgilio, e Fontenelle exhaurirão quanto dizer-se pôde á cêrca de floréstas, de rebanhos, regatos, veigas, e vertentes. Térnos, singélos,

naturaes affectos, que seguros são de interessar-nos onde quér que com elles deparêmos, não precisão para augmentar seu effeito, de virem ao entremeio d'um Idyllo: tem de sobras, para encherem, e penetrarem a alma, virem expressados do natural, quaes elles são: prados, rebanhos, bósques não lhes accrescem nem mais graça, nem mais effeito. Confessêmos pois que esses atavios rusticos, desbotados já por si mesmos, trazem consigo muita vez o inconveniente de desmentir do assumpto, e darem riso, pelo mal-assentes. De quantas Virgilio compoz, a melhor Écloga, não tanto como Écloga, quanto como composição poética, é a de Córýdon e Aléxis; e por certo que ninguém dirá que o assumpto della é pastoril.

Porque razão porêem enfasiado já de Éclogas o nosso século, começa elle a se desaborear da Ode, genero o mais opposto ao da Bucólica? O desabrimento com que agasalha idéias, e hypotíposes triviaes, produz esses dous effeitos contrarios. Quem dá character á Poësia lyrica, são os grandiosos, e elevados pensamentos: sem essa condição não pretende nenhuma Ode grangear applausos merecidos.

E óra os sublimes pensamentos raros são, e não os suppre a magnificência da locução (e é tão pobre essa magnificencia, quando lhe falha o sublime

dos pensamentos!) nem a *bella desordem*, a que inda atégora não dêrão cabal definição; nem as corriqueiras invocações ás Musas etc. que porfião em se dar por surdas; nem por um Éstro, allí á mão, que dá fumos d'um tropél de idéias, e que nem dá de si uma única.

N'uma palavra, ei-la a rigorosa, mas justa lei, que aos Vates impõe esta Éra em que vivemos. Reconhecer unicamente por bom em verso, o que ella daria por excellente em prósa. Não que ella diga, que versos approsados, (inda os de melhor conceito) lhe mereção approvação. Que é mais perluxo o Homem atilado no bom gôsto, á cêrca do trajar os pensamentos em verso, que á cêrca de os trajar em prósa. Nesta se dá por contente, com que o stylo corrente seja e natural, sem baixeza nem dissabor; requér de mais, nobre, e estremada locução em verso, não exquisita, constante e facil melodia, que ares não dê de constragida; e quér por fim que o Poéta dê ao justo, mas não descarnado o conceito seu; que o dê natural, e á vontade, não frio, nem deslavado; com viveza e concisão, sem cabir em escuridade. Néga ao Versejador que preencheo todas essas condições, o título de Poéta, se as não preencheo mais vezes do que as violou: e tal Autor ha hi que sobrepujou e que bem pensamenteou em prósa, que teria dobrado

em Fama , se houvera dado ao fogo os tres quartos das suas Poëstas , sem dellas mais conservar que alguns fragmentos. Discréto houve entre nós , que pertendeo , que versos, só no sentido delles , na sua clareza , no seu exacto se devia attentar ; que cheias essas condições , havia com que se consolar quanto ás falhas, na harmonia delles. Facil é responder-lhe com o exemplo dos Mestres , que soubêrão adunar formosura de pensamento com formosura de harmonia. Lêmos versos ; mas com que fito ? Com o de desfructar um prazer de mais , que no lér prósa : e versos duros , versos fracos nos anojão , e por conseguinte nos desfalcão d'esse prazer.

Se me affouto a dar conta aqui da disposição de ânimo dos meus socios , assento que assim pensará a Academia quando julgar as Poëstas que lhe vierem a concurso. Em quanto ella propôz e fixou os assumptos , se de algo se pode arguir em suas decisões , não a dirão excessiva em seu rigor ; antes accorçoou alguma vez o botão d'esse talento , que o talento mesmo ; e o vulgacho do scific os , que alambazadamente folga em dilacerar as Obras coroadas pela Academia , e que nem conseguiria o premio da Sátyra (quando para ella houvera um) desenganado fique , sem susto da sobeja boa opinião que da Academia tenha ; que pode ella dar valor a certas Obras em verso , ao mesmo tempo , que miui-

to arredadas as cria da perfeição. Que, nada menos, para se empossar do jus de ser mais severa para o futuro, se inclinou, d'alguns annos a esta parte, a deixar aos Poétas a eleição dos assumptos. Compezar ólha, todavia, que á medida da liberdade que ella assim aos Autores deo, e do rigor do exame, denuncia a negligencia os seus poémas. Não que deixasse a Academia de vislumbrar em algumas Obras, talento, e centelhas de ingenho; mas não assentão bem os premios n'alguns poucos versos despegados, e como boiantes á ventura: só bem assentão na formosa constructura da Obra. Ei-lo, que sem desígnio, sem objecto se perde um em continuados desvíos, e abáfa n'um cúmulo de destroços alguns taes quaes felizes pensamentos. Ei-lo outro que léva fito, e leva delineado o plano (e quasi que todo o merecimento seu ahi pára) que em versos frios, ou opilados dilue idéias corriqueiras. N'uma palavra, nenhum d'esses poeméttos o julgou a Academia capaz de produzir na sessão publica aquelles tóques de prazer quaes tem o Auditorio jus de os esperar d'uma obra coroada por acôrdo de Homens litteratos. Justa a respeito de seus émulos acha essa severidade cada um dos concurrentes; mas bem vezes iniqua e barbara, á cêrca do que a elle tocca. D'esses mesmos descontentes alguns ahi ha, que esperão pelo dia dessa sessão

para atirarem contra a Academia, algum epigramma, que lhe passa por alto : outros se fazem panegyricar pelos Jornalistas (que Jornalistas ha que fallão, ou que se calão conforme pagos são) e em caso tal se dá por satisfeito o seu amor proprio ou se imagina pelo menos bem vingado. Mas eis que alguns annos decorrido hajão; tem-se affrouxado o amor do Páe da criança, foi-se apaziguando a offendida presumpção; torna-se a lér a Obrinha com ólhos menos amorosos, e acha-se que tivêrão os Juizes razão.

Até parece que o prudente Spírito que presidio á formatura da nossa lingua, presidio tambem ás régras da nossa Poësia franceza. Capacitámo-nos que, sendo a Poësia arte de dar agrado, lhe cercêa prazer, quem lhe consente multiplicadas licenças, como nas linguas estrangeiras acontece. Olhai-me esses Italianos, e esses Inglezes com versos sem consoantes, com frequentes inversões de toda a especie, multiplicadas ellipses; que já vos estirão, que já vos agorentão as palavras, segundo lli'o requer a versifica bitóla; que vos reláxão a Grammatica, e que de estreita e teza que lhes era para a prósa, a amanhã para a Poësia mui larga e baupba. Entre nós tão rigorosa é para os Poétas, como para os Prosistas, a Grammatica; raro lhes é permittida alguma inversão; que por pouco que ex-

traordinaria, ou forçada seja, nos dissaborêa inconstante : e nunca tinha lido versos, ou os tinha lido ruins, quem nos disse que o caracter da Poëzia franceza consistia na inversão. Assentamos por fim, que aos nossos versos é necessario o consoante, e ás nossas Tragédias necessario o verso. Ou que razão ahi haja, ou preconceito, o unico meio (se tal é) de forrar dessa escravidão os nossos Vates, seria o de comporem Tragédias em prósa, e versos sem consoantes, mas versos de tão cabal merecimento, que autorisem licença tal. Até que vejamos esse prodigio, baldados são quantos argumentos pró e contra se fizérem, tanto dos que se imaginão fundados em boa razão, como dos que reclamão pelo uso e costume, ante quem a Razão se cala.

O que tem de acontecer aos versos não rimados ignoro-o eu : mas no caso que elles se estabelecção, não pércio as esperanças, que pelos versos lyricos a quem cabe ser cantados, principiém. Quanto lhes são necessarios o métre, e a cadencia, tanto lhes é menos necessaria a rima : que lha faz deslembrar o compassado lento canto ; e quasi que lhe destrue o effeito. Assoutar-nos-hemos nós a concluir que se póde compor mui boa música sobre prósa franceza, com tanto que essa prósa tenha boa cadência, boa harmonia? Acuda-nos Deos aos gritos ;

que atroassem ao mal-estreado, que a tal novidade se atrevesse ! Parece-me que estou ouvindo a Paulina, que de todos os lados pronunciada lhe vem ; e mais refinada ainda pelos entendedores, com alcunha de *Gente apurada nõ avaliar* (por antonomasia os *apurados*) que nada compõem, e que de tudo, a esmo, sentencêão ; e que em tudo o que dá gosto, punem pelo uso inveterado. Infelizmente, que esses apurados, mais rijos declamadores contra o que novamente propomos, não dão fé que todos os dias ouvem semi-barbara prósa Latina, no Concerto spiritual, e que os seus delicados ouvidos se não dão por arranhados.

Como quer que aconteça, quanto menos adoçarmos o rigor das nossas leis poéticas, maior gloria redundará a quem as vença. Francamente lhes asseguro, que com maior merecimento se depára em dez versos Francezes bons, que em trinta versos Italianos, ou Inglezes. E ora esses que a Natureza impélle, e como que fórça a poetizar, tem de nos comprazer, em despeito de quantos grilhões lhes pômos. Queixem-se embóra os mais, que ainda quando os aliviássemos de taes péas, não darião melhores passadas.

Resfriamos com a idade á cêrca de versos, não porque desprezêmos a Poësia, mas porque mais perfeição lhe desejamos ; mas outrosim porque não

aturamos mediocre, depois que pelas reflexões sentimos, e pela experiencia conhecemos, quanta distancia corre entre o mediocre, e o excellente. Coitejo é este, em que avanços grangêa o excellente: quanto os mediocres nos enfadão, tanto os que o verdadeiro talento produz, nos dão agrado. Quem muito perde nesse resfriamento, são os versos baldos de ingenho; pequena perda!

Nasce d'esse mesmo motivo, que, reconhecido o quanto merece imaginosa (como lhe chamãoos Italianos) dado que, quando moços, nos abale com a novidade o ânimo, e a toda e qualquer outra a preferâmos; damos, em nossos annos avançados, a primazia a versos que exprimem paixões da alma, ou cadenceião nobremente uteis verdades. O Poéta que pinta dá versos para infantes; quando o Poéta Philósopho os dá para homens feitos.

Esta a razão, porque sem fazer resenha de quantos possuímos grandes Poétas, agradarão sempre em toda a quadra da vida, e em todo o tempo, Racine, e La Fontaine. Um para o coração poetizou, e para o spírito e para a razão o outro. E mórmente o La Fontaine, que mal appellidão Poéta dos infantes (que pouco o comprehendem) tem maior jus a ser o Poéta, que ainda mais que a Racine os Vélhos amão. Entre muitos motivos, que accarretar podera, e com que facil se depara, darei o seguinte

que ao juizo submetto dos Mestres, que me escutam.

Requer o Spirito, que sempre o Poéta agrade; e nada menos, quer repousos; e esses repousos acha-os elle em La Fontaine, que com o seu mesmo desleixamento encanta, e tanto mais, que assim lhe pedia o assumpto. Em Racine, pelo contrario, fôra defeito a negligencia: e todavia a apurada elegancia d'esse Poéta, por uniforme, e continuada, cansa o Leitor, por fim; como lhe chama certo di créto: monotonia da perfeição.

Por esse mesmo motivo, se pôde (se eu não me engano) explicar o como é quasi geralmente impossivel, lê: compridos poêmas, d'um tiro, e sem enfadamento. Com effeito, compéte ás longas Obras assemelharem-se á Conversação, que para ser agradável e não cansada, ha-de ter lances de animada e viva: e óra n'um assumpto, que nobre seja, desleixai um tanto os versos; ei-los que descontentão: continuai nelles a perfeição, e essa mesma perfeição embota o nosso prazer.

Postos estes principios, e ouvido o que geralmente depõem os Litteratos, que admirador tão porfiado ha hi de Homéro, ou de Virgilio, que sem québra, e sem fastio, léve a leitura ao fim? Verdade é que alem do méτρο, outra causa alli produz o nosso resfriamento; e essa vem do pouco que

nesses compridos poémas interessamos. Diga-o a impossibilidade de os lérmos nas traducções. Um só Epico (perdôe Boileau) nos interessa ; esse é o Tasso , que tem o grande defeito de ser muitos seculos mais modérno do que Homéro , e que Virgilio. Talvez que tenhamos Poêma Épico , que sem cansaço , e sem enojo se leia d'um tiro : mas tem o Autor maior defeito ainda que o Tasso , que é ser francez , e viver ainda.



SEGUIENTO DAS REFLEXOES

A cerca da Poësta, e particularmente á cerca da Ode.

A Obra , que mereceo o prémio , e os fragmentos de outras , que aqui se ouvirão , escapárão ao naufragio que sorveo quasi sessenta Odes, que a Academia com dó vio subvertidas, sem lhes poder acodir. Nunca , á força de ser tão commum a Poësia, se vio ella tão rara; tomando essa palavra em quantos sentidos ella logra. Em todo o genero de talentos é numeroso o vulgacho ; e é desgraça que se não possa dizer nas Bellas Artes, como nos Estados, que quem lhes dá a força é o Povo. Custa hoje pouco dar-se por Versejador , por Litterato, e até por Philósopho ; e queixão-se depois que o que pouco custou, se avalie pelo que elle vále ?

Ouvirão os Poétas dizer, que cabe entrar em tudo a Philosophia , e que abanava o Povo ouvidos, e se dava por cansado de palavras, e requeria cousas.

« Se disse pende (dissirão os Poétas), de Philosophia abarrotaremos os versos. » Mas a Philosophia, que dá méritos ao Poéta, não é a que em rasgões se arranca d'alguns livros ; é a que dá a sentir, e pensar ; e que se a não encontra em si mesmo o Vate, em nenhuma parte dará com ella. Seja-nos Lucrecio guapo exemplo do que digo. Quando é que elle nos é sublime ? É-o elle, quando em fracos versos nos desmiúda a fraca Philosophia do seu tempo ? Quando se vai arrastando pelas pégadas dos outros ? Oh que não ! E sim sublime, quando de sua colheita sente, e pensa ; quando do que sente, do que pensa tira as côres com que pinta ; quando não é o estudante de Epicuro.

Receio, que á força de a appregoarem tanto, não danem á Philosophia os nossos Sabios : se respeitada a querem, oh não a prostituão ! oh não lhe dêem feições, que a desfeiem. Se a encarcerão, desfranqueada, e em versos duros ou approsados, farão que seus inimigos, sempre á mira de lhe descobrir senões, gritem contentes : « *Ei-lo vai, que de Poéta, se metteo a Philósopho.* » Quando dizer devêrão. « *Ei-lo o Philósopho que se metteo a Poéta, sem cabedal para o ser.* » Sentir devêrão, e devêrão reconhecer, (por não citar outros exemplos) que preço a Philosophia accresce á brilhante verificação do mais celebre Escriptor que possuímos.

Mas esses mens Senhores não gabão senão Poétas mortos ou Poétas vivos, que a Morte põe no ról dos defuntos.

De seu lado o Philósopho, dado que o accusem de sê-lo, bem avista, que não basta sentir, e pensar, (mórmente em verso) se ao que elle sente, se ao que elle pensa, lhe não métte alma a expressão : e esta quer ser estremada, bem que natural, harmoniosa, bem que facil. Duras leis, que impostas são a quem se dá por vate! e mais dura ainda a Lei que véda dar senhas do que lhe custou o a ellas submetter-se. Rigoroso arésto! E difficeis os Juizes que não córrem a carreira metrica! Mas tambem não a corra, quem forças para tanto em si não sente. Poéta cabal sobrepuja todo e qualquer outro Escriptor : mas quem tão alto se levanta, bem é que lhe custe.

E ora cabe que indulgentes sejâmos com os que attingem esse grão supremo. Perdõem-se-lhe a esse Vate, léves, e quasi imperceptiveis senões ; expressões tanto ou quanto mal-assentes ; mal-francas phrases ; palavras, e versos (talvez) de encher. Que todos nós tomâmos cadeira de Juiz á cêrca de versos, com tanto que não sejam nossos. Ora um Poéta, queremos nós, que com grilhões aos pés ande desempenado e airoso : consintâmos-lhe, que tal qual vez vacille e vérgue. Admirá-lo-hemos nós

menos par tal? Por certo não. E qual é o Autor, que ou já por perguiza, ou já porque não pôde, não depára mil vezes, com defeitas, com certas léves nódoas, que elle guarda em seu segredo, confiado em que ellas se esconderão dos mais? Condemne-se cada um a não escrever cousa de que não for inteiramente satisfeito, e apósto que tal haja que hoje escreve tomos, não escrevêra uma página em toda a vida. Quem ha li, que, com razão, não admire a Eneida? E Virgilio mandava-a queimar!

De quantos poeméttos ha, o mais abrolhado de escolher é a Ode. Requer-se-lhe Éstro; e o Éstro feito á unha é frio. Quérem-lhe stylo elevado: e esse elevado róça pelo stylo inchado. Digo ainda: quérem Éstro, e com o Éstró Cordura; que é querer quasi dous oppostos.

Dá, na sua Poética Boileau preceitos para a Ode; mas na sua de Namur não dá o exempló. Pertendeo La Motte que o guápo extravió da Ode é, pelo contrario, o esméro dá Lógica, e da Razão: allegação a favor das Odes didacticas, que elle acconsoantou. Que arma cada um regras, segundo o que sente; ou (melhor) segundo o que pôde. E para que tantas regras? Córrem as Bellas Artes o mesmo trilho que as Sciencias. Queréis que nos inteirêmos d'uma Máchina? Não deis a descripção della: mostrai a Máchina mesma, e comprehendê-la-hemos.

Queréis saber o que é Ode? Lêde-me as mais nomeadas; e dai-nos depois quantas regras quizerdes. Uma só régra conhecem os atilados: — Fóra, tudo o que é frio, ou enfastioso. — Sonóro ouvido, ouvido sensitivo, feliz audacia na expressão, e com bom gosto estremada, animadas as idéias sobre tudo; e temos um Poéta Lyrico. Que tanto basta, e toda a mais Lei se escusa.

Escusêmos Definições, Dissertações, Legislações de todo o lóte, e só estudêmos módélos. Queixais-vos, que não ha gran cópia delles nos nossos Poétas? Lá está o que nós pozêmos no primeiro assento; e esse é superior na harmonia, e na escolha dos termos de que usa. Ha todavia Juizes que de severos quererião que houvesse nelle mór abastança de pensamentos; e que não fosse tão escasso nelle o sensitivó. Citão-no; mas louvã-no mais ainda do que o citão. Versos, que facilmente memoramos, com agrado, são aquelles que outro merecimento gózão, além de harmonioso arranjanento das palavras. Um certo tino confusamente nos adverte, que se não exprimão com lidadas expressões, pensamentos que em prósa vulgares fossem, se lhes despimos a poética roupagem. Assentasse que toda a Poésia perde na traducção; mas a que menos perde, é, em todo o caso, a de maior valia. Não sei se concordarão comigo os Poétas;

mas verdadeiro , ou não que seja este meu assérto , recuso-os eu , pelo interesse que elles em negá-lo tem.

Não , que a Poësta , e ainda mais a Lyrica , não suba de preço , enriquecida com a harmonia das palavras , á qual parecião os Antigos ser principalmente affectos. Horacio , que o entendia bem , falla de Pindaro , com enthúsiismo ; mas , (a sermos nós de boa fé) nas traducções que de Pindaro temos , não nos arrebatam a admiração. Quem pois lhe grangeou tantos elogios ? Por certo que lh'os grangeou o ter elle levado ao mais alto gráo , o merito da expressão , e da cadencia , cujo effeito havia de ser grandissimo n'uma lingua tão abastada e música , qual era a Grêga , quão minguada em nós como mórtua que ella é , que a não sabemos pronunciar , e que a entendemos mal.

E esse mesmo Horacio , tão panegyrista de Pindaro , com quem se não affouta a hobrear , nos agrada mais do que elle : porque , com effeito , de pensamentos , mais fartura ha em Horacio , do que em Pindaro , mais finura no modo de sentir , e o seu poetar mais variado e natural. E óra somos nós seguros de possuir o afinado toque das bellezas que Horacio em si contém ? Quem nos abona , que tal verso que encanta , que tal outro que nos resfria , contrario effeito não fazia nos Romanos ? Ora á vista de

tal desunhem-nos a compor Odes latinas! Lembra-me que, ha annos, li Odes francezas compostas por um Italiano de muito saber; nobres lhe achei as idéias, correcta e facil a Poësia, e as Odes erã más. E dizia eu entre mim: a ser morta a lingua franceza parecerião excellentes as taes Odes. Quem cabal fôra, em annotar-lhe o fraco da expressão? Em matéria de lingua ha uma infinidade de finuras imperceptíveis e fugaces, que atilado tem de ser quem atine co'ellas; e grão constrate quem lhe avalie o preço. Permittão-me uma reflexão que me pula do que estou tratando. Dêmos, que um dia se não falle mais a lingua franceza: lá tem de pôr os nossos Netos, entre os grandes Poétas a João La Fontaine, inteirados do caso infinito que delle fazemos; e que não desmentirão de seus maiores. Mas desentranharão elles as inimitaveis graças, o facil, o singélo, e ainda o desleixo, com que esse Autor encanta? Muito ha hi que duvidar: em fé nossa tem de assentar gran parte de sua admiração; frouxos as sentirão, e a esmo as hão de applaudir.

Tornêmos á Ode. Parece que o Público por já lasso, ou por anôjo se descontenta de Odes, e a tal extremo, que vacillou a Academia, se deixando aos Poétas a escolha do assumpto, li'a deixaria tambem da Ode, do Poëma, ou da Epístola. Mas pôz mira, que se já nutava em seu throno, a Ode,

não lhe cabia á Academia franceza, do throno derribá-la : antes era pundonor seu acorçoar um género de Poësta que não merece morrer na escuridade. Nem de tal se arrependeo : que á vista dos applausos que o Público deo agora á Ode que ouvio, medirão as esperanças, e os refugios que ainda réstão.

¶ A vália de que descahio a Ode grangeou-a a Epístola ; nella achão mais largas os Poétas ; dão mais passe , na Epístola a um verso frouxo , do que o'dão na Ode. Além de que , a Ode traz ufania , e ufantias estramunhão esta Era nossa ; e , nada menos , devêra tratá-las com mais excusa , vista a abundancia que em todo o género entre nós lavra. Como quêr-que seja , surte melhor a Epístola : insinua-se com modestia , e sem apparato ; e essa Philosophia , que de grado ou de força , em tudo se entremette , allí depára assento cómodo, e franco, e lá tóma o tom que lhe contenta. Não nos agrada mais Horacio , nas Epístolas , que nas Odes ? E quanto maior mérito não ha nestas , quanto mais fogo , mais harmonia , mais variedade , mais difficuldade vencida ? Mas entra mais em nossa alçada o merecimento da Epístola , é mais maneiro , menos afferrado á lingua original , mais descahe e se conchega com a que fallamos. Quando este parallélo faço , bem longe estou de agorentar a justa admiração que a tal Poéta

é tão devida ; Poéta, que, entre todos os antigos ; coadunou em si, e em mui subido gráo, mór surtimento de méritos, juizo ; sublimidade, delicadeza, affecto, jocosidade, calor, gala chiste, bom gosto, e Philosophia. E todavia (elle no-lo diz) teve Censores, e Censores que terão talvez razão. Imaginamos nós que a não teve, ás vezes, contra Homéro, Zoilo? Bellezas porém, superiores n'um Autor lançaõ em des-memoria as Criticas mais justas. E essa a razão (digâmo-lo de passagem) porque desaparecêrão os Aristarchos e os Zoilos. Bella consolação para osque lhes succedêrão ?

Com o mesmo Horacio tenho de confessar que se nas opiniões á cêrca dos Antigos se pode permitir algum excesso, maior desculpa cabe á liberdade que pensa, que á superstição que adora. Felizmente que são passadas essas Éras de theológicas heresias ; Éras tempestuosas, aviltadoras do género humano ! Mais pacificas são, e menos perigosas as heresias litterarias : e quem me diz, que nessas matérias frívolas, desamparadas á nossa discussão, não venha a ser, pelo lapso dos tempos respeitavel verdade, o que hoje passa por heresia scandalosa ? Porque porém assim não venha a acontecer, releva, que os Innovadores Litterarios evitem dou escollhos, em que de ordinario tóvão. 1.º Dar-se a sobre-exceder os Antigos, cujas manchas descobrirão.

Que vai muito do bom gôsto , que discreto analysa , ao Ingenho , que inflammado procrêa. Não foi o maior desmancho de La Motté , o haver censurado a Iliada ; foi o de compôr uma. 2.º Os Literatos que são Philósofos se esquecerem ás vezes , de que a Verdade , quando ella contradiz a opinião corrente , cabe ser com muita reserva annunciada , evitando assim que a ponhão de pórtia em fóra. Já para ella ser mal recebida , lhe sobra , o vir de novo. Que se não destruem preconceitos (quâesquér que sejam) com abalroá-los fronte a fronte. Venha o Sól allumiar de súbito moradores d'uma escura cavérna ; vibre-lhes impetuosos raios , nos desapercibidos ólhos , ei-los para sempre cégos. Peior! ei-los que para sempre amaldiçoarão a luz do dia , a qual tem só de conhecer , pelo mal que lhes ella causou. Para se dar a sentir , e a querer , deve a Luz vir graduada , e medida ; e assim adiantando-se a passos insensíveis , se dar a appetecer mais avultada.

REFLEXÕES

SOBRE A HISTORIA

E OS DIFFERENTES MODOS DE ESCREVÊ-LA.

DIZ um Antigo : *sempre a Historia agrada , de qualquér módo , que a componhão.* Proposição é esta , que talvez que verdadeira não seja , dado que um Antigo a proferisse , e que trinta ecchos modernos (como é de uso) a repetissem. Sem duvida que Leitores ha que nada são difficeis , nem á cêrca do conteúdo , nem do stylo da Historia ; e cuja alma não energica e resfriada , mais obnóxia á desocupação que ao enojo , nem péde que a removão , nem que a instrução ; sobra que de módo a occupem , que ella desfructe em paz o gosto de que existe : ou (por assim dizer) que ella sem o sentir despenda essa existencia. Apascentão-se almas táes no saber o que ántes dellas succedeo ; como a porção ociosa do Povo se apascenta no que acontece em tórno della. Leitores ordinarios se occupão em lér a Historia por curiosidade , e não mais ; essa leitura lhes

emprega a vida nem desgosto nem cansaço ; e como tal , os livra do incómodo de existir , e lhes não requer o incómodo de pensar. Falsa que seja , ou que seja verdadeira , com tanto que seja Historia , que ella seja bem ou mal escripta , nella depára com pasto natural essa multidão , que falta de pösses para meditar acontecimentos , muito presumpçosa para reduzir-se a vegetar , tem todavia a felicidade de folgar de lêr. Dêem-lhe Historia do lote que quizerem , e ei-los pagos. É Historia ! ergo agrada. Os leitores que pensão , mais perluxos , e menos sôfregos são.

Philosophos ha de tão má condição , que de sciencia de Historia desdenhão absolutamente ; nem que suas Metaphysicas , e seus systêmas , lhes ensinassem de ordinario a elles , ou a nós cousa melhor. A Mallebranche , quanto era méro histórico não lhe entrava de leitura , com medo , que essa occupação (no seu sentir) estéril e vácuca , lhe não furtasse alguns instantes ás suas profundas meditações , que lhe grangearão persuadir-lhe que em Deos via tudo , e que havia pequenos vórtices. Assentêmos que , em muitos que se dão por Philosophos mais é a Philosophia amor de seus proprios pensamentos , que *amor da sabedoria*.

De que serve (dizia um Foão que se dava por pensar melhor que os outros , porque os outros

pensavão diversos delle) de que serve avançar-mo-nos com os destemperos , que antepassados fizeram , ou já dissirão? Temos de sobra , nos que vemos, e nos que ouvimos, grave occupação de Historiadores , açados em os recopilar , e mui cabáes para os louvores , que lhes dão.

Dizeis-me vós , que a Historia ensina a conhecer os Homens ? Melhor , e em menos tempo m'o ensinarão alguns instantes que tratei com elles. E ora o desastre de os conhecer por experiencia , não convida a coadunar-lhes alguns tristes e livianos grãos de perfeição , pelo meio da leitura. Estou em que os Homens , em todas as Eras forão , como hoje o são , fracos , velhacos , e máos , uns pelos outros burlados , e burlões ; não preciso abrir livros para o ter por seguro. A Experiencia me tem affigurado o Mundo como um bosque infestado de salteadores ; e que tal foi sempre m'o confirma a Historia. Não o tendes por mui guápa doutrina ? e que muito vos consola ?

Dizia mais esse azêdo Critico. Serei eu tão louco que dê crédito ao que antes de mim aconteceu ? Quando Ignorancia, Stupidez, Paixões, Superstição, Ódio , ou Lisonja são os óculos affumeados por onde os Homens quasi todos avistão os acontecimentos ! Quantos casos que ante os ólhos nos passarão não os cobrirão densas trévas , que ainda engros-

sando vão , á medida que são mais importantes , e que são mais interessados os Homens em alterá-los ; ide agora atinar co'a Verdade nos factos , que não presenciasteis ! Vivente , e contínua censura da Historia antiga nos é hoje a moderna. Descarto-me d'esse pueril estudo. Deos , Natureza , Eu , objectos sejam , que dignamente me occupem em quanto viva: a Historia dos Céos , a d'um Insecto , a prézo eu mais que quantos ha hi Annáes de Grêgos , ou Romanos.

Se , ao menos (continuava esse praguento) appontando-me em miúdo as extravagancias , e a ruindade dos Homens , me dêsse a Historia conta cabal do que elles bom , e proveitoso prefizerão ! se nella eu acertasse com o progresso das humanas luzes , com os grãos , pelos quâes as Sciencias , e as Artes se aperfeiçoárão ! Actos nullos. Esse lanço de Historia , unico lanço que interessa , lanço unicamente digno da curiosidade d'um sabio ; esse é o unico lanço , que os Compiladores de factos deixárão no cadóz. Indefessos pregoeiros do que delles se não requér , parece que se mancommunárão em sonegar o que pertendiamos saber.

Em quanto se dilaniavão os Abutres , nos fiavão silenciosos com que nos vestirmos riccamente , uteis bichinhos. Assemelhão-se esses Compiladores a cértos Naturalistas que mui contentes , e mui miúdos descrevessem os combates das Ara-

nhas, e o como ellas umas a outras se devorão ; e nos escondessem a industria com que fabricão as suas teias.

Dêmo-nos pressa a que este Diógenes se cale. Que como ha tal qual verdade no que elle declama, (verdade dura e desmesurada !) não venha ella ainda assoberbar a desgraçada Philosophia. Tenteê-mos justificá-la, oppondo ao tal Cynico o sizudo e comedido Philósopho, que lê a Historia, para se assegurar que as gerações que passarão nada tem que exprobrar a esta que vai correndo ; e que assim lendo, vai desculpando o seu século, e consolando a vida com o spectáculo de tantos infelizes illustres e respeitaveis, que o antecederão : que vai rastreando pelos Années do Mundo, os preciosos traços (bem que mal-sinalados, e de raro em raro) dos forcejos do spírito humano ; e os mais altamente impressos traços do empenho com que em todo o tempo se desvelarão em abafá-los ; que ólha, mas sem se demover, qual sorte foi a dos seus predecesores, que é a que lhe tem de vir, se destemido como elles, e como elles bem succedido, accrescer no edificio da Razão algumas projecticias pédras, por dita sua, ou por desdita. Repete-lhe a cada instante a Historia o que os do México inculcavão aos Filhos, desde lhes erão nascidos : — Lembre-te, que para padecer viéste ao Mundo : : padece,

é cala-te. — Eis o teôr, com que a Historia instrue, consôla e dá coragem. No que della apprende, lhe perdôa o Philósopho o que nella é incerto (condão de humanas luzes!); e a escuridão do Mundo physico o consôla da escuridão do Mundo moral. E porquanto lôgo as esquece, sobejidões lhe reléva; ou porque melhor o diga, nem forças pôe em despedir da memoria factos, que por si mesmos, nada o interessão na leitura; factos, que pela convenção dos Homens entrão no fio da Historia, como no fio da Conversação entrão certas phrases: n'uma palavra, como uma dessas inutilidades tão necessarias, que enchem os immensos, e crébros vácuos da sociedade.

Pelo que, em vez de desdenhá-la, o Philósopho, a elle é unicamente util a Historia. Classe ha todavia a quem ella é ainda mais util; a mal affortunada Classe dos respeitaveis Príncipes. Não os offendo, quando assim fallo. Dictou-me esse *mal affortunada* o interesse, que a todo o Cidadão inspira a inevitavel desgraça a que elles andão sujeitos, de não vêr Homens sem máscara; Homens que tanto lhes é importante conhecê-los. E a Historia é quem, como em pintura lhos amostra; e o retrato dos Pães lhes é lição para desconfiar dos Filhos.

Fica pois sendo bemfeitor dos Príncipes, e por consequinte dos Póvos que elles governão, aquelle

Historiador, que nunca desvia os olhos do respeito que á Historia é tão devido. Escusado era o dizê-lo. — Nunca a Verdade se altére, e rara vez se cale. Arguião a Fleury (mui judicioso Historiador) que referira na sua Historia Ecclesiastica factos desedificativos, de que incrédulos abusar podéssem, v. g. as vexações, que com a máscara da Religião (que as desabona) commetteo o Fanatismo; e o abuso, principalmente, que vezes, foi feito da potencia spiritual para tumultuar os Póvos contra seus legitimos soberanos. Com tanta candura, como Philosophia, respondia elle: » Não se poderia uma Verdade oppô-la a outra Verdade. Mais que muito infelizmente são verdadeiros esses factos; o que porém não tira ser verdadeira a Religião. » E óra (podia elle accrescentar): tanto mais a abonão tal, que resistio ella á causa interna de destruição, mais para lhe dar susto, que os tyrannos que a perseguirão, resistio ao zêlo ignorante, usurpador, e cêgo; e aquélla que seus cruéis inimigos não poderão desbaratar, estiverão a pique de affundá-la seus perigosos amigos.

Mas que têôr se manifesta ao Historiador, com que, sem se aviltar, sem se empecer, diga a verdade, e não offenda? e se não envergonhe, callando-a, quando util fóra o dize-la? A respósta (e talvez unica) a similhante questão, libra, em que

assente o Historiador, se não quer que o convênção, ou que, ao menos, o suspeitem de faltar á Verdade, não dar nunca a público a Historia do seu tempo; como nunca um Escriptor de Diario, fallar déve dos Livros conterraneos, por se não pôr a risco de se desabonar nos Elogios, ou nas Sátyras que delles faça. O Litterato que tem prudencia e saber, respeita como déve os que pelo podêr, ou pelo valimento que tem, lhes fica azo de fazer muito bem, ou muito mal aos outros Homens; sem nelles fallar, os vai julgando e avaliando pelo que elles são, e sem lisonja nem fél os vai commettendo com seus vicios, ou com suas virtudes a um registro, que ha-de conservar para os vindouros que tem de os sentenciar segundo elles obrárão. O Soberano, que subindo ao throno, prohibisse, (pondo mordança á lisonja) que lhe escrevessem, em quanto vivo, os Annâes de suas acções, se daria, com essa prohibição, lúcida auréola de gloria; não temendo quanto se affoutasse a Verdade a lh'o dizer, ou a dizê-lo aos Póvos. Antes a Verdade que lhe déra as luzes, lhe daria depois os merecidos elogios. Não leria o Soberano a Historia de suas acções, mas desfructaria os avanços della. Porque não accólhem os Litteratos essa boa opinião, e não suppõem feita pelos Príncipes essa prohibição? é porque não se animão a lhe obedecer,

como se lhes fôra ella promulgada? Confessar-se-lhes-hião devedores dos Soberanos, e os seus Póvos, e ainda a Historia mesma.

A estas reflexões sobre a Historia, em geral, digâmos pouco á cêrca dos diferentes modos de escrevê-la. A dos Epítomes Chronológicos tenho-a eu pela mais apta para quem quér escrever a Historia (sc. a Verdade). Nelles cifra na resulta geral dos factos, quanto ha na Historia de incontestavel, suprimindo particularidades que de ordinario alteradas manda o Engano, ou as Paixões dos Homens. Desta especie temos, d'alguns annos a esta parte, grão numero de resumos, á tésta dos quaés poremos o Compendio Chronológico da Historia de França, pelo seu merecimento de ter elle sido o modélo dos mais; e pelo muito recommendavel que é, não só pela elegante e nítida fórma que o Autor lhé deo, mas tambem pelo rastrêo exacto, pelas reflexões, e delicados alcances nelle esparsos, e mui principalmente, pela bem cavada exposição (dado que apparentemente succincta) dos principios, e dos progressos da nossa legislação (1).

(1) Entre os muitos Compendios Chronológicos, excellentes a maior parte delles) de que, ha annos, nos tem abastado, distingue-se principalmente o Compendio Chro-

Neste methodo tão acertado de apresentar os factos, deverão limitar-se os Historiadores, a contentarem-se os Homens de sizo com os réditos da instrucção : mas ei-la a Inquiéta Curiosidade, que péde particulares circumstancias, e que encontra mais que muito com pennas que mui presto se apáirão para a servir, e para a enganar.

Houve no século passado, Historiador (1) tido e havido por mentiroso, a quem se representou, que alterára a verdade, na relação de certo acontecimento : » *É factivel (respondeo elle); e que faz isso ? Não vale elle melhor, pelo módo com que o eu contei ?* Tendo outro (2) de narrar certo sitio famoso, e chegando mui tarde as Memórias que esperava, continuou a narrar o sitio, metade, quasi segundo o que sabia ter acontecido, e relatou a outra ametade ao capricho da sua imaginação. Chegão noticias authenticas, e essas différem do que elle tinha nar-

nológico da Historia de Allemanha composto por Pfeffer em 12º. Parece que os que bem o entendem, fazem d'esse Compendio a mais alta estima, considerando-o como cifraada nelle, não só a Historia de Allemanha, nas ainda a do Direito público dessa nação.

(1) Varillas.

(2) L'abbé Prévost.

rado : « Embora (disse), não mudo o que escrevi ». Fiái-vos lá nas Historias contemporaneas !

Tantos Príncipes, cujo character, mui foutamente nos descrevem Historiadores, nem que elles fossem Palacianos seus, e cuja política nos devolvem, nem que elles íntimos fossem do seu Concelho... como (digo eu) se cá tornassem ao Mundo, estalarião de riso, tantos Príncipes, lendo os retratos que delles fazem e as concepções de que esses Autores lhes fizeram mimo ? Na paz de Utrecht debatião mui accêssos os Políticos de Inglaterra, se razão tinha ou não a Rainha Anna de contribuir para essa Paz : e óra nessa mesma Quadra fazia dissertação sobre dissertação um Lente de Cambridge para provar se fizera bem ou mal certo Imperador Grêgo (varreo-se-me da memória qual) em concluir Paz c'os Bulgaros.

Tributo eu rendimentos, e até mesmo órço pela superstição (1) no culto de estima, e ainda de admiração que aos Autores antigos dou : mas não me impéde todo esse culto de os não suspeitar bem vezes, que mais como Oradores, que como Philó-sophos, nos escreverão a Historia. Essas Fallas, com que a cada passo deparámos em seus Escrip-

(1) Que tanto não honra o Idolo, que antes avilta o culto rendido.

tos, e que muito se agastarão elles, que as attribuissemos nós aos sujeitos em cuja bôcca elles as põem . . . Essas fallas (digo), de mui eloquentes que são, ou antes por isso mesmo que são obra prima de Eloquência, trazem profundos rasgos de que mais endereçava a Imaginação a penna, que a narrativa dos successos. Essa ancia de sirzir Fallas no tecido dos acontecimentos, ancia tão geral e tão embaïdora nos Historiadores da antiguidade, subjogou (bem que mais frouxamente), a esse que a todos escureceo no conhecimento dos Homens; a esse que com mais vivas côres retratou o Vicio e a Virtude, a Tyrannia e a Liberdade (do cordato, do eloquente Tácito aqui fallo) cuja Historia pouco, embóra, perderia, em a considerarmos como a primeira, e a mais verídica das Novéllas philosophicas. Hoje (digâmo-lo ao claro) mandaríamos ás amplificações de Collégio o Historiador que recheasse de Fallas as suas Obras. Todavia tal adorador ha hi d'esses Antigos, que esquivando-se mui bem de escrever a Historia á maneira antiga, não se néga a repetir-nos que são elles sempre em todo o género os môdelos nossos : tratando assim os grandes Ingenhos da antiguidade, como essa antiguidade tratava os Numes seus; pródigos no incenso, e precavidos na imitação. Louvores de sobra, e dissimilhança, quanta possivel : que é ter, á uma, a

que comparaveis que são com os que em *Physica* se hão feito para explicar os phenómenos da Natureza ! Quando, a serem outros do que hão sido, lhes coubérão, e talvez melhor, as táes explicações. Um d'esses sabios que em nada empeço encontrão, deo d'esse geito uma *Chymica demonstrada*, a qual em cousa nenhuma vinha balda, senão na verdade dos factos ; acanhadinha objecção , á qual, quando lh'a fizérão, respondeo mui serôdeo. » Pois dêem-me » cá os factos como elles são, e tem de vêr como » lh'os explico. » Assim acontece aos Autores, que tão guápos motivos nos dão dos acontecimentos passados. Quizéra eu que tomando balanço ás suas forças, se atirassem, pelo que ante seus ólhos passa, a adivinharem as revoluções que dahi tem de resultar. Que nos prognostiquem, segundo o estado da Europa neste anno corrente, qual tem de ser para o anno que vem. Oh que não ! Tal ensáio não o esperem delles. Não tem bofes para tanto a sua sagacidade ; epericlitaria de sobejo a *Metaphysica* d'esses Autores : depois do que succedeo, antedirião o que nunca tinha de succeder.

De quantos modos ha de escrever a Historia, o que talvez merece mais confiança, pela singelez, que lhe déve servir de alma, é o das Memórias, ou Cartas particulares. Neglencia de stylo, desordem,

longuras , pequenhezes circumstanciadas, etc. tudo se lhe perdôa em consideração da verdade, como que forem escriptas. Cujo ar de verdade não compete que lhes falleça, quando o Autor das Memorias foi nellas actor, ou testemunha; e que não as publicou elle em sua vida, nem forão compostas as Cartas, para se darem ao Público. Mal vai ás Cartas não endereçadas a alguém, e que só impressas lidas são. Exceptuêmos tadavia alguns Romances Ingleses carteados, em que revê, que não cuidava o Autor que teria Leitores: mas temos de convir tambem de sua summa des-lembrança; e que á força de as armar parecidas co'a verdade, pelo individualo, e pelas digressões, descambárão-lhe no insupportavel. Bom é imitar a Natureza; mas que nunca convide enfadamento.

Arriscando-me a aparar espevitados motejos dos que refugão quanto dessemelha do que elles sabem, affoutar-me-hei eu a propor aqui um méthodo de ensinar a Historia, em que já n'outro lugar toquei um tanto, e que, a meu parecer, teria muitas ventagens? Fôra este o de a ensinar ás véssas, começando pelas éras mais proximas de nós, e acabando pelas mais remótas. O esmiudado dos factos, e o volumoso delles iria desmedrando á medida que elles se alongassem, e que por consequente interessassem menos. Utilissima essa Obra fôra, mórmente

Tom. IX.

que lhes léva o Ingenho, applaudem á surdina, ás embotadas settas que a elle atirão; triumpho, que elles imaginão, que ninguem lh'o sabe, porque ninguem lh'o disturba: elles inimigos encobertos e temerosos do verdadeiro talento, que delles não faz caso, dão-se a patrocinar, na escuridade, a baixa Litteratura, que os desestima?

Se estas reflexões á cêrca da Historia, as aceitar o Público, com a mesma bondade com que accetou as que fiz á cêrca da Poësia; sem dúvida que não descontentarão ellas mais, aos bons Historiadores, que as outras não descontentarão aos bons Poetas. Descontentarão sim a míseros Compiladores, que refutarão o que eu não disse, e terão a de me refutarem mal. Valer-se-hão do recurso de me alcunharem Innovador, e Detractor da veneravel Antiquidade, Inimigo do bom gosto; Geómetra em fim, e peor que tudo: que em pontos de invectivas, bem se sabe que não se atira mais longe a sua imaginação. Vós, que furtado tendes o nome de Historiadores e de Poétas, e que com tão pouco interesse; tanto zêlo demonstráes, defendei quanto mal poderdes a Poësia, e a Historia: mas nunca vós a componháes.

A mesma advertencia que fiz no fim do opusculo precedente se applica a esta traducção.

Nota do Revisor.

APOLOGIA DO ESTUDO.

Parece que houve engano no título. Elogio, e não Apologia se intitule a que do Estudo quereis fazer. É advogar causa, que tal não quer. Que ha hi mais apto a consolar-nos, a instruir-nos a mo-rigerar-nos, a aditar-nos, que o Estudo? E ir-nos-hão enfiando um ramal de máximas havidas por verdadeiras, pelo que tem de triviaes; citar-nos-hão a bella passagem de Cícero sobre a ventagem das Lettras, que vem na sua Oração pro *Archia*; passagem que elles crem que não tem réplica: « Que replica (dirão) ha hi contra o que Cícero disse? »

Táes os dittos serão de quantos não entregarão a vida á cultura das Lettras, nem nellas buscão, nellas encontrão al que des-fadiga de ânimo, d'onde não rebente dissabor algum, alguma invéja.

Não córre igual discrimine se o perguntamos aos que abraçarão o estudo por escolha, por desejo de consideração e de estima. Sim; que a esse áuge aspirão os Litteratos; e quando elles affectão des-denhá-lo, mentem. Digão-nos porém a maior parte delles, que fructos hão çolhido de vigílias táes? Da desconsolada resposta que nos dérem, alcançaremos que para bem entendermos os descontos encobertos

de qualqúer profissão, reléva conversar com os que a exercitão, e não com os que com ella se divêrtem.

Muito antes que o dissesse Horacio, tinha ditto a experiencia que ninguem se dá por ditoso no lugar que tem, mas sim no alheio: e a unica ventagem (se tal), e que as luzes da sciencia dão, é a de não invejar o estado alheio; sem, por tanto, se contentar com o seu.

Não imaginemos todavia que a Dita é incompativel com a cultura das lettras: que então seria exagerarmos o nosso infortunio. Porquanto ha nesse estado, como em todos os mais, sujeitos privilegiados, que escapão á Lei commum e se lisonjêa cada um, que entrará no ról d'esses predestinados. Que a não ser assim, parvo fôra quem não queimasse os livros; começando pelos que houvesse elle mesmo composto. Mas a mesma Providencia que (parêce) coadunou á mediocridade da classe, e da riqueza a Dita, a coadunou igualmente á mediocridade dos talentos, para nos curar (quem sabe?) de ambição em qualqúer género que fosse. Essa mediocridade satisfeita e assocegada, que alimenta e affaga o nosso amor proprio, e que ao de ninguem dá sustos; que sem muita vaidade, nos dá a crêr que ahi somos alguma cousa, e dá a crer aos outros, sem grande aggravo, que nada somos; essa

aurea mediocritate, (a servir-me da bella expressão de Horacio) faz, que esses que a possuem, ló-grem dita, obscura sim, mas dita assegurada, e duradoura. Comparêmos os talentos medíocres, ao que no Estado chamão Burguezes abastados, so. Classe de menos invéja, e de mais remanso.

Porção de Litteratos é ella, cujas exprobrações anteparar nos cabe. Como elles, em pontos de renome gozão limitados cabedáes, bem que sufficientes para seu cómodo, e que não haja quem lh'o alterque, são elles quem, entre outras qualidades, caprichão de grande e patriotico zêlo á cêrca da Litteratura, em razão de que, nas almas vulgares é o patriotismo a méra sensação do proprio cómodo, e o receio de que lh'o venhão perturbar.

Que mal vos fizêrão os Litteratos (me dirão esses Zeladores) para os vir dissaborear da sua profissão? Vens tu, digno imitador do Poéta (1) que exhortava os Romanos a que affundassem no mar quanta riqueza tinham para conseguirem ser ditosos, aconselhar-nos, que para nos aditarmos queimêmos as Livrarias? E que nem á proscricção geral escapem sequér, cinco ou seis Philósofos modernos, e por modernos privilegiados? Nem esperança nos dás que salpicadas as suas Obras pelo cardume da infínidade dos outros Livros, salvarão os mais, como já certo

Patriarcha pedia perdão para uma Cidade, se nella se deparasse com alguns justos ?

Resposta jovial merecem declamações táes. Dás por antagonistas dos Litteratos, a quem lastima as penas dos que professão a Litteratura ? Tu, que tão levemente còbras susto, e me criminas talvez, levantas, sem o saber, a teus melhores amigos, pleito. Se os teus amigos, em algum livro anónimo, acertassem com o seguinte : *Nada sanéão as sciencias ; não nos doutrinão no teor da vida, mas sim no da disputa : mimo nocivo fez aos Homens quem lhes deo a Razão. Brotárão no Mundo sabios, e extinguírão-se os Homens de bem : logo attribuirião essa sátýra feita ao juizo e aos talentos, a algum declamador moderno, amigo de paradoxos, e de sophismas ; e dirião que a Antiguidade, de muito ajuzada que era, não resvalaria nunca em pensamentos táes, e menos ainda em dá-los por escripto. E ora se te eu disserque assim o sentio depois delles Montaigne, e outros em grande cópia ? Que concluirás tu de táes virotos vibrados contra as Lettras por aquelles mesmos, que mais nellas se entranhá-rão ? que mais por ellas se illustrárão ? que mais encómios n'outras passagens lhes derão ? Nada. Senão, que como as outras Paixões, a paixão do Estudo tem seus instantes de dissabor e de máo génio, como tem outros de prazer, e de arrobamento :*

que nessa luta de dissabor, e de delicia, vence por mais valente o prazer; pois que diffamando a Litteratura, continuão a abraçá-la como se as Musas fossem para os Litteratos caprichosas Damas, de quem se dão queixumes, e a quem sempre se torna.

Accomettêrão, nestes ultimos tempos, com rhetórica a causa das Lettras, e com lugares communs a defendêrão: quando eu creio que o melhor método de advogar seria analysando-a, e contemplando-a por todas as faces, como ella o merece, com boa Dialectica. Por gran desgraça cansa-nos a Dialectica, lugares communs enjôão, e nada a Rhetórica prova; meio mui certo de que nunca a questão decidida seja. Fôra talvez mais acertado comparar as sciencias aos alimentos, que necessarios a todo o homem, nem a todos, nem todos no mesmo gráo, nem pelo mesmo modo convêm a todos. Mas esta verdade, por mui simples que ella é, não dá com que compôr um gordo livro.

Como quér que seja, os que desabonárão a cultura das sciencias, como um grande mal, provavel é que não deixou o seu zêlo de dar fructo; e fôra es- perdiçar palavras, o prégar contra um abuso, que não ha hi esperar desarraigá-lo. Em persuasão tal, muito me espanto, que golpe tão mortal imaginas- sem descarregar nas Lettras, como é o de achacar- lhes a depravação dos costumes. Supponhâmos que

tanto tem essa imputação de mal-fundada, quanto de injusta. Se com effeito são os Litteratos a causa da desordem que lhes imputão, não era para esperar, que elles soffridamente apararião os dardos que lhe arremessão? Dar-se-hião elles por sentidos com a pintura do mal, quando esse mesmo mal tão pouco os móve? Olhai como elles porfião a allumiar, e a perverter o genero humano? A haver (como eu supponho) um sincéro desejo de os converter, com assustá-los, mais poderoso e mais seguro interesse se lhes deparava, no amor proprio, e na vaidade: affigurá-los apostados a correr incessantes apóz chymeras, e dissabores; amostar-lhes, a uns o nada d'esse humano saber; a outros quão futil, e aos mais o quanto incerto, mórmente, por bordadura o Odio, e a Invéja assanhando-se em perseguir até á sepultura Escriptores de renome, honrados quando mórtos com eximio louvor, e quando vivos désabonados: Homéro, Camões, Milton infelizes e pobres; Tasso morrendo, sem desfructar a merecida gloria; Corneille dissaboreado do theatro e tornando a elle, para por elle se arrastar de dissabores em dissabores; Racine desesperado das críticas; Quinault victima da sátyra; e por fim exprobandos-se elles todos, de que por ganhar fama, perdêrão as delicias do remanso. Ponde os ólhos, Mancebos Litteratos, na sórte

que vos espera, se com tão grandes Homens vos parecerdes! Quem, com lêr tães nóvas, não irá fechar quantos livros tem? Assim se ião metter os Alumnos d'esse hypocondrico Philósopho, que tanto desabonava o viver, que se desgostavão da vida os seus ouvintes: elle porém guardava para si a valentia de se não mattar.

Bem verdade é que nesse Quadro tão temeroso e triste, em que com côres de Eloquencia fossem debuxados os infortunios padecidos pelos Litteratos, fôra bem tomar sentido (por não desacertar do alvo) em lhe oppôr os brazões das honras, da estimação, e valia que tantas vezes os Talentos conseguirão. Mas esse é o uso da Eloquencia; mostrar sempre de perfil os seus retratos.

A Eloquencia bem a admira a Razão, mas não lhe céde; com ella se divérte, mas della desconfia. Allumiados por essa Razão, justa ainda que fria, tácitos, a escutêmos. Contemplêmos de primeiro, o que é o Estudo em si mesmo, e limitêmo-nos neste discurso, em fazer algumas reflexões, meias consoladoras, meias tristes, tanto á cêrca dos regressos que nas Lettras se encôntrão, quanto á cêrca dos desgostos, que nellas se experimentão.

Nos Homens é natural a Perguiça: ao que nos arguirão que o Homem é condemnado a trabalhar, pela sua destinação priméva. Assemelhêmo-lo ao

pendulo: tira-a do descanso alhéa força; mas o pendulo tende sempre a vir ao descanso. Seguindo ainda a mesma comparação digo eu, que arredado uma vez o pendulo da situação que tinha, a ella mil vezes tórna sem parar, até que o móto seu, de lento em lento, pelo roçar continuo, e pela resistencia é destruido, e é nada. Assim o Homem tende sempre ao remanso: bem que agitado por incessantes desejos delle sáia, e sempre o busque, lá vem, pouco a pouco, a se gastar por esses mesmos desejos a alma, e pela resistencia que encontrou em contentá-los, e por fim chega a lograr tardia descontente tranquillidade. Dous Homens andão nò Homem; o Homem da Natureza, e o Homem facticio. O primeiro só tem idéia das necessidades physicas, e consiste o seu prazer em contentá-las; e vegetar depois sem incómodo, sem paixões, e sem enôjo. Pelo contrario, o Homem facticio tem mil necessidades *ex instituto*, e para assim dizer, metaphysicas; óbra da sociedade, da educação, dos preconceitos, do hábito, e da desigualdade das condições. Se a condição, que entre os do nosso lote possuímos, nos confére alçada de contentar sem lida necessidades physicas e reaes, vem as necessidades metaphysicas e facticias apresentar-se nos, como pasto necessario aos desejos nossos, e por consequente á nossa existencia. Ora, de todas es-

sas necessidades imaginarias , mais imperiosas , ás vezes , que as necessidades naturaes , a mais universal , e a mais urgente é a de dominar sobre os outros , ou já pela dependencia que elles de nós têm , ou pela luz que de nós recebem. E ora cada um igualmente cuida em sahir de si mesmo , e dar que appetecer aos outros de se verem no gráo em que somos : este aspira ás riquezas , aquelle ás honras , essoutro abalança-se a acertar com mais pura dita na meditação , e no retiro. Pelo que , em quanto a mór parte dos homens a suores e fadigas condemnada , inveja o ócio de tantos semelhantes seus e lh'o deita á Natureza em rôsto , andão a esses do ócio dando-lhes tratos as Paixões , ou os define o Estudo ; devóra o enfadamento a todos os mais.

Penetrêmos por esses asylos , que o Philósofo consagrou ao Estudo , e ás Reflexões. Selá na sociedade de seus meditados livros , lhe perguntamos se é feliz , e lhe offereçemos , se é possível algum meio de o ser , dirá elle , como não ha muito me disse um sabio de grande celebridade :

» Vês essa Livraria immensa em que assisto. Pois apenas entrei nella , disse comigo , como esse animal faminto lá da Fábula : Que amuadas riquezas , para quem com ellas queira ser ditoso , sem depender de alguem ! Os mais bellos annos da vida aqui os passei a estancar esta vasta collecção ; e que co-

Ihi della? Incertezas nos factos da Historia, trévas em Physica, na Moral triviâes verdades, ou arriscados paradoxos, e subtilezas vans na Metaphysica. Debalde me perguntareis, depois de trinta annos de estudo, por que razão cáhe uma pedra, e por que motivo movo a mão, ou porque a fâculdade tenho de pensar e de sentir. Se não fossem as luzes superiores á razão, que me servirão muitas vezes, e me consolárão na minha ignorancia, nenhum livro me disséra o que sou eu, d'onde venho, e onde tenho de ir. E, lançado ao Deos-dará, neste Universo, diria, como o disse o Dóge de Veneza, vendo-se em Versalhes, a quem lhe perguntava qual de tantas maravilhas o admirava mais: « O que mais me admira, é vêr-me eu aqui » (1).

Enfadado dos livros, que promettem instrucção, e que tanto falhão no que promettem, dei-me a Obras de méro agrado, onde parece acertar-se com algum recurso. Novo engano! Que, em tão bastos Oradores não achei senão declamações; na multidão dos Poétas, pensamentos falsos ou vulgares, com forcejo, e apparato proferidos; no cardume das Novéllas, o Mundo, e os Homens falsamente retratados. As Paixões, que essas ultimas Obras per-

(1) Vid. Historia de Luiz XIV.

tendem dar-nos a conhecer, oh quão frias tem de parecer a corações em que Paixões nenhum acesso tem! e ainda mais frias a quem de alguma paixão está inflammado! E que distancia, então, entre o que se lê, e o que se sente!

Deo-me no ânimo, (apóz leitura tão cansada e tão inutil) que havia livros com título de Diarios, fadados a recolher quanto ha melhor nos outros livros. » Por estes, dizia eu comigo, é que eu de-yêra começar. Ter-me-hião forrado bem dissabores e trabalho. Abro um d'esses duzentos Diarios, que na Europa, cada mez se imprimem; dou nelle, com o elogio pomposo de certo livro que eu não conhecia: açodado em o lér, sobre a palavra do Autor do Diario . . . Oh como me cahio das mãos ás primeiras páginas que li! Então, mas por méra curiosidade, quiz saber como fallavão d'esse livro tão celebrado e tão pouco digno de o ser, outros Diarios: uns louvavão, outros dilaniavão; por má ventura porém, os que lhe fazião justiça, louvavão outras Obras, que eu tinha lido, e que não valião mais que essa. Pelo que, assentei, que da leitura dos Diarios, o que méramente se colhia, era saber que o Diarista era amigo, ou inimigo do Autor que elle diariza: o que não dá summo proveito.

Dão á Bibliothéca de Alexandria o campanudo rotulo de *Thesouro dos remedios da alma*. E esse

Thésouro dos remedios da alma, não o considero eu mais opulento, que Pharmacopéas vastissimas, que annuncião remedios para todas as molestias, e que pouquissimas curão.

Confessarei, não menos, e com justa razão, que nesses archivos de frivolidade, de erros, e de enôjo, distingui alguns Historiadores Philósofos, alguns Physicos que sabem duvidar, Poétas que sentem, e dão a sentir suas imagens, Oradores que coadunão com a Eloquencia o bem arrazoado; mas tão acanhado é esse numero, tão asoberbado pelo tropél dos outros, que é custoso congraçar-me com esta vasta collecção de livros: comparo-a com essas tristes pousadas de mentecaptos, ou de parvos, guardadas por algumas pessoas de tino: que porém não alcanção, por poucas, afformosentar pousadas táes.

Enojado dos pensamentos alheios, quiz publicar os meus; e posso-me gabar que lhes recambiei todo o enôjo, que me elles dérão.

Lancei na Historia o mui primeiro arrôjo, compondo uma em que fallava ás claras de pessoas muito de temer; por quanto me tinhamo segurado serem as atrevidas pinceladas, as que davão mais no gosto do Leitor; pinceladas, que me grangearão crueis inimigos; de quantos ellas assinalarão. Escripitor me intitularão perigoso, os comprelhendidos;

desattentado os indifferentes; e as críticas vinhão com granizo. Em vez do fumo de gloria, a que aspirava, pezares e mófas me vierão.

Então disse eu, para me consolar » Pelo Público em pessoa me verei vingado. Na dramatica scena, me appresentarei ante elle, e com suas proprias mãos ma ha-de elle coroar.» Escorado nesta confiança embebo-me altamente nas regras do Theatro, e componho uma Tragédia. Assobiárão-m'a. Componho uma Comédia: — dêrão-lhe garrote em meio.

Careão Philosophia os infortunios: como vólve á sua Dama o jogador que perdeo tudo. Essa Philosophia, que ahi dizem, que de tudo nos resarce, me abrio os braços e me offereceo asylo. Entre apertos de coração, escrevi um longo e desconso-lado volume de Moral, no qual me pareceo que a mais pura virtude assoalhei. Veio um parvo assegurar-me que eu alli á Lei natural reduzia tudo. Aparárão-se infindas plumas, rompêrão clamores mil contra o volume: delles colhi, que a verdade, como as crianças, não vem ao Mundo sem dôr.

Escarmentado, e persuadido que se não deve mostrar aos Homens, nem verdade historica que os moleste, nem verdade philosophica que os estomágue; mas sim, e unicamente verdades palpaveis e frias, e que azo não dêm a sátýra nem a calúmnia; abalancei-me ás sciencias exactas, e compuz um livro,

de que, em fim dissêrão bem, mas que de ninguém foi lido. O que, mais que todas as antecedentes desgraças, me desalentou de todo.

Uma única especie de Escriptores me pareceu estar em posse de não enturvada felicidade: a dos Compiladores e Commentadores, laboriosamente occupados em explicar o que elles não entendem, e em louvar o que não sentem, ou o que não merece algum louvor. Os táes amarellecidos no folheio da antiguidade, crêm que da gloria dos antigos lhes vem quinhão, e modestamente lhes vem côres ao rosto, dos encomios que a ella dão. Invejára-lhes em esse bom haver, a não vir elle fundamentado na parvoíce, e na presumpção, e que outro sim me parece deslavado esse género de felicidade, e que não quizera, a preço tal, eu ser feliz.

Resoluto a sahir, para nunca mais, d'este Gabinete (quem nunca nelle entrára!) affigurou-se-me que a sociedade, á qual desde a infancia renunciei, me acoliria com regressos, com amigos. Misero de mim! Que zombárão de mim os Homens, como já de mim tinham zombado os Livros. Para mór desgraça minha, esvaíram-se-me os annos das paixões; porque nem a momentanea illusão d'esse regresso me ficasse. Ficou-me unicamente o ser desde agora até ao fim da vida, spectator da minha existencia (não tendo nella parte) e ver como vão, diante de

mim, os dias resvalando tristes, como se fossem dias alheios; e ter assentado, como Salomão, comigo, ainda que bem tarde (não sei se diga que mais que muito cedo) que tudo é vaidade. Gastos, sem me ter logrado delles, os sentidos; cansado e frouxo o juizo, sem dar parto, que bem valesse, e dissaboreado antes de tomar-lhe o gôsto. »

A esse praguejador de estudos respondi eu então: » Ninguém motivos tem maiores de se dizer des-satisfeito, nem menores de queixar-se. De primeiro, quanta leitura forrar devêreis, para deparar com mais instrucção! Quem vos influio, que folheando, estudando, compilando livros de metaphysica, acertaríeis com luzeiros que allumiassem questões meias sublimes meias oucas? Barranco eterno dos Philósofos passados, dos presentes, e dos futuros! Revirando sobre vós mesmo, e sem mendigar de estranhos, atinaríeis que em Metaphysica, se de vossas reflexões o não cavaes, não vo-lo dá a Leitura; que quanto para espiritos vulgares é negado esclarecê-lo, escuro tambem fica aos Ingenhos mais profundos.

Sondando tambem assim o fundo ao coração, e não ás subtilizas dos sophistas, daréis com a boa Moral. Ai de quem necessita de lér livros para ser Homem honrado!

Vêdes bem, que no meio desta vastá Bibliothéca,

devêreis bastantes vezes clamar, como esse Philó-
sopho que decorrendo um Palacio alfaiado de inu-
teis faustos móveis, dizia : « Que de cousas que
me não são de prestimo ! »

Offerecião-vos os Tratados de Physica grossa
quantia de factos verídicos e de arriscados razoamen-
tos. E ainda vos pasmáes do pouco que apprendes-
teis ? Se outra estrada proseguissem, vos fôra estudo
tal perenne fonte de instrucção e de prazer. Hou-
véreis admirado os recursos da Natureza, e os de
tantos Ingenhos sublimes, que a forçarão a que a
elles se descobrisse, ou que della tirarão prestimo
para tantas Artes, monumentos admiraveis, e sem
número da industria dos Homens ; ou que, em fim,
atinárão com o laço, com a analogia dos phenóme-
nos, cujas primeiras causas são o motivo de vossa
queixa. Consenti que o Ente supremo um canto só
do véo para vós levante. Ia-se-vos estragar a vista
em objectos remotissimos de seu alcance ; recolhera
de lá, para a empregares nas maravilhas que ahi são
ao redór de vós, e em que não quizestes pôr os
ólhos : vereis então, quanto vos assombra pela
extensão que tem, e pelos que tem, limites.

Dou por injusto o desdem em que tendes a Eru-
dição, quando ella é quem alimenta, e quem dá
vida a todas as mais porções da Litteratura, desde o
Discreto até ao Philósofo : cumpre accorçoá-la

pelos mesmos principios, com que n'um Estado em que ha boa policia, se accorção os Lavradores.

Tambem vos dou tal qual razão no que vos queixaes das incertezas da Historia, no caso, que para um Philósofo fosse a Historia uma secca e nua narração dos factos. Verdade é que ella nem sempre diz verdades; mas ella mais que muito a diz para dar a conhecer os Homens, que era o objecto principal que nessa leitura vos devêra levar os olhos e a attenção. Quanto não houvêreis pasmado, ao sahir da vossa solidão de os achar quâes elles são: delles apprendêreis a amar alguns, a fugir dos mais, e a receiar-vos de todos.

Convenho, que ainda menos verdade que a Historia os Diarios dizem, mas sejâmos justos. Nunca vós no que escrevestes, quinhão déstes á Amizade, á Gratidão, ao Interesse, e quem sabe se ao Ódio? E quereréis vós mais perfeição nos outros que em vós mesmo?

Desculpa tendes de ter lido de malhão, Poétas, Oradores, e Novellas; mas não de os haver lido até ao fim. Desde as primeiras páginas vos devêreis capacitar, que as obras effectivamente agradaveis tão raras são, quanto effectivamente amaveis as pessoas. Tanto peor, se vos não arrebatárão a alma um Bossuet, um Corneille; se vos não arrancou Racine lagrimas; se Molière não se vos affigurou,

como o mais insigne pintor do coração humano; se não sabeis Quinault e La Fontaine de cor. Dos Antigos, que lhes servirão de Mestres, vos não fallo: nem porque elles são mortos, se louvem sempre, como é bem que ás vezes se louvem seus discipulos, dado que ainda vivão.

Desgraçado no que lêstes, devieis sê-lo no que composestes. Vós, que não conheceis as paixões ides compor uma Tragédia? E uma Comedia, vós que ignoráes o teór e trato que no Mundo córre? Uma Historia vós, sem attentar que quem escreve a Historia do seu tempo, tem de passar por satyrico ou por lisongeiro; e de lá a aparar odios, ou menosprezo?

E vos queixáes das críticas? Dar-se á impressão, é dizer aos outros tacita e modestamente: » Tenho mais juizo que vós.» E então estranhaes contradicções? Graças rendei á Crítica, se ella é justa; e se injusta e injuriosa, desprezai-a.

Não duvido do desarrazoado tratamento feito ao vosso Tratado Philosophico: mas reparai, que o primeiro fructo da Philosophia, é preparar-vos o ânimo para aggravos que vos fação, porque os perdoeis antes de vindos, sem desafiá-los, nem temê-los.

Quão mal vos affligistes dos muitos elogios e dos poucos leitores com que na Obra das sciencias

exactas deparastes! Sciencias ellas são , que escusão ser julgadas, ao passo que Obras agradaveis, quem cabalmente as avalia, é o juizo público. No primeiro caso, pago estâes por vossas proprias mãos, quando no segundo tendes de o ser por mãos alhéas. Grangêas d'um lado maior estrondo e lustre, mas tambem maior perigo : do outro, ganhâes ventura, se menos brilhante, mais segura. Qual das duas, escolhei.

Até que a escolha vingue, concluirêis comigo, que feita eleição de estudos, e havendo equidade comsigo, e equidade com os de fóra, póde o Literato ser tão feliz no seu estado, quanto o permite a humana condição. Tê-lo-hieis sido vós e com ventagens, se houvesseis entresachado com a solidão a sociedade, e o estudo com os honestos passatemos. Fôra esse o teôr de havêres senti-lo, havêres desfructado, por inteiro, a delicia de existir, da qual, ao muito, só lograstes ametade. Enjoava-se de farta metade de vossa alma, em quanto outra metade de inanição se definhava. Atinar devêreis que quando, sem reserva, a um único prazer vos entregâes, vossa alma se vos gasta allí; e que é como a abastança a Dita, e requér economia.

» Bem póde ser (me respondeo o Philóso: ho) que eu tenha de que me accuse : mas não tenho eu tambem de que me queixar dos outros? » Ei-lo que

se desmanda em sátyras contra os Litteratos, em invectivas contra os Protectores, em declamações contra o Público, faltando á equidade, e faltando-lhe ainda mais ao acatamento. Ora eu, que desculpei os Litteratos, defendi o Público, e dei-lhe toda a razão em quanto aos Protectores.

A série dessa conversação me dará com que talvez entretenha em outra occasião esse mesmo Público, que hoje cansá-lo temo, quando mesmo o justifico de graves, e não respeitosas imputações. O modo, certamente, mais iniquo de lhe faltar ao respeito, é o de enjoá-lo Assim, acabo,

OBSERVAÇÕES

SOBRE A ARTE DE TRADUZIR. (1)

Não é em meu ânimo dictar leis, que melhor coubera aos que em Versões egrégios fôrão, o promulgá-las; mas esses, com mais sizo, em vez de régras, dérão-nos modélos. Nas suas Obras estudê-

(1) Em certa Obra, que eu traduzi, que alguns Curiosos traduzida vîrão, Obra, que me daría tres-dobrado lucro, do que esta me deo; Obra, que eu transcrevi com mais gosto, e menos trabalho que a presente; fa como Representante de Prólogo (vertida em Portuguez) esta Dissertação de d'Alembert. Infortunios, que acontecem ás Lettras, como aos Homens, cahirão no manuscripto da Obra, e em quatro ou cinco Cantos della com que o prélo tinha gemido já; e a Dissertação, e os Cantos impressos, e o Manuscripto fôrão para sempre víctimas d'uma inesperada adversidade. Tive intentos de a traduzir de novo; e viria comesinha aquí, para os Alumnos Lusitanos que se quizessem dar á improba occupação de verter Poëmas ou quaesquér outras Obras estrangeiras; e onde elles acharião

mos pois essa Arte; e não em certas decisões mal assentadas, e sobre as quaes se alterca. E que máximas ha hi que mais válhãõ, que os exemplos? Estudem-se estes sempre; que as máximas ás vezes danão. Em todo o género de litteratura, traçou a Razão mui poucas regras, a que depois deo ensanchas o capricho, e de que o pedantismo forjou grilhões, que o pre-conceito venéra, e que o talento se não affouta a despedaçar. Votai-vos, nas bellas Artes, do lado que quizerdes; que é o que vêdes? Leis, que mediocres dictárão, e o Ingenho, que se curva e que obedece: comparai-mo a um Monarcha que Escravos seus hão posto a ferros. Não deve o Ingenho deixar-se subjugar; nem menos dar-se tambem toda a soltura. Regra é esta de tanto proveito para os progressos da Litteratura, que bom fôra que a estendessem, não só ás Obras originaes mas até ás imitativas como v. g. as traducções. Evi-

luzes, e bom acerto: mas a minha muita idade pôz embargos a tão bons intentos: e a deixava a quem a fizesse, e talvez melhor do que eu, a quem trinta e oito annos de ausencia da Pátria, e a falta de conversação com Portuguezes, e com os Clássicos da nossa lingua, tem desfalcado do tal ou qual cabedal, que eu della possuia. Mas a requerimento d'um amigo m'a fizêrão traduzir de novo. Lá vai tal e que janda.

farei neste opusculo esses extremos ambos, e ambos perigos, muito rigor, muita indulgencia. Examina-rei, de primeiro, as Leis da traducção, quanto á índole das linguas, quanto á índole dos Autores; e por ultimo os dictames que nesse género abraçar releva.

Vulgarmente dão pela mais facil de todas a Arte de traduzir, a serem moldadas as linguas umas pelas outras: e eu digo que esse fôra o caso de nos dar mais traductores medíocres, é menos ainda que passassem por excellentes. Servis e litteraes aquelles, por curtos de vista: e estes, que lhe requirem de mais a harmonia e a facilidade de estylo, duas condições nunca descuidadas pelos bons Es-crittores, e que são o character genuino de alguns delles. Que agudeza não fôra necessaria ao Traduc-tor para distinguir em que caso ha-de ceder (sem muito a desfallecer) ás graças da elocução a perfeição cabal da similhança? Uma das grandes difficuldades na Arte de escrever é mórmente nas traducções, e a de saber a que ponto se pode sacrificar á nobreza da palavra a energia della, á facilidade do estylo a correção delle, e á mechânica disposição do estylo a rigorosa exacção dos termos. Temão-se as senten-ças da Razão (severo juiz) e careêmo-nos o Ouvi-do (juiz soberbo). Não tomêmos pois por máxima o traduzir sempre litteraes, ainda mesmo passa-

gens em que parece que a índole de ambas as línguas lh'o não empéce: evitem que fique sêcca, e dura, e sem harmonia a traducção.

Como não permitta quasi nunca a differente índole das linguas que seja litteral a traducção, salva assim o traductor o cachópo que acabamos de appontar, sc. a necessidade em que se veria talvez de sacrificar a graça do stylo ao exacto, ou este a aquella. Perigosa liberdade é a que lhe vem da impossibilidade de passar tóque por tóque o Original que verte! Não podendo dar á cópia toda a perfeição da similhaça, tem de receiar que falhe, em lhe não dar toda a que póde. Outrosim, quando tanto estudo requerem as finuras da propria lingua para bem conhecidas serem, quanto o requerem mais ainda as da lingua estranha que se traduz? E que jando Traductor a quem falte o dobre conhecimento d'uma e d'outra dessas linguas?

Artigo este, em que alguns se não constringem: táes são os Traductores dos antigos. Que, se no Original lhe passão por alto as finuras da elocução; tambem lhe passão por alto aos seus Contrastes. E quem tal créra, que sejam esses Traductores (por fado máo, fortuna escura) tratados com mais rigor que os outros? A superstição que em nós lavra, á cêrca dos Antigos, faz que supponhâmos mui feliz sempre o teór com que elles se exprimirão; e cáhe

em proveito do Original, e em detrimento da cópia, essa ignorancia ; e avaliamos não mais inferior idéia que o Original de si nos dá, mas sim á ideia que nós delle temos. E ora, (porque nada falte a essa contradicção) admiramos essa catérva de Latinistas modernos, sem-saborões, pela mór parte, quando escrevem na sua propria lingua, e que nos deslumbrão em lingua estranha. Tanto anda ahi corrente que, em materia de lingua como em materia de Autores, vale muito haver morrido, para obter nossos obsequios.

Darêmos pois, como cousa assentada, que tem cada lingua sua índole differente? Já modernos Litteratos, com spírito Philosófico, de que ás vêzes dêrão prova, sustentárão a opinião contraria; absurdo esse, que foi móda então imputá-lo, injustamente, á Philosophia, que bem longe estava de o dictar. Nas mãos d'um Homem de talento não ha hi lingua que se não mólde a todos os estylos: ora pathética, ou já sublime, ora leviana, ou já singéla, e lhana. Que não tem as linguas caracter que as distinga: todavia, sendo todas aptas para qualquer obra que as queirão, não o são todas para exprimir igualmente uma mesma idéia; e nisso é que consiste a diversidade da índole dellas.

Dessa diversidade vem as ventajens que umas a outras reciprocamente lévão, ventagens tanto maióres,

quanto mais variedade possuão no phraseado , mais brevidade na construcção , e mais opulencia , e liberdade. Não a opulencia de exprimir uma idéia , por uma steril abundancia de synónimos ; mas a opulencia de exprimir cada matiz dessa idéia , por termos differentes.

De quantas linguas cultivão os eruditos , a mais flexivel , a mais apta a quantas fórmas lhe queirão dar , é a Italiana: (1) e de lá lhe rompe o maiór cabedal em boas traducções. O que a enriquece de traducções tão bellas , como da sua musica vocal , que logra preeminencias de traducção: quando a linguagem Franceza , de severa que ella é nas suas leis , e de mais uniforme na sua construeção , com mais péas é constrangida a andar. E então que espanto ha que ella seja o barranco dos Traductores , como o é dos Poétas? E de táes difficuldades que ha-de provir? O dar maior valia aos bons Autores , visto que nos não desinça des médiocres.

Se ha índole para as linguas , tambem ha para os Autores índoles. Motivo para que transluz a cópia a índole do Original. Régra esta que mais se recomenda , e que menos se practica ; e a respeito da qual são mais indulgentes os Leitores. Quantas traducções (parecidas com certas formosuras sem alma , e sem

(1) O Autor não sabia Portuguez.

physiognomia) representão, por teôr igual, obras, entre si dissimilhanes! Lá é que jaz (se me é dado assim dizê-lo) o sentido avêso , que mais dana ás traducções : os outros transitorios são , e emenda tem ; quando esse é contínuo , não ha hi acertar-lhe c'o remédio. Quasi que não merecem nome de desares, desares que são facéis de delir; quanto mais que quem dá morte a esses escriptos , é a falta de calor, e não os desares : e sua maior culpa vem-lhe antes do que nelles , falta que do Autor nellez pôz.

Tanto mais difficil é retratar o Original , quanto mais facil é enganar-se nos rasgos delle , e de o ter elhado como de perfil. Escriptor ha hi de índole duplice no stylo seu , sc. de viveza, e concisão (nem dêmos essas duas qualidades como necessariamente unidas ; que dar-se pôde brevidade, porém sêcca): e eis que o Traductor , por se assemelhar com o Autor d"esse lóte , se contentará com ser conciso , e faltará em lhe dar viveza : ei-ló baldo no mais precioso, que é a parecença.

E o entranhar em si o character alheio, quando para elle nos não dispôz a Natureza? Autores de alto Ingenho só cabe que os traduzão , Ingenhos de talhe igual , que podendo ser émulos delles , se lanção a imitá-los. Digão que pôde um Pintor, medfocre nos painéis de sua lavra , ser excellente nas cópias que dos alheios faz : quando para esses basta a

imitação servil, e para o Traductor que tire a cópia com côres que delle sejam.

- No conceito, ou já no stylo, ou em ambos juntos consiste a índole de cada Autor: se no conceito, menos perde na versão. Corneille é mais facil de ser traduzido que Racine; e Tácito (parecerá paradoxo) mais que Sallustio. Este diz tudo em pouco: quanto porém não custa o traduzi-lo bem? Tácito subentende muito, e dá que meditar ao leitor; com o que pouco deita a perder na versão.

o Autor, que á finura das idéias coaduna a finura do stylo, dá mais grandes azos ao Traductor, do que o Autor que no stylo pôz todo o agrado. No primeiro caso, lisongear-se pôde que á cópia trasmittirá o character do conceito, e por conseguinte, metade do spírito do Autor; e no segundo, se não transmite a dicção do Original, nada transmite.

Nessa ultima classe de Autores, de mais ingrato labor para traduzir que os outros, são menos rebéldes aquelles, cuja qualidade principal é a de manosearem elegantemente a lingua; e ora os mais intrataveis são os que escrevem por um teôr que lhes é peculiar. Bem tem os Inglezes traduzido algumas Tragédias de Racine; mas não os dou por tão bem succedidos da versão que fação de La-Fontaine, obra a mais original que a lingua franceza ha produzido. A pastoril Amintas de Torquato

Tasso, que abunda em lances de galan cortezania, e nesses donosos nadas, que tão idónea véрте a Italiana lingua, deixêmos-lha: como igualmente (e por acabarmos) as Cartas de Madama de Sevigné, tão frívolas quanto ao assumpto, e tão attractivas pelo seu desleixo de estylo. Estrangeiros, que as não poderão traduzir as desprezárão: e nada ha que tanto encurte as difficuldades, como o desprezo.

Levantou-se questáo: Podem Poétas traduzir-se em verso, mórmente na lingua Franceza, que nada permite ao traductor, nem ao Poéta? e que se não ageita, como a Ingleza, ea Italiana, ao verso solto? Muitos Autores, affeiçãoados a vencer difficuldades, ou inclinados á Poësia, pertendêrão que não competia á prósa traduzir Poétas: que a prósa os desfigurava, que os despojava de seu principal encanto, sc. o metro e a harmonia. Mas pergunto: » E vós; em verso, não é antes imitá-los, que traduzi-los? » Difficuldade insuperavel é ella já para a versáo a unica diversidade na harmonia d'uma e d'outra lingua. Quem ha hi que imagine, que a Poësia Franceza, c'os seus consoantes, c'os seus hemistichios sempre simillhantes, co'a sua uniforme andadura, e (se me arrojô a dizê-lo) co'a sua monotonia, possa affigurar a cadencia tão variada da Poësia Grêga, e da Latina? E ainda, esse da harmonia, é o menor obstáculo. » Perguntem a esses grandes Poé-

Tom. IX. 3o

tas francezes que alguns formosos trechos de Homéro, ou de Virgilio transplantarão, bem-sucedidos, em francez, quantas vezes se virão no discrimine de substituir ás idéias que não podião copiar, idéias de lavra propria (dado que de feliz acôrto) supprir idéias imaginosas (1) com idéias de affeito; energia de expressão; com viveza de phraseado; pompa de harmonia, com excogitado métro? Citarei um único exemplo. Quem não conhece os bellos versos de Virgilio á cerca d'esses desgraçados, que a si mesmos se dão morte?

. *qui sibi lethum*

*Insolentes pepere manu, lucemque perosi
Projecere animas.*

. Tendo ódio ao dia,

Longe de si as almas remessarão.

A índole acanhada do francez idioma não dava azos a retratar esta imagem, de si tão animada e nobre: um grande Poéta francez substituiu-a com estes dous bellos versos:

*Ils n'ont pu supporter, foibles et furieux,
Le fardeau de la vie imposé par les Dieux.*

Difficil talvez é sentenciar a qual dos dous Poétas a preferencia cabe; mas muy facil é de sentir, que não

(1) V. Calzabiggi no Prefacio das Tragédias de Alfieri.

são dos latinos versos traducção os táes francezes. Ora o verter um Poéta em prósa é reduzir uma Aria a recitado; e traduzir em verso é trocar uma Aria por outra Aria, que bem póde não lhe ceder em cousa alguma, mas que não é a mesma. Em prósa vem, bem que fraca, a parecença; em verso, não vem cópia, vem outra óbra no mesmo assumpto. E que regresso então para conhecermos os Poétas que escrevêrão em lingua estranha? Apprender-lhes a lingua.

E que conclusão se tira destas reflexões? Se pela difficuldade vencida se ha-de computar o mérito, menos custaria ás vezes o compôr, que o traduzir. Nos Homens de grande ingenho vem-lhe as idéias como de nascença, e trazem consigo a expressão que as manifesta: quando o exprimir idéias que não são nossas, á nossa feição, óbra é unicamente da arte; e tanto o é mais da arte, quanto menos se dá a arte a conhecer. Dado que por mais que ella se encubra, saibâmos nós bem, que ella alli persiste: motivo esse, pelo qual preferimos sempre as Obras originâes ás Obras de imitação. Que nunca, em nós, seus fóros perde a Natureza, e as produções a que ella presidio são as que mais nos careão o ânimo. Assim é que os fructos que brotárão no sitio que lhes é natural, basta-lhes um cultivo ordinario, e mediano desvélo, para serem preferi-

dos aos fructos exóticos, que nessa mesma terra, com cansada industria, e improbo affan viirão a asazonar-se. Dão-se a provar, por estranhos; mas dá-se a valia aos outros.

Pondo no primeiro e bem merecido grao os Autores que com grande ingenho composérão, cabe o immediato assento ao egrégio Traductor, acima de tantos Autores que sem grande talento deixárão Obras. Mas que fatalidade lavra entre nós, á cêrca das artes que se exércem de alheio trajo? Por injusto preconceito as aviltâmos; e a algumas não lhes dâmos competente valia; nestas entra a arte de traduzir.

Injustiça é esta, que dissaborea esse lavor já de si mesmo assaz ingrato, e que acanha o numero dos Traductores. E posto que alto vá já o cômputo dos empeços que romper não pôdem, gostâmos de lh'os apertar ainda mais, em perjuizo de sua destemidez, e de nossos proprios interesses.

O primeiro jugo que elles consentem que lhes imponhão, jugo que elles mesmos a si se impõem, é o de se acanharem a ser antes copistas, que émulos dos Autores que traduzem. Afférrão-se supersticiosos ao Original, affigurão-se sacrilegos, se o afformosentão, nos lugares mesmos que sentem fracos; tomando-lhes como venia de lhes ficar inferiores: trabalho que não é de cósta acima! Bem comparados ao déstro abridor, que copiando Qua-

dro magistral , se impõe lei de não lavrar alguns delicados , léves rasgos , que relêvo ás bellezas dessem , ou desares lhe vendassem. Não é bem que o Traductor forçado a ficar (e não raro !) áquem do Original , o supére quando pôde ? Pódem-lhe objectar , que não degenére em licença , a liberdade ? Autor bem escolhido não dará azos a tantas emendas ; e se dá , não merece ser traduzido.

Segundo obstáculo , que a si se dêrão os Traductores , consiste em que tal timidez os cólhe , que se não affoutão a emparelhar co' Autor : quando com um pouco de brio chegarião a hombraê-los. E ora esse brio consiste em saber arriscar novidade na locução , que traspasse a viveza e a energia do Original. É devida a prudencia , e não ser pródigo nesse arriscar , tomando sã essas licenças quando a necessidade as péça. E quando é que a necessidade as péde ? Por ventura será quando proceder a difficuldade da diversa índole das linguas ? Verdade é que cada lingua tem suas leis que não é permitido quebrantá-las ; e que antes seria empreza extravagante do que hardideza feliz o fallar latim em francez. Dêmos que o Autor , a nosso parecer , arriscou uma expressão filha do ingenho : ali cabe vertê-la por outra de igual ingenho. E qual chamaremos nós expressão filha do ingenho ? Oh ! que não o é essa palavra de novo cunho , que a perguiça , ou a

vontadinha de nos singularisar haja dictado; mas sim a méstra e necessaria connexão de termos correntes, que affigurem uma idéia-nova; único módo de innovar que se permite a quem escreve.

A mais indispensavel condição, nas expressões innevadas, é o despejo ou des-constrangimento no abalancá-las, dado que constrangidos fôssemos. Encontramo-nos ás vezes com estrangeiros discretos, que facil e affoutamente fallão francez; e que conversando, pensão na sua lingua natural, e em francez traduzem o que vão pensando. Quantas vezes lhes não invejámos nós francezes os termos energeticos que lhes acodem, e que nos serião de préstimo, a autorisá-los o uso! A conversação d'esses estrangeiros (supponhâmo-la correcta) é a imagem d'uma boa traducção. Que déve o Autor traduzido fallar, na lingua em que o traduzem, não com a supersticiosa timidez com que acatâmos a nossa lingua, mas sim com o nobre denôdo, que faz lanço de alguns rasgos d'uma lingua para levemente aformosear outra. Meio é este de qualificar estimavel a sua traducção; que será, assim, natural e facil, e com os cunhos de original ingenho; terá resabio do terreno em que brotou, pela tintura estrangeira que se lhe deo.

Serião as traducções cabáes, o mais seguro, e o mais prompto meio de enriquecer as linguas; venta-

gem (julgo) ainda mais certa, do que essa que o famoso satyrico do passado século, tão apaixonado admirador dos Antigos, quão juiz sévêro, e injusto (ás vezes) dos Modernos, lhe attribuia. Os Francezes (dizia) fallhã em materia de gôsto; os antigos são os únicos que embebê-lo pôdem nos modernos Autores, e Entendidos; gôsto precioso, que só as boas traducções o pôdem dar a quem os não comprehende na lingua original. » Se o nós não temos, onde é que se foi refugiar o bom gôsto? Como se faltassem, na nossa lingua modélos, que aos Antigos não merecem agachar-se! Faça-se entre mortos o cotejo. Affouta-se ahi alguém a pôr Sóphocles acima de Corneille? Eurípides acima do nosso Racine? Theophrasto acima de La Bruyere? Phédro acima de La Fontaine? Não acanhêmos a nossa Bibliotheca de Classicos ás méras traducções: não se jã porêem ellas excluídas. Multipliquem-se, com ellas, os bons modélos; e ajudem ellas a inteirarnos do character dos Autores, dos Séculos, e dos Póvos; e, por ellas, transluzão os matizes, que distinguem o gôsto universal e absoluto, do gôsto nacional.

A terceira lei arbitraria por que passã os Traductores, é a de constrangê-los a que traduzão d'um cabo a outro o Autor a fio. E de lá vem que gastado, e resfriado com os lugares frouxos o Traductor,

desfallecido vérté as passagens preeminentes. Que val aperrear-se em dar elegancia a um conceito falso, em dar finura a uma idéia trivial? Para enriquecer a nossa Litteratura com o que os Antigos tem de precioso, e não para dar amostras dos seus defeitos, se inventou vertê-los na nossa lingua. Traduzi-los a trechos, não é decepá-los; é pintá-los de perfil, e avantajá-los. Que agrado ha hi n'uma traducção da Eneida, em traduzir as Harpias enxovalhando o jantar dos Troianos? Traduzir em Cícero as chacotas ensossas, e talvez grosseiras que desabonão as suas Orações? Traduzir n'um Historiador lugares, que narrados, nem pelo successo, nem pelo estylo nos interessão? Que val por fim, transplantar n'uma lingua o que só n'outra é que dá agrado, como v. g. em Virgilio, miudezas da lavoura, e da vida pastoril, que tanto as delavárão essas traducções que dellas nos hão dado? Não terá de quadrar ás traducções, tanto ao justo, como a todo o género do composição, a tão asizada máxima de Horacio, de abrir mão de quanto se néga a admittir lustre?

F lucrarião nisso os Litteratos, traduzindo dessas

Et quæ

(1) *Desperat tractata nitescere posse, relinquit.*

HORAT. DE ARTE,

Obras certos trechos que em si contém bellezas sufficientes a dar realce a muitos Escriptores ; e que a haver nelles tão qualificado gôsto quanto tnhão de discrição, escurecerião os da primeira plana. Que agrado não darião um Séneca , um Lucano , a tê-los um habil traductor assim apurados e resumidos! Séneca , tão excellente para que o çitem , e tão derreado para se lêr a fio ; e cuja brilhante rapidez no voltear em róda do mesmo objecto , tanto différe de Cícero , que a passo lento se adianta na carreira ! Lucano , que eu tenho pelo Séneca dos vátes , tão opulento em véras e varonís bellezas ; que porêm declama de sobejo , e mui monótono ; tão recheado vem de máximas , quanto de imagens nu. Autores , que unicos merecem ser traduzidos por inteiro são os que agradão pelo seu mesmo desleixo , como Plutarcho uas vidas dos Homens illustres : nellas tomando , e largando , a cada instante , o assumpto , conversa com o seu Leitor sem nunca o enfastiar.

Tendo eu aqui proposto de traduzir sómente por pedaços despegados os Autores antigos , rompe uma reflexão , que não tendo , na verdade , mais que indirectamente relação com a presente matéria , lhe póde , não obstante , ser mui util. Limitão no curso dos estudos a dar á mocidade a construir uns poucos de Autores , e d'esses lhes dão a apprender explicando-os certos lugares ; himpão-lhes a memória á

discrição , com quanto nessas porções de Autores deparão , seja bom , seja medíocre , e seja máo : e óra , tão pouca syndéresis luz nos Méstres , que as que pelo ordinario , lhes fazem menos considerar , são as bellezas de mais valia. Fôra (creio eu) mais valioso , estremar nas differentes Obras de cada Autor o que ellas contêm mais util e mais formoso , e dar aos Mòços o que na leitura dos Antigos merece mais lembrança. De maneira que assim se appropriassem , não tudê o que os Antigos pensárão , mas sim os seus melhores pensamentos. Entrarião assim e melhor os Mòços na índole e no estylo de mór numero de Escriptores , lucrarião quando ornassem a memória , moldarem-se no bom gôsto da litteratura. Feita essa compilação com boa escólha , e que assim feita não passaria a immensa , bastaria , para com ella se familiarisarem , o ordinario curso Lectivo. Damo-nos a exhortar algum insigne Litterato , que a tóme a peito : com tanto que esse Litterato duas qualidades lógre , que rara vez se adunão ; a de ser profundamente versado na leitura dos Antigos , e a de não ser supersticioso em adorá-los. Lembre-se que tal houve entusiasta de Homéro , que lançando-se a anotar o que admiravel encontrasse nas Obras d'esse grande Poéta , tres vezes o leo , e tres vezes lido , não lhe deixou sem linhas uma única

phrase. Que tal affilador das incontestaveis bellezas de Homéro! Lisongear-se-hia Homéro de tão guápo admirador?

Volto-me ao interrompido assumpto (1). O que eu requerêra de Juizes competentes fôra, não se limitarem sómente a appontar os defeitos da Obra; mas mais que muito o offerecerem os meios de emendá-los, logo que conhecidos. De quantas injustiças se dão por aggravados os Traductores, e de que já muitos se queixarão, é o módo com que os censurão. Deixo lá as críticas a esmo, e as ineptas, e as falsificadas; não merecem attenção; fallo d'uma censura motívada, e com seus visos de justa; e della digo, que em materia de traducção não é o que basta. Uma Obra de livre e voluntaria composição podem-na criticar arazoadamente expondo os defeitos que nella avistão, porque, senhor do seu desenho o Autor, delle pendeo dizer o que cumpria, e dizê-lo do modo que mais lhe approuve: não assim o Traductor, que em todos esses pontos lida constrangido; e a

(1) No lugar d'este Original, que deixo de traduzir, falla o Autor d'uns trechos de Tacito que elle traduzio, e que eu tambem aqui déra traduzidos, se me achára com 40 annos de menos, e n'uma livraria escolhida para a versão do difficillimo Tacito.

quem é forçoso caminhar por veréda estreita, e escorregadia, e que lh'a não derão á escolha; e ainda ás vezes, forçado a ir pela ilharga da veréda, por não cahir n'um despenho. De módo, que para o criticarem com acêrto, não basta mostrar-lhe os êrros, em que cahio, é de justiça que o convenção que podia melhor fazê-lo, ou tão bem, evitando assim os êrros que commetteo. Debalde lhê assinalaes o rigor da traducção, se lhe não appontáes como podia ella vir alli ao justo, sem desmentir de agradavel. Debalde lhe dizeis que não verteo toda a idéia do Autor, se lhe não prováes que o podia fazer, sem que a cópia sahisse desleixada e languida: debalde o arguís atrevido, se lhe não acodís com teôr mais natural, e assim mesmo enérgico. Assacar êrros ao Autor, o faz qualquér Crítico; emendá-los é d'um Censor de traducção. Não nos espante pois, que nesse género sejam mais raras as boas críticas, que as boas Obras. E porque não? Quando é tão cómoda a Sátira! Quando a dispensa de aguda a turba dos Leitores! Grande avanço para o Satyrico. Se não grangeia estimação, dá-se todavia a lér.

FIM DO TOMO IXº.

INDEX

DO TOMO IXº.

Elogio do Doutor Antonio-Nunes-Ribeiro Sanches. <i>Pag.</i>	15
Zadig.	55.
Verdadeira Historia dos successos de Armindo e Florisa.	165.
Discurso á cêrca de Horacio, e suas Obras.	229.
Tentãme á cêrca da sociedade dos Litteratos com os Grandes, e tambem a respeito da Reputação, dos Mecenas, e das Recompensas dos Sabios.	327.
Reflexões á cêrca da Poësia.	393.
Seguimento das Reflexões.	408.
Reflexões sobre a Historia e os differentes modos de escrevê-la.	418.
Observações sobre a Arte de traduzir.	457.

ERRATA.

Os erros que escaparão neste Tomo são pouco importantes, e qualquer leitor os corrigirá facilmente. Consistem em letras faltas ou trocadas, e outras taes imperfeições de pouca monta, p. ex. pag. 391 lin. 24 — no — em vez de — nos — etc.

~~~~~

Tambem he de notar que na traducção de Zadig, feita talvez sobre hum exemplar incompleto, saltou o traductor 3 capitulos; e quando se advertio n'este descuido já o Snr. Francisco Manoel estava no ultimo periodo da doença que terminou os seus dias, e privou a nação de tão illustre escriptor.

Paris 1 de Maio, de 1819.

*O Revisor da Obra.*

Österreichische Nationalbibliothek



+Z160712307

